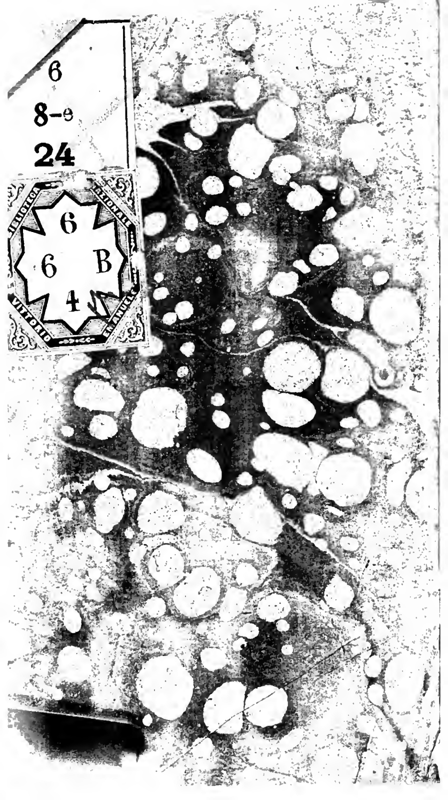



6
8-9
24
6
6 B
4
VITTORIO



LA
RHETORIQUE,
OU
L'ART DE PARLER,

Par le *R. P. BERNARD LAMY*,

Prêtre de l'Oratoire.

SIXIEME EDITION,

Augmentée d'un

DISCOURS PRELIMINAIRE

SUR SON USAGE

& de ses

RÉFLÉXIONS SUR L'ART POËTIQUE.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE,

M. DCC. XXXVII.

DISCOURS PRELIMINAIRE

SUR L'USAGE DE CETTE RHÉTORIQUE.

LES Regles, que le Pere LAMY a données à ceux qui veulent s'appliquer à la Rhétorique, ont été ſi bien reçues du Public, & ſi généralement approuvées des Connoiſſeurs, qu'il ſeroit inutile d'en vouloir faire l'Eloge. Cinq Editions, qu'on a faites dans peu de tems de cet Ouvrage, toutes débitées avec un Succès étonnant, ſont une Preuve aſſez évidente de ſa Bonté. Ce n'eſt donc pas pour louër le Livre du Pere LAMY, qu'on a mis à la Tête ce Diſcours Préliminaire, mais pour montrer à bien des Perſonnes, qui ſouvent mépriſent les

Choſes les plus utiles, quel eſt le Profit qu'ils peuvent retirer de la Lecture de cet excellent Ouvrage.

L'Art de parler eſt le Principe, &, pour ainſi dire, la Clef de toutes les Sciences. Quiconque ne ſçait pas s'énoncer, & donner un Ordre à ſes Penſées, ne peut jamais aquérir le Talent de perſuader: & la Perſuaſion eſt, non ſeulement le But de la Rhétorique, mais auſſi de toutes les Sciences. Les Philoſophes, les Théologiens, les Hiſtoriens mémes, veulent entrainer le Cœur & l'Eſprit. S'ils n'ont pas le Secret de s'expliquer d'une Maniere nette, & préciſe; s'ils ne préſentent à l'Imagination, que des Idées vagues, mal digérées, & exprimées dans des Termes confus; ils ne peuvent jamais ſe flatter d'acquérir cet Avantage.

Quiconque n'a pas le Talent de perſuader joue dans la République des Lettres, ſoit qu'il s'adonne au Barreau, à la Chaire, ou à la Philoſophie, le même Rolle que l'infortunée Caſſandre chés les Troïens: & ſes Diſcours ne font guéres plus d'Impreſſion, que des Fables ou des Contes d'Enfant. Auſſi eſt-ce méme une Néceſſité, dans les Ac-

tions

tions privées de la Vie civile, que de pouvoir émouvoir les Cœurs, & les rendre ſenſibles aux Raiſons par leſquelles on veut les engager.

Tous les Grands-Hommes ne doivent la Moitié de leur Gloire, qu'à l'Avantage qu'ils ont retiré du Talent qu'ils avoient d'entrainer les Eſprits. Jules-Céſar dut autant à ſon Eloquence, qu'à ſes Armes. Si Cicéron ſauva la République, & la garentit des Suites funeſtes de la Conjuration de Catilina, & s'il rendit ce grand Service à ſa Patrie, ce fut autant comme Orateur, que comme Conſul. Il n'y a donc que des Ignorans, qui appuient leurs Préjugés, & leur Pareſſe, de quelques Diſcours généraux, qui puiſſent mépriſer l'Art, qui nous aprend à parler, & par lequel nous nous perfectionnons dans le Talent de perſuader.

Je ſçai bien, que quelques Perſonnes ont cru que l'Eloquence étoit plus pernicieuſe à la Société, qu'elle ne lui étoit utile; & qu'ils ont regardé la Rhétorique comme un Art dangereux, capable d'entrainer dans l'Erreur les Eſprits foibles, qu'on ſéduiſoit par les Charmes d'un Diſcours enchanteur.

Ceux qui masquent & fardent les Femmes, dit Montagne en parlant des Rhétoriciens, *font moins de Mal; car, c'est chose de peu de Perte de ne les voir pas en leur Naturel: là où ceux-ci font état de tromper, non pas nos Yeux, mais notre Jugement, & d'abatardir & corompre l'Essence des Choses. Les Républiques, qui se sont maintenues en un Etat réglé & bien policé, comme la Crétense, & la Lacedemoniene, n'ont pas fait grand Compte de l'Orateur* *.

Je conviens, qu'on ne cultivoit point à Sparte la Rhétorique avec autant de Soin qu'à Athenes. Mais, je ne vois point que cette derniere Ville ait été inférieure en rien aux autres Républiques de la Grece. Elle a toujours été celle, qui a montré le plus d'Amour pour la Gloire & pour la Liberté. Elle fut la derniere à se soumettre au Joug des Macédoniens: & cette même Eloquence, que l'on condamnoit à Sparte, fut le plus terrible Ennemi que Philippe y trouva. Démosthene lui fit plus de Peine, que toute la Grece ensemble: & l'Asie couta moins de Fatigues à conquérir à son Fils

* Essais de Michel de Montagne, *Livr. I, Chap. XV. pag. 607.*

Fils Aléxandre, que les Obſtacles de ce fameux Orateur ne lui donnerent d'Embarras & d'Inquiétudes.

Il y auroit de la Folie, ſi l'on condamnoit une Science, parce que certaines Perſonnes vicieuſes & mal-intentionées peuvent en abuſer. Il faudroit généralement renoncer à toutes les Connoiſſances qui ſervent à orner l'Eſprit & à régler le Cœur. La Philoſophie peut conduire dans des Principes peu favorables à la Société. La Théologie a ſouvent jetté des Docteurs dans des Erreurs contraires à la Religion. L'Hiſtoire même a ſervi quelque-fois de Prétexte à autoriſer de mauvaiſes Actions. Il faudroit donc abbandonner toutes les Sciences: &, ſemblables à quelques Nations ſauvages, n'avoir que la Figure qui nous diſtinguât des Animaux.

Ceux, qui veulent condamner l'Etude de la Rhétorique comme pernicieuſe à la Société, doivent ſoutenir néceſſairement l'Abſurdité de condamner généralement toutes les Sciences. L'Ecriture même ne doit point trouver grace à leurs Yeux: car, quel Abus n'en peut-on pas faire? Pour être vertueux, faudra-t'il être réduit au ſeul Inſtinct?

Un Sentiment aussi étrange ne mérite pas que je m'arrête plus long-tems à le réfuter: & l'on doit être, ou bien ignorant, ou bien visionaire, pour ôser le soutenir.

Un Homme sensé connoit la Nécessité des Sciences, qui honorent en quelque façon l'Humanité, & l'élevent audessus de sa Sphere. Par l'Etude, le Philosophe devient plus sage, le Guerrier plus intrépide & plus expérimenté, le Souverain aprend à gouverner avec Equité: & il n'est personne dans l'Univers, en quelque Rang que la Fortune l'ait placé, à qui l'Etude des Sciences ne communique & ne donne de nouvelles Perfections. *Desiderabilis Eruditio Literarum, quæ Naturam laudabilem eximié reddit ornatam. Ibi Prudens invenit unde sapientior fiat; ibi Bellator reperit unde Animi Virtute roboretur; inde Princeps accipit quemadmodum Populos sub Æqualitate componat: nec aliqua in Mundo potest esse Fortuna, quam Literarum non augeat gloriosa Notitia* *.

C'est en vain, que l'Ignorance affecte de mépriser les Savans. Elle est elle-

* Cassiodor. Var. *Libr. I, pag.* 3.

elle-même forcée de leur rendre Hommage dans cent Occasions différentes; &, malgré la folle Vanité dont elle est toujours accompagnée ; il faut qu'elle avoue sa Honte & sa Foiblesse. Ceux, qui veulent s'appliquer aux Sciences, ne doivent donc pas prendre garde aux Discours de quelques Personnes qui blament sans connoitre ce qu'ils blament, & qui sont semblables à des Aveugles-nez, qui, n'aiant aucune Notion de la Clarté, condamneroient ceux qui loueroient la Splendeur du Soleil, & traiteroient d'insensez tous ceux qui ne préféreroient pas les Tenebres à la Clarté.

Les Jeunes-Gens, sur-tout, ne sauroient assez prendre garde à ne point se laisser séduire par des Discours qui les plongent dans des Erreurs éternelles. Ils doivent se souvenir sans cesse, que les Sciences sont les seules Choses qui nous distinguent des Animaux, & que nous ne nous rendons dignes de l'Etat où le Ciel nous a fait naitre, qu'en cultivant & en perfectionnant les Talents qu'il nous a donnez. Or, la Rhétorique décide des prémiers Pas qu'on fait dans l'Etude. Car, comme elle apprend principalement l'Usage & la véritable Signi-

fication des Termes ; & qu'elle embraſſe, comme le dit le Pere LAMY, tout ce qu'on apelle *Belles-Lettres* en François, & en Latin & en Grec *Philologie*, ce qui ſignifie *l'Amour des Mots ;* elle aprend à ne point faire un mauvais Uſage de ces Mots, à leur attacher des Idées qu'ils expriment juſtement, & ſans confuſion : &, par-là, cette Science prévient une grande Partie des Erreurs que cauſe ſouvent dans la Philoſophie, & dans la Théologie, l'Ambiguïté des Termes ; & elle accoutume de bonne heure l'Eſprit à donner à ſes Penſées un Ordre méthodique, & tel que l'éxige la Néceſſité que l'Orateur s'impoſe de perſuader.

L'ON peut dire, que la Rhétorique a tout le Bon de la Logique, ſans en avoir l'Epineux & le Difficile. Elle eſt même beaucoup plus utile dans la Société civile, & dans l'Uſage du Monde. Les Logiciens ſont ordinairement vetilleurs. Leurs Penſées, réduites en Syllogiſmes, & en Enthymémes, ont un Air guindé, & pédanteſque bien ſouvent. Le Rhétoricien, ou l'Orateur, orne ſon Diſcours par des Fleurs agréables : il prête à la Vérité de nouvelles

Ar-

Armes, par la Façon claire & gracieuse dont il la présente à l'Imagination de ses Auditeurs. Pour être convaincu de la Vérité de ce Fait, on n'a qu'à comparer les Ouvrages de quelques habiles Orateurs à ceux d'un Logicien. On sera bientôt persuadé de l'Avantage que ce prémier a sur l'autre, pour convaincre l'Esprit, & pour entrainer le Cœur. Qu'on lise l'*Oraison de Cicéron pour Milon*, ou celle *pour le Roi Dejotarus*. Qu'on parcourre ensuite les Ouvrages d'Aristote. L'on verra par lequel de ces deux Auteurs on aura été le plus ému. Et qu'on ne dise point, que le Sujet détermine le Plaisir que l'Esprit ressent dans ces différentes Lectures; car, ces Ecrivains tendent tous les deux au même But: ils veulent persuader; mais, ils s'expliquent diversement. Si l'on écrit un Livre de Philosophie d'un Stile aussi beau & aussi net que celui de Cicéron, il sera lû avec autant de Plaisir, que les Harangues de cet Orateur. Ses *Offices*, ses Livres sur la *Nature des Dieux*, occupent l'Esprit d'une maniere intéressante, ne font pas moins d'Impression, & ne donnent pas moins de Satisfaction à l'Esprit, que ses *Oraisons*

con-

contre Catilina, ou ſes *Philippiques*. Les *Penſées de Bayle ſur les Cometes* ne plairont pas moins qu'un *Plaidoïer de le Maitre*, ou *de Patru*. Un Rhétoricien les lira avec autant de Plaiſir qu'un Philoſophe, parce qu'elles ſont écrites d'une maniere pure & élegante, & que le Talent du Rhétoricien y eſt agréablement mélangé avec celui du Philoſophe.

LES Sciences les plus abſtraites deviennent à la Portée de tout le Monde, dès que celui, qui les traitte, a le Don de s'expliquer d'une Maniere claire, & poſſede le grand Art de bien parler. C'eſt avec raiſon, que le Pere LAMI aſſure, que *les Sciences ne ſont que Tenebres, ſi ceux, qui les traittent, ne ſavent pas écrire*. Pour parvenir aiſément à acquérir ce Talent, il a tracé des Regles ſi belles, & ſi éxactes, que, ſans aucun Maitre, & par le ſeul Secours de ſon Livre, il n'eſt perſonne qui ne puiſſe en peu de Tems faire un Chemin conſidérable dans l'Etude de l'Eloquence. Il a raſſemblé dans ſon Ouvrage les Préceptes les plus eſſenciels à l'Art dont il traite: il a rejetté ceux qui n'auroient ſervi qu'à le groſſir inutilement; & l'on peut dire, que dans un Volume,

qui, par sa Grosseur, ne paroit point considérable, il y a plus de bonnes Choses, que dans un Nombre d'*in folio*, & de Livres énormes, qui ont traitté de la même Matiere.

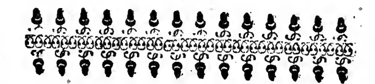
Quoique tous les vrais Savans aient accordé à Quintilien un Estime qu'il méritoit à si juste Titre, bien des Personnes illustres de notre Siécle n'ont point fait difficulté d'égaler le Pere Lamy à cet ancien Rhéteur. Elles ont crû, que, sans déroger à l'Estime qu'elles avoient pour l'Auteur Romain, elles pouvoient lui donner un Associé aussi illustre que le Rhétoricien François. Je ne déciderai point ici du Mérite de deux Hommes aussi grands dans leur Genre. Plus tenté de tâcher à profiter de leurs Lecons, que d'éxaminer avec un Oeuil critique l'Etendue de leur Génie & leurs Talens, je conseille à ceux, qui veulent s'appliquer à l'Etude de la Rhétorique, de suivre mon Exemple. A quoi sert cette Dispute, dont on a fait tant de Bruit, sur la Préférence entre les Anciens & les Modernes? Dès qu'un Auteur est excellent, il est de tous les Siécles. Patru, Fléchier, & Mascaron, seront les contemporains des

Ecri-

Ecrivains qui viendront dans deux mille Ans, comme Démosthene & Cicéron le sont de ceux qui vivent aujourd'hui. Le Beau, le Sublime, & le Vrai, sont de tous les Tems: &, pour se former un Gout fin & assuré, il faut lire avec Application les bons Auteurs de tous les Siécles, & de tous les Païs. Le Monde est la Patrie des Savans: il n'y a que les foibles Génies, qui se préviennent contre les Ecrivains d'un certain Tems, & d'une Nation étrangere; &, malheureusement, c'est le Défaut ordinaire à bien des Gens aveuglez par leurs Préjugés.



A SON



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC

DE CHARTRES*.

MONSEIGNEUR,

Si l'entreprise n'avoit pas été au dessus de mes forces, au lieu de l'Art de Parler, j'aurois offert à VOTRE ALTESSE ROYALE celui de faire des actions dignes de son rang. Mais Elle peut voir Elle-même dans la personne du Prince incomparable qui lui a donné la naissance, une image des vertus heroïques de ses illustres Ayeux, & en même temps les grands exemples qu'elle doit

* C'est présentement Mr. le Duc d'Orleans.

suivre. Le seul souvenir de la fameuse journée de Mont-Cassel, peut suffire pour lui représenter ce que la prudence & la valeur peuvent faire, & ce qu'elle doit faire lorsqu'elle sera un jour à la tête des armées du Roi.

Il est donc plus à propos, MONSEIGNEUR, que je me contente d'offrir à VOTRE ALTESSE ROYALE l'Art de Parler, à present qu'elle s'applique à l'étude des belles Lettres. Je traite cet Art d'une maniere particuliere : & ceux qui voudront bien jetter les yeux sur mon Ouvrage, reconnoîtront que le dessein que j'ai pris, peut être utile pour former l'esprit, & faire prendre l'habitude de juger des choses par des principes clairs & solides.

Ce n'est pas un grand mal de prendre dans la Prose ou dans les Vers, pour une veritable beauté ce qui n'est qu'un faux brillant ; mais, MONSEIGNEUR, il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoûtumer de bonne heure à juger des choses par des principes solides. Je n'avance rien dont je ne recherche les causes, dont je ne tâche de rendre raison. Peut-être que mes reflexions paroîtront trop élevées pour ceux qu'on instruit dans les Colleges ; mais, Monseigneur, VOTRE ALTESSE ROYALE est

aussi

aussi distinguée de ceux de son âge par son jugement & par sa vivacité, que par sa naissance : ce que je ne dis pas pour la loüer. Je sai qu'elle n'aime pas les loüanges, & qu'elle est persuadée qu'un Prince les doit meriter, mais qu'il en doit faire peu de cas, puisque la plûpart de ceux qui le loüent, quand il fait bien, seroient souvent prêts à lui donner les mêmes loüanges s'il faisoit mal. Mais qu'il nous soit au moins permis d'admirer dans V. A. R. ces belles inclinations qui nous font concevoir de si grandes esperances. Il me semble voir dans un agreable Printemps des arbres couverts de fleurs. On ne se peut rien imaginer de plus beau. Ces fleurs neanmoins ne sont pas encore les fruits qu'on attend. Il y a bien des accidens à craindre.

Monseigneur, V. A. R. est élevée trop chrétiennement pour ne pas savoir que si sa condition l'éleve, elle l'expose à de grands dangers. Les obligations des Grands sont grandes. Dieu n'a pas fait le reste des hommes pour servir à leur grandeur. Ils ne se doivent regarder que comme de grands instrumens dont il se sert pour faire de grandes choses. Ses desseins sur eux sont admirables, puisque pour sanctifier tout un Royaume, en bannir les duels, l'heresie, l'injustice, il suffit qu'il

 fasse

faſſe naître un Prince qui ait de la pieté.
Vous le voyez de près, Monſeigneur, dans le plus parfait modele que V. A. R. ſe puiſſe propoſer; & pour peu d'attention qu'Elle faſſe ſur ſes propres lumieres, Elle verra Elle-même toutes les Veritez qu'Elle doit connoître. C'eſt là ſon principal devoir, d'écouter Dieu qui l'inſtruit interieurement. Tout tire un Prince hors de lui-même, les affaires, les divertiſſemens; cependant ce n'eſt que dans le fond du cœur que s'entend la Verité: les hommes l'ignorent, ou ils la cachent; il faut l'écouter elle-même, & ſe faire à ſon langage, qu'on comprend plus facilement lorſqu'on a pris l'habitude de la conſulter dans les moindres choſes. C'eſt à quoi pourra ſervir le petit Ouvrage que j'offre à V. A. R. J'eſpere qu'Elle voudra bien s'en ſervir, & qu'Elle le recevra comme une marque de mon zele, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

De Paris le 20 Juillet 1687.

Le très-humble & le très-obéïſſant Serviteur, B. LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

PREFACE.

LE mot de Rhetorique n'a point d'autre idée dans la langue Grecque d'où il est emprunté, que c'est l'Art de dire ou de parler. Il n'est pas necessaire d'ajoûter que c'est *l'Art de bien parler pour persuader*. Il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentimens ceux qui nous écoutent; mais puisqu'il ne faut point d'Art pour mal faire, & que c'est toûjours pour aller à ses fins qu'on l'employe, le mot d'Art dit suffisamment tout ce qu'on voudroit dire de plus.

Rien de si important que de savoir persuader. C'est de quoi il s'agit dans le commerce du monde : aussi rien de plus utile que la Rhetorique; & c'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans le Barreau & dans les Chaires de nos Eglises. J'avouë qu'elle éclate en ces lieux. C'est le plaisir d'entretenir un grand auditoire dont on est admiré, qui fait qu'on l'étudie, & qu'on recherche avec empressement les Livres qui l'enseignent. On s'en dégoûte bien tôt de ces Livres, quand on reconnoît que pour les avoir lûs, on n'est pas devenu plus éloquent; préoccupez mal-à-propos que cela devroit être, après avoir compris les preceptes de la Rhetorique; comme s'il suffisoit de lire un Livre de peinture pour être un excellent Peintre.

Une Rhetorique peut être bien faite ſans qu'on en retire du fruit, lorſqu'on ne joint point à la lecture de ces regles celle des Orateurs, & l'exercice. Neanmoins on ne peut diſſimuler que de la maniere qu'on la traite, elle eſt preſque inutile; car outre qu'on n'y rend point de raiſon de ce que l'on enſeigne, il ſemble qu'elle ne ſoit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle ſert peu, n'ouvrant leur eſprit que pour trouver des choſes triviales qu'ils auroient pû ignorer, & qu'il faudroit taire, comme nous le remarquons en expliquant ſommairement les Lieux Communs, qui font la plus grande partie des Livres de Rhetorique.

Quoi qu'il en ſoit de ces Livres, l'Art de parler eſt très-utile, & d'un uſage fort étendu. Il renferme tout ce qu'on appelle en François *Belles Lettres*: en Latin & en Grec *Philologie*, ce mot Grec ſignifie *l'amour des mots*. Savoir les Belles Lettres, c'eſt ſavoir parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent. Or cela eſt fort étendu; car l'Hiſtoire n'eſt belle & agréable que lorſqu'elle eſt bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne liſe avec plaiſir quand le ſtile en eſt beau. Dans la Philoſophie même, quelque auſtere qu'elle ſoit, on y veut de la politeſſe. Ce n'eſt pas ſans raiſon; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence eſt dans les Sciences ce que le Soleil eſt dans le monde. Les Sciences ne ſont que tenebres, ſi ceux qui les traitent ne ſavent pas écrire.

L'Art de parler s'étend ainſi à toutes cho-
ſes.

ſes. Il eſt utile aux Philoſophes, aux Mathematiciens. La Theologie en a beſoin, puiſqu'elle ne peut expliquer les veritez ſpirituelles, qui ſont ſon objet, qu'en les revêtant de paroles ſenſibles. Certainement nous aurions un plus grand nombre de bons Ecrivains ſi on avoit découvert les veritables fondemens de cet Art.

Ce qui eſt d'une grande conſideration, c'eſt que l'Art de parler, traité comme il le doit être, peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le genie & la beauté. Car quand on a bien conçu ce qu'il faut faire pour exprimer ſes penſées, & les differens moiens que la nature donne pour le faire, on a une connoiſſance générale de toutes les langues, qu'il eſt facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Cela ſe verra évidemment dans la lecture de l'Ouvrage que je donne au public, dont voilà le plan.

J'explique d'abord comme ſe forme la parole; & pour aprendre de la nature même la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos penſées, & les mouvemens de notre volonté, je me propoſe des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde, ſans connoître l'uſage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient, & je montre qu'ils s'appercevroient bien-tôt de l'avantage de la parole, & qu'ils ſe feroient un langage. Je recherche quelle fortune ils lui donneroient, & par cette recherche je décou-

vre le fondement de toutes les langues, & je rends raison de toutes les regles qu'ont prescrit les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu considerable, si l'on n'appercevoit pas qu'elle est utile pour apprendre les langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C'est pourquoi je n'apprehende pas que ceux qui aiment qu'on traite les choses solidement, soient rebutez de voir qu'on parle dans le premier Livre de noms substantifs, de verbes, de déclinaisions, & de conjugaisons. Il n'y a que ceux qui s'imaginent que l'Art de parler ne doit traiter que des ornemens de l'éloquence, qui puissent condamner la methode que je suis. Il ne faut pas commencer à bâtir une maison par le faîte. Quintilien, le premier Maître de Rhetorique, dit qu'il en est de ces choses comme des fondemens d'un Edifice, qui n'en sont pas la partie la moins necessaire, quoiqu'ils ne paroissent point.

Après que ces nouveaux hommes ont joüé leur personnage, je déclare quelle a été la veritable origine des langues. Je fais même dans la suite de mon Ouvrage un aveu qui semble être une contradiction à ce que je dis de ces hommes; car je demeure d'accord de ce qu'un Auteur habile vient de soûtenir, que si Dieu n'avoit appris aux premiers hommes à articuler les sons de leur voix, ils n'auroient jamais pû former de paroles distinctes. Mais on sait que les Geometres supposent des choses qui ne sont point, & que cependant ils en tirent des consequences fort utiles. Dans la supposition que

que je faisois donc que ces hommes eussent su articuler, c'est-à-dire, prononcer les differentes lettres de l'alphabet, question que je n'examinois point alors, j'ai pû considerer quelle forme ils auroient donné à leurs paroles, pour marquer leurs differentes pensées.

Il est constant, & je le prouve, que ce n'est point le hazard qui a fait trouver aux hommes l'usage de la parole. Je fais voir neanmoins que le langage dépend de leur volonté, & que l'usage ou le consentement commun des hommes exerce un empire absolu sur les mots; c'est pourquoi après que j'ai montré quelles sont les loix que la Raison prescrit, je donne des regles pour connoître quelles sont les loix de l'usage, & ce qu'il faut faire pour distinguer ce que l'usage autorise effectivement.

Je fais remarquer dans le second Livre que les langues les plus fécondes ne peuvent fournir tous les termes propres pour exprimer nos idées, & qu'ainsi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant les termes des choses à peu près semblables, ou qui ont quelque liaison & quelque rapport avec la chose que nous voulons signifier, & pour laquelle l'usage ordinaire ne donne point de noms qui lui soient propres. Ces expressions empruntées se nomment *Tropes.* Je parle de toutes les especes de Tropes qui sont les plus considerables, & de leur usage.

Le corps est fait de maniere que naturellement il prend des postures propres à fuir ce qui lui peut nuire, & qu'il se dispose avantageusement pour recevoir ce qui lui fait du bien. Je remarque dans ce même Livre que la na-

ture nous porte pareillement à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'eſprit de ceux à qui nous parlons, les effets que nous ſouhaitons, ſoit que nous voulions les enflammer de colere, ou les calmer. Ces tours ſe nomment *Figures*. Je traite de ces Figures avec ſoin, ne me contentant pas de propoſer leurs noms avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement: je fais connoître la nature de chaque Figure, & l'uſage qu'on en doit faire.

J'entre dans un grand détail dans le troiſieme Livre. J'explique encore avec plus de ſoin que je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment ſe forme la parole & le ſon de chaque lettre. Ce n'eſt pas que je croie que ſans cette connoiſſance on ne puiſſe point parler. On apprend la langue de ſon païs ſans Maître, & il eſt plus facile d'en prononcer les termes, que de concevoir comment ſe fait cette prononciation. Cependant les reflexions que je fais ſont utiles & neceſſaires pour avoir une connoiſſance parfaite de l'Art de parler. Je conſidere donc dans ce Livre la parole entant qu'elle eſt ſon. Je traite de l'arrangement des mots qui eſt neceſſaire, afin qu'ils ſe prononcent facilement. Je parle des periodes: j'explique l'Art Poëtique, c'eſt-à-dire, l'art de lier le diſcours à de certaines meſures qui le rendent harmonieux. Il n'y a rien dans cette matiere dont je ne faſſe voir les cauſes avec aſſez d'évidence; ce que je n'aurois pas pû faire ſi je n'étois entré dans un détail qu'on jugera utile, lorſqu'on appercevra combien il peut donner d'ou-

d'ouvertures pour l'Art de parler. La douceur de la prononciation eſt la cauſe de ce grand nombre d'irregularitez qu'on voit dans toutes les langues. Je le fais voir, & je découvre en même temps comment les differentes manieres de prononcer, corrompent une langue, & font que d'une il s'en fait pluſieurs.

Le quatrieme Livre traite des ſtiles ou manieres de parler que chacun prend, ſelon les inclinations & les diſpoſitions naturelles qu'il a. Je fais voir qu'il faut que la matiere regle le ſtile, qu'on doit s'élever ou s'abaiſſer ſelon qu'elle eſt relevée, ou qu'elle eſt baſſe, & que la qualité du diſcours doit exprimer la qualité du ſujet. J'examine quel doit être le ſtile des Orateurs, des Poëtes, des Hiſtoriens, des Philoſophes. Après quoi je traite des ornemens; & je montre que ceux qui ſont naturels, ſolides, veritables, ſont une ſuite de l'obſervation des regles qui ont été propoſées; qu'un diſcours eſt orné lorſqu'il eſt exact.

La fin de la Rhetorique c'eſt de perſuader, comme on l'a dit. L'experience fait connoître qu'il y a des manieres de dire les choſes qui gagnent les cœurs. J'explique ces manieres dans le dernier Livre; & c'eſt là que je rapporte en abregé tout ce qui fait le gros des Rhetoriques ordinaires. On y traite avec étenduë des choſes peu importantes. Je les paſſe legerement, & je m'arrête à d'autres plus neceſſaires, dont on ne parle point. Je fais voir que l'Art de perſuader demande des connoiſſances particulieres qu'il faut apprendre des autres Sciences. Mais quoi que je reconnoiſſe

qu'on ne peut traiter cet Art à fond dans une Rhetorique, cependant j'indique les ſources; & peut-être que ce que j'en dis, ſatisfera autant que bien de gros volumes qu'on a fait ſur cette matiere.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connoiſſances ſpeculatives qui ne rendent pas éloquent celui qui les poſſede, la lecture n'en ſeroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, je fais pluſieurs reflexions importantes ſur notre eſprit, dont le diſcours eſt l'image, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la connoiſſance de ce que nous ſommes, meritent que l'on y faſſe attention. Outre cela, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'eſprit curieux qui ne ſoit bien aiſe de connoître les raiſons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de parler preſcrit. Lorſque je parle de ce qui plaît dans le diſcours, je ne dis pas que c'eſt *un je ne ſai quoi*, qui n'a point de nom; je le nomme, & conduiſant juſques à la ſource de ce plaiſir, je fais apercevoir le principe des regles que ſuivent ceux qui ſont agréables.

Cet Ouvrage ſera donc utile aux jeunes gens qu'il faut accoûtumer d'aimer la Verité, de conſulter la Raiſon pour penſer & agir ſelon ſa lumiere. Les raiſonnemens que je fais ne ſont point abſtraits. J'ai tâché de conduire l'eſprit à la connoiſſance de l'Art que j'enſeigne, par une ſuite de raiſonnemens faciles; ce que les Maîtres ne font pas avec aſſez de ſoin. L'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juſte l'eſprit de leurs

diſci-

diſciples; ils les inſtruiſent comme l'on feroit de jeunes Perroquets : ils ne leur apprennent que des noms; ils ne cultivent point leur jugement, en les accoûtumant à raiſonner ſur les petites choſes qu'ils leur enſeignent ; d'où vient que les Sciences gâtent ſouvent l'eſprit, au lieu de le former.

Les exemples ſeroient neceſſaires; j'en aurois donné davantage ſi je n'avois craint de groſſir mon Ouvrage. Les Maîtres pourront aiſément y ſuppléer, & ils le doivent faire; car, comme ſaint Auguſtin le remarque très-judicieuſement, quand on a un peu de feu, on profite beaucoup plus en liſant une piece d'éloquence, qu'en apprenant par cœur des preceptes. *Si acutum & fervens adſit ingenium, faciliùs adhæret éloquentia legentibus & audientibus eloquentes, quàm eloquentiæ præcepta ſectantibus.* Il faut donc que les Maîtres faſſent lire à leurs diſciples les excellentes pieces d'éloquence, & qu'ils ne ſe ſervent de la Rhetorique que pour leur faire remarquer les traits éloquens des Auteurs qu'ils leur font voir; ce qui ne ſe peut bien faire qu'en liſant les pieces toutes entieres. Les parties détachées qu'on en propoſe pour exemple, perdent leurs graces quand elles ſont hors de leur place : ſeparées du reſte du corps, elles ſont, pour ainſi dire, ſans vie. Mon Ouvrage, comme je l'ai inſinué, ne regarde pas ſeulement les Orateurs, mais generalement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Theologiens. Quoique j'écrive en François, j'eſpere que mon travail ſera utile pour toutes les langues,

Au

Au reste ce n'est pas seulement une nouvelle Edition, mais un Ouvrage tout nouveau que je publie. J'ai refondu l'ancien, je l'ai retouché par-tout, augmenté de nouvelles reflexions, d'exemples. Depuis l'Edition précedente, qui étoit la quatrieme, il a paru plusieurs excellens Livres dont j'ai profité. Je publiai la premiere fois cet Ouvrage lorsque j'étois jeune. Ce fut peut-être pour m'animer à travailler avec plus d'application, que des personnes d'un merite rare en approuverent les premiers essais. Mais enfin cela me donna la hardiesse de le faire paroître. C'est un avantage à un Livre que son Auteur survive assez de temps après les premiers Editions, pour qu'il le puisse corriger suivant les avis de ses amis, les sentimens du public ; & ce que lui-même il peut penser ayant atteint un âge où il doit être plus capable de juger.

TABLE DES LIVRES ET CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

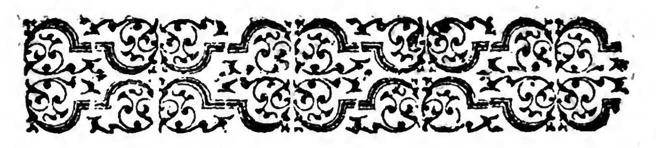
LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

Fin de la Table des Livres & Chapitres.

L A



LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes de la Voix. Comment ſe forme la parole.

IL n'y auroit point de ſocieté entre les hommes, s'ils ne pouvoient ſe donner les uns aux autres des ſignes ſenſibles de ce qu'ils penſent & de ce qu'ils veulent. Ils le peuvent faire avec les yeux & les doits, comme font les muets : mais outre que cette maniere d'exprimer ſes penſées eſt très-imparfaite, elle eſt encore incommode ; car l'on ne peut point, ſans ſe fatiguer, faire connoître avec les yeux & les doits toutes les differentes choſes qui viennent dans l'eſprit. Nous remuons la langue aiſément ; & nous pouvons diverſifier le ſon de notre voix en differentes manieres faciles & agréables : c'eſt pourquoi la Nature a porté les hommes à ſe ſervir des organes de la Voix.

La disposition de ces organes est merveilleuse. La Trachée-artere, ou l'âpre-artere, qui vient des poulmons & répond aux racines de la langue, est comme un tuyau d'orgue. Les poulmons servent de soufflets; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repoussent en se resserrant. La partie de la Trachée-artere qui est proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx, qui est entouré de cartilages & de muscles, qui servent à l'ouvrir & à le fermer. C'est en ce lieu-là que se forme le son de la voix. Quand l'ouverture du Larynx est étroite, l'air sortant avec violence se froisse, & reçoit un tremoussement ou une certaine agitation qui fait le son de la voix, mais qui n'est point encore articulée. Cette voix est reçuë dans la bouche, où la langue la modifie, & lui donne diverses formes, selon qu'elle la pousse ou contre les dents, ou contre le palais; qu'elle l'arrête ou la laisse couler; que la bouche est plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs sentimens par la voix, se sont appliquez à considerer toutes les differences qu'elle reçoit par les differens mouvemens des organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractere. Ces lettres sont appellées les Elemens du langage, parce qu'il en est composé. L'union de deux ou de trois lettres qui peuvent se prononcer de compagnie distinctement & facilement, fait un syllabe. Une ou plusieurs syllabes font un mot ou une parole. Dans la suite de cet Ouvrage je parlerai des lettres, & de leur nombre, plus exactement que je ne fais pas ici: cependant je remarquerai en passant, que quoi que le nombre des lettres soit petit, elles suffisent néanmoins pour composer les termes; je ne dis pas seulement des langues qui se parlent aujourd'hui dans tout le monde, mais de celles qui

ont

ont été vivantes, & de celles qui pourront naître dans la suite des siecles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatres lettres differentes, l'on peut demontrer qu'en les combinant en toutes les manieres possibles, l'on peut premierement faire cinq cens septante-six mots de deux lettres; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui sera vingt-quatre fois plus grand, c'est à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, le nombre des mots de cinq lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre: celui des mots de six lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des mots de six, de sept, de huit lettres, & des autres suivans augmente dans la même proportion: ce qui va si loin que l'imagination se confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de differens mots qui se peuvent faire de la combinaison de vingt-quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit pas se servir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit plusieurs qui ne se pourroient pas prononcer distinctement, & facilement; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit se servir, est presque infini, & nous donne sujet d'admirer la sagesse de Dieu, qui ayant donné l'usage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs differentes pensées, a voulu que la fecondité de la parole répondît à celle de leur esprit.

Les hommes auroient pû marquer ce qu'ils pensent, par des gestes. Les muets du Grand-Seigneur se parlent & s'entendent, même dans la plus obscure nuit, s'entretouchant de differente maniere. Mais, comme on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les a portez à n'employer pour signes de leurs pensées, que des paroles, lorsqu'ils ne sont point contraints de garder le silence. On appelle signe une chose qui outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en

donne une seconde. Comme lorsqu'on voit à la porte d'une maison une branche de lierre; outre l'idée du lierre, on conçoit qu'il se vend du vin dans cette maison. On distingue deux sortes de signes : les uns sont naturels, c'est-à-dire, qu'ils signifient par eux-mêmes, comme la fumée est un signe naturel qu'il y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne signifient que ce que les hommes sont convenus qu'ils signifieroient, sont artificiels. Les mots sont des signes de cette sorte ; aussi le même mot a differentes significations, selon les langues où il se trouve ; & c'est de là que bien que tous les hommes ayent les mêmes idées, & que les choses ne soient pas differentes selon la difference des climats, chaque langue a ses termes. Il dépendoit des hommes d'établir quelque mot qu'il leur eût plû, pour être le signe de leurs idées, de celle, par exemple, qu'ils ont du Soleil. Dans la Perse, dans la Judée, en Grece, en Italie, le Soleil est le même ; & cependant les Perses, les Juifs, les Grecs & les Latins, n'ont pas choisi les mêmes sons pour être le signe de cet Astre. Il n'y a aucun rapport naturel entre ce mot *Soleil*, & l'Astre dont il donne l'idée ; s'il y en a un à l'égard de ceux qui savent le François, c'est parce qu'ils savent qu'en France nous avons coûtume de marquer par ce mot cet Astre qui s'appelleroit *Lune*, si l'on en étoit convenu.

Cette remarque nous donne lieu de distinguer deux choses dans les mots, le corps & l'ame, c'est-à-dire, ce qu'ils ont de materiel, & ce qu'ils ont de spirituel ; ce que les oiseaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous est particulier. Les idées qui sont présentes à notre esprit, lorsqu'il commande aux organes de la voix de former les sons qui sont les signes de ces idées, sont l'ame des paroles. Les sons que forment les organes de la voix, & qui n'ayant rien de sem-

ble en eux-mêmes à ces idées, ne laissent pas de signifier, sont la partie materielle, ou le corps s paroles,

On ne pourroit pas croire, si l'experience ne le isoit voir, que les hommes ne parlent souvent que omme des perroquets. Ils se servent de mots dont s ne connoissent pas le sens. En parlant, ou entenant parler, & en lisant les livres ils ne s'appliquent u'à la partie materielle du discours, sans faire de eflexion sur les idées dont les paroles qu'ils disent u qu'ils entendent, sont les signes. De là vient que peu de personnes parlent raisonnablement.

CHAPITRE. II.

La parole est un tableau de nos pensées. Avant que de parler il faut former dans son esprit le dessein de ce tableau.

PUISQUE les paroles sont des signes qui représentent les choses qui se passent dans l'esprit, on peut dire qu'elles sont comme une peinture de nos pensées, que la Langue est le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots sont les couleurs. Ainsi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'après qu'ils ont fait dans leur esprit l'image de ce qu'ils veulent représenter sur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes une image reglée des choses que nous pensons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur dire, si nous ne l'appercevons nous-mêmes. Notre discours est la copie de l'original qui est en notre tête : Il n'y a point de bonne copie d'un méchant original. C'est donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'est-à-dire, la lan-

gue, & que d'appliquer les couleurs qui ſont les paroles, il faut ſavoir ce qu'on veut dire, & le diſpoſer d'une maniere reglée; de ſorte que dans le diſcours qui exprimera nos penſées, les Lecteurs voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur repréſenter.

C'eſt à ceux qui traitent l'Art de penſer, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos penſées. Chaque Art a ſes bornes qu'il ne faut pas paſſer ; je n'entreprendrai donc pas de preſcrire ici des regles touchant l'ordre qu'on doit donner aux choſes qui ſont la matiere du diſcours. J'avertirai ſeulement, qu'il faut mediter ſon ſujet, faire deſſus toutes les reflexions neceſſaires pour ne rien oublier qui puiſſe contribuer à ſon éclairciſſement; prenant garde auſſi de ne pas accabler l'eſprit des Lecteurs par une trop grande multitude de choſes, & de ne pas rendre ſon diſcours confus par des explications trop étenduës. L'Abondance cauſe ſouvent la ſterilité. Les Laboureurs la craignent ; ils la préviennent, & quand les blez ſont trop durs, ils font manger la pointe de l'herbe à leurs troupeaux.

Nous ne concevons jamais une ſcience, un raiſonnement, ſi notre eſprit ne ſupplée les choſes neceſſaires, & s'il ne retranche celles qui ſont ſuperfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'inſtruire. Un Livre qui ne dit que la moitié des choſes, ne donne que des connoiſſances imparfaites; mais auſſi un grand volume eſt un grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y égare, on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feuilleter. Après avoir donc ramaſſé avec exactitude toutes les choſes qui regardent la matiere que l'on traite, il faut les reſſerrer, leur donner de juſtes bornes, & faire un choix ſevere de ce qui eſt abſolument néceſſaire, & rejetter ce qui eſt ſuperflu. Il faut enviſager continuellement le terme où l'on veut arriver,

&

& prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Si l'on ne passe vîte par dessus les choses de peu d'importance, & qui ne sont pas essentielles, l'esprit du Lecteur est diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le sont.

Cette brieveté si nécessaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne consiste pas dans le seul retranchement de tout ce qui est inutile ; mais dans le choix de certaines circonstances qui tiennent lieu de plusieurs choses que l'on ne dit pas. A peu près comme fit Timanthe, ce fameux Peintre de l'antiquité, pour représenter dans une petite table la grandeur prodigieuse d'un Gean. Il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui se jouoient autour de lui. L'un mesuroit sa tête, un autre appliquoit un Thyrse à son pouce, faisant connoître par cette invention ingenieuse quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient mesurées avec le Thyrse d'un Satyre. Ces inventions demandent de l'esprit & de l'application. C'est pourquoi un Auteur * fort celebre qui avoit cette addresse de renfermer beaucoup de choses en peu de paroles, s'excuse agréablement de ce que l'une de ses Lettres est trop longue, sur ce qu'il n'avoit pas eu le loisir de la faire plus courte.

* *Mr. Pascal.*

CHAPITRE III.

La fin & la perfection de l'Art de parler consistent à représenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'esprit.

AVANT que de passer outre, arrêtons-nous ici pour considerer quelle est la fin & la perfection de l'Art que nous traitons, ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un discours. Je ne

dirai point que la beauté en general consiste dans un *je ne sai quoi*, car il me semble que je puis dire ce que c'est. La beauté plaît, & ce qui est bien ordonné plaît ; ce qui me persuade que l'ordre & la beauté sont presqu'une même chose. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause du plaisir qui se sent lors qu'on voit les choses bien rangées, comme un parterre bien ordonné. L'homme étant fait pour être heureux en possedant Dieu qui est essentiellement l'ordre, il falloit que tout ce qui approche de l'ordre, commençât son bonheur.

Or l'idée que nous avons de l'ordre, c'est que les choses ne sont bien ordonnées que lorsqu'elles ont un rapport à leur tout, & qu'elles conspirent pour atteindre leur fin. Quand cela arrive, les choses deviennent agréables quoi qu'elles ne le soient pas d'elles-mêmes ; ce qui marque que nous sommes portez par une inclination naturelle à aimer l'ordre. La peinture le fait voir : il y a des tableaux qui ne représentent que des objets dont on a de l'aversion. Cependant comme la fin de cet Art est de représenter les choses au naturel, si chaque trait qu'on apperçoit, exprime la pensée du Peintre, & que tout corresponde à son dessein, son ouvrage charme. Ce n'est pas la vûe d'un serpent qui est peint ; on fremit quand on en voit un ; ce qui plaît donc, c'est l'esprit du Peintre qui a sû atteindre la fin de son Art. Aussi ne prend-on plaisir a considerer son ouvrage qu'à proportion que se découvre cette adresse. Sans cela on n'est satisfait que de la vivacité des couleurs, qui font des impressions agréables sur les sens. Il en est de même de l'Architecture. La vûe d'un Palais fait selon toutes les regles de l'Art, ne plaît que lorsqu'on apperçoit la fin que l'Architecte s'est proposée : qu'on voit qu'il rapporte toutes choses avec esprit à cette fin : qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus simples,

&

qu'il n'a rien fait dont il ne puisse donner de bons raisons.

Nous parlons pour exprimer nos pensées, & pour mmuniquer les mouvemens de notre volonté, nous desirons qu'on ait avec nous les mêmes ouvemens vers l'objet de nos pensées & le sujet de tre discours. La beauté d'un discours ne peut nc consister que dans ce rapport exact que toutes parties ont avec cette fin. Il est beau lorsque tous termes dont il est composé, donnent des idées ustes des choses, qu'on les voit telles qu'elles sont, qu'on sent pour elles toutes les affections de celui i parle. C'est son jugement qui plaît quand il ne t rien qu'avec raison, dans le choix, dans l'arrangement des mots, & qu'ils sont tous propres. C'est que nous admirons dans un discours. Car enfin, n'est pas le son des paroles qui en fait la beauté; trement on trouveroit plus beau le chant des ssignols que les discours les plus éloquens. Bien 'un Auteur ne rapporte que des bagatelles, s'il fait une peinture exacte, & qu'ainsi il arrive à la fin 'il a eu en vûe, ceux qui sont capables d'appercevir son Art, prennent plaisir à l'entendre.

Prevenons-nous donc de cette verité que c'est la tesse qui fait la solide beauté d'un discours; que ur bien parler, il faut être sage; car c'est la sagesse i dispose les choses & les conduit à leur fin.

Scribendi recte, sapere est & principium & fons.

Horace n'a jamais rien dit qui soit d'un plus and sens. L'imagination est nécessaire : on ne peut primer que ce que l'on conçoit. Ce qui est maigre estropié dans l'imagination de l'Orateur, l'est ns ses paroles. Il faut donc se représenter les oses dans leur état naturel, & concevoir pour elles s mouvemens raisonnables; employant ensuite

des termes qui les portent à l'esprit de celui qui écoute, telles qu'on les pense. Personne ne parle bien, n'écrit bien qu'à proportion qu'il approche de cette fin. Il plaît à ceux qui découvrent qu'il ne pouvoit pas trouver des termes qui distinguassent mieux ce qu'il falloit marquer : qu'il ne pouvoit pas placer ses termes dans un lieu où ils fissent un plus grand effet ; où ils s'accommodassent mieux pour rendre la prononciation facile & coulante : qu'il a pris le tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu'il ne faut rien faire d'inutile, il est certain que l'esprit n'aime pas qu'on l'amuse. Quelque vitesse qu'ait la langue, ses mouvemens sont encore trop lents pour suivre la vivacité de l'esprit. Ainsi c'est une grande faute que de dire plusienrs paroles lorsqu'une suffit.

Je ne puis donner d'avis plus important dans ce commencement, que celui-ci, que l'on n'est éloquent qu'après avoir acquis une grande justesse d'esprit : qu'on doit faire une attention continuelle en parlant, si l'on ne s'écarte point de la fin où l'on doit aller, si on y va effectivement. La Raison nous éclaire, il faut marcher dans sa lumiere : tout ce que nous dirons dans la suite de cet ouvrage ne sera que pour faire remarquer ce qu'elle dicte Je souhaiterois qu'avant que de quiter ce Chapitre on le lût plus d'une fois, & qu'on examinât si ce que je dis est solide, en faisant l'essai sur quelque expression qui passe pour élegante, comme est celle-ci du commencement de la Genese : *Dieu dit : Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit : que la terre se fasse & la terre fut faite.* Longin, ce celebre Rheteur, donne cette expression pour exemple d'une expression sublime. Or pourquoi l'est-elle sublime, c'est-à-dire, excellemment belle, si ce ce n'est parcequ'elle donne une haute idée de la puissance du Créateur ; ce que Moïse vouloit faire : c'étoit là sa fin?

Comme nous l'avons dit, il faut avoir de l'imagination

ıation pour se bien repréſenter ce qu'on veut ex-
mer. Il faut ſavoir la langue dans laquelle on
:it. Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent
rfaitement une Langue, & qui ont une imagina-
ın vive & délicate, il y en a peu qui réüſſiſſent,
:ſt qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui ſe-
it néceſſaire. Pour faire un diſcours, quand il ne
·oit que d'une page, il faut y employer un grand
ımbre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a
ıe ceux qui l'ayent experimenté, qui comprennent
ımbien il faut d'étenduë d'eſprit ; combien il faut
application, à combien de choſes il faut faire at-
ntion en même tems : combien il faut faire de
flexions differentes pour ne rien dire que de rai-
nnable. Il y a toûjours quelque petite choſe qui
happe. Auſſi on ne fait rien qui merite d'être lû,
noins que de paſſer les yeux pluſieurs fois ſur ſon
ıvrage, & de conſulter en differens tems la Rai-
n, pour voir ſi on a bien compris ce qu'on a crû
ı'elle dictoit. Rien ne nous doit plaire que ce
ı'elle approuve.

Pour rendre plus ſenſible cet avis important ;
ınſiderons que ſi aujourd'hui nous admirons les an-
ens Auteurs, c'eſt parce qu'après un examen de
uſieurs ſiecles on a trouvé qu'ils ſont raiſonnables ;
ı lieu qu'on ſe laiſſe aſſez ſouvent ſurprendre, eſti-
ant dans les Auteurs modernes ce qu'on ne pour-
ıit ſouffrir ſi on les examinoit à loiſir. Ce n'eſt
ıs parce qu'Homere & Virgile ſont anciens, que
ıus les gens d'eſprit les admirent ; c'eſt qu'en effet,
ımme le dit le celebre Traducteur de Longin :
*n'y a que l'approbation de la p ſterité qui puiſſe éta-
ir le vrai merite des ouvrages. Quelqu'éclat qu'ait
it un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il
t reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement
nclure que ſes ouvrages ſoient excellens. De faux
·illans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui*

étoit à la mode ; peuvent les avoir fait valoir ; & il arrivera peut-être que dans le siecle suivant on ouvrira les yeux, & qu'on méprisera ce que l'on a admiré.

Ce sera sans doute aussi-tôt qu'on appercevra ce qui y choque le bon sens, rien ne pouvant plaire long-tems que ce qui est raisonnable. Car enfin l'illusion ne dure pas toûjours. Chaque Auteur l'experimente dans ses propres ouvrages. Dans la chaleur de la composition qui n'est pas content de soi-même? L'imagination est-elle refroidie, on est chagrin; parce qu'alors on juge mieux, & qu'on s'apperçoit de son illusion. C'est pour cela qu'on ne doit pas se hâter de publier un ouvrage : il faut le revoir cent & cent fois; car je ne le puis trop dire, la difficulté de ne rien dire contre le bon sens est inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas experimenté. C'est ce qui nous oblige de consulter nos amis. *Nous avons beau être éclairez par nous mêmes : Les yeux d'autrui voyent toûjours plus loin que nous dans nos défauts, & un esprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une méprise qu'il ne voyoit pas.* Aussi ces excellens Peintres que l'Antiquité a admirez, les Apelles, les Polyctetes, selon la remarque de Pline, mettoient des inscriptions à leurs ouvrages qui marquoient qu'ils n'étoient point encore achevez, & que si la mort ne les surprenoit, ils effaceroient & corrigeroient ce qu'on y trouvoit de defectueux. Pline appelle ces inscriptions : *Pendentes titulos*, comme celle-ci : *Apelles faciebat aut Polycletus : tamquam inchoata semper arte & imperfecta, ut contra judiciorum varietates superesset Artifici regressus ad veniam, velut emendaturo quidquid desideraretur, si non esset interceptus.*

CHAPITRE IV.

La maniere la plus naturelle de faire connoître ce qu'on pense, c'est par les differens sons de la voix. Comment le feroient des hommes qui naissant dans un âge avancé, mais sans savoir ce que c'est que parler, se trouveroient ensemble.

COMME l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differentes choses qu'on y doit représenter avec les mêmes traits : il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans notre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la Nature même quelle doit être cette distinction ; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, si la Nature les ayant fait naître separément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Usons de la liberté des Poëtes ; & faisons sortir de la terre ou descendre du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la parole. Ce spectacle est agréable : il y a plaisir de se les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contorsions de tout le corps ; mais apparemment ils se lasseroient bien-tôt de toutes ces postures, & le hazard ou la prudence leur enseigneroit en peu de tems l'usage de la parole.

Il n'est pas possible de dire précisément ce que feroient ces hommes, en se formant un langage : quels sons ils choisiroient pour être le signe de chaque chose. Il n'en est pas des hommes comme des animaux, qui ont un cri semblable, tel que l'air le forme, en sortant de la même maniere de leur gozier. Tous les bœufs *beuglent*, les brebis *bêlent*, les chevaux *hennissent*, les lions *rugissent*,

les loups *hurlent*. Il y a des oiseaux qui articulent, qui imitent la voix de l'homme : mais ce n'est qu'une imitation machinale. Les organes de l'ouïe & de la parole sont liez ; d'où vient qu'il est facile de prononcer ce qu'on entend. Les oiseaux dans lesquels cette liaison est plus parfaite, se dressent aisément à prononcer par ordre un certain nombre de mots. Ils le font, mais il est évident que ce n'est qu'une impression corporelle qui les y détermine. Aussi la parole est une preuve sensible de la distinction de l'ame & du corps. Les mots ne signifient rien par eux-mêmes, ils n'ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils sont les signes, & c'est ce qui cause cette diversité prodigieuse de differentes langues. S'il y avoit un langage naturel, il seroit connu de toute la terre, & en usage par tout.

C'est une fable ce qu'Herodote rapporte, ou si c'est une histoire, on n'en peut rien conclure. Il dit qu'un Roi d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans par des chevres dans une maison separée, au bout de deux ans ces enfans en tendant la main à celui qui entra le premier dans le lieu où ils étoient, ils prononcerent ce mot *Beccos*, qui chez les Phrygiens, dit le même Auteur, signifie *du pain* : d'où le Roi d'Egypte conclut que le langage des Phrygiens étoit naturel, & que par consequent ils étoient les plus anciens peuples du monde. Ce Roi raisonnoit mal ; car il y a de l'apparence que ces enfans n'ayant jamais entendu d'autre voix que le cri des chevres qui les avoient allaitez, ils imitoient ce cri, auquel ce mot Phrygien ne ressembloit que par hazard. Les Grecs nomment *βήκη Béché* une chevre, sans doute à cause de son cri.

Quel rapport y a-t-il entre la plus grande partie des choses & leurs noms ? Peut-on, par exemple, appercevoir une si grande liaison entre ce mot *Soleil* & la chose qu'il signifie, que ceux qui ont

vû

vû cet Aſtre ayent été déterminez à prononcer plûtôt ce mot *Soleil* qu'un autre ? Tout le rapport qu'il peut y avoir des noms aux choſes, c'eſt par leur ſon. En cherchant un nom pour une choſe, ſi elle fait un ſon, il ſe peut qu'on ſoit porté à lui en trouver un, dont la cadence exprime en quelque façon ſa nature. Comme lorſqu'on a voulu donner un nom Latin au *Canon*, on a choiſi ce mot *Bombarda*, dont le ſon imite celui que fait le canon. Mais ces mots ne peuvent être qu'en très-petit nombre, parce qu'il y a peu de choſes qui faſſent ſon. Celui de ces ſix lettres *S. o. l. e. i. l.* ſi les hommes ne l'avoient établi pour être le ſigne de cet Aſtre, reveilleroit auſſi-tôt l'idée d'une pierre. Deux perſonnes ſe communiquent leurs penſées avec toutes ſortes de mots barbares, quand une fois ils ſont convenus de ce qu'ils veulent faire ſignifier à ces mots.

Platon dans ſon Cratyle dit qu'en impoſant les noms, il faut choiſir ceux qui expriment veritablement la nature des choſes qu'on veut qu'ils ſignifient. Cela eſt fort bien, & poſſible en quelque maniere, prenant les noms qu'on fait de nouveau, des choſes mêmes avec leſquelles celle qu'on veut nommer a du rapport, & diſtinguant le nouveau nom par quelque changement, afin qu'il devienne propre. Mais la queſtion eſt ſi les premiers noms d'une langue, qui ſont comme les racines des autres, expriment naturellement ce qu'ils ſignifient. Cela ſe peut trouver en quelques-uns, comme nous l'avons dit. Les noms ſont des ſons; ainſi lorſqu'ils ne ſe peuvent prononcer qu'en faiſant le ſon de la choſe qu'ils ſignifient, on peut dire que ces noms ſont naturels, comme *beuglement*, *henniſſement*, *rugiſſement*, *beugler*, *hennir*, *rugir*; mais je l'ai déja dit, le nombre de ces noms eſt très-petit. Tout ce qui ne ſonne point n'a point d'expreſſion naturelle en ce ſens. Outre que de quelque mot

qu'on

qu'on se serve pour marquer ce qui a un son, on pourra toûjours en reveiller l'idée, si l'usage l'a autorisé. Celle du cri d'un animal se peut reveiller par un nom dont la prononciation n'a aucun rapport avec ce cri, si les hommes l'ont établi pour le signifier. La peine que prend Platon pour éclaircir cette question est donc inutile. Les étymologies ou veritables origines qu'il prétend donner de plusieurs noms Grecs, sont fausses. Il lui auroit été plus facile de les deriver de la langue sainte s'il l'avoit connuë. Il avouë qu'il y a de certains noms qui se doivent regarder comme les élemens de la langue, dont on ignore l'origine. Il ignoroit l'origine de l'homme que Dieu avoit formé de ses propres mains, & à qui il avoit donné un langage, dans lequel les Savans pretendent qn'on peut trouver l'origine de toutes les langues.

Quoiqu'il en soit de ce sentiment, qui s'accorde avec cette verité constante, que tous les peuples du monde tirent leur origine des trois enfans de Noé, il est évident que ces hommes sortis nouvellement de la terre, ou descendus du ciel se feroient pû faire un langage dont chaque mot n'auroit point d'autre idée que celle avec laquelle ils l'auroient lié; sans qu'on pût dire que quelque impression corporelle les y eût obligez, ou que la seule disposition de leur organe les leur eût fait prononcer; ainsi que la voix ou le cri qui sort du gozier d'un cheval est un hennissement.

Concluons donc qu'il suffiroit que celui qui seroit le plus sage ou le plus autorisé de notre nouvelle troupe, nommât, par exemple, ce mot *Soleil* dans le tems qn'on seroit tourné vers cet Astre, & qu'on y feroit attention, pour faire qu'il devînt le nom de cet Astre; après quoi ce n'auroit plus été un vain son. Mais il faut avouër que cette convention est difficile. Les Philosophes & les Historiens qui

veu-

veulent que les hommes soient nez de la terre comme des champignons, ont beau nous dire que la necessité de s'entr'aider les obligea de s'assembler, & de se faire un langage. Je ne sai si ne s'entendant point les uns les autres, ils ne se seroient pas plûtôt dispersés; aimant mieux demeurer avec des bêtes, comme saint Augustin dit qu'on aime mieux converser avec son chien qu'avec des hommes dont on n'est point entendu. Tant il est vrai qu'il faut reconnoître que ce n'est point le hazard qui a formé les hommes: qu'ils ont une premiere origine: qu'ils viennent d'un premier homme qui étoit l'ouvrage de Dieu; ce que nous dirons dans la suite avec plus d'étenduë. Cependant demeurons dans notre hypothese; considerons-la comme possible.

CHAPITRE V.

Ces nouveaux hommes pourroient trouver une maniere d'écrire. Celle que nous avons est dûe aux anciens Patriarches.

SI ces hommes pouvoient se faire un langage, ils pourroient aussi trouver des caracteres, signes de ce langage. C'est ce qu'il faut considerer ici. Les langues ne se sont perfectionnées qu'après qu'on a trouvé l'écriture, & qu'on a tâché de marquer par quelques signes permanens ce que l'on avoit dit de vive voix, ou ce que l'on avoit seulement pensé. Le ton, les gestes, l'air du visage de celui qui parle, soutiennent ses paroles, & marquent une partie de ce qu'il pense; ainsi en l'entendant parler on conçoit aisément ce qu'il veut dire. Un discours écrit est mort; il est privé de tous ces secours. C'est pourquoi à moins qu'il ne marque exactement tous les traits de la pensée de celui qui écrit; que toutes les

les paroles ne soient liées, & ne portent des marques du rapport qu'ont entr'elles les choses qu'elles signifient, ce discours est imparfait, obscur, inintelligible. C'est l'écriture qui fait appercevoir ce qui manque à une langue pour être claire : on voit en écrivant ce qu'il y faut suppléer, ce qu'il y faut changer. Les langues barbares peuvent suffire, quand il n'est question que des besoins de la vie animale, de la vente ou achat de quelques marchandises, mais elles ne seroient pas capables d'un stile reglé dans lequel on pût expliquer les Sciences.

Or il en est de l'écriture comme du langage, & géneralement de tout ce qui dépend du choix des hommes. Tous les animaux font la même chose; parce que c'est le mouvement de la Nature, qui est la même en tous, qui les fait agir ; mais entre plusieurs hommes qui entreprennent une même chose, ils la font chacun d'une maniere particuliere. Comme ils peuvent choisir quelque son que ce soit pour être le signe de leurs pensées, ils peuvent pareillement marquer ce son par quelque signe qu'il leur plaira, & cela fort differemment. La maniere dont nous écrivons, qui consiste dans les differens arrangemens d'un petit nombre de lettres, est une invention admirable qui se doit rapporter aux premiers Patriarches. Les peuples barbares, j'entends tous ceux qui se séparerent des enfans de Dieu & errerent en differens coins du monde, n'eurent l'usage de l'écriture telle que nous l'avons, que fort tard. Ainsi que les Americains, avant que nous les connussions, avoient seulement des figures ou images pour marquer certaines choses; ce qui est bien different de notre écriture. Avec vingt-quatre differens signes, ou lettres differentes, nous marquons ce que nous voulons. Ces lettres sont simples, faites d'un ou de deux traits, ou au plus de trois. En les combinant il n'y a point de chose qui ait un nom qu'el-
les

les ne marquent. Mais il n'en eſt pas de même de ces images des Americains, qui étoient proprement des ſymboles & non des élemens; maniere d'écrire fort imparfaite, & qui ne merite pas le nom d'écritute. Celle des Chinois l'eſt encore plus: diſons hardiment qu'ils ne ſavent point écrire. Il leur faut quarante ou ſoixante mille caracteres, & même juſqu'à quatre-vingt mille, comme l'aſſurent ceux qui ont été à la Chine. Combien faut-il de differens traits pour former & diſtinguer ces caracteres? Le moyen de ſe les mettre tous dans la tête: de ſe ſouvenir en les voyant de ce qu'ils peuvent ſignifier; & lorſqu'on ne les voit point, & qu'on veut exprimer la choſe qu'ils ſignifient, comment pouvoir tirer tous leurs traits? L'Impreſſion qu'ont ces Peuples, eſt auſſi fort imparfaite, car pour chaque page de leurs livres il faut qu'ils gravent ſur un planche de bois les caracteres qu'ils y veulent repréſenter; laquelle ne peut ſervir que pour faire cette page; ainſi il faut autant de differentes planches qu'il y a de pages. Une planche ne ſe grave pas auſſi facilement qu'on aſſemble des lettres; outre que celles qui ont ſervi à une page, peuvent ſervir à tout un livre.

Rien donc de plus imparfait que toute la litterature Chinoiſe. Chaque caractere ſignifiant une ſeule choſe, il en faut connoître un nombre infini, dont il n'eſt pas poſſible de conſerver en ſa memoire la ſignification & les traits qui les diſtinguent. Ajoutez qu'ils ne marquent que les choſes, & qu'ils n'expriment ni les actions, ni les rapports. Auſſi les Chinois admirent les Européens, voyant qu'avec un petit nombre de differens traits ils pouvoient exprimer toute leur langue. Nos caracteres ſe nomment Elemens, parce qu'ils ſont en petit nombre, que tous les mots en ſont compoſez, & qu'il n'y en a aucun qui ne ſe puiſſe reduire à quel-

qu'une

qu'une de nos lettres, comme à son principe; ainsi que toutes les choses materielles se reduisent aux premiers élemens.

En parlant de la veritable origine des Langues, nous verrons en quel tems à peu près l'usage des lettres a été connu. Nous verrons la preuve de ce que nous avons avancé, que c'est aux Patriarches qu'on est redevable de l'invention des lettres. Mais il faut remarquer que cette invention s'est beaucoup perfectionnée dans la suite des siecles. Si ce n'est qu'on veuille dire que dans les premiers commencemens on se contentoit d'écrire ce qui étoit absolument necessaire, & qu'on supprimoit ce qui se peut suppléer. On n'écrit dans une langue que pour ceux qui la savent; ainsi en voyant les principales lettres d'un mot, il est facile à celui qui connoît ce mot de deviner les autres lettres qui ne sont point marquées. Les lettres qu'on nomme consones, ne se peuvent prononcer qu'on ne fasse en même tems sonner une lettre voyelle. Ainsi un homme qui sait parfaitement l'Hebreu, quoi qu'il ne voie pas dans l'écriture toutes les voyelles, il les supplée aisément. Que cela soit possible, on n'en peut pas douter, puis qu'encore aujourdhui les Docteurs Juifs ne les expriment pas dans leur écriture, & que cependant ils s'entendent bien, & lisent couramment l'écriture les uns des autres.

C'est un fait appuyé sur de bonnes preuves, que jusqu'au cinquieme siecle après la Naissance de Jesus-Christ, les Hebreux n'avoient point l'usage de ce qu'ils appellent *points*, qui tiennent parmi eux lieu de voyelles. Ils en avoient des voyelles, mais celles-là ils les mettent au nombre des consonnes; & en les lisant, ils font souvent entendre le son d'une veritable voyelle qui est tout different. Aussi il n'y a que ceux qui savent l'Hebreu qui le puissent lire sans points. Dieu le vouloit ainsi, afin que si les Livres de l'Ecriture venoient à tomber en-

tre

tré les mains des nations étrangeres, ils ne fussent point entendus: De sorte que non seulement l'intelligence, mais la lecture même de ces Livres dependoit d'une Tradition vivante; l'Ecriture couvrant de cette maniere des mysteres qui ne devoient pas être connus de tout le monde.

Autrefois dans l'Hebreu & presque dans toutes les Langues on écrivoit tout de suite, on ne distinguoit point les differens mots, par des points, par des virgules, qui marquent quand un nouveau sens commence, quand il est achevé. On ne savoit ce que c'étoit de separer les mots, de commencer toûjours un nouveau sens par une grande lettre: de distinguer de même les noms propres. Dans les langues qui ont des tons differens, qui ont des accens, comme la langue Greque; l'on n'a commencé de les marquer ces tons, ces accens, ces aspirations que depuis que la langue a commencé de se corrompre; que la prononciation s'est changée; & qu'on a cherché des moyens de conserver l'ancienne prononciation. On a mis des notes sur chaque mot, qui ne se voyent point dans les anciennes inscriptions, dans les Manuscrits de la premiere antiquité. En écrivant on ne doit rien negliger de ce qui peut contribuer à la clarté du stile. Il y a des mots qui ont differentes significations, selon leurs differentes notes ou accens. Il faut profiter de tout ce qu'on a trouvé dans la suite des siecles pour perfectionner l'écriture. Quant à la maniere de la ranger, elle n'est pas la même dans toutes les langues. Les Chinois rangent leurs caracteres par colomnes. Ils n'écrivent pas sur une ligne transversale, mais de haut en bas sur une perpendiculaire: mettant les caracteres qui se suivent non côte à côte, mais les uns sur les autres; ce que ceux de l'Isle de Taprobane qui se nomme aujourdhui Zeilan, faisoient du tems de Diodore de Sicile.

Tou-

Toutes les autres Nations mettent leurs mots côte à côte, mais elles commencent differemment. Les Hebreux, les Caldéens, les Syriens, les Arabes écrivoient & écrivent encore de la droite à la gauche. Herodote dit que c'étoit la maniere des Egyptiens. Les Grecs, les Latins dans la suite des siecles commencerent de la gauche à la droite; car il y a bien de l'apparence que dans les commencemens, comme c'est des Hebreux que leur est venu l'Art de l'Ecriture, ils en avoient toutes les manieres. Ils ne les quitterent pas d'abord pour en prendre de contraires. Ils conserverent la premiere en même tems qu'ils en prirent une nouvelle; car ils écrivirent de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, joignans ces deux manieres. Ils faisoient comme les laboureurs, qui ayant commencé de la gauche à la droite; quand ils sont au bout du champ qu'ils labourent, ils recommencent de la droite à la gauche, & continuent de même. C'est à dire que les Grecs écrivent par sillons, ou comme les bœufs, qui en labourant recommencent où ils finissent; d'où les Grammairiens Grecs appellent cette ancienne maniere d'écrire βυςροφηδὸν.

On pourroit dire que les hieroglyphes des Egyptiens étoient une cinquieme maniere d'écrire; car ces hieroglyphes sont differents caracteres des Chinois, qui ne representent rien. Ce sont de simples traits; au lieu que les hieroglyphes des Egyptiens étoient des images d'animaux, symboles des mysteres que ces peuples vouloient signifier. Les caracteres du Perou, du Mexique, étoient plus semblables à ceux des Egyptiens qu'à ceux de la Chine; car c'étoient des images, des représentations, des peintures. Enfin nous pourrions compter entre les differentes écritures ces notes ou abregez dont se servoient les Romains, avec lesquelles ils écrivoient avec tant de celerité, que leur main étoit plus prompte que la langue de

de celui qui recitoit le discours qu'ils copioient, n'étout agile. Ils avoient des notes pour chaque chose, pour chaque nom, comme les Chinois. On en compte jusqu'à 5000. Gruter en a fait imprimer une partie.

CHAPITRE VI.

Pour marquer les differens traits du Tableau dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres.

NE considerons pas seulement ce que feroient ces nouveaux nés, sans doctrine & grossiers. Voyons ce que la Raison prescrit; ou, ce qui est la même chose, ce que ces hommes auroient fait s'il avoient été Philosophes, s'ils avoient consulté la Raison, & écouté ce qu'elle peut prescrire pour marquer tous les traits de nos pensées, leur raport, leur suite. Supposons donc qu'ils soient raisonnables; car des Barbares qui ne vivent que selon l'impression des sens, sans reflexion, sans jugement, sans raisonnement, sans entretien, ne forment aucune pensée reglée. Supposons, dis-je, que ces hommes sont Philosophes. Les operations de notre esprit sur ses idées se reduisent à trois ou à quatre. Il apperçoit ce qui est en lui-même, comme sont les premieres veritez avec lesquelles nous naissons, & les choses qui sont hors de lui, comme les astres, les plantes, les animaux, par la porte des sens du corps où il est renfermé. Cette premiere operation de l'esprit se nomme dans les écoles de Philosophie, *perception*. Lorsque nous avons apperçû un objet, que nous y faisons quelque attention, que nous reflechissons sur ce que nous y découvrons, nous en jugeons; c'est à dire que nous lui attribuons quelque qualité en assurant qu'il est tel, ou qu'il n'est pas tel. Cette seconde operation de l'esprit s'appelle

juge-

jugement, laquelle est suivie d'une troisieme qui tire des consequences de ce qu'on a connu d'un objet par les deux premieres operations. C'est ce qu'on appelle *raisonner*. Enfin selon la nature & les qualitez de l'objet de nos pensées nous sentons dans la volonté des mouvemens d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine, de colere, d'envie, de jalousie; ce qui se nomme *passion*. Ainsi tout ce qui se passe dans notre esprit, est *action* ou *passion*. Nous verrons dans la suite comment les passions se peignent elles-mêmes dans nos paroles. L'on appelle idée la forme d'une pensée qui est l'objet d'une perceptiou, c'est à dire d'une pensée qu'on a à l'occasion de ce qu'on connoît par la premiere operation de l'esprit. Par exemple, lorsque le Soleil frappe mes yeux par sa lumiere, ce qui est pour lors present à mon esprit, & ce que j'apperçois en moi-même, est l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma memoire, lorsque cet astre disparoît. Ainsi nous avons l'esprit plein des idées d'une infinité de choses materielles que nous avons vûes. Nous avons aussi les idées de plusieurs veritez que nous n'avons point reçuës des sens.

Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers soins à faire des mots pour être les signes de toutes ces idées, qui sont les objets de notre perception, ou de la premiere operation de notre esprit. Pour juger de ce qu'ils feroient dans l'établissement de ces signes, considerons que ces noms, quels qu'ils soient, entant qu'ils sont prononcez ou qu'ils le peuvent être, sont des sons que forment les organes de la voix. Or entre ces sons il y en a de simples, ausquels on peut reduire tous les autres, qui en sont ainsi comme les premiers élemens. Nous distinguons dans la langue Françoise, comme dans la Latine, vingt-quatre sons simples qu'on marque par autant de lettres de differente figure. Ce nom *Dieu* est composé de quatre sons differens ou lettres qui ont chacune

cune leur son. Les dispositions des organes de la voix peuvent être differentes & dans leur substance, & dans leur usage, ce qui fait que la même lettre a un son different selon qu'elle est prononcée par differentes Nations. C'est pourquoi si on vouloit considerer toutes les varietez & differences qui peuvent être entre les sons qu'on appelle simples, ou élemens de la parole, on trouveroit bien plus de vingt-quatre lettres; car il y en a qui ne sont usitées que par certaines Nations qui les multiplient, & y mettent des differences assez considerables, pour pouvoir être marquées par differens caracteres. Nous avons par exemple trois sortes de *e* qui ont des sons differens, & à qui nous pourrions donner differens caracteres, & ainsi augmenter le nombre de nos lettres. Entre les sons qui sont simples, il y en a qui ne sont pas également faciles & agréables à tout le monde. Pour cela les uns les évitent, pendant que d'autres s'en servent. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que tous les peuples du monde n'ayent pas un égal nombre de caracteres, que leur Alphabet soit plus grand ou plus petit que le nôtre. Parlons de ces hommes que nous introduisons sur la scene, comme si le hazard faisoit qu'ils se servissent des sons ou lettres de notre Alphabet.

Nous ne comptons que vingt-quatre lettres ou vingt-quatre sons simples, ainsi cette nouvelle troupe ne pourroit se servir des sons simples que pour marquer vingt-quatre choses differentes: à moins qu'ils ne sçussent differentier chacun de ces sons par differens tons, par l'élevation ou la position de la voix, comme dans le chant on prononce differemment la même vovelle selon qu'elle est notée, ce qui n'est ni impossible ni incroyable; car nous verrons qu'il y a eu des peuples, & que les Chinois le font encore aujourd'hui, qui chantoient en quelque maniere en parlant. Mais enfin si notre nouvelle trou-

troupe prenoit nos manieres qui font naturelles, elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingt-quatre noms. En compoſant des noms de deux lettres, elle en feroit vingt-quatre fois davantage, c'eſt à dire, cinq cent ſoixante & ſeize; & vingt-quatre fois encore davantage, c'eſt à dire, treize mille huit cens vingt-quatre en faiſant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainſi il leur ſeroit facile dans cette infinie varieté de trouver des ſignes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom.

Comme on ſe ſert naturellement de ces premieres connoiſſances, nous pouvons croire que lorſque d'autres choſes ſe préſenteroient à leur eſprit, qui ſeroient ſemblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots; ils ſe ſerviroient des premiers noms en les changeant un peu,pour marquer la difference des choſes auxquelles ils les appliqueroient. L'experience me le perſuade: lorſque le mot propre ne vient pas aſſez-tôt à la bouche, on ſe ſert du nom d'une autre choſe qui a quelque rapport a celle-là. Dans toutes les langues les noms des choſes a peu près ſemblables different peu entr'eux. Pluſieurs mots prennent leur racine d'ūn ſeul, comme on le voit dans les Dictionnaires des langnes qui ſont connuës.

Un même mot ſe peut diverſifier en pluſieurs manieres, par la tranſpoſition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le compoſent, ou par l'addition d'une voyelle ou d'une conſone; ;par le changement de la terminaiſon: de ſorte qu'il n'eſt pas difficile, lorſqu'on communique le nom propre d'une choſe à toutes celles qui lui ſont ſemblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choſes ont de particulier, & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'eſt à dire qu'il

qu'il n'est pas difficile de leur donner des signes particuliers.

Après cet établissement, les mots qu'ils auroient choisis, & qui par eux-mêmes ne signifioient rien, auroient la force d'exciter les idées des choses auxquelles ils les auroient appliquez. Car les ayant prononcez, & entendu prononcer souvent lorsque ces choses leur étoient présentes, les idées de ces choses & de ces mots se seroient liées: de sorte que l'une ne pourroit pas être excitée sans l'autre. Comme quand nous avons vû souvent une personne avec un certain habit, d'abord que nous pensons à elle, l'idée de cet habit se presente à nous; & la seule idée de cet habit fait que nous pensons à cette personne.

L'on ne peut point savoir si ces hommes garderoient quelque regle en cherchant des termes pour s'exprimer; s'ils ne composeroient ces termes que d'un certain nombre de syllabes. Tous les mots des Chinois n'en ont qu'une. Les racines Hebraïques, & celles de la langue Grecque n'ont que trois consones. La Nature porte à cette simplicité. Plus le discours est court, il repond mieux à l'ardeur que nous avons de dire vite ce que nous pensons: & il satisfait en même-tems au desir impatient qu'on a quand on écoute, de savoir ce que veut dire celui qui parle. Lorsque les langues ont commencé à se corrompre, les mots se sont pour l'ordinaire allongez. Il ne sert de rien qu'un mot ait un plus grand nombre de syllabes, lorsque deux ou trois suffisent pour le faire distinguer de tout autre mot.

S'il étoit question à présent de faire de nouveaux mots pour en composer une nouvelle langue, il seroit bon d'observer quelques regles. La premiere devroit être de les composer d'un très-petit nombre de syllabes. La seconde, de choisir les syllabes dont le son auroit quelque rapport avec la chose qu'on voudroit signifier; car lorsqu'on cherche un signe, il est plus

raiſonnable de prendre les choſes qui ſemblent faites pour cela : c'eſt ce qu'on a fait pour exprimer le cri des animaux ; on a dit *boare*, *hinnire*, *balare*, beugler, hennir, béler : ces termes ont un ſon qui approche de celui qu'ils ſignifient. La troiſieme regle ſeroit de faire que les mots euſſent une liaiſon enſemble, ſelon que les choſes qu'ils ſignifieroient auroient des liaiſons & des rapports. Il ne fandroit que les compoſer de lettres qui euſſent un ſon approchant, qu'il n'y eût entr'eux de difference que d'une ou de deux lettres ; ou que ce fuſſent les mêmes lettres, mais rangées d'une autre maniere, comme on en voit pluſieurs exemples dans la langue ſainte. Mais il eſt inutile de donner ces regles, ſi ce n'eſt que cela nous fait comprendre en quoi peut conſiſter la ſimplicité & la beauté d'une langue. Nous ne ſavons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemment ils ne philoſopheroient pas beaucoup. L'empreſſement qu'ils auroient de parler feroit qu'ils ſe ſerviroient des premiers termes qui ſe preſenteroient ; & quand un terme eſt une fois établi, on ne s'aviſe guere d'en chercher un autre.

Chapitre VII.

Reflexions ſur la maniere dont en chaque langue on ſe fait des termes pour s'exprimer. Ces reflexions conviennent à l'Art de parler.

Nous ne prétendons pas apprendre l'Art de parler de cette ſeule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons ſavoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en tout païs & dans tous les ſiecles, & il eſt bon de le conſiderer; car il eſt de la derniere importance, pour connoître à fond

fond la Nature du langage, de remarquer les manieres de parler de chaque Nation. Bien des gens se trompent qui s'imaginent que la Rhétorique ne consiste que dans les ornemens du discours; & que des reflexions semblables à celles que nous allons faire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ignorant la Peinture, pensent que le coloris en est la principale chose. Je ne m'arrêterai pas à leurs jugemens; & quoi que je n'aye pas dessein de faire une grammaire générale, je ferai cependant mes reflexions sur les manieres qui sont particulieres à de certaines langues; lorsque je croirai qu'il sera necessaire de le faire pour decouvrir les fondemens de l'Art de parler.

Nous avons vû comme la necessité auroit obligé notre nouvelle troupe d'établir les termes pour toutes les choses dont il faut parler souvent; mais il y a bien de l'apparence que leur langue seroit d'abord fort sterile. Comme les pauvres se servent d'un même habit pour tous les jours; que deux ou trois vaisselles font tous leurs meubles; aussi ceux qui n'ont pas de grandes connoissances n'ont besoin pour s'exprimer que d'un petit nombre de termes, qui leur servent à toutes choses. Les personnes grossieres ne reflechissent presque point. Leurs vuës sont bornées: ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoissent, ils n'ont donc besoin que d'un getit nombre de mots. Ils n'ont pas assez de délicatesse pour distinguer dans les choses ce qui met de la difference entr'elles; c'est pourquoi elles leur paroissent semblables, ainsi les mêmes mots leur servent pour toutes. Cela se voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne pensent qu'à boire & à manger. Ils n'ont des termes que pour marquer ces actions. Ceux qui ne connoissent point les simples, les regardent presque toutes comme semblables; & ces termes gene-

raux *d'herbe*, *de plante*, *de simple*, leur suffisent. Les Medecins qui ont des idées distinctes de chaque simple en particulier, n'ont pû s'en contenter; ils ont cherché des noms propres à chaque espece.

Selon que les peuples ont donc fait plus d'attention aux choses, leurs termes ont des idées plus distinctes, & ils sont en plus grand nombre. Une même chose peut avoir plusieurs degrez. Elle sera dans son espece, ou une des plus grandes, ou une des plus petites. C'est pour exprimer ces degrez qu'on a fait les diminutifs, comme en Latin de *homo* on a fait *homuncio*. Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Espagnols ont des diminutifs & des noms qui augmentent. De *asne* nous faisons *asnon* : eux de *asno* font *asnillo* un petit asne, & *asnazo* un grand asne. On peut regarder une même chose d'une maniere générale, sans faire attention à ce qui la distingue de toute autre, & s'en former ainsi une idée abstraite. Les noms qui marquent ces idées s'appellent *abstraits*, comme ce mot *humanité*, qui marque l'homme consideré en général sans qu'on pense à aucun homme en particulier, Toutes les langues n'ont pas également des diminutifs ou des augmentatifs, & de ces termes qu'on nomme *abstraits*. Il ne faut pas juger des langues étrangeres par la nôtre. Les uns peuvent observer ce que les autres négligent, & voir une chose par un endroit que nous n'appercevions point. C'est pourquoi en traduisant il n'est pas possible d'exprimer toujours mot pour mot ce qui est dans l'original; car chaque peuple considere les choses d'une maniere particuliere, & comme il lui plaît : ce qu'il marque par un terme propre, qn'on ne peut par conséquent expliquer que par des circonlocutions & avec un grand nombre d'épitetes. Pour éviter cela, on est obligé de recevoir des termes étrangers, comme nous avons reçû *l'incognito* des Italiens.

Il

Il depend de nous de comparer les choses comme nous voulons, ce qui fait cette grande difference qui est entre les langues qui ont une même origine. Ce que les Latins appellent *fenestra*, les Espagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*. Nous nous servons aussi de ce mot *croisée* pour marquer la même chose. *Fenestra*, *ventus*, *janua*, *crux* sont des mots Latins. Le François, l'Espagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Espagnols considerant que les fenêtres donnent passage aux vents, ils les appellent *ventana* de *ventus*. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appellé *janella* de *janua*. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre: on les appelloit pour cela des *croisées* de *crux*. Les Latins ont consideré que l'usage des fenêtres est de recevoir la lumiere, le mot *fenestra* vient du Grec φαίνειν qui signifie reluire. C'est ainsi que les differentes manieres de voir les choses portent à leur donner differens noms.

La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choisir ceux dont le concours soit moins rude; sans cela un petit nombre de termes suffiroit, qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines syllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des derivez, ainsi que le font les Georgiens peuples de l'Asie. Tous les noms derivez dans leur langue ne different des primitifs que par cette terminaison *jani*. Si ce sont des noms de dignité, de charges, de quelqu'Art, les derivez ajoutent aux primitifs *me*. Avec cette syllabe *sa* qu'ils mettent devant le nom d'une chose, ils font un derivé qui marque le lieu de cette chose. Ainsi *thredi* signifie colombe, & *sathredi* un colombier, *chueli* fromage, *sachueli* le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Georgiens font généralement un substantif d'un primitif qui est ad-

jectif, en lui ajoutant *oba*; de *sciani* noîr, *scianoba* noirceur. Des adverbes primitifs ils font des adjectifs avec *maeli*: leurs comparatifs avec la syllabe *si*. Les Turcs font à peu près la même chose, ce que je rapporte pour montrer qu'on pourroit bien diminuer ce grand nombre de termes, & rendre les langues plus aisées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s'accomodent pas dans toutes les occasions de certains termes, & qui ne peuvent souffrir quand elles sont delicates, la repetition trop frequente des mêmes sons.

Un savant Anglois qui a fait une Grammaire Angloise raisonnée, montre comme les noms Anglois se forment aisément les uns des autres avec un leger changemeut, comme de *brasse* qui signifie *airain*, il sont *to braze*, en Latin *obarare*. En ajoutant *y* au nom d'une chose, ils en font un qui marque l'abondauce de cette même chose. Ainsi à *wealth* qui signifie *richesse*, ajoutant *y*, ils font *wealthy*, *abondant en richesse*.

La terminaison *ly* marque ressemblance, comme *God* Dieu, & *Godly* qui est conforme à Dieu: *ish* est une terminaison qui marque diminution. Car cet Auteur Anglois prétend que parmi les mots qui sont Anglois d'origine, plusieurs sont composez de lettres dont le son convient aux choses qu'ils signifient; que, par exemple, les mots qui commencent par *Str* marquent le plus grand effort de la chose qu'ils signifient, comme ceux qui commencent par *St* un moindre effort: que ceux qui commencent par *Thr* indiquent un violent mouvement, par *Vur* une action oblique, qui n'est pas droite: par *Cl* une liaison, une adherence: il fait voir de de même que le son des terminaisons en plusieurs noms s'accorde avec ce qu'ils signifient. Chacun peut faire de pareilles remarques sur les langues qui lui sont connuës; & il les faut faire quand on s'en vent rendre

dre maître, qu'on les veut apprendre, & s'en servir. Ainsi ce que nous disons ici est de conséquence, quoiqu'il ne le paroisse pas.

CHAPITRE VIII.

Des Noms Substantifs & Adjectifs, des Articles. Du nombre & des cas des noms.

LES mots qui signifient les objets de nos pensées, c'est-à-dire les choses, sont appellez noms. On considere en chaque chose son être, ou sa maniere d'être. L'être d'une chose, par exemple, l'être de la cire, c'est la substance de la cire. La figure ronde ou quarrée, laquelle se peut changer sans qu'elle cesse d'être cire, sont ses manieres d'être. Etre ignorant ou savant, sont des manieres de notre être. Il faut necessairement qu'entre les Noms, les uns soient destinez à signifier la substance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appellons pour cela noms *Substantifs*, ceux qui marquent l'être absolu d'une chose, & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere; parce qu'ils ne subsistent que par le nom substantif auquel on les ajoute. Dans ces deux mots *Terre ronde*, le premier est un nom substantif, & le second qui ne signifie que la maniere de l'être de la terre, est adjectif. Les noms substantifs deviennent adjectifs; ou plûtôt les choses qui sont des êtres absolus & des substances, sont exprimées par des noms adjectifs, quand elles sont appliquées à d'autres êtres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux sont des substances, mais parce qu'on les applique à d'autres substances, on en fait des adjectifs, comme sont ces adjectifs, *doré*, *argenté*, *estamé*, & les autres. Au contraire les adjectifs deviennent substan-

tifs, lorsqu'une maniere d'être se considere d'une maniere absolue. Ainsi *Couleur* est un nom substantif; & ces noms adjectifs *blanc*, *noir*, deviennent substantifs quand on les considere en général sans les substances qui les soutiennent. *Le blanc*, *le noir* sont des substantifs; comme sont en géneral tous les noms qui ont une idée qu'on peut considerer absolument sans rapport; comme *le boire*, *le manger*, *le dormir*. Les Grecs, les Latins, en quoi nous les imitons, font leurs adjectifs du substantif, en changeant la terminaison. Les Anglois sont obligez de joindre au substantif un second nom. Ainsi *Full* qui signifie *plein*, leur sert à faire plusieurs adjectifs: par exemple, *Joy full*, plein de joye, pour joyeux. *Care full*, plein de soin, pour *sollicitus* inquiet. *Some* Signifie *quelque chose*; *Deligth*, *delectation*; ils disent *deligth some*, pour *delectable*: le mot *lesse* signifie *moins*, *petit*; ainsi *Care lesse* c'est la même chose que *négligent*.

Les noms signifient ordinairement les choses d'une maniere vague & génerale. Les articles dans les langues où ils sont en usage, comme dans la nôtre, & dans la Grecque, déterminent cette signification, & l'apliquent à une chose particuliere. Quaud on dit, c'est une bonne chose que d'être *Roi*, cette expression est vague, mais si vous ajoutez l'article *le*, devant *Roi*, en disant, c'est un bonheur que d'être *le Roi*, cette expression est déterminée, & ne se peut entendre que du Roi de quelque peuple particulier dont on a déja parlé. Ainsi les articles contribuent merveilleusement à la clarté du discours; parce qu'ils déterminent la juste idée qu'a celui qui parle. Aussi la langue Grecque & notre langue sont sans doute les plus propres à traiter le Sciences qui demandent plus de précision.

Les differentes manieres de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaisons, dont l'une fait connoître que la chose dont on parle est singuliere, c'est-à-dire seule en nombre ; l'autre, qu'elle n'est pas seule, mais qu'elle fait partie d'un nombre : ce qui fait dire que les noms ont deux nombres; le singulier, & le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaison du nombre singulier, marque un seul homme; mais avec la terminaisun du nombre pluriel, *hommes*, il signifie tous ou plusieurs hommes. La consone *S* qu'on ajoute à la terminaison du nombre singulier, tient lieu dans cette occasion de ce mot *tous*, ou *plusieurs*. Ainsi le singulier & le pluriel des noms servent à abreger le discours, & le rendre distinct. Les Hebreux, les Grecs, & eucore aujourd'hui les Polonois ont un troisieme nombre, dans lequel le nom marque que la chose qu'il signifie est double.

Nous ne considerons pas toûjours simplement les choses qui sont les objets de nos pensées, nous les comparons avec d'autres ; nous faisons reflexion sur le lieu où elles sont, sur le tems de leur durée, sur ce qu'elles ont, sur ce qu'elles n'ont pas, & sur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. Il faut des termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la suite & la liaison de toutes les idées que la consideration de ces choses excite dans notre esprit. Dans quelques langues les differentes terminaisons d'un même nom, qui font que les chutes ou finales en sont differentes, suppléent à ces mots qui sont nécessaires pour exprimer les rapports d'une chose. Le Grec, le Latin se sert de ces terminaisons differentes: notre François & les langues vulgaires, excepté la Polonoise, qui est une dialecte de l'Esclavon, n'ont point ces terminaisons. Elles marquent les rapports d'un nom avec des particules. Ces rap-

ports ſont infinis. Les Latins les expriment avec ſix chutes, ou *cas* auxquels ils ont donné les noms des rapports les plus ordinaires. Ils ont, par exemple, appellé *Nominatif* le nom conſideré abſolument ſans autre chute que celle qu'il a. Un nom au Nominatif marque ſimplement que la choſe qu'il ſignifie eſt nommée : au Genitif, que cette choſe engendre, ou eſt engendrée. Ce ſont les Grammairiens qui ont donné ces noms aux differens cas pour les diſtinguer : mais ces cas ont d'autres uſages que ceux que ſignifient ces noms de *Genitif* & de *Datif*. Il y a ſix cas en chaque nombre, dans le ſingulier, & dans le pluriel. *Le Nominatif*, *le Genitif*, *le Datif*. *l'Accuſatif*, *le Vocatif* & *l'Ablatif*. Un même nom, outre ſa principale idée de la choſe qu'il ſignifie, enferme un rapport particulier de cette choſe avec quelqu'autre, ſelon qu'il eſt ou au Genitif, ou au Datif, &c. *Le Nominatif* ſignifie ſimplement la choſe ; *le Genitif* ſon rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis* ; *le Datif*, la rapport qu'elle a avec celle qui lui eſt profitable ou nuiſible, *utilis reipublicæ* ; *l'Accuſatif*, le rapport qu'elle a avec celle qui agit ſur elle, *Cæſar vicit Pompeium* On met le nom au *Vocatif*, lorſqu'on adreſſe ſon diſcours à la perſonne, ou à la choſe qne ce nom ſignifie ; *l'Ablatif*, a une infinité d'uſages. Il eſt impoſſible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne ſouffrent point ces chutes differentes, ſe ſervent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces chutes, comme ſont en notre langue, *de*, *du*, *à*, *par*, *le*, *les*, *aux*, *des*, *&c*. Les Adverbes auſſi ont un uſage peu different de la chute des noms ; car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet Adverbe *ſagement*, a la force de ces deux mots, *avec ſageſſe*.

Les *Adverbes* ſont ainſi appellez par les Gram-

mairiens, parce qu'ordinairement on les joint avec un Verbe, comme *courir vite, parler sagement, parler lentement*. Ils tiennent lieu d'un nom,& d'une particule qui marque un certain rapport; c'est pourquoi dans des langues qui ont des cas, il n'est pas necessaire qne les Adverbes en ayent, parce que par eux-mêmes, sans chute, ils signifient la chose & son rapport: par exemple, *parler lentement*. Dans toutes les langues les Adverbes sont d'un très-grand usage. Ce sont de petits mots qui ne se declinent point, & qui tiennent lieu de plusieurs paroles: comme en Latin ces Adverbes de tems. *diù, cras, nuper, dudùm*; ceux-ci de lieu, *hic, intùs, foris*; de quantité, *valdè, satis, perquam*. Lrs differens rapports que les choses ont entr'elles, de lieu, de situation, de mouvement, de repos, de distance, d'oppofition, de comparaison, sont infinis. On ne peut parler un moment sans avoir besoin d'en exprimer quelqu'un à l'occasion des choses dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faisons trouver de compagnie, n'inventassent bien-tôt des moyens de marquer ces rapports, ou particules, comme dans notre langue dont les noms n'ont point ces chutes differentes, ou par les differentes terminaisons des noms des choses mêmes, comme dans la langue Grecque, dans la Latine.

Ils inventeroient des Adverbes, c'est-à-dire ces petits mots qui par eux-mêmes marquent des circonstances qu'autrement on ne pourroit signifier qu'en plusieurs paroles: aussi les Adverves donnent beaucoup de force au discours en l'abregeant. Les Latins, les Grecs pour cela font presque des Adverbes de tous leurs noms, par une terminaison qui leur est propre; ainsi de *justus* les Latins font *justè*, comme de *juste* nous faisons *justement*. Notre langue qui ne veut pas être si serrée, ne fait pas tant d'usage des Adverbes. Elle aime mieux mettre le nom avec la

prepofition ; ainfi en François on dit plus élegamment *avec fageffe*, *avec prudence*, *avec orgueil*, *avec moderation*, que *fagement*, *prudemment*, *orgueilleufement*, *modeftemment*. C'eft, comme je le crois, que la terminaifon des Adverbes dans notre langue les allonge trop, ainfi on ne gagne rien. Outre que le fon de cette terminaifon *ment* ordinaire aux Adverbes, n'eft pas agréable. Aujourd'hui on la change ; car au lieu de *purler juftement*, *parler raifonnablement*, on dit *parler jufte*, *parler raifon*, mettant le nom au lieu de l'Adverbe. Les Hebreux n'ont point de declinaifons comme les Grecs & les Latins, mais auffi ils ont ce qui n'eft point dans ces langues, favoir des *affixes*, c'eft-à-dire certaines terminaifons qui tiennent lieu des pronons, ce qui abrege & rend le difcours plus net ; ainfi *Thalmidi* c'eft mon difciple, & *Thalmido* fon difciple.

CHAPITRE IX.

Des Verbes, de leurs perfonnes, de leurs tems, de leurs modes, de leur voix active & paffive.

SI nous faifons attention à ce qui fe paffe dans notre efprit, nous remarquerons que l'on confidere rarement les chofes fans en faire quelque jugement. Après que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour fignifier les objets de leurs perceptions, ils chercheroient donc des termes pour marquer leurs jugemens, c'eft-à-dire cette action de l'efprit par laquelle on juge, en affurant qu'une chofe eft telle, ou qu'elle n'eft pas telle. La partie du difcours qui exprime un jugement, s'appelle propofition. Or une propofition enferme neceffairement deux termes, l'un appellé *fujet*, qui eft celui dont on affirme ; le fecond qui eft ce qui eft affir-

affirmé, qui se nomme *l'attribut*; comme dans cette proposition, *Dieu est juste*, *Dieu* est le sujet; *juste* qui est le second terme, est appellé attribut, qui est ce qu'on affirme, ou ce qu'on attribue au sujet de la proposition. Outre cela une proposition est composée d'un troisieme terme qui lie le sujet avec l'attribut, qui marque cette action de l'esprit par laquelle il juge, affirmant l'attribut du sujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes*, les mots qui marquent cette action. Les Verbes, comme l'Auteur de la Grammaire génerale & raisonnée l'a judicieusement remarqué, sont des mots qui signifient l'affirmation.

Uu seul mot suffiroit pour marquer toutes les operations semblables de notre entendement, tel qu'est ce Verbe *Etre*, qui est le signe naturel & ordinaire de l'affirmation; mais si nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vecu dans tous les siecles passez, le desir d'abreger leur discours les porteroit sans doute à donner à un même mot la force de signifier l'affirmation & l'attribut, comme l'on a fait presque dans toutes les langues, qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation, & ce qui est affirmé; par exemple, celui-ci, *je lis*, marque une affirmation, & en même tems l'action que je fais lorsque je lis. Ces mots, comme nous avons dit, sont appellez Verbes. Quand on leur ôte la force de signifier l'affirmation, ils rentrent dans la nature des noms; aussi on en fait le même usage, comme quand on dit *le boire*, *le manger*, ces mots sont de veritables noms.

La repetition trop frequente des mêmes noms est desagréable & choquante; cependant on est obligé de parler souvent des mêmes choses. On a donc établi de petits mots pour tenir la place de ces noms qu'il faudroit repeter trop souvent. Ces petits mots sont pour cela appellez *Pronoms*. On compte

compte trois Pronoms; le pronom de la premiere personne tient lieu du nom de celui qui parle, comme *Moi, je.* Le Pronom de la seconde personne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Tu, Toi.* Celui de la troisieme personne tient lieu de la personne, ou de la chose dont on parle, comme *Il, Elle.* Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms; le Pronom de la premiere personne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous.* Celui de la seconde personne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous*; & le Pronom de la troisieme personne au pluriel tient la place des noms des personnes & des choses dont on parle, *Ils*, *Elles.*

Pour éviter encore la repetition ennuyeuse de ces Pronoms qui reviennent souvent, dans les anciennes langues on ajoute aux Verbes quelque terminaison qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pourquoi un seul Verbe peut faire une proposition entiere. Ce Verbe *Verbero* comprend le sens de cette proposition: *Ego sum verberans.* Outre qu'il marque l'affirmation & la chose affirmée, il signifie encore la personne qui frappe, qni est celle qui parle d'elle-même: parce que ce Verbe a une terminaison qui tient lieu du Pronom de la premiere personne.

Toutes les langues ont été très-simples dans leur commencement. C'est le desir d'abreger qui a fait que de deux ou plusieurs mots on n'en a fait qu'un. Il y a de l'apparence qu'en Hebreu on a dit d'abord *pakad ata*, comme nous disons *tu as visité*, d'où ensuite on a fait *pakadta*, comme *pakadti* pour *pakad ani*, j'ai visité.

Notre langue & les langues des nations voisines sont obligées d'exprimer à part les pronoms. Les Hebreux ont cet avantage par dessus la langue Grecque & la Latine, que non seulement leurs Verbes marquent par leur terminaison le pronom qui

en

en eſt le nominatif, mais encore celui qui en eſt le cas. Ainſi *pekado* ſignifie *ille viſitavit eum.* Comme il n'y a point de noms qui reviennent ſi ſouvent que les pronoms, les Hebreux donnent pareillement à leurs noms une terminaiſon qui en tient lieu. Ainſi *Thalmid* ſignifiant *diſciple*; *Thalmidi* ſignifie *mon diſciple.*

Ce que l'on aſſure du ſujet d'une propoſition eſt ou paſſé, ou préſent, ou futur. Les differentes inflexions des Verbes ont la force de marquer la circonſtance du tems de la choſe qui eſt affirmée. Les circonſtances du tems ſont en grand nombre. On peut conſiderer le tems paſſé par rapport au préſent, comme lorſque nous diſons: *Je liſois lorſqu'il entra dans ma chambre.* L'action de ma lecture eſt paſſée au regard du tems auquel je parle; mais je la marque préſente au regard de la choſe dont je parle, qui eſt l'entrée d'un tel. On peut conſiderer le tems paſſé par rapport à un autre tems paſſé. *J'avois ſoupé lorſqu'il eſt entré*, ces deux actions ſont paſſées l'une au regard le l'autre. Nous pouvons conſiderer le tems paſſé en deux manieres, ou comme défini, ou comme indéfini: marquer preciſément, quand une action s'eſt faite, ou dire ſimplement qu'elle s'eſt faite; s'il y a quelque tems, ou ſi c'eſt aujourd'hui, ce que nous diſtinguons. *Pierre eſt venu à moi, il m'a parlé*, n'eſt pas la même choſe que *Pierre vint à moi, il me parla.* Ces dernieres expreſſions marquent qu'on parle d'un tems paſſé indéfini. Les premieres définiſſent ce tems, & donnent à entendre qu'on parle d'un tems paſſé depuis quelques heures, ou depuis un jour. Nous pouvons conſiderer le futur en la même maniere, enviſageant un terme precis & defini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons ſavoir ſi dans cette nouvelle langue

gue dont nous parlons, toutes ces differentes circonſtances des tems y ſeroient marquées par autant d'inflexions particulieres; car nous ne voyons pas que les peuples ayent diſtingué avec la même exactitude toutes ces circonſtances du tems. Les verbes chez les Hebreux n'ont que deux temps, le preterit ou le paſſé, & le futur; ils n'ont que deux inflexions differentes pour exprimer la diverſité du tems. Les Grecs ſont plus exacts, leurs verbes ont tous les tems dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portaſſent au moins les ſignes de quelqu'une de ces circonſtances, puiſque dans toute propoſition il faut determiner le tems de l'attribut, & que le deſir d'abreger le diſcours eſt naturel à tous les hommes. Quand je dis *j'aimerai*, l'inflexion du tems futur que je donne à ce Verbe *aimer*, me délivre de la peine de dire cette longue phraſe: *il arrivera un tems que je ſerai aimant*. Quand je dis: *j'ai aimé*, cette inflexion du préterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *il a été un tems paſſé que j'étois aimant.*

Les Verbes ont des *modes*, c'eſt-à-dire qu'ils ſignifient, outre les circonſtances du tems, les manieres de l'affirmation. Le premier mode eſt *l'Indicatif*, qui démontre & indique ſimplement ce que l'on aſſure. Le ſecond mode eſt *l'Imperatif*, dont le nom marque l'office, qui eſt de faire connoître que l'on ordonne à celui à qui l'on parle, de faire une telle choſe. Le troiſieme eſt *l'Optatif*, qui ne ſe trouve que chez les Grecs: celui-là exprime le deſir ardent qu'on a qu'une choſe arrive. Le quatrieme mode eſt le *Subjonctif*, ainſi nommé, parce qu'il y a toûjours quelque condition jointe à ce que l'on aſſure; *je l'aimerois s'il m'aimoit*: ſi cette condition n'étoit exprimée par le Subjonctif, le ſens ſeroit ſuſpendu. Le cinquieme mode eſt *l'Infinitif*. Un Verbe dans ce mode a une ſignification fort

fort étenduë & fort indéterminée, comme *boire*, *manger*, *être aimé*, *être frappé*. Nous verrons dans la suite que les Infinitifs ont la force de lier deux propositions, & que c'est leur principal usage.

Le sixieme mode est le *Participe*. Un verbe dans le participe ne marque que la chose affirmée, il ne signifie point l'affirmation. C'est pourquoi les participes sont ainsi appellez, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, signifiant la chose que le verbe affirme, & étant en même tems dépouillez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la chose que signifie le verbe frapper: mais qui dit *frappé*, n'affirme rien, s'il n'ajoute ou ne sous-entend *il est*, ou *il a été frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe *Etre*, *Sum*, *es*, *est*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le second celui qui la reçoit. Dans une action on considere celui qui en est auteur, qui agit, & celui sur lequel on agit, qu'on apelle communément le *patient*. Il est nécessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle: si c'est le sujet de la proposition dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons & inflexions differentes, qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. *Petrus amat*, *& Petrus amatur*: Pierre aime, & Pierre est aimé. Dans la premiere proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est Pierre qui a de l'amour; dans la seconde ce même verbe avec l'inflexion du passif, marque que c'est *Pierre* qui est le terme de l'affection dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient aussi deux inflexions, une active, & l'autre passive. Peut-être qu'on y négli-

ge-

geroit de comprendre dans un seul verbe plusieurs autres circonstances d'une action : si elle a été faite avec diligence, si l'auteur de cette action agit sur lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'autre ; ce que les Hebreux signifient par leurs verbes, selon les inflexions qu'ils leur donnent. Ils ont huit conjugaisons où leurs verbes ont differentes significations ; car ce n'est pas comme chez les Grecs & les Latins, dont les differentes conjugaisons n'ont aucune force particuliere, & qui ne conjuguent les verbes differemment, que parce qu'on ne pourroit pas leur donner à tous les mêmes inflexions sans en rendre la prononciation difficile. Le même verbe Hebreu, selon la conjugaison où il est, a sept ou huit significations differentes. Par exemple, ce verbe Hebreu *masar*, *tradere*, selon qu'on le conjugue, signifie 1. *Tradidit*. 2. *Traditus est*. 3. *Tradidit diligenter*. 4. *Traditus est diligenter*. La cinquieme conjugaison repond à ce qu'on appelle *le medium* chez les Grecs, où le verbe a une signification active & passive. 6. *Fecit tradere*. 7. *Factus est vel jussus est tradere*. 8. *Tradidit seipsum*. Il y a cent manieres de s'exprimer qui ne sont pas essentielles, & qui sont particulieres à certaines langues. Je ne puis pas savoir si notre nouvelle troupe les négligeroit, & se contenteroit de celles qui sont essentielles, & sans lesquelles on ne peut se faire entendre.

Nous voyons tant de difference parmi les Nations en cela, que nous ne pouvons savoir à quoi ils se determineroient, si ce n'est qu'étant encore sans doctrine, il y a de l'apparence qu'ils prendroient les manieres de s'exprimer les plus simples & les plus faciles. Les Turcs ont cela de particulier, que par l'insertion de quelques lettres ils multiplient leurs conjugaisons des verbes, & leur donnent plus de force que ne font pas même les Hebreux. Le même verbe, selon la conjugaison où il est, marque l'affirmation ou la nega-

negation, la possibilité ou l'impossibilité de l'action qu'il signifie. Les Persans ont avec l'imperatif un autre mode qui defend, comme l'Imperatif commande. Les Arabes ont aussi une conjugaison qui marque le rapport de deux personnes qui agissent ensemble.

Ces differentes conjugaisons, & tous ces modes abregent le discours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaisons que les Orientaux; mais aussi par le moyen des prepositions qu'ils lient avec les verbes, ils expriment une infinité de rapports de l'action ou de la passion que peut signifier un verbe, comme de *scribo* ils font ces verbes *adscribo*, *circumscribo*, *describo*, *exscribo*, *inscribo*, *interscribo*, *perscribo*, *transcribo*, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que signifie *scribo*. Avec les verbes simples, nous avons pris de la langue Latine les verbes composez. Nous disons *écrire*, *récrire*, *circonscrire*, *décrire*, *inscrire*, *prescrire*, *transcrire*.

Notre particule *re* est d'un grand usage pour la composition des verbes. Quelquefois elle ne change rien en leur signification: *repaître* signifie la même chose que *paître*. Elle donne quelquefois plus de force; *reluire* dit plus que *luire*. Souvent elle marque une action qui se fait une seconde fois; *reconquerir*, c'est *conquerir de nouveau*. Elle donne aussi d'autrefois un sens tout contraire à celui du verbe simple, *reprouver* a un sens tout autre que *prouver*. Les Grecs qui ont un plus grand nombre de semblables particules ou prepositions, sont encore plus feconds que les Latins. On le voit dans les Dictionnaires Grecs qui sont par racines. D'un même verbe on en fait une infinité d'autres. Les Hebreux n'ont point de verbes composez: ils ne joignent point à leurs verbes, ainsi que le font les Grecs & les Latins, des propositions dont le nombre est petit en cette langue. Aussi il s'y trouve souvent des ambiguitez, parce que les prepositions determinent préciſé-

cilément les rapports de ce qu'on juge, de ce qu'on affirme, & les manieres qu'on juge, qu'on assure, ou qu'on nie.

Chaque langue a ses avantages. Les Latins avec leurs *Gerondifs* marquent la nécessité d'une action. *Amanda virtus* est la même chose que *necessarium est*, ou *oportet amare virtutem*. Leur supin marque l'intention de faire une action. *Eo lusum*, je vais dans l'intention de joüer. Ces differentes manieres de s'exprimer qui sont toutes belles & ingenieuses, sont des preuves sensibles de la fecondité de l'esprit humain, de sa spiritualité & de sa liberté. Les oiseaux d'une même espece n'ont pas un chant different, & presque autant qu'il y a de differentes nations, il y a de differentes langues, non seulement dans les termes, mais dans les manieres de s'exprimer. Il n'y en a aucune qui n'ait quelque chose de particulier.

CHAPITRE X.

Ce grand nombre de declinaisons des noms, & de conjugaisons des verbes n'est point absolument nécessaire. Proposition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire se pourroit apprendre en moins d'une heure.

LES hommes veulent s'exprimer d'une maniere prompte & facile: ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diversité de declinaisons des noms, & cette multitude de differentes conjugaisons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât plusieurs choses, afin qu'ils pussent s'exprimer plus promptement: pour cela ils ont donné plusieurs inflexions à un même verbe, comme nous venons de le voir. Ils ont eu aussi égard à la facilité & à la douceur de la prononciation, ce qui a causé dans les

les langues une infinité de choses dont on se pourroit passer, s'il n'étoit question que de dire ce qu'on pense. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous composez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres differentes, ne peuvent souffrir sans violence les mêmes chutes & les mêmes inflexions. C'est pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque où les noms ont de differentes chutes ou cas, on voit plusieurs manieres de decliner les noms. Dans ces mêmes langues, & presque dans toutes les autres, il y a une grande multiplicité de conjugaisons des verbes, que la seule douceur de la prononciation rend nécessaires: car elles ne marquent aucune circonstance particuliere de l'action que le verbe affirme. On peut compter trente-six differentes conjugaisons dans la Grammaire Hebraïque. Il y a 13. conjugaisons des verbes reguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'active, la passive, & celle qu'on appelle le *medium*. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irreguliers ont tant d'inflexions particulieres, qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer; il en est de même de la langue Latine, & de plusieurs autres langues. C'est ce qui grossit les Grammaires de ces langues, & en rend l'étude difficile.

Nous ne pouvons pas savoir, comme j'ai déja dit, si ces nouveaux hommes ne se feroient point une maniere de parler moins délicate, mais plus simple. Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaison; tous leurs verbes n'ont que deux tems, savoir le passé & l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. *Ba* est la marque du passé, & *Mou* celle du futur. La marque de l'infinitif est *Kou*; c'est aussi celle du gerondif. La marque de l'imperatif est *B*. Celle du participe adjectif est *Gi*. Les premieres, secondes & troisiemes personnes plurielles & singulieres des verbes ne sont

point

point marquées par des inflexions particulieres; on joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur declinaison que celui qui marque la difference du singulier au pluriel. *Mouri* un cheval, *Mourit* les chevaux. Les comparatifs se forment en ajoutant la particule *Toutta*, qui signifie plus. Le *Mien*, le *Tien*, s'exprime de la sorte, *Mourini*, ou *Manai mouri*, mon cheval. *Nanai mouri*, ton cheval *Teanai mouri*, son cheval. Les noms des ouvriers se terminent en *Gi*. Les diminutifs se forment en ajoutant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.

L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être apprise en peu de tems, devînt commune à tous les peuples du monde, ce qui seroit très-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire que celle de la langue des Tartares; aussi avant que d'avoir vû une Relation de cette langue, dans le Recueil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voilà ce que j'en avois dit dans la premiere édition de cet Ouvrage. „ On a quelquefois proposé de faire une nouvelle langue, qui pouvant être „ apprise en peu de temps, devînt commune à toute „ la terre. Je conjecture que le dessein de ceux qui „ faisoient cette proposition, consistoit à faire que „ cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots. Ils „ auroient marqué chaque chose par un seul terme, „ & auroient fait que ce seul terme, avec quelque „ petit changement, eût pû signifier toutes les au„tres choses qui se rapportent à celles-là. Ils au„roient fait tous les noms indeclinables, marquant „ leurs differens cas par des particules, & les trois „ gen-

„ genres par trois terminaiſons. Ils n'auroient fait
„ que deux conjugaiſons, l'une pour l'actif, &
„ l'autre pour le paſſif. Encore chaque tems n'au-
„ roit point eu ces differentes terminaiſons, qui
„ tiennent lieu de pronoms: de ſorte que toute la
„ Grammaire de cette langue ſe pourroit apprendre
„ en très peu de tems.

La langue qu'on appelle le Franc eſt à peu près ſemblable pour la Grammaire. Elle s'apprend aiſément, & s'entend dans toutes les côtes de la mer Mediterranée. Elle ne conſiſte que dans un petit nombre de mots Italiens, François, qui ſont néceſſaires pour s'exprimer groſſierement dans les affaires du commerce. Ces mots n'ont ni genre, ni nombre, ni cas, ni declinaiſons, ni conjugaiſons, ni ſyntaxe: ainſi elle eſt bien-tôt appriſe.

Il y a autant de ſimplicité dans la Grammaire Chinoiſe, ſelon que Walton le rapporte après Alvarès Semedo. Les Chinois n'ont que trois cens vingt ſix mots, qui ſont tous d'une ſyllabe. Ils ont cinq tons differens, ſelon leſquels un même mot ſignifie cinq choſes differentes; ainſi la diverſité des cinq tons fait que leurs 326. monoſyllabes ſervent autant que cinq fois 326. mots, c'eſt-à-dire 1630. Walton dit néanmoins qu'on ne compte en toute la langue que 1228. vocables, c'eſt-à-dire, noms qui diſtinguez par leurs lettres ou par leurs tons, ayent des ſignifications differentes. Comme ils n'ont pas l'uſage des lettres, chaque nom a ſon caractere; ainſi autant de nom, autant de caracteres; dont on fait monter le nombre juſques à 120000. Quand les Peres Jeſuites allerent prêcher à la Chine, & en eurent appris la langue, ils trouverent bien-tôt le moyen d'en écrire tous les noms avec les lettres de notre Alphabet. Ainſi ils ſe délivrerent de l'embarras de tant de caracteres, ce qui ſurprit les Chinois. Pour les cinq tons, ſelon leſquels

un même mot a cinq significations differentes, ils les distinguerent par ces cinq nottes ˜ ˘ ˙ ´ ` Ainsi le monosyllabe *Ya*, selon qu'il est notté de l'une de ces cinq notes, il a cinq differentes significations. *Yâ deus*, *yă murus*, *yà excellens*, *yá stupor*, *yă anser*. Il n'y a gueres que ceux du païs qui puissent prononcer distinctement ces differens tons.

Les Chinois n'ont ni genre, ni cas, ni déclinaisons. Les mots signifient selon qu'ils sont placez. De deux mots mis ensemble, celui qui est le premier est regardé comme adjectif, ainsi *aurum domus*; c'est, *aurea domus*; & *homo bonus*, c'est, *hominis bonitas*.

Les mots ont aussi la force du verbe, selon qu'ils sont placez; un nom qui signifie une action; tient lieu du verbe quand il est suivi d'un autre nom, comme si l'on disoit *ego amor tu*, pour dire *ego amo te*.

Le pluriel se distingue par une seule particule qu'il n'est pas permis d'ajouter à un nom, lorsque dans le discours il paroît d'ailleurs qu'on parle de plusieurs. Ces peuples n'ont point de conjugaisons; ils ajoutent des pronoms aux noms qui tiennent lieu de verbe; ils y joignent la marque du pluriel quand ils parlent de plusieurs personnes. Le présent, le préterit & le futur, les modes comme l'imperatif, l'optatif, &c. se marquent par des particules. Le passif se marque aussi par une particule, & quelquefois par la seule place que tient un nom; les noms servent aussi de prépositions. Ainsi il n'est pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvent avec un si petit nombre de termes s'expliquer sur toutes choses; car les Grecs, dont la langue est si feconde, n'ont pas deux mille racines.

C'est une question si l'abondance des mots est une chose avantageuse. A quoi sert, dit le Pere Thomassin dans la préface de son Glossaire, d'avoir mille

mille noms pour signifier une épée, & quatre-ving pour un Lion, comme ont les Arabes? Mais il me semble que l'abondance dans une langue aussi bien qu'en toute autre chose est un bien. Car en premier lieu il est certain que les choses de même espece, de même genre, peuvent avoir une difference qui leur est propre; *Veau, Taureau, Vache, Bœuf*, sont les noms d'une espéce d'animal, mais cependant ces quatre noms marquent quatre choses fort differentes. Selon qu'on considere de plus près les choses, qu'on en fait differens usages, on en connoît mieux les differences, qu'on ne peut exprimer que par differens noms. Ainsi les mêmes Arabes qui se servent beaucoup de chameaux, leur donnent plus de trente differents noms, qui distinguent les differens états d'un chameau. Lorsqu'il est dans le ventre de sa mere, quand il est né, & qu'il tete, si c'est un mâle, si c'est un premier né, lorsqu'il commence à marcher, quand il est sevré, lorsqu'il se met à genoux pour recevoir sa charge, & selon d'autres particularitez semblables. Cette grande abondance de termes qu'on a dans la marine pour s'expliquer est-elle inutile? Et comment se pourroit faire la manœuvre d'un vaisseau, si chaque manœuvre n'avoit son nom? C'est une nécessité d'avoir des termes differens pour exprimer des choses differentes; c'est donc la délicatesse du genie de chaque Nation qui distingue mieux la difference des choses qui font trouver tant de differens termes. Les Arts en se servant d'un plus grand nombre de differens instrumens, ont besoin d'un plus grand nombre de differens termes. Aussi les peuples qui les cultivent ont une plus grande abondance de termes.

Mais on replique, à quoi bon tant de synonymes ou termes qui ne disent que la même chose? Cette multitude de mots d'une même signification

que quelques langues se vantent d'avoir, en marque plûtôt, dit-on, la pauvreté que l'opulence; car elles n'auroient point tant de divers mots pour dire une même chose, si elles avoient le mot propre pour la signifier. Je répons en premier lieu, qu'une langue est véritablement pauvre, quand elle ne fournit pas des termes propres pour s'expliquer à ceux qui écrivent en cette langue. En second lieu je dis, que si on n'avoit point de synonymes on ne pourroit pas rendre un discours poli & coulant; car il y a des mots qui ne se peuvent joindre ensemble sans en troubler la douceur. Il faut donc avoir à choisir entre des termes synonymes ceux qui s'accommodent mieux. En troisieme lieu, il n'y a rien de si ennuyeux que d'entendre trop souvent les mêmes termes s'ils sont remarquables. La varieté dans le discours fait qu'on ne s'apperçoit presque pas qu'on entend parler, on croit voir les choses mêmes. Quand cela arrive, un discours est parfait; comme la perfection de la Peinture, c'est qu'on la prenne pour les choses mêmes qui sont peintes. Or la varieté dépend de la fecondité d'une langue.

CHAPITRE XI.

Comment l'on peut exprimer toutes les operations de notre esprit, & les passions ou affections de notre volonté.

NOus avons vû comment se marquent les deux premieres operations de l'esprit, nos perceptions ou nos idées, & les jugemens que nous faisons de ce que nous avons apperçu. Voyons de quelle maniere nous pouvons exprimer la troisieme operation qui est le raisonnement. Nous raisonnons lorsque d'une ou de deux propositions claires & évidentes, nous

nous concluons la verité ou la fausseté d'une troisieme proposition obscure & contestée. Comme si pour montrer que Milon est innocent, nous disions : Il est permis de repousser la force par la force; Milon en tuant Clodius, n'a fait que repousser la force par la force; donc Milon a pû tuer Clodius. Le raisonnement n'est qu'une extension de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou de plusieurs propositions. Ainsi il est évident que nous n'avons besoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puisque*, *&c.* Quelques Philosophes reconnoissent une quatrieme operation de l'esprit, qu'ils appellent *Methode.* Par cette operation on dispose & on ordonne plusieurs raisonnemens. On peut de même exprimer cette disposition & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de notre esprit, comme sont celles par lesquelles nous distinguons, nous divisons, nous comparons, nous allions les choses, se rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & se marquent avec des particules qui reçoivent differens noms, selon leur different office. Celles qui unissent sont appellées *conjonctives*, comme *&*; celles qui divisent *negatives* & *adversatives*, comme *non*, *mais*. Les autres sont *conditionnelles*, comme *Si*, &c.

Il y a des langues qui ont un plus grand nombre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation, la négation, le jurement, la separation, la collection. Il y a des particules de lieu, de tems, de nombre, d'ordre, de commandement, de défense, de vœux, d'exhortation, qui marquent si on interroge, si on repond. Ces particules ont une très-grande force ; elles ne signifient point les objets de nos pensées, mais quelqu'une de ces actions

dont nous venons de parler. Plusieurs d'entr'elles servent aussi à marquer les mouvemens de l'ame, l'admiration, la joye, le mépris, la colere, la douleur. Notre *hâ* marque la douleur. *Ha, ha, he*, la joye. Ces particules s'appellent *interjections*. *O* en est une qui sert à exprimer quelque mouvement de l'ame, une surprise, l'admiration, O *quel malheur! O la belle chose!* Ces particules *he, ho* sont aussi des interjections qui servent à exprimer des mouvemens de l'ame; quand on interroge avec action, qu'on exhorte: *He de grace dites-moi, Ho répondez-moi.* Nous avons plusieurs particules semblables qui ont differens usages. Toutes ne s'employent gueres que dans quelque mouvement; comme quand en nous plaignant nous disons, *hai, hai, vous me blessez.* Cette particule se prononce aussi lorsqu'on se met à rire. *Fi* marque qu'une chose est dégoûtante & vilaine, qu'on n'en veut point. Nous nous servons de cette particule *Helas* dans les lamentations.

Le discours n'est qu'un tissu de plusieurs propositions; c'est pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaison de plusieurs propositions, qui se suivent. Notre *Que* François qui repond à l'ὅτι des Grecs fait cet office. Comme quand on dit *Je sai que Dieu est bon*, il est évident que ce mot *Que* unit ces deux propositions, *Je sai*, & *Dieu est bon*: il marque que l'esprit les lie ensemble. Pour abreger, on met le verbe de la seconde proposition à l'infinitif; & c'est un des plus grands usages de l'infinitf de lier ainsi deux propositions: par exemple, *Pierre croit tout savoir*, pour *Pierre croit qu'il sait tout.*

Nous savons de quelle maniere on peut signifier les actions de notre ame; voyons à present ce que la Nature feroit faire à cette troupe de nou-

veaux

veaux hommes, pour donner des ſignes de leurs paſſions. Conſultons-nous nous mêmes ſur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner des ſignes de l'eſtime ou du mépris, de l'amour ou de la haine que nous avons des choſes, qui ſont les objets de nos penſées & de nos affections. Le diſcours eſt imparfait, lorſqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de notre volonté; & il ne reſſemble à notre eſprit, dont il doit être l'image, que comme des cadavres reſſemblent aux corps vivans.

Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on doit nommer l'idée principale, repréſente la choſe qui eſt ſignifiée; l'autre que nous pouvons nommer acceſſoire, repréſente cette choſe revêtuë de certaines circonſtances. Par exemple, ce mot *Menteur* ſignifie bien une perſonne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité; mais outre cela il fait connoître qu'on lui reproche de vouloir cacher la verité par une malice honteuſe, & que par conſéquent on le croit digne de haine & de mépris.

Ces ſecondes idées que nous avons nommées acceſſoires, s'attachent elles-mêmes aux noms des choſes, & ſe lient avec leur idée principale, ce qui ſe fait ainſi. Lorſque la coûtume s'eſt introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on eſtime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de ſorte qu'auſſi-tôt qu'une perſonne les employe, l'on conçoit qu'elle eſtime les choſes dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque paſſion, l'air, le ton de la voix, & pluſieurs autres circonſtances font aſſez connoître les mouvemens de notre cœur. Or les noms dont nous nous ſervons dans ces occaſions, peuvent dans la ſuite du tems renouveller par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens: comme lorſque nous avons vû pluſieurs fois un ami vêtu d'une certaine maniere

niere, cette sorte de vêtement est capable de nous donner l'idée de cet ami. De là vient que presque tous les noms propres des choses naturelles ont des idées accessoires sales, parce que les débauchez ne parlant de ces choses que d'une maniere insolente & deshonnête, les sales images de leur esprit se sont attachées à ces noms; comme un sage Payen s'en est plaint il y a long-tems: Nous n'avons, dit-il, presque plus de mots chastes & honnêtes. *Honesta nomina perdidimus.*

Et c'est aussi ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption universelle des hommes, ou dans le tems qu'on vivoit plus simplement, on avoit plus de liberté de nommer les choses par leur nom, comme le font ceux qui ont écrit les Livres de l'Ecriture. Ce n'est pas que ces Auteurs sacrez fussent moins chastes, mais c'est que les hommes sont devenus plus malins, & qu'ils ont attaché de sales idées aux choses naturelles, dont on ne peut plus parler innocemment qu'en se servant de détour, c'est-à-dire, d'un long discours, qui en même tems qu'il fait connoître les choses, en fait concevoir des idées honnêtes.

Les mots contractant d'eux-mêmes des idées accessoires, comme nous venons de le dire, c'est-à dire les idées des choses, & de la maniere dont ces choses sont conçûes, notre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées accessoires. Il se trouveroit sans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes, qui outre les idées principales des objets qu'ils signifient, marqueroient encore les mouvemens de ceux qui se servent de ces termes; comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le méprise, & l'a en aversion. Outre cela, comme nous ferons voir dans la suite de cet Ouvrage, les passions se peignent

elles-

les-mêmes dans le discours; & elles ont des caracteres qui se forment sans étude & sans Art.

CHAPITRE. XII.

Construction des mots ensemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans son esprit.

APRE'S avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penser à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un sens, ne portent des marques de la liaison qu'ils doivent avoir, & si on n'apperçoit où ils se rapportent, le discours ne forme aucun sens raisonnable dans l'esprit de celui qui l'écoute. Entre les noms, comme nous avons remarqué, les uns signifient les choses, les autres les manieres des choses. Les premiers sont appellez substantifs, les seconds sont nommez adjectifs. Ainsi comme les manieres d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des substantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une proposition le terme qui en est l'attribut se rapporte à celui qui en est le sujet: ce rapport doit donc être exprimé.

Dans plusieurs langues les noms sont distinguez par des terminaisons differentes en deux genres. Nous appellons le premier le genre masculin, le second le genre feminin. La bizarrerie de l'usage est étrange dans cette distribution, tantôt il a déterminé le genre par le sexe, faisant de masculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme : & de genre feminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce sexe, n'ayant égard qu'à la seule signification : & tantôt sans considerer ni la terminaison, ni la signification, il a donné

aux noms le genre qu'il lui a plû. Les noms adjectifs, & les autres noms qui signifient plûtôt les manieres des choses que les choses, ont ordinairement deux terminaisons, une masculine, l'autre feminine.

Cela est ordinaire dans le Grec & dans le Latin, & dans les langues qui en dépendent; ce qui contribuë à rendre ces langues claires, de quelque maniere qu'on range le discours, comme nous le dirons. Les noms Anglois n'ont ni cas, ni genre, comme si tous étoient adverbes, ce qui doit causer de l'obscurité dans leur langue. La langue Hebraïque a cet avantage, que les verbes, aussi-bien que les noms, sont capables de differens genres. On voit si c'est d'un homme ou d'une femme dont il s'agit.

La difference de genre sert à marquer la liaison des membres du discours, & la dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toûjours aux adjectifs le genre de leurs substantifs; c'est-à-dire, que si le nom substantif est masculin, son adjectif a une terminaison masculine; & c'est cette terminaison qui fait connoître à qui il appartient. Lorsqu'un être est multiplié, ses manieres sont aussi multipliées; il faut donc encore que les adjectifs suivent le nombre singulier ou pluriel de leur substantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms: au singulier ils marquent que le sujet de la proposition est un en nombre: au pluriel leur signification enferme la pluralité de ce sujet; par conséquent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprimé ou sous-entendu qui est le sujet de la proposition.

Les hommes sont quelquefois si occupez des choses, qu'ils ne font pas reflexion sur leurs noms; ils ne prennent pas garde quel est le genre de ces noms, quel est leur nombre; ils reglent leurs discours par les choses: ils placent le verbe au pluriel, quoique le nom auquel il se rapporte soit

sin-

ſingulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainſi Virgile dit : *Pars merſi tenuêre ratem*, pour *pars merſa tenuit ratem* : parce que, ſans avoir égard à ce nom, *pars*, qui eſt de feminin, & au ſingulier, il enviſage les hommes dont il parle. Nous diſons en François, *il eſt ſix heures*, conſiderant *ces ſix heures* comme un ſeul tems déterminé, qui eſt nommé ſix heures. Quelquefois on oublie un mot, parce que ceux à qui on parle peuvent le ſuppléer. On dit en Latin, *triſte lupus ſtabulis*, ſous-entendant ce mot *negotium*.

Il eſt évident que, comme le diſcours n'eſt qu'une image de nos penſées, afin que le diſcours ſoit naturel, il doit avoir des ſignes pour tous les traits de nos penſées, & les repréſenter toutes comme elles ſe trouvent rangées dans notre eſprit. Cela ſeroit ainſi dans toutes les langues, ſi le deſir qu'on a d'abreger, n'avoit porté les hommes à retrancher du diſcours tout ce qu'on y peut ſuppléer, & choiſir pour cela des expreſſions abregées : ce qui ſe voit manifeſtement dans la langue Latine. Toutes ces expreſſions où il ſemble que l'ordre naturel n'eſt pas gardé, n'ont cependant rien de particulier, ſi ce n'eſt que l'uſage en a retranché quelque mot qui ſe ſuppleoit facilement. Cette maniere de parler, *pœnitet me peccati*, eſt la même choſe que *pœna tenet me peccati mei*. Comme celle-ci, *meâ refert*, eſt la même choſe que *in meâ re refert*. Sanctius, dans l'excellent ouvrage qu'il a compoſé ſur cette matiere, en expliquant la ſyntaxe Latine, montre que toutes les manieres de cette langue qui paroiſſent extraordinaires, ne le ſont en effet que parce qu'il y a quelque mot ſupprimé, & qu'ainſi il eſt facile de les rappeller à l'ordre commun.

Les Maitres de l'Art ont nommé figures les

manieres de parler extraordinaires. Il y a des figures de Rhétorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame est agitée dans les passions, où elles forment une cadence agréable. Les figures de Grammaire se font dans la construction, lorsque l'on s'éloigne de regles ordinaires: Par exemple cette maniere de s'exprimer, *pars mersi tenuere ratem*, dont nous venons de parler, est une figure que les Grammairiens appellent *Syllepse*, ou *Conception*; parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. *Triste lupus stabulis*, est ce qu'on appelle *ellipse*, c'est-à-dire omission ou oubli de quelque chose, comme ici de ce nom, *negotium*. On appelle *hyperbate* le renversement de la maniere ordinaire d'arranger les mots. Ainsi *transtra per & remos*, pour *per transtra & remos*, est une hyperbate. On peut quelquefois se servir d'expressions differentes qui donnent une même idée; de sorte qu'il semble indifferent de se servir de l'une plûtôt que de l'autre, comme *dare classibus austros*, ou *dare classes austris*, exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions peu differentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est moins ordinaire, cela s'appelle *Enallagé* ou *changement*.

Le discours doit avoir tous les traits de la forme des pensées de celui qui parle, comme on vient de le dire. Il faut donc, quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le discours un signe qui la représente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui outre leurs idées principales, peuvent en reveiller plusieurs autres, du nom desquelles ils sont par con-

sé-

ſéquent l'office. Lorſque toutes nos idées ſont exprimées avec leur liaiſon, il eſt impoſſible que l'on n'apperçoive ce que nous penſons, puiſque nous en donnons tous les ſignes néceſſaires. C'eſt pourquoi ceux-là parlent clairement qui parlent ſimplement, qui expriment leurs penſées d'une maniere naturelle, dans le même ordre, dans la même étenduë qu'elles ſont dans leur eſprit. Il eſt vrai qu'un diſcours eſt languiſſant quand on donne des termes particuliers à chaque choſe qu'on veut ſignifier. On ennuye ceux qui écoutent, s'ils ont l'eſprit prompt. Outre cela, l'ardent deſir de faire connoître ce qu'on penſe, ne ſouffre pas ce grand nombre de paroles. On voudroit, s'il étoit poſſible, s'expliquer en un ſeul mot; c'eſt pourquoi on choiſit des termes qui puiſſent exciter pluſieurs idées, & par conſéquent tenir la place de pluſieurs paroles; & l'on retranche ceux qui étant oubliez, ne peuvent cauſer d'obſcurité. La regle, c'eſt d'avoir égard à la qualité de l'eſprit de ceux à qui on parle: ſi ce ſont des perſonnes ſimples, il ne faut rien leur laiſſer à deviner, & leur dire les choſes au long.

L'Ellipſe, cette figure de Grammaire qui ſupprime quelques paroles, eſt fort commune dans les langues Orientales: les peuples d'Orient ſont chauds & prompts; ainſi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui ſe peut ſous-entendre. Notre langue ne ſe ſert point de cette figure, ni de toutes les autres figures de Grammaire. Elle aime la netteté & la naïveté; c'eſt pourquoi elle exprime les choſes, autant qu'il ſe peut, dans l'ordre le plus naturel & le plus ſimple.

En parlant, nous devons avoir un ſoin particulier des choſes principales, & choiſir pour elles des expreſſions qui faſſent de fortes impreſſions, ſoit par la multitude des idées qu'elles contiennent, ſoit

par leur étenduë. Les Peintres grossissent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoiblissent celles des autres traits, afin que l'obscurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choses, & qui ne sont pas de l'essence d'un discours, ne veulent être dites qu'en passant. C'est une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phrases: c'est detourner les yeux du Lecteur de ce qu'il est important qu'il considere, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manieres bien differentes contre le juste choix que l'on doit faire d'expressions serrées ou étenduës, selon que la matiere le demande. Les uns sont diffus, les autres sont secs; les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop; les uns sont steriles, les autres sont trop feconds. Les premiers ne représentent que la carcasse des choses, & leurs ouvrages sont semblables aux premiers desseins d'un Tableau, dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un leger crayon la place des yeux, de la bouche & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fecondité des dernieres étouffe les choses. Il faut apporter un juste temperament. Après que le Peintre a tiré tous les traits néceffaires, ceux qu'il ajoûte ensuite gâtent les premiers. Les paroles superfluës obscurcissent le discours; elles empêchent qu'il ne soit coulant; elles lassent les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

La politesse consiste en partie dans un retranchement severe de toutes ces paroles perduës qui en sont comme les ordures. Un corps n'est poli qu'après qu'on a ôté avec la lime les petites parties qui rendoient sa surface raboteuse.

Les

Les Grammairiens appellent *Tautologie* cette repetition des mêmes choses, qui ne sert qu'à rendre le discours plus long & plus ennuyeux. Lorsque le discours est ainsi chargé de paroles superfluës, ce défaut se nomme aussi *Perissologie*. Neanmoins on n'est pas obligé de ménager ses paroles avec tant de scrupule, que l'on ne puisse mettre quelque mot de plus qu'il ne faut, comme quand on dit en Latin, *Vivere vitam*, *auribus audire*. Cette maniere de parler qui est figurée, se nomme *Pleonasme* ou *abondance*.

Pour éviter les deux extremitez de dire trop ou de ne dire pas assez, il faut mediter son sujet avec beaucoup d'application, pour s'en former une image nette, qui ait tous les traits qui lui sont propres & essentiels. Dans le premier feu de la composition il ne faut point menager ses paroles, mais après qu'on a dit tout ce qu'on pouvoit dire, il faut, s'il m'est permis de parler ainsi, mettre toutes ces paroles dans le pressoir pour en exprimer le suc, & en retrancher le marc. C'est-à-dire qu'il faut retrancher ce qui est inutile, avec cette precaution qu'en coupant des chairs superfluës, on ne coupe point quelque nerf. Un discours doit être lié; une particule retranchée fait que la liaison ne paroît plus. La délicatesse, & en même tems la force du stile consiste dans l'union & dans la liaison des parties du discours. Il ne faut point laisser aux lecteurs à deviner cette liaison; & ce ne sont, comme je l'ai dit, que de petits mots qui la font; il faut donc bien prendre garde de ne pas les retrancher. Mais aussi il faut avouër que lorsque le discours est clair par lui-même, ces mots étant inutiles, ils ne font que l'embarasser. C'est pourquoi on a raison de condamner notre *car* en plusieurs occasions; par exemple en celle-ci, *il fait jour, car le Soleil est levé*. Cette consequence est trop claire pour qu'il soit besoin de la marquer. Comme un Lecteur est bien aise

aise qu'on ne l'oblige pas de deviner, aussi tout ce qu'on lui dit de trop, l'importune. Il ne faut rien oublier pour atteindre la fin, mais ce qui ne sert de rien est un embarras qui retarde.

CHAPITRE XIII.

De l'ordre & de l'arrangement des mots.

CE n'est pas une chose aussi aisée qu'on le pense, de dire quel est l'ordre naturel des parties du discours; c'est-à-dire, quel est l'arrangement le plus raisonnable qu'elles puissent avoir. Le discours est une image de l'esprit, qui est vif: tout d'un coup il envisage plusieurs choses, dont il seroit par conséquent difficile de determiner la place, le rang que chacune tient, puisqu'il les embrasse toutes, & les voit d'un seul regard. Ce qui est donc essentiel pour ranger les termes d'un discours, c'est qu'ils soient liez de maniere qu'ils ramassent & expriment tout d'un coup la pensée que nous voulons signifier. Neanmoins, si nous voulons trouver quelque succession d'idées dans l'esprit, comme l'on ne peut concevoir le sens d'un discours, si auparavant on ne sait quelle en est la matiere, on pourroit dire que l'ordre demande que dans toute proposition le nom qui en exprime le sujet soit placé le premier; s'il est accompagné d'un adjectif, que cet adjectif le suive de près: que l'attribut soit mis après le Verbe qui fait la liaison du sujet avec l'attribut; que les particules qui servent à marquer le rapport d'une chose avec une autre, soient inserées entre ces choses: enfin que tous les mots qui lient deux propositions, se trouvent entre ces deux propositions.

Aussi voyons-nous que les peuples qui expri-

ment sans art leurs pensées, se sont assujettis à cet ordre. Les anciens Francs parloient comme ils pensoient. Ils ne cherchoient point d'autre ordre que celui des choses mêmes, & les exprimant selon qu'elles se presentoient à leur esprit, ils rangeoient leurs paroles comme leurs pensées se trouvoient disposées dans leur conception. On pense d'abord au sujet d'une proposition : l'esprit ensuite le compare, & en assure quelque chose, ou il nie cette chose selon le jugement qu'il fait; ainsi le sujet occupe la premiere place, ensuite l'action de l'esprit qui juge est avant la chose qui est niée ou affirmée. Dans notre langue le nom qui exprime le sujet de la proposition va devant: après on place le verbe, & le nom qui marque l'attribut suit. Cet ordre est naturel, & c'est un des avantages de notre langue de ne point souffrir qu'on s'en écarte. Elle veut qu'on parle comme l'on pense. Pour penser raisonnablement il faut considerer les choses avec cet ordre, que premierement on s'applique à celles dont la lumiere sert à faire découvrir les autres. Il faut donc que les paroles soient placées selon que leur sens doit être entendu, afin qu'on puisse appercevoir le sens de celles qui suivent. Le genie de notre langue, c'est qu'un discours François ne peut être beau, si chaque mot ne reveille toutes les idées l'une après l'autre selon qu'elles se suivent. Nous ne pouvons souffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui precede; ennemis pour cela des parentheses & des longues periodes. Aussi notre langue est propre pour traiter les sciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté, en quoi elle ne cede à aucune autre. Il ne s'agit donc en enseignant que d'être clair.

Mais aussi il faut avouër que ce n'est pas tant une vertu qu'une necessité à notre langue de suivre l'ordre naturel; ce qui lui est commun avec toutes les

langues dont les noms n'ont ni genre ni cas. Il faut dans un discours qu'il paroisse où se doivent rapporter les parties dont il est composé. Nous ne parlons des choses que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela ne paroît, le discours est confus. Qu'on dise en Latin : *Deus fecit hominem*, ou *hominem fecit Deus*, il n'y a aucune ambiguité. On voit bien que ce n'est pas l'homme qui a fait Dieu, parce qu'*hominem* est un accusatif qui marque que *Deus* qui est au nominatif agit sur l'homme ; mais dans notre langue, *Dieu a fait l'homme*, & *l'homme a fait Dieu*, n'est pas une même chose. C'est le seul ordre qui distingue celui qui agit d'avec celui qui est le sujet de l'action ; quand on dit, *Dieu a fait l'homme*, l'on marque que c'est Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces mêmes mots ont un sens contraire ; au lieu qu'en Latin *hominem fecit Deus*, ou *hominem Deus fecit*, ou *fecit hominem Deus*, ou *Deus fecit hominem*, est une même chose.

Les Latins & les Grecs ne sont donc pas obligez de s'assujettir comme nous à l'ordre naturel. Il y a même lieu de contester si c'est un defaut dans leur langue de s'en dispenser ; car outre que ce renversement, comme on l'a fait voir, quand il est reglé, ne cause point d'obscurité, on peut dire que le discours en est même plus clair & plus fort. Lorsqu'on parle, on ne veut pas seulement marquer chaque idée qu'on a dans l'esprit par un terme qui lui convienne ; on a une conception qui est comme une image faite de plusieurs traits qui se lient pour l'exprimer. Il semble donc qu'il est à propos de presenter cette image toute entiere, afin qu'on considere d'une seule vûë tous ses traits liez les uns avec les autres comme ils le sont ; ce qui se fait dans le Latin : tout y est lié, comme les choses sont liées dans l'esprit. Dans cette expression, *homi-*

hominem fecit Deus, on voit que ce mot *hominem* n'eſt pas là ſans ſuite, qu'il ſe doit rapporter à quelque nom ; & toute l'expreſſion *hominem fecit Deus*, repréſente la penſée de celui qui parle, non par parties briſées, mais toute entiere, & faiſant un corps comme elle le fait. Ce premier mot *hominem*, ne ſignifie rien ; il faut pour découvrir ce qu'il ſignifie, enviſager toute l'expreſſion ; ce qui oblige de conſiderer l'expreſſion entiere. On peut dire qu'en François chaque mot fait un ſens. *Dieu a fait* ; cela a un ſens, mais ces mots *hominem fecit*, n'en ont aucun qu'après qu'on y a joint ce qui ſuit. En quelque langue que ce ſoit, on n'apperçoit jamais parfaitement le ſens d'une expreſſion qu'après l'avoir entenduë toute entiere ; ainſi l'ordre naturel n'eſt pas ſi abſolument néceſſaire qu'on ſe l'imagine, pour faire qu'un diſcours ſoit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus*, ne conſidere l'homme que dans ce rapport qu'il a avec Dieu qui eſt ſon Createur. Cet accuſatif marque ce rapport. Ajoûtez que le retardement que ſouffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une ſuite, le rendent beaucoup plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir les choſes s'augmente, & cette attention fait qu'il les conçoit plus facilement. Auſſi les expreſſions Latines ſont plus fortes étant plus liées. Le renverſement qu'on y fait lie une propoſition, & la ramaſſe en quelque maniere ; car le Lecteur eſt obligé pour l'entendre d'enviſager toutes les parties enſemble, ce qui fait que cette propoſition le frappe plus vivement. Encore une fois, tout eſt coupé en François. Nos paroles ſont détachées les unes d'avec les autres ; c'eſt pourquoi elles ſont languiſſantes, à moins que les choſes dont on parle n'en ſoutiennent le tiſſu.

Je l'ai dit, il ne faut pas s'imaginer que l'eſprit forme ſes penſées avec tant de lenteur, que les choſes auſquelles il penſe ne ſe preſentent à lui que ſucceſſi-

vement. D'une seule vûe il voit plusieurs choses. On peut donc dire qu'un arrangement est naturel, lorsqu'il presente toutes les parties d'une proposition unies entre elles comme elles le sont dans l'esprit. Cela s'accommode mieux à notre vivacité naturelle. On perd patience lorsqu'on ne nous dit les choses que l'une après l'autre, d'une maniere interrompuë, & par conséquent ennuyeuse à un esprit qui voudroit qu'on lui dît les choses tout d'un coup, comme il les voit. Celui qui a écrit des avantages de notre langue n'avoit pas fait cette reflexion, lorsqu'il condamne la maniere dont les Latins pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche de les rendre ridicules. Il rapporte ces paroles de Ciceron: *Quem enim nostrûm ille moriens apud Mantineum Epaminondas non cum quadam miseratione delectat!* Ce qu'il traduit ainsi: *Lequel car de nous lui mourant à Mantinée Epaminondas ne avec quelque compassion delecte-t-il point?* Sans doute que ce François est choquant, parce que ce n'est point ainsi qu'on parle en François, & que c'est l'ordre, comme nous avons dit, qui fait connoître où chaque chose doit se rapporter; au lieu qu'en Latin ce sont les cas, les genres. Aussi quelque renversement qu'on trouve dans les paroles Latines de Ciceron, à moins qu'on n'ignore le Latin, on ne peut y trouver d'obscurité. C'est en vain que cet Auteur dit que les Romains pensoient en François avant que de parler en Latin. Car un François même ne tiendroit guere du genie de sa nation, s'il pensoit successivement & distinctement à toutes les choses qu'il ne peut exprimer que les unes après les autres. On le sait si bien qu'un tour trop regulier rend le discours languissant. Quand on le peut on s'en ecarte, & avec grace. *Il perit ce Germanicus si cher aux Romains, dans une armée où il eût eu moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un* Em-

Empereur qu'il avoit si bien servi. Cela a bien plus de grace que ce tour regulier: *Ce Germanicus si cher aux Romains perit dans une armée, &c.*

Néanmoins il ne faut pas conclure de tout cela qu'il soit permis aux Latins & aux Grecs de transporter leurs mots sans aucune moderation. Il n'y a que de foibles Ecrivains qui prennent cette liberté, les bons l'ont condamnée; car sans difficulté un mot ne doit jamais être trop éloigné du lieu où il se rapporte. Quand on y manque, c'est un défaut qui se pardonne, mais c'est lorsqu'il est rare; & alors les Grammairiens, comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils appellent *hyperbate*, c'est-à-dire transposition, telle qu'est celle-ci dans ces vers de Virgile:

> ----- *Furit immissis Vulcanus habenis*
> *Transtra par & remos.*

Disons encore en faveur de la langue Latine, que cette liberté qu'elle a, lui donne moyen de rendre le discours plus coulant & plus harmonieux. Elle peut déplacer un mot de son lieu naturel, sans que ce déplacement cause du desordre, pour le mettre ailleurs où sa prononciation s'accommodera mieux avec celle des mots qui le precederont ou qui le suivront. Nous sommes extraordinairement gênez en François. Comme ce n'est que le seul ordre qui fait la construction, c'est-à-dire qui fait connoître où chaque chose se doit rapporter, le genie de notre langue nous assujettit à l'ordre qui est usité, quand même il n'arriveroit aucune obscurité si on ne le suivoit pas: c'est une même chose que *blanc bonnet* ou *bonnet blanc*, *noir chapeau* ou *chapeau noir*, *blanche robe* ou *robe blanche*, cependant on ne peut pas dire l'un & l'autre. On est contraint de dire toûjours *un bonnet blanc*, *un chapeau*

peau noir, *une robe blanche*, comme au contraire il faut dire *une belle femme*, il n'eſt jamais permis de dire *une femme belle*.

L'arrangement même, ce qui n'eſt point en Latin, change le ſens des mots, car *ſage femme*, & *femme ſage*; *groſſe femme*, & *femme groſſe*; *mort bois*, & *bois mort*, ne ſont pas une même choſe.

Il y a pourtant de certaines occaſions où le renverſement de l'ordre naturel eſt une beauté. Cette expreſſion, *comme diſent les Philoſophes*, eſt plus élegante que celle-ci, *comme les Philoſophes diſent*.

Ce qui fait voir que ſi l'on ne peut ſouffrir les changemens qui ne cauſent point d'obſcurité, c'eſt ſouvent un caprice. Les Italiens ne ſont pas ſi exacts obſervateurs de l'ordre naturel que nous. C'eſt une beauté de leur langue que de dire, *il mio amore*, pour *l'amore mio*: ils ne ſe mettent pas en peine que cela faſſe quelque équivoque. Ils diſent *Aleſſandro l'ira vince*: ce qui peut avoir deux ſens. La coûtume fait beaucoup. On conçoit aiſément ce qui eſt dans les manieres ordinaires; ce qui fait qu'elles deviennent naturelles. Les Anglois arrangent leurs ſubſtantifs autrement que nous. *The Kings Court*, comme s'ils diſoient *du Roi la Cour*.

CHAPITRE XIV.

De la netteté & des vices qui lui ſont opoſez.

L'Arrangement des mots merite une application particuliere, & l'on peut dire que c'eſt par l'art de bien placer les parties du diſcours que les excellens Orateurs ſe diſtinguent de la foule; car enfin les mots ſont dans la bouche de tout le monde, les Orateurs ne les font pas; il n'y a que la diſpo-

diſpoſition de ces mots qui leur appartienne, & qui faſſe dire qu'ils parlent bien.

Dixeris egregiè, notum ſi callida Verbum
Reddiderit junctura novum.

Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le diſcours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté & la clarté ſont une même choſe. Un diſcours eſt net lorſqu'il preſente une peinture nette & claire de ce qu'on a vonlu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut repréſenter les propres traits, donnant pour cela les ſeuls coups de pinceau neceſſaires. Ceux qui ſont inutiles gâtent l'ouvrage. La clarté dépend en premier lieu de l'arrangement des paroles. Lorſqu'on s'attache à l'ordre naturel on eſt clair: ainſi le renverſement de cet ordre, ou la tranſpoſition des mots, *trajectio verborum*, eſt un vice oppoſé à la netteté. Notre langue ne ſouffre point de tranſpoſitions que rarement. Ce n'eſt pas parler François, dit Vaugelas, que de dire; *Il n'y en a point qui plus que lui ſe doive juſtement promettre la gloire*: Il faut dire, *Il n'y en a point qui plus juſtement que lui ſe doive promettre la gloire*. C'eſt une tranſpoſition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit ſuivre immediatement, comme dans cet exemple: *ſelon le ſentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire, *ſelon le ſentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d'en juger*. Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumiere. C'eſt une eſpece de tranſpoſition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, il faut couper uue phraſe lorſque la fin eſt trop écartée du commencement; autrement quand le Lecteur eſt à la fin, il ne ſe ſouvient preſque plus du commencement.

Le

Le second vice contre la netteté est un embarras de paroles superflues. On ne conçoit jamais nettement une verité qu'après avoir fait le discernement de ce qu'elle est d'avec ce qu'elle n'est pas; c'est-à-dire, qu'après qu'on s'en est formé une idée nette qui se peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place après qu'il est separé de la paille. Aussi les paroles qui ne servent de rien retranchées le discours est court & net: par exemple, ôtant de l'expression suivante les paroles inutiles qui l'embarrassent: *En cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir*; d'embarrassée qu'étoit cette expression vous la rendrez nette, la reduisant à ces termes: *En cela plusieurs abusent de leur loisir.* Il faut éviter de prendre de longs detours, il faut mener droit à la vérité.

On doit être exact à observer les regles de la syntaxe, ou de la construction. Ce n'est pas parler nettement que de dire: *Il ne se peut taire ni parler*; car on ne dit pas *se parler*: ainsi il faut dire, *il ne peut se taire ni parler.* Il y a des termes dont la signification vague & étenduë ne peut être déterminée que par leur rapport à quelqu'autre terme; se servir de ces termes, & ne pas faire connoître où ils se doivent rapporter, c'est vouloit user d'équivoques. Par exemple qui diroit: *Il a toûjours aimé cette personne dans son adversité*, il feroit une équivoque; car le Lecteur n'apperçoit pas où le pronom *son* doit se rapporter, si c'est à cette personne, ou à celui qui a aimé: cette faute est très-considerable. Or une des principales applications de ceux qui écrivent, doit être d'éviter de semblables équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les Rheteurs, non seulement celles qui jettent le Lecteur daus l'incertitude, quel peut être le veritable sens d'une expression; mais celles même

que

que la suite du discours éclaircit, & où personne ne peut être trompé. Il en donne des exèmples pris de la langue Latine. *Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solùm quæ incertum intellectum facit; ut, Chremetem audivi percussisse Demeam, sed illa quoque quæ etiam si turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit, ut si quis dicat, visum à se hominem librum scribentem: nam etiam si librum ab homine scribi pateat, malè tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantum in ipso fuit.*

Comme dans le François nous ne marquons point les rapports des noms par des genres & par des cas, nous ferions à tous momens des équivoques, si nous n'employions les articles qui servent à déterminer le sens du discours. Ce seroit une équivoque de dire, *l'amour de la vertu & Philosophie;* car on ne marque point le rapport de ce mot *Philosophie*, s'il le faut joindre avec *la Vertu*, ou avec *amour*. Cette ambiguité n'est point en Latin: quand on dit *amor Virtutis & Philosophiæ*, on voit que *Philosophiæ* étant au genitif comme *Virtutis*, il faut joindre ces deux choses ensemble. Pour ôter cette équivoque dans cette expression Françoise, il faut mettte l'article; *l'amour de la Vertu & de la Philosophie.* Dans l'usage des articles il faut distinguer l'article indéfini d'avec celui qui est défini, & ne pas mettre l'un pour l'autre. C'est mal parler que de dire *je n'ai point de l'argent*, lorsqu'on veut dire en général qu'on est sans argent. En cette occasion il faut écrire *je n'ai point d'argent.* Au contraire quand on ne parle pas en general, mais qu'on indique une chose déterminée, c'est une faute de se servir de cet article indéfini pour celui qui est défini: Dire, par exemple, *donnez-moi d'argent*, pour *donnez-moi de l'argent.*

C'est la néceſſité qu'il y a d'éviter les équivoques qui nous fait rejetter les participes autant qu'on le peut; je dis autant qu'on le peut, car on eſt ſouvent obligé de s'en ſervir, parce qu'ils abregent le diſcours. Le ſens des participes eſt indéterminé dans notre langue, ils n'ont ni cas, ni genre: ainſi comme leur rapport ne paroît pas, il n'y a que la ſuite qui le faſſe appercevoir; c'eſt pourquoi ils cauſent des ambiguitez, comme dans cet exemple: *Je l'ay apperçû ſortant de l'Egliſe*, on ne ſait ſi c'eſt moi qui ſortois, ou celui dont je parle. Cette équivoque ne ſe fait point en Latin, car ſelon ce que je voudrai ſignifier, je dirai, *vidi eum egredientem Eccleſiâ*, ou *vidi eum Eccleſiâ egrediens.* Pour éviter donc l'équivoque on eſt obligé de dire la choſe d'une autre maniere. *Je l'ai apperçû lorſque je ſortois de l'Egliſe*, ou *lorſqu'il ſortoit de l'Egliſe*, ſelon le ſens qu'on veut marquer. Vaugelas remarque fort bien que ce n'eſt pas aſſez de ſe faire entendre, mais qu'il faut faire en ſorte qu'on ne puiſſe point n'être pas entendu. Il n'y a rien de plus oppoſé à la netteté, que le ſont certaines expreſſions que ce même Auteur appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme eſt ce Vers de l'Oracle,

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

Pyrrhus, fils d'Æacidas, à qui s'adreſſoit cet Oracle, l'entendoit de cette maniere: *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le ſens étoit que les Romains remporteroient ſur lui la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie.* Les parentheſes trop longues & trop fréquentes ſont auſſi oppoſées à la netteté: les exemples n'en ſont pas rares dans les Auteurs.

L'avis

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles sont necessaires, est très-considerable. Comme nos membres ne feroient pas un corps, s'ils n'étoient liez les uns avec les autres d'une maniere imperceptible : aussi des paroles & des phrases ne font pas un discours, si elles ne sont liées si étroitement, que le Lecteur soit conduit du commencement jusques à la fin, presque sans qu'il s'en apperçoive. Ce sont ces petites particules qui font cette liaison, qui font un corps de toutes les parties du discours, & en unissent les membres. Elles font la beauté & la délicatesse du langage : elles rendent le discours coulant & suivi : sans elles il est semblable à un corps disloqué, coupé & mis en pieces, à du sable sans chaux, *Arena sine calce*, comme l'Empereur Claude le disoit du stile de Seneque. Ce défaut rend & languissant & desagréable tout ce que l'on dit. Le ménagement des particules est un des grands secrets de l'éloquence, particulieremeut dans la langue Grecque & dans la Latine.

CHAPITRE XV.

De la veritable Origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des langues étoit veritable, ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui se sont formez une langue, ne seroit pas une fable, mais une veritable Histoire. Cet Auteur propose le sentiment de quelques Philosophes touchant le commencement du monde. Après que les élemens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux se furent écoulées dans la mer, la terre, disent-ils, qui étoit encore humide, fut échauffée par la chaleur du Soleil,

leil, & devenant feconde, produisit les hommes, & les autres animaux, comme elle produit encore aujourd'hui des rats, des grenouilles, & la plûpart des insectes, qui naissent, comme on le pense, de pourriture. Tout est faux dans ce que dit Diodore. Quel mouvement pourroit remuer les parties du limon, de sorte qu'en se froissant, en se coupant, elles prissent des figures justes pour composer la machine d'un animal? Je ne parle pas seulement de l'homme, je dis qu'il n'y a point d'insecte qui ne soit composé d'un nombre de ressorts qui ne se pourroient compter, quand ils seroient assez gros pour être sensibles. Si on ne peut donc nous faire comprendre que le hazard puisse former une montre d'une centaine de parties differentes, comment nous expliqueroit-on la composition d'un animal qui a des millions de ressorts? Mais achevons d'écouter cette fable que Diodore raconte. Il dit donc que les hommes nez de la terre, comme les herbes dans un jardin, les grenouilles dans un étang; que ces hommes, dis-je, qui étoient dispersez de côté & d'autre, apprirent par experience, qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour se défendre les uns les autres contre les bêtes: Que d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossieres, lesquelles ils polirent ensuite, & établirent des termes nécessaires pour s'expliquer sur toutes les matieres qui se présentoient: Et qu'enfin, comme les hommes n'étoient point nez dans un seul coin de la terre, & que par conséquent il s'étoit fait plusieurs societez differentes, chacune ayant formé son langage, il étoit arrivé que toutes les Nations ne parloient pas une même langue.

C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis, qui s'imaginoient être effectivement nez dans les païs qu'ils habitoient, se glorifiant d'être enfans de

leur propre terre, *αὐτόχθονες*, *indigenæ*. Si la terre ne peut pas produire un insecte, ou qu'on ne puisse pas concevoir comme elle le pourroit faire, on ne concevra pas que l'homme soit sorti de la terre, ou qu'il se soit fait. Tous les anciens monumens de l'Histoire, s'accordent avec l'Ecriture, qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune veritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne savoient, non plus que de petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes.

Tous les anciens monumens de l'Antiquité, comme je l'ai dit, rendent témoignage à la verité de ce que Moïse raconte dans la Genese, de la naissance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, de l'autorité duquel personne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes; il le créa parfait, avec une compagne; il lui donna donc un langage qu'ils parlerent l'un avec l'autre. C'est cette langue qui doit être regardée comme la premiere. Les Savans croyent avoir des preuves que c'est la langue Hebraïque dont Dieu s'est servi en parlant aux Patriarches, & dans laquelle Moïse & les autres Ecrivains sacrez ont écrit les Saintes Ecritures. On croit donc que ce premier langage, qui fut ensuite celui des Hebreux, se conserva après le Déluge jusqu'à la confusion qui survint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Ce n'est pas le sentiment d'un certain Auteur *, dont le Livre a été imprimé à Venise il y a quelques années. Il soutient

* *Joan. Petr. Ericus.*

tient que la langue Grecque est la premiere de toutes les langues: qu'Adam a parlé Grec. Ces preuves sont, qu'aussi-tôt que ce premier Homme ouvrit les yeux, il admira la beauté des ouvrages de Dieu, & s'écria, O; qu'ainsi il trouva l'ῶ Grec; ensuite l'ῖ, lorsqu'après qu'Eve fut sortie de son côté, en la sentant il prononça ἶ ἶ. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en naissant, il fit entendre ἆ ἆ ἆ. Comme le second enfant qui avoit, dit l'Auteur, la voix plus grêle, en criant prononça ἶ ἶ ἶ. C'est par semblables raisons qu'il prétend prouver que la langue Grecque est aussi naturelle que certains chants à une certaine espece d'oiseaux. Il tombe ainsi dans l'opinion de ces Philosophes dont nous n us sommes mocquez. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu'un semblable sentiment. Les Grecs mêmes, comme Herodote, ne font pas difficulté de croire que leur langue vient d'une langue plus ancienne.

Reprenons la suite constante de l'Histoire des langues. L'Hebreu, ou la langue des anciens Patriarches fut celle de toute la terre. Avant que les enfans de Noé eussent entrepris de bâtir la Tour de Babel, il n'y avoit qu'une seule langue. Le dessein de ceux qui voulurent élever cette Tour, étoit de se defendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le Monde par un Déluge, qu'ils esperoient ne leur pouvoir plus nuire lorsqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entreprise témeraire, mit une telle confusion dans leurs langues & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. C'est ce qui les contraignit de laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de se séparer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confusion, est que Dieu ne confondit pas tellement le lan-

langage de ces hommes, qu'il fit autant de differentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit seulement qu'après cette confusion chaque famille se servit d'une langue particuliere : ce qui fit que les familles s'étant séparées, les hommes furent distinguez aussi-bien par la difference de leur langage, que par celle des lieux où ils se retirerent. Il se pouvoit faire que cette confusion ne consistât pas en de nouveaux mots, mais dans le changement ou transposition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui composoient les termes qui étoient en usage avant cette confusion. Ce qui le fait croire, c'est qu'on tire facilement de la langue Hebraïque, qui a été celle d'Adam, & qui s'est toûjours conservée, l'origine des anciens noms des Villes, des Provinces, & des Peuples qui les ont premierement habitées, comme plusieurs savans hommes l'ont très-bien prouvé, mais particulierement Samuel Bochart dans sa Geographie sacrée.

Il y a des Auteurs qui prétendent que ce que Moïse dit de la confusion des langues de ceux qui bâtissoient la Tour de Babel, se peut entendre d'une mes-intelligence qui se mit entre eux. Leur raison, c'est que les Orientaux après la dispersion se sont servis de diverses Dialectes plûtôt que de diverses langues : Que sans une confusion miraculeuse de langues, l'éloignement des peuples, l'établissement des Empires & des Républiques, la diversité des loix & des coûtumes, le commerce des Nations déja séparées, purent causer du changement dans le langage : Que la Grece, par exemple, a été habitée par les Pheniciens & les Egyptiens, de la langue desquels le Grec s'est formé : Que la langue des Perses, des Scythes, & celle des peuples Septentrionaux, ont beaucoup de rapport les unes avec les autres, & tirent toutes leur ori-

origine de l'Hebreu. C'est ce que le Pere Thomassin prouve dans son Glossaire.

Ainsi ce n'est point le hazard qui a appris aux hommes à parler; c'est Dieu qui leur a donné leur premier langage; c'est de la langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues sont venuës, celle-là ayant été, pour ainsi dire, divisée & multipliée. De quelque maniere que cela se soit fait, la confusion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la Tour de Babel, n'est par la seule cause de cette grande diversité & multiplicité des langues. Celles qui sont en usage aujourd'hui par toute la terre, sont en bien plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noé lorsqu'elles se séparerent, & bien differentes de leur langage. Il se fait dans les langues, aussi-bien que dans toutes les autres choses, des changemens insensibles, qui font qu'après quelque tems elles paroissent tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en usage il y a cinq cens ans; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui se parloit il y a deux cens ans. Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans notre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de son temps étoit si differente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient presque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient composez pour être chantez devant les idoles de leurs Dieux. Platon dans le Cratyle dit la même chose de l'ancien Grec; que vû les grands changemens qui s'y étoient faits, il ne falloit pas s'étonner qu'il differât autant du nouveau, que celui-ci du Barbare. *οὐδὲν θαυμαστὸν ἂν εἴη εἰ ἡ παλαιὰ φωνὴ πρὸς τὴν νυνὶ βαρβαρικῆς μηδὲν διαφέρει.* Platon appelle Barbare

bare le langage des peuples qui n'ont aucune politesse, qui ne cultivent point ni les Arts, ni les Sciences.

La difference du langage, ou la ferocité des premiers hommes qui étoient corrompus, comme l'Ecriture le déclare, firent qu'en peu de temps après la confusion de la Tour de Babel, ils se séparerent, ne pouvant vivre les uns avec les autres. Chacun se retira dans les lieux qui n'étoient point encore habitez, où il pouvoit vivre avec ses femmes & ses enfans, & regner seul. C'est le grand nombre d'idées, la diversité des affaires, le trafic, les Arts, les Sciences, qui ont fait trouver ce nombre prodigieux de mots dont une langue a besoin, & cette grande regularité dans la construction des paroles, afin qu'elles soient capables d'un stile clair, sans équivoques. Mais qui etoient-ils ces premiers hommes qui allerent habiter les differens climats de la terre? Des chasseurs qui n'avoient aucune occupation, ni entretien, ni commerce qui demandât de le fecondité dans les termes, de la regularité dans l'arrangement. Il n'avoient besoin que d'un jargon, qui se multiplia & diversifia prodigieusement; car comme il ne consistoit que dans un petit nombre de termes, il se pouvoit changer facilement.

La difference du temperament & des climats fait qu'on ne prononce pas de la même maniere. Ainsi ceux mêmes qui avoient dans le commencement le même langage avant leur séparation, pûrent dans la suite prononcer si differemment les mêmes mots, qu'ils ne parurent plus les mêmes. Ajoûtons que n'ayant eu qu'un très-petit nombre de termes, quand ils se séparerent, lorsqu'il en fallut trouver de nouveaux pour marquer les choses dont ils commençoient de se servir, ils ne pouvoient pas inventer les mêmes, étant eloignez les uns

des autres, & ne se connoissant plus. C'est ainsi qu'il y eut sur la terre autant de differentes langues que de contrées. Cela devoit arriver quand il n'y auroit point eu de confusion miraculeuse des langues parmi les entrepreneurs de la Tour de Babel; & que tous les hommes dans le temps qu'ils se disperserent, se fussent entendus. Il ont pû dans la suite changer si fort leur premier langage, qu'il s'en soit formé de nouvelles langues. L'inconstance des hommes en est une des principales causes. L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire des manieres nouvelles de prononcer, qui changent entierement le langage, & qui en font un nouveau dans la suite des années.

Chaque peuple a ses manieres de prononcer, selon la qualité du climat. Ceux du Nort sont portez à se servir de mots composez de consones fortes, qui se prononcent du fond du gosier. Les Saxons changent les consones, que les Grammairiens appellent *tenuës*, dans les moyennes, & celles-ci en aspirées; ainsi au lieu de *bibimus*, ils prononcent *pipimus*, pour *bonum* ils disent *ponum*, pour *vinum*, *finum*. Il y a des Nations entieres qui ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Ephraïmites ne pouvoient prononcer le *schin* des Hebreux, & pour *schibboleth*, disoient *sibboleth*. Les Gascons & les Espagnols n'aiment point la lettre F. Ceux-ci disent *harina* pour *farina*, *habulare* pour *fabulare*: les Gascons disent *hille* pour *fille*. C'est ce qui fait que chaque Nation déguise tellement les mots qu'elle emprunte d'une langue étrangere, qu'on ne les connoît plus.

Aussi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire comprendre

prendre comment elles viennent des anciennes, ont soin de rapporter quelles ont été les manieres differentes de prononcer en differens tems, & comment par ces differentes manieres les mots ont été changez de telle sorte, qu'ils paroissent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur premiere origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *scribere*, d'où il vient; entre *établir*, & *stabilire*: voilà la cause de cette difference. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre *S*, de faire sonner devant elle un *E*, comme on le fait encore au-delà de la Loire. Ainsi au lieu de *scribere*, ils prononçoient *escribere*: *estabilire*, pour *stabilire*. L'on a pris la coûtume ensuite de ne point prononcer la lettre *S*, aprés *E*, au commencement des mots: ainsi on a dit *écribere*, *étabilire*; & enfin en abregeant ces mots, sont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui se font faits de cette maniere dans la prononciation, ont tellement déguisé les mots Latins, qu'il s'en est fait une nouvelle langue. Il en est de toutes les langues comme de la Françoise. Notre langue, l'Espagnole, & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. L'on s'étonne d'abord, quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue, par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, si leur difference est considerable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin, avant que d'avoir la forme qu'il a, a passé par plusieurs païs, & qu'il a été prononcé en differentes manieres qui l'ont defiguré.

Les peuples ont des inclinations particulieres pour de certaines lettres, pour de certaines ter-

minaisons, soit par caprice ou par raison, trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminations est plus facile, & qu'elle s'accommode mieux avec leurs dispositions naturelles. Cela se remarque particulierement dans la langue Grecque; & c'est ce qui a introduit dans l'usage commun de cette langue ces particularitez qu'on nomme *Dialectes*. Les Attiques, par exemple, au lieu de σ mettent ξὶ, ϱᾶ, πῦ. Ils ajoûtent cette syllabe ἦν, à la fin de beaucoup de mots : ils joignent souvent , à la fin des adverbes : ils abregent les mots, au contraire les Ioniens les allongent. Les Dores, ou Doriens font dominer l'α, presque par tout. Les Eoliens mettent un β avant ρ; de deux μμ, ils font deux ππ, ils changent le θ, en φ. Il en est de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Espagnols ont leurs lettres & leurs terminaisons particulieres, comme on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionnaires de ces langues. Ces particularitez, comme il est manifeste, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes differences entr'elles; de sorte que bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'est permis de parler ainsi, elles ne paroissent point sœurs. Les langues Françoise, Espagnole, & Italienne semblent être sorties de langues toutes differentes.

Si chaque canton de terre a eu dans son commencement un langage particulier, comment, me dira-t-on, ces langues générales, étenduës, & qu'on a nommé des langues meres, se seroient-elles pû former ? Cela est arrivé lorsqu'un homme qui avoit plus d'esprit & de force de corps, soit par son savoir-faire, soit par la force de ses armes, a rassemblé plusieurs peuples qu'il a obligez

gez de vivre ſous des Loix. C'a été une néceſſité qu'ils convinſſent d'un langage. Les vaincus prirent celui des victorieux, à qui ils voulurent faire leur cour, & dont ils rechercherent les faveurs. Alors vivant enſemble, s'entr'aidant, bâtiſſant des maiſons, exerçant les Arts, trafiquant; la néceſſité, le plaiſir, l'utilité, les ornemens, les affaires, les jeux, les converſations, firent qu'il leur étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs termes pour s'expliquer. Soit par hazard, ſoit par choix, ils ſe ſervirent des termes les plus propres pour s'exprimer ſans équivoques & avec agrément. Or quand un terme eſt une fois reçû & autoriſé, il devient propre: l'uſage en eſt plus facile. Ce qui eſt facile plaît: on agit ſelon les habitudes. Ainſi dans un Etat il s'eſt établi une ſorte de langage qu'on a parlé plus volontiers.

La Terre ayant été comme partagée en differens Etats & Empires, il s'eſt fait differentes langues. Il n'étoit plus poſſible que des peuples éloignez, ſous de differentes dominations, ſous differens climats, inventaſſent les mêmes termes, ſe formaſſent un même langage. Chaque peuple s'eſt ſervi des mêmes mots qu'il a trouvé établis: qu'il a allongez, abregez, changez pour ſignifier des choſes à peu près ſemblables, ſelon qu'il s'eſt plû à certains ſons, à certaines lettres; ce qui eſt remarquable en toutes les langues; le ſeul ſon ou la ſeule terminaiſon d'un mot faiſant juger de quelle langue il peut être. C'eſt toujours ſelon une certaine analogie ou proportion que les hommes forment leur langage. On fait plus volontiers ce qu'on a coûtume de faire; on le fait plus aiſément; & enſuite preſque néceſſairement. De là vient que chaque langue a ſes mots d'un certain ſon, ſes termes particuliers, un certain tour.

L'établiſſement des Empires a été ſuivi, comme nous venons de le dire, de l'établiſſement des langues meres. Ce ſont auſſi les changemens qui ſont arrivez aux Etats, qui ont cauſé des changemens dans le langage. Car dans ces changemens pluſieurs peuples ſe lient enſemble, d'où l'on voit naître un langage bizarre. Ainſi notre François ne vient pas ſeulement du Latin, il eſt composé de pluſieurs mots uſitez aux anciens Gaulois, avec leſquels les Romains ſe mêlerent dans les Gaules. La langue Angloiſe a pluſieurs mots François; ce qui vient de ce que les Anglois ont longtems demeuré dans la France, dont ils poſſedoient une partie très-conſiderable. Les Eſpagnols ont pluſieurs mots Arabes, ſoumis qu'ils ont été pendant pluſieurs ſiecles aux Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainſi les Grecs ayant travaillé avec plus de ſoin à perfectionner les Sciences, les termes des beaux Arts viennent preſque tous du Grec. L'art de naviger a été fort cultivé dans le Nort; pluſieurs de nos termes de marine viennent du Nort.

La langue Latine s'eſt corrompuë, & de ſa décadence ſont venuës les langues Italienne, Eſpagnole, & Françoiſe; ce qui s'eſt fait de cette maniere. Les Romains perdirent l'Empire par leur moleſſe. En degenerant de la valeur de leurs peres, ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s'étant rendus maîtres de l'Italie, de l'Eſpagne & des Gaules, il ſe fit un mélange de mots barbares avec la Latin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les peuples devinrent groſſiers & ignorans; ils ne penſerent plus à parler correctement. La langue Latine ne ſe peut bien parler ſans une attention particuliere, à cauſe de tous ſes differens genres & differentes

décli-

déclinaisons. Nous voyons que dans notre langue qui est si facile; le petit peuple ne peut s'assujetir aux regles; il dira plus souvent *j'aillions*, *je fismes*, que *nous allions*, *nous fismes*; ainsi la langue Latine ne devint plus qu'un jargon; on prit les manieres des Barbares qui n'avoient point de déclinaisons. Lorsque les Italiens, les Espagnols, les François commencerent à se relever, & qu'ils furent maîtres chez eux, ils travaillerent à dégrossir ce jargon qui s'étoit introduit après la décadence de l'Empire & de la Latinité. Chacun commença à se faire des regles, & à s'y assujettir. Ce qui a fait les trois langues Italienne, Espagnole & Françoise.

Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre, avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage, Colonie des Tyriens, la langue Phenicienne, qui est une dialecte de l'Hebreu, comme on le peut démontrer par plusieurs argumens, mais particulierement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois, qui se lisent dans Plaute. Or ces Colonies multiplient une langue, comme nous venons de le dire, & d'une elles en font plusieurs. Car outre que ceux qui vont en ces Colonies ne savent pas assez exactement la langue de leur païs, pour la conserver sans la corrompre: cette langue recevant dans deux differens païs où on la parle des changemens differens, elle se divise & se multiplie nécessairement. Il n'est pas difficile de trouver la veritable origine des langues, pourvû que l'on connoisse un peu l'antiquité; mais mon dessein ne me permet pas de m'arrêter plus longtems sur cette matiere. De ce que nous avons dit, il suit clairement que l'Usage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles sont, & qu'il exer-

ce sur elles un souverain empire, comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

L'Usage est le maître des langues. Elles s'apprennent par l'Usage.

IL ne s'agit pas de faire une nouvelle langue, mais d'entendre celles dont on se sert, & de les parler purement. Nous avons vû qu'originellement les hommes sont maîtres du langage; qu'il dépendoit d'eux de choisir comme il leur plaisoit des sons pour signes de leurs pensées; mais que c'est de la premiere langue que Dieu forma lui-même, que toutes les langues sont venuës. Je ne peux donc m'empêcher de combatre ici l'impertinence d'Epicure, quoique je l'aye déja fait. Il prétendoit que les hommes étoient nez de la terre comme des champignons, & que les mots dont ils se sont servis étoient naturels, & qu'il ne dépendoit pas de leur liberté d'en choisir. Voilà comme le langage se forma selon ce mauvais Philosophe: ainsi que les animaux à la presence de quelque objet extraordinaire, font de certains cris, les hommes ayant été frappez par les images des choses qui se presenterent à eux, l'air qui étoit renfermé dans leurs poûmons ayant été determiné à sortir d'une certaine maniere, forma une voix qui devint le nom de ces choses.

Il est très-certain qu'il y a des voix naturelles, & que dans les passions l'air sort des poumons d'une maniere particuliere, & forme les soûpirs, & plusieurs exclamations, qui sont des voix veritablement naturelles. Mais il y a bien de la difference entre

entre ce langage qui n'est pas libre, & celui dont nous usons pour exprimer nos idées. Il y a plusieurs preuves pour prouver que les mots ne sont point naturels. Premierement ils ne sont pas les mêmes en toutes les langues, ce qui devroit être si la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous servons. Car les Turcs qui ne parlent pas François, ne soûpirent pas d'une autre maniere que les François. Toutes les brutes d'une même espece font le même cri; & communément nous ne voyons rien faire à un homme qui soit different de ce que nous faisons, que dans ce qui dépend de sa liberté. La nature agit de la même maniere en tous les hommes; les peuples ayant donc differens langages, c'est une marque assurée que le langage n'est point l'ouvrage de leur nature, mais de leur liberté. L'experience le montre. Tous les jours on fait des mots nouveaux; on en tire quelques-uns des autres langues; mais on en invente qui n'ont jamais été.

Ce n'est donc point la Nature que nous devons consulter pour apprendre d'elle quels termes on doit employer. L'Usage est le maître & l'arbitre souverain des langues, personne ne lui peut contester cet empire. Or cet Usage n'est rien autre chose que ce que les hommes usant de leur liberté, ont coûtume de faire. Un particulier s'avise de proposer un certain terme; si plusieurs veulent bien prendre la coûtume de se servir de ce terme, c'en est fait, ce n'est plus un son confus qui ne signifie rien, mais un veritable mot qui a une idée qui se lie avec lui par la coûtume que l'on a de penser à la chose qu'il signifie, en même tems qu'on le prononce & qu'on l'entend prononcer.

La Raison & la necessité nous obligent de suivre l'Usage; car il est de la nature du signe d'être connu parmi ceux qui s'en servent. Les mots n'étant donc les

les signes de nos idées, que parce qu'ils ont été liez par l'usage à certaines choses, on ne doit les employer que pour signifier celles dont on est convenu que les mots seroient les signes. On pouvoit appeller cet animal que nous appellons *Cheval*, un *Chien*; & celui que nous appellons *Chien*, un *Cheval*: mais l'idée du premier étant attachée à ce mot, *Cheval*, & celle du second à cet autre mot, *Chien*, on ne peut les confondre & les prendre l'un pour l'autre, sans mettre une entiere confusion dans le commerce des hommes, semblable à celle qui s'éleva parmi ceux qui voulurent bâtir la Tour de Babel. On méprise la bizarrerie de ceux qui ne suivent pas les modes qu'une longue coûtume autorise; c'est une bizarrerie bien plus grande, & qui tient de la folie de s'écarter des manieres ordinaires de parler. Se servir de termes inconnus, c'est envelopper de tenebres ce qu'on veut expliquer.

Il arrive dans le langage la même chose que dans les habits; il y en a qui poussent les modes jusques à l'excès; d'autres prennent plaisir à s'opposer au torrent de la coûtume. Il y a des personnes qui affectent de ne se servir que des termes & des expressions qui sont reçûes depuis fort peu de tems. Les autres déterrent le langage de leurs bisayeuls, & parlent avec nous comme s'ils conversoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans. Les uns & les autres pechent contre le bon sens. Lorsque l'Usage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeller ceux que l'Usage a rebutez mal à propos. Un homme est excusable quand pour se faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue, & loüer la fecondité de l'esprit de celui qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obscuritati rerum*

rum servienti. Pourvû toutefois que ce nouveau mot soit habillé à la mode, & qu'il ne paroisse point étranger ; c'est-à-dire qu'il ait un son qui ne soit pas entierement different de celui des mots usitez; qu'en le faisant venir, par exemple, du Latin, on le change selon l'analogie, c'est-à-dire, en la maniere qu'on change les mots Latins qui ont une terminaison semblable, comme de *alacer* on fait *alaigre*, de *macer* on fait *maigre*. Au lieu que les noms en *er*, qui n'ont pas *c* devant *r*, comme *tener*, *Alexander*, se changent autrement : nous disons *tendre*, *Alexandre*.

Les langues s'apprennent par l'Usage sans étude & sans art. Le fils d'un artisan, d'un laboureur, parle le langage de son pere, il se sert des mêmes mots, des mêmes manieres de parler, & il les prononce avec le même ton, sans que son pere l'en instruise. On n'a besoin de maîtres que pour les langues étrangeres. Celles-là même s'apprennent sans presque aucun dessein d'apprendre, sans écouter aucune leçon, en les entendant parler seulement. La Nature est une excelleute maîtresse, qui instruit efficacement. Les organes de nos sens sont presque tous liez les uns avec les autres. Lorsque les oreilles sont remuées par un certain mouvement, la langue est déterminée à un mouvement proportionné à celui qui se fait dans les oreilles. De là vient qu'entendant chanter ou prononcer quelque parole, nous sentons dans les organes de la voix une disposition à chanter le même air, à prononcer la même parole. L'Homme est porté par la Nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous voyions ce qui se passe dans le mouvement des nerfs, ou petits filets qui viennent du cerveau, nous verrions sans doute cette admirable liaison, & communication des organes. Nous y remarquerions que par le chant d'une personne les nerfs des oreil-

oreilles sont remuez de maniere que leur mouvement se communique aux filets qui servent aux organes de la parole, qui reçoivent ainsi une disposition pour produire le même chant.

Outre cela nous avons de l'empressement pour dire ce que nous pensons, & la necessité où nous sommes de demander du secours, & d'entretenir commerce avec les hommes, fait que nous desirons ardemment de savoir ce que les autres pensent. Nous aimons la compagnie, nous prenons plaisir à parler & à entendre parler. Tout cela fait que dans un païs étranger on en apprend la langue sans peine, autant qu'il est nécessaire pour entendre ceux avec qui nous conversons, & pour demander nos besoins les plus pressans. Les enfans sont encore plus ardens pour tout ce qu'ils souhaitent; c'est pourquoi ils apprennent les langues plus facilement. Si on veut faire apprendre le François à un jeune Etranger, il n'y a qu'à le faire jouër avec des François de son âge: le desir qu'il aura de prendre sa part du plaisir, ce qu'il ne peut faire qu'en exprimant ses desirs, & entendant tout ce que disent les autres, lui fera plus apprendre de François en quinze jours, qu'un Maître ne lui en montreroit en six mois.

Il n'est donc pas difficile de concevoir comment un enfant apprend le langage de son pere, & comment il prononce avec le même ton, & de la même maniere les paroles qu'il entend. Son pere, en lui presentant du pain, ou quelque autre chose, a souvent fait sonner à ses oreilles ce mot *pain*. Ainsi, comme nous avons dit ci-dessus, l'idée de la chose qu'on appelle *pain*, & le son des lettres qui composent ce nom, se sont liées dans sa tête; de sorte qu'il est porté à dire ce même mot en voyant du pain, qu'il se trouve disposé à le prononcer, & qu'il le fait, l'experience lui ayant

ayant fait connoître que lorſqu'il prononce ce mot on lui en donne. C'eſt ainſi que pluſieurs oiſeaux apprennent à parler ; mais il y a bien de la difference entre les enfans & les oiſeaux, qui n'ayant point d'eſprit, ne prononcent jamais le petit nombre de mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine, que dans le même ordre & dans la même occaſion où ces organes ont reçu cette diſpoſition pour les prononcer ; au lieu qu'un enfant arrange en differentes manieres les mots qu'il a appris, & en fait mille uſages differens. Il fait des diſcours ſuivis, qui ne peuvent être l'effet d'une impreſſion corporelle, ainſi que Virgile dit que les oiſeaux chantent d'une maniere particuliere, ſelon la diſpoſition de l'air. La parole eſt l'appanage de l'homme.

CHAPITRE XVII.

Il y a un bon & un mauvais Uſage. Regles pour en faire la diſtinction.

QUAND nous élevons l'Uſage ſur le trône, & que nous le faiſons l'arbitre ſouverain des langues, nous ne prétendons pas mettre le ſceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon & un mauvais uſage ; & comme les gens de bien ſervent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre, auſſi la coûtume de ceux qui parlent bien, eſt la regle de ceux qui veulent bien parler. *Uſum qui ſit arbiter dicendi, vocamus conſenſum eruditorum, ſicut vivendi, conſenſum bonorum.* Or il n'eſt pas difficile de faire le diſcernement du bon uſage d'avec celui qui eſt mauvais ; des manieres de parler de la populace qui ſont baſſes, d'avec celles des perſonnes ſavantes, & que la condition

dition ou le merite éleve au dessus du commun.

Il y a trois moyens de faire ce discernement. Le premier est l'experience. On peut consulter sur un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle maniere ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation, on a les Livres, où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, parce qu'on a le tems & le loisir de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La mémoire étant pleine des méchans mots qu'on entend continuellement, il est difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la conversation. Dans la composition en revoyant son ouvrage, on fait sortir les manieres de parler mauvaises, qui s'y étoient glissées sans qu'on s'en apperçût.

Le second moyen que nous avons pour connoître le bon Usage, est la Raison, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens, que les hommes établiroient, si par une avanture semblable à celle que nous avons feinte, ils étoient obligez de se faire une nouvelle langue. Il est facile, avec les connoissances que nous avons données de ces fondemens, de se rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'usage qui sont opposées à celles de la Nature & de la Raison. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne se pas servir de celles qui sont mauvaises. Les langues ne se polissent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on bannit du langage les expressions qu'un usage corrompu y a introduites, qui ne s'apperçoivent que par des yeux savans, & par une connoissance exacte de l'Art que nous traitons. Or par ce choix d'expressions justes, les langues se renouvellent, & le non-usage, s'il m'est permis de parler ainsi, des méchan-

chantes manieres de parler, établit l'usage de celles qui sont raisonnables. C'est de cette maniere que la langue Grecque s'est polie, & qu'elle est devenuë, sans contredit, la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On sait que les Grecs s'adonnerent entierement à la science des mots; leurs Philosophes mêloient la Grammaire avec la Philosophie, & en faisoient une partie de leur étude. Ainsi remarquant dans leur langue ce qui choquoit la Raison & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expressions plus raisonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils se formoient dans leur cabinet & dans leurs écoles, passoit bien-tôt dans les conversations du peuple: car les Grecs, sur tout les Atheniens, avoient une passion prodigieuse pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des discours étudiez, étoient écoutez favorablement. C'étoit là un des grands divertissemens d'Athenes Ainsi ce peuple étant accoûtumé à entendre parler d'une maniere belle & polie, ne parloit que poliment.

Dans l'établissement du langage, la Raison, comme nous l'avons vû dans les Chapitres précedens, ne prescrit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne se propose qu'une même fin en parlant; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choisir ceux qui plaisent, cause les differences qui se remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une même langue. Néanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris en la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ses expressions, & des regles constantes qui y sont observées. Les hommes suivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embrassées; c'est pourquoi, bien que la parole dépende presque entierement du caprice des hom-

mes

mes, on remarque, comme il a été dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on fait donc que les noms qui ont un tel son, sont de tel genre, quand on doutera du genre de quelqu'autre nom, il faudra le comparer avec ceux qui se terminent de la même maniere, & dont le genre est connu. Lorsque je veux être assuré si la troisieme personne du parfait simple d'un verbe qui est proposé, se doit terminer en *a*, je considere son infinitif. S'il est en *re*, je n'ai plus de difficulté, sachant que dans notre langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, terminent en *a* la troisieme personne de ce tems. Nous voyons que les noms en *al* ont au pluriel *aux*, comme *cheval*, *chevaux*; *animal*, *animaux*.

Cette maniere de connoître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entr'elles, s'appelle *Analogie*, qui est un mot Grec, qui signifie proportion. C'est par le moyen de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle que les Grammairiens ayant connu les regles & le bon usage du langage, ont composé des Grammaires qui sont très-utiles, lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces regles que l'on seroit obligé de chercher par le travail ennuyeux de l'Analogie.

De tous les trois moyens pour reconnoître le bon usage, le plus assuré est l'experience. L'Usage est toujours le maître. On doit choisir les expressions les plus raisonnables; & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous presente qu'un seul terme & qu'une seule expression, pour exprimer ce que nous sommes obligez de dire, la Raison même veut que nous cedions à la coûtume qui lui est contraire, & nous ne pechons point en employant cette expres-

expression, quoique mauvaise. Car en cette occasion la maxime des Jurisconsultes se trouve veritable: *Communis error facit jus.* L'Analogie n'est pas la maîtresse du langage. Elle n'est pas descenduë du Ciel pour en établir les loix. Elle montre seulement celles de l'usage. *Non est lex loquendi, sed observatio*, comme le dit Quintilien.

Pour apprendre parfaitement l'usage d'une langue, il en faut étudier le génie, & remarquer les idiomes, ou manieres de parler qui lui sont particulieres. Le genie d'une langue consiste en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de donner à leur stile. Le génie de notre langue est la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le stile, & sont fort differens en cela des Orientaux, qui n'ont de l'estime que pour les expressions mysterieuses, & qui donnent beaucoup à penser. Les idiomes distinguent les langues les unes des autres aussi-bien que les mots. Ce n'est pas assez pour parler François de n'employer que des termes François; car si on tourne les termes, & qu'on les dispose, comme feroit un Alleman ceux de sa langue, c'est parler Alleman en François. L'on appelle *Hebraïsmes* les idiomes de la langue Hebraïque, *Hellenismes* ceux de la langue Grecque; & ainsi des autres langues. C'est un Hebraïsme que de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une distribution par la repetition d'un même mot, comme dans ce discours: Noë fit entrer dans l'Arche *sept*, & *sept*, de tous les animaux; pour dire, Noë fit entrer *sept paires* de tous les animaux. C'est une Hellenisme que de se servir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome se trouve aussi dans notre langue, qui a une très-grande conformité avec la Grecque. Les expressions qui ont été rejettées par l'usage nouveau, & qui

ſont ainſi particulieres aux anciens Auteurs, ſe nomment *Archaïſmes*. Chaque Province a ſon idiome qu'il n'eſt pas facile de quitter. Tite-Live dont l'éloquence eſt ſi pure, n'a pû purger ſon ſtile des manieres de parler de Padouë, comme l'a remarqué Aſinius Pollio, ſelon Quintilien. *In Tito Livio miræ facundiæ viro, putat ineſſe Pollio Aſinius quamdam Patavinitatem.*

CHAPITRE. XVIII.

De la pureté du langage. En quoi elle conſiſte. Ce que c'eſt que l'élegance.

PUISQU'IL ſe faut ſoûmettre à la tyrannie de l'uſage, nous devons étudier avec ſoin ſes loix pour les obſerver religieuſement. La premiere étude doit être des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées, pour ne les employer que dans leur propre ſignification ; c'eſt-à-dire, pour ſignifier exactement les idées auxquelles ils ont été attachez par l'uſage. Outre cela il faut faire attention à toutes celles qui ſont acceſſoires de cette principale idée qu'ils ont, de crainte de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée baſſe d'une choſe qu'on a deſſein de relever & de faire paroître.

Pour bien parler il ne ſuffit pas ſeulement d'employer des mots qui ſoient autoriſez par l'uſage : il faut que ce ſoit dans la ſignification préciſe que leur donne l'uſage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'eſt pas aſſez de repréſenter un viſage avec deux yeux, un nez, une bouche ; il faut exprimer les traits du viſage du Roi. On s'imagine devenir éloquent, pourvû qu'on charge ſa mémoire de phraſes ramaſſées dans

dans les Livres de ceux dont l'éloquence est estimée. On se trompe fort, & ceux qui suivent cette methode, ne parlent jamais juste. Car ils accommodent les choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se souvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont prises, les avoient appliquées: ainsi leur discours est semblable à ces habits qu'on achete chez les frippiers, qui ne sont jamais si justes que ceux que l'on fait faire pour soi. Leur stile est bizarre, semblable à ces grotesques qui sont faits de mille pieces rapportées, de coquillage de differentes figures, de differentes couleurs, de rocailles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles représentent.

Les phrases sont une marque de pauvreté dans le stile, comme les pieces dans un habit; elles y remedient en remplissant les places vuides du discours; car enfin, quand on est garni de phrases, on ne demeure jamais court. C'est pourquoi un de nos Poëtes se plaint agréablement du chagrin de sa Muse qui rejettoit un secours si favorable.

Encor si pour rimer dans ma verve indiscrete
Ma Muse au moins souffroit une froide épithete;
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je loüois Philis en miracles feconde,
Je trouverois bien-tôt, A nulle autre seconde.
Si je voulois vanter un objet nompareil,
Je mettrois à l'instant, Plus beau que le Soleil.
Enfin parlant toujours & d'Astre & de merveilles,
De Chef-d'œuvres des Cieux, de beautez sans pareilles,
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
Je pourrois aisément, sans génie, & sans Art,
Et transposant cent fois & le nom, & le verbe,
Dans mes Vers recousus mettre en pieces Malherbe.

Ce n'eſt pas aſſez de choiſir des termes uſitez & propres, leur liaiſon doit être raiſonnable; ſans cela un diſcours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'Imprimerie qu'on jetteroit au hazard ſur une table; car les idées de chaque mot en particulier peuvent être très-claires, & ne faire cependant aucun ſens jointes enſemble; parce que les idées auxquelles ils ont été joints pas l'uſage, ſont incompatibles. Ces deux mots *quarré*, & *rond*, ſont très-bons, leurs idées ſont claires. On conçoit bien ce que c'eſt qu'être quarré, ce que c'eſt qu'être rond; mais uniſſant ces deux mots en diſant un *quarré rond*, on dit une choſe qui ne peut pas être conçûe. On ne peut pas comprendre qu'on chauſſe des gans, cependant ces deux mots *chauſſer*, & *gans*, ſont très-François; ni qu'on *deſcende à cheval*, quand on y monte. Lorſque la repugnance de deux idées n'eſt pas ſi manifeſte, & que la liaiſon de deux termes n'eſt pas ſi clairement condamnée par l'uſage que celle de ceux-ci, *chauſſer des gans*, *deſcendre à cheval*, elle n'eſt apperçûe que par un petit nombre de perſonnes. La plûpart de ceux qui entendront prononcer ces paroles ſuivantes, ſeront ſurpris par leur éclat; & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun ſens raiſonnable. *De nobles journées qui portent de hautes deſtinées au delà des mers.* N'eſt-ce pas là une confuſion de belles paroles qui ne ſignifient rien? Le Vers ſuivant eſt encore un galimatias.

Le comble des grandeurs ſappe leur fondement.

Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de *comble*, & de *ſapper*, ſe combattent, il eſt impoſſible de les allier. On ſait bien ce que veut dire le Poëte, mais aſſurément il ne le dit pas. Cette faute eſt plûtôt une faute de jugement, qu'une ignorance du langage; ce qui fait voir que

pour

pour parler juste, on doit travailler pour le moins autant à former son jugement que sa langue.

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorsqu'on les lie ensemble, les oreilles instruisent si sensiblement de ce qu'il y faut observer, qu'il n'est pas besoin que j'en parle. L'usage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots : il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui sont accoûtumées à cet arrangement, en apperçoivent les moindres changemens, & elles en sont blessées. Nous sommes plus touchez de ce qui choque nos sens, que de ce qui choque la raison. On sera moins choqué d'un mauvais raisonnement, que de cette transposition *tête ma*, pour *ma tête*. Ce défaut est si visible, qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'on y prenne garde.

Le discours est pur lorsque l'on suit le bon usage : se servant de ce qu'il approuve, & rejettant ce qu'il condamne. Les vices opposez à la pureté sont *le barbarisme* & *le solecisme*. Les Grammairiens ne sont pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Vaugelas dit que le barbarisme est aux mots, aux phrases & aux particules, & que le solecisme est aux déclinaisons, aux conjugaisons, & en la construction. On commet un barbarisme en disant un mot qui n'est point François, comme *pache*, pour *pacte*; ou un mot qui est François en un sens, & non pas en l'autre, comme *lent*, pour *humide*; en se servant d'un adverbe pour une preposition; comme *dessus la table*, pour *sur la table*; en usant d'une phrase qui n'est pas Françoise, comme *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever les mains au Ciel*; *je m'en suis fait pour cent pistoles au jeu*, comme disent les Gascons, au lieu de dire, *j'ai perdu cent pistoles au jeu*. C'est un barbarisme de laisser les particules qu'il faut mettre, ou de met-

tre celles qu'il faut laiſſer. Pour le ſolecîſme qui a lieu dans les declinaiſons, dans les conjugaiſons, & dans la conſtruction ; voici des exemples de tous les trois. *Les émails*, pour *les émaux* : *il allit*, pour *il alla* : *je n'ai point de l'argent*, pour *je n'ai point d'argent : Un grand erreur*, pour *une grande erreur : j'avons fait cela*, pour *nous avons fait cela.*

Vaugelas remarque qu'il y a bien de la difference entre la netteté dont nous avons parlé ci-deſſus, & la pureté dont nous parlons préſentement. Un langage pur eſt ce que Quintilien appelle *emendata oratio* ; & un langage net ce qu'il appelle *dilucida oratio.* Ce ſont deux choſes ſi differentes, dit Vaugelas, qu'il y a une infinité des gens qui écrivent nettement ; c'eſt-à-dire, qui s'expliquent ſi bien, qu'à la ſimple lecture on conçoit leur intention ; & néanmoins il n'y a rien de ſi impur que leur langage, comme au contraire il y en a qui écrivent purement ; c'eſt-à-dire, ſans barbariſme & ſans ſolecîſme, & qui néanmoins arrangent ſi mal leurs paroles & leurs periodes, & embarraſſent tellement leur ſtile, qu'à peine conçoit-on ce qu'ils veulent dire.

Les plus belles expreſſions deviennent baſſes, lorſqu'elles ſont prophanées par l'uſage de la populace qui les applique à des choſes baſſes. L'application qu'elle en fait, attache à ces expreſſions une certaine idée de baſſeſſe ; de ſortequ'on ne peut s'en ſervir ſans ſouiller, pour ainſi dire, les choſes que l'on en revêt. Ceux qui écrivent poliment, évitent avec ſoin ces expreſſions, & c'eſt de là en partie que vient ce changement continuel dans la langage,

Ut ſylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt ; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.

Les

Les personnes de qualité, & les savans tâchent de s'élever au dessus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expressions qu'elle gâte par le mauvais usage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils estiment la qualité; ainsi on voit qu'en très-peu de tems les mots que les riches ou les savans bannissent de leur conversation, ne sont ensuite reçûs de personne. Ils sont obligez de quitter la Cour & les villes, & de se retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des païsans.

Mais enfin, outre cette exactitude à garder les loix de l'usage, & ce soin à n'employer que des façons de parler pures; il faut avouër que ce qui éleve au dessus du commun ceux qu'on admire, est un certain Art, ou un bonheur qui leur fait trouver des expressions riches & ingenieuses pour dire ce qu'ils pensent. Avec un peu de soin & d'étude on évite la censure des Critiques; mais on ne peut plaire que par un bonheur qui est très-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles suivantes: *C'est à Cadm[illegible]e la Grece est redevable de l'invention des caracteres: c'est de lui qu'elle a appris l'Art de l'Ecriture.* On ne peut, dis-je, blâmer cette expression, mais on est charmé lorsqu'on entend la même chose exprimée de cette maniere noble & spirituelle;

C'est de lui que nous vient cet Art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce choix d'expressions riches & heureuses, fait ce qu'on appelle *l'élegance*; mais outre cela, pour rendre un discours élegant, il est néceſſaire que l'on y fasse appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles statuës qu'on appelle en La-

tin *Elegantia ſigna*. Cette facilité plaît à la vûe, en ce qu'elle imite de plus près la Nature, dont les operations n'ont rien de gêné. Les ſtatuës groſſieres dont les membres ſont roides, & collez les uns contre les autres, *rigentia ſigna*, choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on reſſent une partie de ſa peine. S'il s'exprime d'une maniere naturelle & facile, de ſorte qu'il ſemble que chaque mot ſoit venu prendre ſa place, ſans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cela plaît infiniment. La vûe d'un homme qui ſe jouë, relache en quelque maniere l'eſprit de ceux qui le voyent.

Cette facilité ſe fait ſentir dans un ouvrage lorsque l'on ſe ſert d'expreſſions naturelles; que l'on évite celles qui ſemblent recherchées, & qui portent les marques ſenſibles d'un eſprit qui fait les choſes avec peine. Ce n'eſt pas que pour ſe ſervir de termes naturels & propres, il ne ſoit beſoin de travail; mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut ſe donner la torture en compoſant ſi l'on veut bien faire, mais il faut que le Lecteur conçoive, à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit, qu'on étoit de fort boune humeur lorſqu'on écrivoit. *Ludentis ſpeciem dabit, & torquebitur.* Autant qu'on le peut, & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à ſon diſcours le tour libre des converſations. Lorſqu'une perſonne parle avec un air facile & enjoué, cela ne ſert pas peu à faire entrer dans ſes ſentimens; le plaiſir de ſa converſation rend les choſes aiſées.

CHA-

CHAPITRE XIX.

De la perfection des langues. L'Hebraïque a été parfaite dès sa premiere origine : C'est à elle que toutes les autres doivent leur premiere perfection. Quand, & comment la Grecque s'est perfectionnée.

NOus avons compris dans ce premier Livre ce qu'il y a de plus essentiel à l'Art de parler ; ses principales regles sont fondées sur la Raison ; ce n'a donc été que lorsque les hommes ont commencé d'être raisonnables, que les langues se sont poliës & perfectionnées : qu'il s'est trouvé des personnes d'esprit qui les ont cultivées : qui ont consulté la Raison sur les manieres de s'exprimer clairement & noblement. Puisqu'Adam avoit été créé raisonnable, sage, on ne peut pas douter qu'il n'ait parlé raisonnablement & sagement : ainsi la langue qui est l'Hebraïque, fut parfaite dès sa premiere origine.

Dans le temps que Moïse écrivoit en Hebreu, le Grece étoit un païs barbare, & tel que pouvoit être l'Amerique lorsque nos Navigateurs la découvrirent. Toute l'Antiquité témoigne que ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'usage des lettres. Les uns le font Egyptien, les autres Phenicien ; mais tous conviennent que ce fut de la Phenicie qu'il alla en Grece, & que les lettres qu'il donna aux Grecs étoient Pheniciennes. Il auroit fallu dire qu'elles étoient Hebraïques, car les noms des lettres de l'Alphabet Grec sont les mêmes que ceux de l'Alphabet Hebreu ; & ce qui démontre que ce ne sont pas les Grecs qui ont donné cet Alphabet aux Hebreux, c'est que ces noms en Grec ne signi-

fient rien, & qu'en Hebreu, ou dans la langue Phenicienne, ils ont une signification : comme Plutarque le remarque. Ainsi ils sont barbares au regard des Grecs, & naturels aux Hebreux. Une autre preuve, c'est que les Grecs s'étant servis de l'Alphabet pour compter, quand ils ont cessé de se servir de quelques-unes des lettres Hebraïques pour conserver aux autres leur valeur, ils ont substitué un signe en la place de l'ancienne lettre; par exemple, après avoir rejetté *le vau*, qui est le digame Eolique, & la lettre F des Latins, ils ont mis en sa place cette notte ϛ pour signe du nombre six, dont le *vau* Hebreu est le signe, étant la sixieme lettre de l'Alphabet Hebraïque. De même ayant rejetté le *Tzade*, & le *Koph* des Hebreux, ils ont substitué des signes des nombres que marquoient ces lettres, afin que les suivantes conservassent leur premiere valeur. C'est donc une verité constante que l'Alphabet Grec a été formé sur l'Alphabet Hebreu. Or, comme nous l'avons remarqué, les langues ne se sont perfectionnées que quand on a commencé de les écrire: c'est donc à l'Hebreu que les Grecs doivent la premiere perfection de leur langue, qui ne pouvoit être que très-grossiere avant l'arrivée de Cadmus dans la Grece, vers le tems que la République Judaïque étoit gouvernée par des Juges. La Grece avoit été entierement barbare jusques à ce tems-là, pendant deux mille cinq cens ans, ou deux mille six cens.

Cadmus porta la Science des Egyptiens chez les Grecs; au moins leur donna-t-il plusieurs connoissances qu'ils n'avoient point; il leur donna des loix; il les assembla; il les gouverna. Ce fut vers ce tems-là qu'ils commencerent d'obéïr à des Princes, de bâtir des Villes. L'Histoire Grecque nous apprend que la Grece eut differens Princes, qu'il se forma differens Etats, differentes Républiques.

De

De là eſt venu que tous les Grecs ayant conçû de l'amour pour l'éloquence, & chacun travaillant à polir la langue de ſon païs, la langue Grecque ſe parla differemment. Il ſe forma pluſieurs dialectes, ou differentes manieres de parler : chaque peuple ſe fit des termes. Les principales dialectes furent l'Attique, l'Ionique, la Dorique, l'Eolienne. La Grece n'eſt pas fort étenduë : les Atheniens, les Ioniens, les Doriens, les Eoliens ne ſont pas éloignez les uns des autres ; ainſi le commerce qu'ils avoient enſemble faiſoit que toutes ces dialectes, ou manieres de parler ne leur étoient pas inconnuës ; leurs Ecrivains purent donc prendre la liberté de ſe ſervir de toutes les dialectes, de tous les termes de chaque Etat, ce qui donna une merveilleuſe fecondité à leur langue.

Ce qui contribua particulierement à dégroſſir & à polir la langue Grecque, & la rendre la plus capable de toutes les langues d'exprimer toutes choſes avec énergie, & harmonieuſement, ce fut l'amour qu'ils eurent pour la Muſique. Les inſtrumens de Muſique furent en uſage parmi eux de fort bonne heure. Ce n'étoient pas ſeulement des airs qu'ils chantoient en pinçant leurs Luts, ou Guitares. En touchant les cordes ils prononçoient des paroles, & il paroît que leurs premiers Docteurs, Philoſophes, Theologiens, Hiſtoriens, étoient des Poëtes ou des Chantres. Dans le premier Livre de l'Odyſſée, Phenix chanta ſur ſa Guitarre les actions des Dieux & des hommes, comme le font les Chantres :

Ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τά τε κλείουσιν ἀοιδοί.

Les Muſiciens chantoient ainſi les faits des Heros. Ils expliquoient la Religion, ſes Myſteres, la Genealogie des Dieux. Ils rendoient raiſon de ce qui s'obſerve dans le Ciel. Ce n'eſt point une conjecture

jecture en l'air. Strabon en parlant d'Homere dans
„ le premier Livre de sa Géographie, après avoir
„ dit qu'il y a deux especes ou sortes de discours étu-
„ diez, l'un mesuré, & l'autre libre, c'est-à-dire que
„ tout discours est Vers ou Prose: il soutient, que les
„ premieres pieces étudiées furent des Vers: πρώτιστα
„ γὰρ ἡ ποιητικὴ κατασκευὴ παρῆλθεν εἰς τὸ μέσον.
„ Que les Vers ayant plû, Cadmus, Pherecydes,
„ Hecatœus qui écrivirent en Prose, conserve-
„ rent les manieres des Poëtes, à la reserve des me-
„ sures. Strabon ajoute que ceux qui écrivirent après
„ eux, quittant davantage les manieres Poëtiques,
„ changerent enfin entierement le premier stile, &
„ reduisirent la Prose à l'état où elle est, l'ayant dé-
„ gradée, comme si on changeoit le stile Tragique
„ dans celui de la Comedie. Dire & chanter, c'é-
„ toit autrefois la même chose, ce qui montre que
„ la Poësie est la source de l'éloquence. (C'est toû-
„ jours Strabon qui parle.) Tous les Vers étoient
„ des chants, on ne les recitoit qu'en chantant; d'où
„ vient que toutes les pieces de Poësies se nomment
„ chant, *Rapsodie*, *Tragedie*, *Comedie*, ce mot Grec
„ ᾠδὴ signifiant *chant*. Enfin Strabon dit que le nom
„ Grec πεζὸς qu'on donne à la Prose (en Latin elle
„ se nomme *pedestris*,) est une preuve que les dis-
„ cours écrits, de Poëtiques qu'ils étoient autrefois,
„ élevez, & comme portez dans un chariot, ont été
„ abbaissez. & reduits à marcher à pied.

Ce passage de Strabon étoit trod considerable pour ne le pas rapporter tout entier. Il est facile de comprendre comment les Poëtes purent changer la langue Grecque, en la perfectionnant, & en faire comme une nouvelle langue toute differente de ce qu'elle étoit dans sa premiere origine. Le plaisir de la Musique rend indulgents ceux qui écoutent. On souffre que les Musiciens prennent la liberté de couper, d'allonger le discours, selon que cela s'ac-

com-

commode avec leur chant. Ces premiers Historiens, Theologiens, Philosophes, qui étoient ensemble Poëtes & Musiciens, furent les maîtres de la langue. Ils la polirent comme il leur plut; ainsi en peu de tems ils en firent le langage le plus parfait. Ailleurs c'est l'usage qui a été le maître de la langue. C'est un tyran, comme nous l'experimentons en France, qui souvent commande sans raison, à qui il faut obéïr aveuglément. Pour bien parler François il faut parler comme on parle. Nos Poëtes mêmes n'ont guere plus de liberté que ceux qui écrivent en prose. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un Poëte employe dans ses vers un terme, une expression hors de l'usage, & qu'il paroît que c'est pour attraper une rime, on ne peut le souffrir ni lui, ni ses vers.

Ce n'étoit pas cela dans la Grece, sur tout dans les premiers tems. Les savans furent les maîtres d'ajouter à un mot des lettres, d'en retrancher, de l'allonger, de le couper. La Grece eut des esprits excellens qui voyageoient en Egypte, en Phenicie, de tous côtez, pour profiter de la doctrine & des experiences de tous les peuples. En toutes choses ils étudioient la Raison: ils écoutoient ce qu'elle prescrit. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils reüssirent. Ils se formerent un goût admirable pour l'éloquence, pour les arts. Aussi tout ce qu'on a pû faire dans la suite des tems, c'est de les imiter. Nous n'avons ni Peintre, ni Sculpteur qui les ait surpassez. Les Architectes n'ont réussi qu'autant qu'ils ont suivi les belles proportions que la Grece avoit trouvées. On voit dans la conduite des poëmes Epiques & Dramatiques, combien les Grecs sont raisonnables. Toute la Grece avoit un amour, une estime infinie pour ceux qui réüssissoient, & une déference entiere. Une langue qui a donc été formée avec une pleine liberté & autorité par

des Maîtres si raisonnables, comment n'auroit-elle pas été la plus parfaite ?

Toutes les autres langues ne se sont perfectionnées dans la suite, que lorsque les Ecrivains ont pris les Grecs pour modeles de l'art de bien écrire. On peut dire que la langue Grecque étoit déja dans sa perfection du tems d'Homere, trois mille ans après la création du monde, lorsque Salomon regnoit en Judée. Rome fût bâtie environ deux cens cinquante ans après ce tems-là. Alors la langue Latine étoit fort grossiere. Ce ne fut que dans le sixieme siecle depuis que cette ville fut bâtie, qu'elle eut des Poëtes considerables, Livius, Nevius, Plaute. Ils tâchoient d'imiter les Grecs; ils ne faisoient presque que traduire en Latin leurs ouvrages. Ceux qui vouloient profiter voyageoient dans la Grece, y demeuroient long-tems pour y acquerir la connoissance des arts, c'étoit la fin de leur voyage. *Ad mercaturam bonarum artium*, comme parle Ciceron. Enfin la langue Latine a acquis sa perfection sous ce Prince des Orateurs, & sous le siecle d'Auguste, après la mort duquel la langue ne fit plus que se gâter, & perdit son éclat, aussi-bien que l'Empire Romain son lustre & sa grande puissance. On n'eut plus le bon goût de Ciceron, de Virgile, d'Horace. On ne consulta plus, comme ils le faisoient, le bon sens; au moins on ne le fit pas avec tant de soin, ni tant de succès. Les peuples qui ruinerent l'Empire Romain, & se mirent en leur place, étoient grossiers, barbares. Ce fut Ulphilas qui apprit aux Goths l'usage des lettres vers la fin du quatrieme siecle. Ils étoient encore barbares quand ils se jetterent sur l'Empire Romain. Vers ce tems-là il se fit plusieurs Etats, plusieurs Royaumes du débris de cet Empire. Il s'y forma des langues particulieres que chacun tâcha de polir. Dans le siecle passé, communément nos habiles ne s'ap-

pliquoient qu'à bien écrire en Latin. Notre langue ne s'est perfectionnée que dans ce siecle, où nos écrivains s'étant défaits des mauvais préjugez qu'on avoit contre la bonne éloquence, & formé le goût, lisant les Auteurs Grecs & Latins, ils ont rendu le François si beau, si clair, si coulant, que quoiqu'il n'ait pas tous les grands avantages de la langue Grecque & de la Latine, il engage tous les étrangers à l'étudier. On imprime, & on lit hors de France nos bons Auteurs François. A quoi doit-on cette perfection de notre langue, qu'à ce soin qu'ont eu enfin nos Auteurs d'examiner leurs compositions à la lumiere de la Raison, & de chercher les veritables fondemens de l'Art de parler?

Il est important pour l'honneur de la Religion, qu'on soit bien persuadé que c'est aux Hebreux que les Grecs doivent leur premiere politesse. Herodote le declare nettement; car après avoir dit que ce fut Cadmus qui apporta les Lettres & les Sciences dans la Grece, il ajoute qu'avant lui les Grecs n'avoient point l'usage des lettres: que les premieres dont ils se servirent étoient Pheniciennes; & qu'ils en changerent le son & la figure dans la suite du tems. Selon Pausanias les Grecs écrivoient de droit à gauche, preuve que c'est des Hebreux qu'ils avoient appris l'écriture. Il parle (*Liv.* 5.) d'une Statuë ancienne où le nom d'Agamemnon étoit ainsi écrit de droit à gauche. Cette ancienne maniere n'avoit donc changé que depuis la prise de Troie. Il dit avoir vû dans une ancienne Arche ou Coffre, qui se gardoit religieusement dans un Temple, une Inscription dont les caracteres étoient rangez comme des sillons, qui recommençoient où ils finissoient, tantôt de droit à gauche, tantôt de gauche à droit; maniere dont nous avons parlé ci-dessus.

LA



LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Les mêmes choses peuvent être conçues differemment : ce que la parole, qui est l'image de l'esprit, doit marquer.

SI les hommes concevoient toutes les choses qui se presentent à leur esprit simplement comme elles sont en elles-mêmes, ils en parleroient tous de la même maniere. Tous les Geometres tiennent le même langage, quand ils démontrent ce Theorême : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.* Il se servent des mêmes expressions, parce que la nature nous détermine à parler comme nous pensons, & que quand on pense de même, on tient le même langage. Mais il s'en faut bien que toutes les pensées des hommes soient semblables, c'est-à-dire qu'ils regar-

gar-

gardent toutes choses d'une même façon. Ils en jugent differemment, & selon le bien ou le mal qu'ils y découvrent, ou qu'ils croyent y découvrir; ils ont differens mouvemens de mépris ou de haine, d'amour ou d'aversion, qui font que chacun a des idées differentes. La même chose ne paroît jamais la même à toutes les hommes. Elle est aimable aux uns, les autres ne la peuvent regarder qu'avec des sentimens d'aversion. Après qu'on a une fois regardé un homme comme son ennemi, on ne prend plus plaisir à considerer ses bonnes qualitez. Cette consideration augmenteroit la douleur qu'on a de le voir opposé à ses prétentions, parce qu'elle feroit voir sa puissance. On prend donc plaisir au contraire de se former des idées extraordinaires de ses défauts. On trouve de la satisfaction à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts se presentent sous une forme monstrueuse; comme ses vertus paroissent toutes petites & imparfaites: l'on ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'est pas encore assez; à l'occasion de ses imperfections dont on s'occupe volontiers, parce que nous voulons toûjours justifier nos passions, on se represente tous ceux qui se sont signalez par leurs crimes: joignant ainsi dans sa pensée cet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La finesse des renards, la malice des serpens, l'avidité des loups, la cruauté des tygres, la fureur des lions, ne manquent point de venir à l'esprit: de sorte qu'on se forme une image terrible de cette personne dont on a fait l'objet de son aversion & de sa colere.

Je fais ici ce que feroit un Peintre qui n'enseigne pas à son éleve ce que les choses doivent être pour qu'elles soient parfaites, mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien representer telles qu'elles sont. Ce n'est pas à un Rheteur à former l'esprit & le cœur

de-

de celui qui étudie la Rhetorique, & à lui apprendre qu'il ne doit pas concevoir les choses autres qu'elles sont, qu'il n'en doit avoir que des idées raisonnables, & qu'il ne lui est pas permis d'entretenir dans son cœur des mouvemens injustes. Cela n'est pas du ressort de sa profession. Tout ce qu'il doit faire, c'est de l'avertir que si ses pensées ne sont pas reglées, si le jugement qu'il fait des choses est extravagant, le discours qui en fera la peinture, fera paroître son extravagance. Je puis néanmoins faire cette reflexion, qu'il n'est pas possible que nous regardions indifferemment toute sorte de choses. Les passions ne sont mauvaises que par le mauvais usage qu'on en fait. Elles nous ont été données par l'Auteur de la Nature pour nous mouvoir vers le bien, & pour fuir le mal. C'est une lâcheté de regarder le bien froidement sans s'y porter, & de considerer le mal sans horreur & sans un violent desir de le fuir. Ainsi il n'y a qu'une ame molle, & qui n'a aucun sentiment de la Nature, qui puisse être indifferente à l'égard de toutes choses bonnes ou mauvaises. Une ame genereuse qui a du feu, s'excite selon la qualité de l'objet qui l'occupe ; elle en conçoit les idées qu'il en faut avoir, & elle ressent les mouvemens qui ne manquent point de suivre lorsque la nature est vive, & qu'elle est bien reglée ; de sorte qu'il se fait une image dans son esprit, où les choses se trouvent representées avec les traits qui leur sont propres, & avec leurs couleurs naturelles.

Les hommes qui ont été faits les uns pour les autres, imitent ce qu'ils voyent faire. Il y a une merveilleuse sympathie entre eux. Ils sont comme liez les uns aux autres. Un enfant prononce sans peine les mots qu'il entend prononcer. Si on entend chanter, on prend le ton que celui qui chante le plus fort, oblige les autres de prendre. Il faut

faire

faire des efforts pour ne pas ſuivre ceux qui vont devant nous, & pour ne pas marcher avec eux de compagnie. Je dis cela pour faire comprendre que tout le ſecret de la Rhetorique, dont la fin eſt de perſuader, conſiſte à faire paroître les choſes telles qu'elles nous paroiſſent; car ſi on en fait une vive image ſemblable à celle que nous avons dans l'eſprit, ſans doute que ceux qui la verront, auront les mêmes idées que nous; qu'ils concevront pour elles les mêmes mouvemens, & qu'ils entreront dans tous nos ſentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le ſecours de la parole on peut faire une image de notre eſprit, où l'on voye la forme de nos penſées, c'eſt-à-dire, comment on peut faire que les choſes qui ſont la matiere du diſcours, ſoient repreſentées avec les traits & avec les couleurs ſous leſquelles nous voulons qu'elles ſoient vûes.

Il eſt certain que nous parlons ſelon que nous ſommes touchez. Les mouvemens de l'ame ont leurs caracteres dans les paroles, comme ſur le viſage. Le ton de la voix, & le tour qu'on prend, fait connoître de quelle maniere on regarde les choſes dont on parle, le jugement qu'on en fait, & les mouvemens dont on eſt animé à leur égard. Ce ſont ces caracteres qu'il faut étudier & dans la pratique du monde, & dans les livres. Les Auteurs qui excellent dans ces manieres vives de peindre les mouvemens de l'ame, n'ont réuſſi que parce qu'ils ont obſervé ce que chacun fait, & de quelle maniere on parle dans l'émotion. On donne de grandes loüanges à Ariſtote pour avoir marqué dans ſa Rhetorique le caractere de chaque paſſion, & les mœurs de chaque âge, de chaque condition. Je conſens qu'il merite ces loüanges; mais je ſoutiens qu'il eſt plus utile de s'étudier ſoi-même, & remarquer comme chacun parle & agit. On profite

fire bien davantage lorsqu'on lit le quatrième Livre de l'Eneide, où l'on voit des peintures naturelles des passions; ou que sans s'amuser à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une passion qu'après l'avoir vûe en original, c'est-à-dire, qu'après avoir étudié ceux qui étoient animez de cette passion. Les Auteurs se trompent, & ce qui fait qu'on est peu touché en lisant leurs Livres, c'est qu'ils ne peignent pas les mouvemens qu'ils veulent inspirer, avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs, des paroles magnifiques, ils rejettent les expressions ordinaires qui sont pourtant les traits naturels de ces mouvemens; c'est-à-dire, que lorsqu'on est ému, on ne parle point comme ils le font. Il en est des figures que les Declamateurs employent, comme de ces raisonnemens en forme des Philosophes qui dégoûtent, parce que ce n'est point la maniere naturelle de raisonner. Il faut encore remarquer que quoique les hommes sages n'entrent pas sans de grands sujets en des mouvemens de colere impetueux, cependant ils ne parlent jamais sans quelque feu; c'est pourquoi dans l'Histoire même, l'on ne doit point raconter les choses froidement. Il y a des tours figurez de conversation: quand on les fait prendre, la Lecteur ne croit pas lire un Livre; il croit voir les choses, ou qu'un homme vivant lui raconte ce qu'il lit.

Tous ces traits qui peignent les mouvemens de notre ame, l'estime, le mépris, la haine, l'amour, consistent en trois choses: Premierement, dans le ton; il y a un ton railleur & de mépris; il y a un ton d'admirateur. Dans l'empressement de trouver la verité, ou de la faire connoître, on presse ceux à qui on parle, de la déclarer. On leur fait de vives interrogations d'un ton animé. En second lieu,

lieu, on donne un tour extraordinaire, tout different de celui qu'ont les paroles d'un homme tranquille. Enfin, comme nous allons voir dans le Chapitre suivant, dans les grands mouvemens on employe des mots extraordinaires, parce que la passion nous fait concevoir les choses tout autres qu'elles ne paroissent quand on les considere tranquillement.

CHAPITRE II.

Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les differentes faces sous lesquelles l'esprit peut se presenter une même chose. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes, dont on explique ici la nature & l'invention.

LA fecondité de l'esprit des hommes est si grande, qu'ils trouvent steriles les langues les plus fecondes. Ils tournent les choses en tant de manieres, ils se les representent sous tant de faces differentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverses formes de leurs pensées. Les mots ordinaires ne sont pas toujours justes, ils sont ou trop forts, ou trop foibles. Ils n'en donnent pas la juste idée qu'on en veut donner. C'est neanmoins ce que ceux qui parlent avec art recherchent avec plus d'empressement; car c'est en cela que consiste l'éloquence. On prend les sentimens de ceux qui nous parlent, lorsque leurs paroles les marquent vivement, comme nous l'avons remarqué. Si l'on veut donc exprimer les sentimens d'estime & d'amour qu'on a pour la chose dont on parle, il ne faut employer aucun terme qui ne con-

tri-

tribuë à donner des idées de grandeur & de perfection : c'est-à-dire qu'il faut choisir des termes qui fassent paroître cette chose grande & parfaite. Ce choix demande un grand discercement ; ceux qui n'ont qu'un mediocre genie, se contredisent à tous momens. Il y a dans leurs discours cent choses qui sont contraires à leur dessein, qui font pleurer lorsque leur principal dessein est de faire rire, & qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils avoient entrepris de faire estimer. Celui qui fait attention à ce défaut, & qui tâche de l'éviter, trouve steriles les langues les plus fecondes. Ainsi pour exprimer exactement ce qu'il pense, il est obligé de se servir de cette adresse dont on use quand ne sachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer, on le fait par des signes & par des circonstances qui sont tellement attachées à sa personne, que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom propre. C'est un soldat, dit-on, c'est un un Magistrat, c'est un petit homme.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus.

Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaison, ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un soldat, on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme, on se souvient de ce ceux dans le visage desquels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut être exitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison.

Quand pour signifier une chose on se sert d'un mot qui ne lui est pas propre, & que l'usage avoit appliqué à un autre sujet ; cette maniere de s'expliquer est figurée, & ces mots qu'on transporte de la

la chose qu'ils signifient proprement, à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement, sont appellez Tropes, c'est-à-dire termes dont on change & on renverse l'usage; comme ce nom *Tropes*, qui est Grec, le fait assez connoître, *τρέπω*, *verto*. Les Tropes ne signifient les choses ausquelles on les applique, qu'à cause de la liaison & du rapport que ces choses ont avec celles dont ils sont le propre nom; c'est pourquoi on pourroit compter autant d'especes de Tropes, que l'on peut marquer de differens rapports; mais il a plû aux premiers Maîtres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

CHAPITRE III.

Liste des especes de Tropes qui sont les plus considerables.

METONYMIE.

JE donne, entre les especes de Tropes, la premiere place à la *Metonymie*, parce que c'est le Trope le plus étendu; & qui comprend sous lui plusieurs autres especes. *Metonymie* signifie un nom pour un autre. Toutes les fois qu'on se sert d'un autre nom que de celui qui est propre, cette maniere de s'exprimer s'appelle une Metonymie; comme quand on dit: *Cesar a ravagé les Gaules; tout le monde lit Ciceron; Paris est allarmé*; il est évident que l'on veut dire que l'armée de Cesar a ravagé les Gaules; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron; Que le peuple de Paris est dans une grande crainte. Il y a une si grande liaison entre le Chef & son armée, entre un Auteur & ses écrits, entre une ville & ses citoyens, qu'on ne peut

peut penser à l'un, que l'idée de l'autre ne se presente aussi-tôt. Ainsi ce changement de nom ne cause aucune confusion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* est une espece de Metonymie, par laquelle on met le nom du tout pour celui de la partie, ou celui de la partie pour le nom du tout: comme quand on dit *l'Europe*, pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *rossignol* pour un oiseau en general, ou *oiseau* pour *rossignol*; *arbre* pour une espece d'arbre en particulier, ou une espece d'arbre pour toutes sortes d'arbres. On dira: La peste est en Angleterre, quoi qu'elle ne soit qu'à Londres; qu'elle est à Londres, quoi qu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un rossignol en particulier, d'un chêne en particulier: Voilà un bel oiseau: voilà un bel arbre: se servant avec cette liberté du nom de la partie pour signifier le tout, & du nom du tout pour signifier la partie.

On rapporte à cette espece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne sait pas précisément. On dira: Cette maison a cent belles avenuës lorsqu'elle en a plusieurs, & qu'on n'en sait pas le nombre. Quand aussi pour faire un compte rond, on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dix-neuf ans, trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espece de Metonymie. Elle se fait lorsqu'on applique le nom propre d'une

d'une chose à plusieurs autres ; ou au contraire lorsque l'on donne à quelque particulier un nom commun à plusieurs. Sardanapale étoit un Roi voluptueux ; Neron un Empereur cruel ; c'est par Antonomase qu'on appellera un voluptueux un *Sardanapale*, & que l'on donnera le nom de *Neron* à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poëte, de Philosophe sont des noms communs, & qui se donnent à tous ceux qui sont d'une même profession : cependant on applique ces mots à des particuliers, comme s'ils leur étoient propres. On dit, parlant de Ciceron, l'Orateur donne ce précepte dans sa Rhétorique. Le Poëte a fait la description d'une tempête dans le premier Livre de son Æneïde, pour dire ; Virgile a fait, &c. Le Philosophe l'a démontré dans sa Metaphysique, au lieu de dire, Aristote l'a démontré. Dans chaque état ceux qui y excellent par-dessus le commun, s'en approprient aussi la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on parle de l'éloquence, on pense facilement à Ciceron, & par consequent l'idée d'Orateur & de Ciceron se lient, de sorte que l'une suit l'autre.

METAPHORE.

LEs Tropes sont des noms que l'on transporte de la chose dont ils sont le nom propre, pour les appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'indirectement ; ainsi tous les Tropes sont des *Metaphores*, car ce mot qui est Grec, signifie translation. Cependant on donne le nom de Metaphore par Antonomase à une espece de Trope, & pour lors on définit la Metaphore un Trope, par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur Royaume, parce que, comme le Chef commande

à tous les membres du corps, les Rois commandent à leurs sujets. L'Ecriture Sainte appelle élegamment le Ciel durant une secheresse, un Ciel d'airain. On dit d'une maison qu'elle est riante, lorsque la vûe en est agreable, & semblable en quelque maniere à cet agrément qui paroît sur le visage de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie se fait lorsqu'en parlant on semble dire toute autre chose que ce que l'on dit en effet, comme l'étymologie de ce mot le marque. C'est une continuation de plusieurs Methaphores, comme dans cette Allegorie que fait Isaïe chap. 5. *Mon bien aimé avoit une vigne sur un lieu élevé, gras & fertile. Il l'environna d'une haïe, il en ôta les pierres, & la planta d'un plan très-rare & excellent: il bâtit un Tour au milieu; & il y fit un pressoir: il s'attendoit qu'elle porteroit de bons fruits; & elle n'en a porté que de sauvages. Maintenant donc, vous habitans de Jerusalem, & vous hommes de Juda, soyez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aye point fait? Est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais? Mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vas faire à ma vigne. J'en arracherai la haie, & elle sera exposée au pillage: je détruirai tous les murs qui la défendent, & elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai toute deserte, & elle ne sera point taillée, ni labourée: Les ronces & les épines la couvriront; & je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.* Ce qu'Isaïe ajoute fait assez connoître que ce discours est une Allegorie. *La vigne*, dit-il, *du Seigneur des armées est la maison d'Israël, & les hommes de Juda étoient le*

le plan auquel il prenoit ses délices : J'ai attendu qu'ils fissent des actions justes. Saint Prosper nous donne l'exemple d'une Allegorie qui est encore fort éloquente, lorsqu'il décrit les effets de la Grace :

C'est elle qui suivant son immuable loi,
Seme en l'esprit ce grain dont doit naître la foi,
Lui fait prendre racine, & par ses douces flames
Fait pousser puissamment son germe dans nos ames.
C'est elle qui d'enhaut veille pour le nourrir,
Qui le garde sans cesse, & qui le fait meurir.
Elle a soin que l'yvraie, ou les âpres épines
N'étouffent en croissant ses semences divines ;
Qu'un vent de complaisance, un soufle ambitieux
Ne renverse l'épi qui monte vers les cieux ;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraine avec soi dans le torrent des vices :
Qu'un lâche amour de l'or ne le seche au dedans
Par l'invisible feu de ses desirs ardens ;
Ou que, lorsqu'élevé sur sa tige superbe,
Il dédaigne de loin la bassesse de l'herbe,
Un tourbillon d'orgueil, comme un foudre soudain,
Ne lui donne en sa chute une honteuse fin.

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes les Metaphores des mêmes choses dont on a emprunté les premieres expressions. Ce que vous voyez que Saint Prosper observe exactement, prenant toutes ces Metaphores des choses qui regardent les bleds. Quand ces Allegories sont obscures, & qu'on n'apperçoit pas d'abord le sens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent être appellées Enigmes, telle qu'est celle-ci. Le Poëte décrit les agitations du sang pendant la fievre.

Ce sang chaud & bouillant, cette flame liquide,
Cette source de vie à ce coup homicide,
En son lit agité ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit arroser.
Dans ses canaux troublez sa course vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde.

Ce dernier Vers particulierement est fort Enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roi est le cœur qui est le principe de la vie, par lequel tout le sang du corps passe continuellement. Il faut faire reflexion sur ce qu'on dit que l'homme est un petit monde.

LITOTE.

LItote ou *diminution* est un Trope par lequel on dit moins qu'on ne pense, comme quand on dit: *Je ne puis vous loüer :* laquelle expression est la marque d'un reproche secret. *Je ne méprise pas vos présens:* au lieu de dire : Je les reçois volontiers,

On peut rapporter à cette figure les manieres extraordinaires de représenter la bassesse d'une chose, comme le fait Isaïe en représentant ce qu'est le monde entier au regard de la grandeur de Dieu, chap. 40. *Qui est celui*, dit-il, *qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main ; & qui la tenant étenduë, a pesé les cieux ? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pese les montagnes, & met les collines dans la balance ?* Et dans le même Chapitre ce Prophete parlant encore de la grandeur de Dieu : *C'est lui*, dit-il, *qui s'assied sur le globe de la terre, & qui voit tous les hommes qu'elle renferme comme des sauterelles ; qui a suspendu les cieux comme une toile, &*

qui les étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole est un Trope qui représente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la verité. On employe les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont ou trop foibles, ou trop forts; & qu'ils ne se trouvent pas proportionnez à notre idée: ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vitesse d'un excellent coureur; je dirai qu'il va *plus vite que le vent*. Si je parle d'une personne qui marche avec une extrême lenteur; je dirai qu'il marche *plus lentement qu'une tortuë*. On peut dire que ces expressions sont des mensonges; mais ces mensonges sont fort innocens, puisque leur fin c'est la verité; comme le dit Seneque: *In hoc omnis hyperbole extenditur ut ad verum mendacio veniat.* Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, font concevoir que la vitesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extrême, puisque l'on dit du premier, qu'il va *plus vîte que le vent*; & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une tortuë*. On pardonne ces excès; parce qu'en se servant de termes ordinaires, on ne diroit pas assez, il est à propos de dire plus que moins. *Conceditur amplius dicere, quia dici quantum est, non potest, meliusque ultra, quàm citra stat oratio.* C'est pourquoi Saint Jean n'a pas fait de difficulté de dire à la fin de son Evangile: *Jesus a fait tant d'autres choses, que si on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en écriroit.*

IRONIE.

IRonie est un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on pense; comme quand on appelle *homme de bien* une personne dont les vices sont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la personne à qui on fait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, font connoître la pensée de celui qui parle, comme lorsque le Prophete Elie disoit aux Prêtres de l'Idole de Baal, qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne les pouvoit entendre : *Criez plus haut, car votre Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un, ou il est en chemin, ou dans une Hôtellerie : il dort peut-être, & il a besoin qu'on le reveille.* L'effet de l'Ironie c'est de faire faire atention à la bassesse de celui qu'on veut faire mépriser, en lui donnant des loüanges, & disant des choses qui ne lui conviennent point, & ne font que preparer à sentir sa bassesse. Ce seroit un mensonge que l'Ironie, si le faux à sa faveur ne devenoit vrai, dit un celebre Auteur. C'est elle qui a introduit ce que nous appellons, *contre-verité*, & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse, que c'est une très-honnête personne; tout le monde entend ce qu'on dit, ou plûtôt ce qu'on ne dit pas, *intelligitur quod non dicitur.* Les *contre-veritez* sont ce que les anciens Rheteurs nommoient *Antiphrase.*

CATACHRESE.

CAtachrese est le Trope le plus libre de tous: on prend la liberté d'emprunter le nom d'une chose toute contraire à celle qu'on veut signifier; ne

ne le pouvant faire autrement ; comme lorsqu'on dit, *un cheval ferré d'argent.* La Raison rejette cette expression ; mais la necessité oblige de s'en servir. *Aller à cheval sur un bâton* ; *Equitare in arundine longa.* Un bâton n'est pas un cheval. Ces expressions enferment une contradiction , mais s'entendent bien.

Voilà les especes de Tropes les plus considerables ; & c'est à ces especes que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on se peut servir. Je n'ai pas prétendu enseigner la maniere d'en trouver. Outre que l'usage en fournit un très-grand nombre ; dans la chaleur du discours , on sait se servir de tout ce que l'imagination présente : & comme dans la passion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adresse de s'armer de tout ce que l'on rencontre , *Furor arma ministrat* ; lorsque l'on a l'imagination échauffée , on se sert de tous les objets qui se trouvent dans la memoire pour signifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la Nature que l'on n'applique à la chose dont on parle , & qui ne fournisse des Tropes au besoin , lorsque les termes propres manquent.

CHAPITRE IV.

Les Tropes doivent être clairs.

C'Est particulierement dans les Tropes que consistent les richesses du langage. Aussi comme le mauvais usage des grandes richesses cause le dereglement des Etats , le mauvais usage des Tropes est la source de quantité de fautes que l'on commet dans le discours ; c'est pourquoi il est important de le bien regler. Premierement l'on ne doit employer

les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pû répréſenter qu'imparfaitement avec des termes ordinaires; & lorſque la néceſſité oblige de s'en ſervir, il faut qu'ils ayent ces deux qualitez; en premier lieu qu'ils ſoient clairs, & faſſent entendre ce qu'on veut dire, puiſque l'on ne s'en ſert que pour rendre le diſcours plus expreſſif. La ſeconde qualité, c'eſt qu'ils ſoient proportionnez à l'idée qu'ils doivent reveiller.

Trois choſes empêchent les Tropes d'être clairs, la premiere s'ils ſont tirez de trop loin, & pris de choſes qui ne donnent pas occaſion à l'ame de penſer d'abord à ce qu'il faut qu'elle ſe repréſente pour découvrir la penſée de celui qui parle: comme ſi on appelloit une maiſon de débauche, les ſyrtes de la jeuneſſe, on ne pourroit pénétrer le ſens de cette Metaphore, qu'après avoir rappellé dans ſa memoire que les ſyrtes ſont des bancs de ſable proche de l'Afrique fort dangereux, ce que tout le monde ne ſait pas; au lieu qu'en nommant cette maiſon l'écueil de la jeuneſſe, ce que l'on a voulu ſignifier, eſt auſſi-tôt apperçû. Il n'y a perſonne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a voulu dire.

Pour éviter ce défaut, on doit tirer les Metaphores de choſes ſenſibles qui ſoient ſous les yeux, & dont l'image par conſéquent ſe préſente d'elle-même ſans qu'on la cherche. En voulant indiquer une perſonne, dont le nom ne m'eſt pas connu, je me rendrois ridicule ſi je me ſervois de certains ſignes obſcurs qui ne donneroient aucune occaſion facile à ceux qui m'écouteroient, de ſe former une idée de cette perſonne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de ſoin dans la converſation, eſt recherché comme une vertu par un très-grand nombre d'Auteurs. Il y a des perſonnes qui prennent plaiſir à faire venir de loin toutes leurs Metaphores,

phores, & qui les empruntent de choses inconnuës, pour faire paroître leur érudition. S'ils parlent d'une Province, ils lui donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ses parties qui sera la moins connuë. Leurs Tropes viennent tous du fond de l'Asie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre savoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une personne par son nom, mais par celui de l'ayeul de ses ayeuls, faisant une vaine montre des connoissances qu'ils ont de l'Antiquité.

La Sagesse divine qui s'accommode à la capacité des hommes, nous donne un exemple dans les divines Ecritures de ce soin qu'on doit avoir de se servir des choses connuës à ceux qu'on instruit, lorsqu'il est question de leur faire comprendre quelque chose de difficile, Ceux qui ont l'esprit petit, & qui cependant osent critiquer l'Ecriture, condamnent les Methaphores & les Allegories qui y sont prises des champs, des paturages, des brebis, des chaudieres & des marmites. Ils ne prennent pas garde que les Israëlites étoient tous bergers, & qu'ainsi il n'y avoit rien qui leur fût plus connu que le ménage de la campagne, Les Prêtres, à qui l'Ecriture s'adressoit particulierement, étoient perpetuellement occupez à tuer des bêtes dans le Temple, à les écorcher, & à les faire cuire dans les grandes cuisines qui étoient autour du Temple. Les Ecrivains sacrez ne pouvoient donc pas choisir des choses dont les images se présentassent plus facilement à l'esprit des Israëlites.

2. L'idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre, qu'elles se suivent, & qu'en excitant l'une des deux, l'autre soit renouvellée. Ce défaut de liaison est la seconde chose qui rend

les Tropes obſcurs. Cette liaiſon eſt ou naturelle, ou artificielle. J'appelle liaiſon naturelle celle qui ſe trouve lorſque les choſes ſignifiées par les noms propres, & par les Metaphoriques, ont un rapport ſi naturel, qu'elles ſe reſſemblent, & qu'elles dépendent les unes des autres ; comme quand on dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ſes bras ſont forts: on peut appeller naturelle la liaiſon qui eſt entre ce Trope & ſon nom propre. J'appelle liaiſon artificielle celle qui a été faite par l'uſage. C'eſt la coûtume d'appeller un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter: c'eſt un terme uſité, la coûtume qu'on a de s'en ſervir dans ce ſens, fait que l'idée de ce mot *Arabe*, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaiſon artificielle eſt plûtôt apperçue qu'une liaiſon naturelle, parce que cette premiere ayant été établie par l'uſage, on y eſt accoûtumé.

3. L'uſage trop fréquent des Tropes eſt la troiſieme choſe qui les rend obſcurs. Les Metaphores les plus claires ne ſignifient les choſes qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore, ne ſe préſente point à l'eſprit qu'après quelque reflexion ; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on ſouhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ſes penſées. Mais quand nous condamnons le trop fréquent uſage des Tropes, nous parlons de ceux qui ſont extraordinaires. Il y en a qui ne ſont pas moins uſitez que les termes naturels ; ainſi ils ne peuvent jamais obſcurcir le diſcours.

L'on ne doit jamais ſe ſervir d'expreſſions Methaphoriques qui ne ſoient pas ordinaires, ſans y avoir preparé les Lecteurs. Un Trope doit être précedé de choſes qui les empêchent de prendre le change ; & la ſuite du diſcours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle

telle que présentent les termes que l'on employe. A moins que d'être extravagant, ou de vouloir prendre plaisir à n'être pas entendu, on ne continue point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre jusqu'à la fin, dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des signes naturels, & qui ne sont point équivoques. Comment savons-nous qu'une personne se jouë, & ne parle pas serieusement, sinon parce que nous l'avons vû serieux dans d'autres occasions ? Comment distingue-t-on un bâteleur qui fait le fou, d'avec un fou veritable ? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce bâteleur ne jouë ce personnage que pendant un peu de temps, & qu'un fou est toujours fou ? Quand donc on prétend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui est presque inouïe, à moins que quelque trait de politique ne l'obligeât à obscurcir son discours.

CHAPITRE. V.

Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable.

L'USAGE des Tropes est absolument nécessaire, parce que, comme nous avons dit, les mots ordinaires ne suffisent pas toujours. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire ; ces termes grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en feront qu'une peinture imparfaite :

mais disent que ce rocher semble *menacer le Ciel*; l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée de toute la Nature, l'idée de ce mot *menacer*, qui convient à un homme qui est au-dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire assez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toujours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a dessein de donner; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que pense l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *jusques aux Enfers*; si en parlant d'un rocher qui est peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur? Il faut sur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer, on ne fasse rire, si la Metaphore dont on se sert donnoit une idée ridicule, comme celle-ci: *Morte Catonis Respublica castrata est.*

Il y a mille moyens de temperer les expressions hardies dont on est quelquefois contraint de se servir. On y peut apporter ces adoucissemens: *Pour ainsi dire*; *si j'ose me servir de ces termes*; *pour m'exprimer plus hardiment*; prévenant ainsi le Lecteur, lorsqu'on a soin de sa reputation: car il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'une imagination déreglée. Ces grandes expressions sont les marques de nos jugemens & de nos passions. Lorsque les objets nous paroissent rares, & que nous

nous les jugeons tels, ſoit pour leur baſſeſſe, ſoit pour leur extrême grandeur, pour lors nous reſſentons des mouvemens d'eſtime ou de mépris, de haine on d'amour, que nous exprimons par des paroles proportionnées à notre jugement & à notre paſſion. Si le jugement que nous avons formé de ces objets eſt donc mal fondé, ſi les ſentimens que nous en avons conçûs ſont déraiſonnables, notre diſcours nous trahit, & découvre notre foibleſſe. Ainſi ce n'eſt pas aſſez que les Tropes ſoient proportionnez à nos idées; mais il faut que ces idées ſoient juſtes. Les hommes n'aiment que les grandes choſes; c'eſt pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour regle de leur art la ſatisfaction de leurs Lecteurs, affectent de n'employer que de grands mots, que de riches Metaphores, que des Hyperboles hardies; mais ils paroiſſent ridicules à ceux qui ſavent juger. Les perſonnes raiſonnables ne peuvent ſouffrir qu'un homme regarde d'un même œil les petites & les grandes choſes; que tout lui paroiſſe grand; qu'il eſtime auſſi-bien une bagatelle, que la choſe la plus ſerieuſe & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un ſtile égal.

Il faut néanmoins diſtinguer ſi c'eſt dans la paſſion qu'il parle; car c'eſt avec ſujet que Plutarque l'a dit, que la paſſion eſt comme un nuage, au travers duquel les choſes paroiſſent plus grandes. Ainſi les Hyperboles les plus hardies peuvent être proportionnées à l'idée de celui que la paſſion fait parler. Mais encore une fois, ſon idée doit être raiſonnable; c'eſt pour cela qu'on ne peut excuſer l'Hyperbole de l'Epigramme ſuivante de Martial ſur le Palais de Domitien: c'eſt une flatterie déraiſonnable.

Quand je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je soupire
De le voir ainsi limité.
Quoi! prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre?
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.

CHAPITRE VI.

Utilité des Tropes.

Les Tropes font une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image du foudre représente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine subjugue des Provinces entieres, la vitesse de ses conquêtes, & le bruit de sa reputation & de ses armes. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur faire concevoir ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles, qui sont agreables, parce qu'elles soulagent l'esprit, & l'exemptent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas sous les sens. C'est pourquoi les expressions Methaphoriques prises des choses sensibles, sont tres-frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuellement de Metaphores tirées de choses exposées à nos sens, comme nous l'avons déja remarqué. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres, pour faire comprendre au peuple sa puissance invisible & spirituelle par des choses sensibles & corporelles. Saint Augustin dit pour cette raison, que

que la sagesse de Dieu n'a pas dédaigné de joüer en quelque maniere avec nous qui sommes des enfans, aux paraboles & aux similitudes, *Sapientia Dei quæ cum infantiâ nostrâ parabolis & similitudinibus quodammodo ludere non dedignata est. Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cœlestia, terrestrium similitudine intelligerent.*

Une seule Metaphore dit souvent plus qu'un long discours. Quand on dit, par exemple, que *les sciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles*; cette seule Methaphore renferme un sens que plusieurs expressions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere aussi sensible. Outre cela par le moyen des Tropes on peut diversifier le discours. Parlant long-tems sur un même sujet, pour ne pas ennuyer par une repetition trop frequente des mêmes mots, il est bon d'emprunter les noms des choses qui ont de la liaison avec celle qu'on traite, & de les signifier ainsi par des Tropes qui fournissent le moyen de dire une même chose en mille manieres differentes.

La plûpart de ce qu'on appelle expressions choisies, tours élegans, ne sont que des Metaphores, des Tropes, mais naturels, & si clairs, que les mots propres ne le seroient pas davantage. Aussi nôtre langue, qui aime la clarté & la naïveté, donne toute liberté de s'en servir; & on y est tellement accoûtumé, qu'à peine les distingue-t-on des expressions propres, comme il paroît dans celles-ci qu'on donne pour des expressions choisies: Il faut que la complaisance *ôte à la severité ce qu'elle a d'amer*, & que la severité *donne quelque chose de piquant à la complaisance*, &c. La sagesse la plus austere *ne tient pas* longtems contre de grandes largesses, & les ames venales se laissent *éblouir* par l'éclat de l'or. Les dépits *délient* la lan-

langue des amans. Ces Metaphores ſont un grand ornement dans le diſcours; mais, comme je l'ai dit, il faut en uſer avec retenuë, autrement on tombe en ce qu'on appelle diſcours précieux, affecté, qui ne conſiſte que dans un mauvais uſage des Tropes, comme dans cette expreſſion d'une précieuſe ridicule, qui en parlant de ceux qui ont du goût & du diſcernement, diſoit *des gens qui ſavent faire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage, & par de chatouillantes approbations vous regaler de votre travail.* C'eſt le vice des petits genies, qui ne ſe pouvant diſtinguer par des penſées nobles, tâchent de le faire par des manieres de parler extraordinaires.

CHAPITRE VII.

Les paſſions ont un langage particulier. Les expreſſions qui ſont les caracteres des paſſions, ſont appellez figures.

OUTRE ces expreſſions propres & étrangeres que l'uſage & l'art fourniſſent pour être les ſignes des mouvemens de notre volonté auſſi-bien que de nos penſées, les paſſions ont des caracteres particuliers avec leſquels elles ſe peignent elles-mêmes dans le diſcours. Comme on lit ſur le viſage d'un homme ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; que le feu de ſes yeux, les rides de ſon front, le changement de couleur de ſon viſage, ſont les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de ſon ame; les tours particuliers de ſon diſcours, les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquillité, ſont les ſignes & les caracteres des agitations dont ſon eſprit eſt émû dans le tems qu'il parle.

Les

Les paſſions font que l'on conſidere les choſes d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame : Elles groſſiſſent les objets, elles y attachent l'eſprit ; ce qui fait qu'il en eſt entierement occupé, & que ces objets font preſque autant d'impreſſion ſur lui, qui les choſes mêmes. Les paſſions produiſent ſouvent des effets contraires ; elles emportent l'ame, & la font paſſer en un inſtant par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la conſideration d'un objet pour en voir un autre qu'elles lui preſentent ; elles la precipitent ; elles l'interrompent ; elles la tournent ; en un mot, les paſſions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents ſur la mer, qui tantôt pouſſent ſes eaux vers le rivage ; tantôt les font rentrer dans ſon ſein ; & preſque dans le même inſtant l'élevent juſqu'au Ciel, & ſemblent la faire deſcendre juſques au centre de la terre.

Ainſi les paroles repondant à nos penſées, le diſcours d'un homme qui eſt émû ne peut être égal. Quelquefois il eſt diffus, & il fait une peinture exacte des choſes qui ſont l'objet de ſa paſſion : il dit la même choſe en cent façons differentes. Une autre fois ſon diſcours eſt coupé, les expreſſions en ſont tronquées ; cent choſes y ſont dites à la fois : il eſt entrecoupé d'interrogations, d'exclamations ; il eſt interrompu par de frequentes digreſſions ; il eſt diverſifié par une infinité de tours particuliers, & de manieres de parler differentes. Ces tours & ces manieres de parler font auſſi faciles à diſtinguer d'avec les façons de parler ordinaires, que les traits d'un viſage irrité d'avec ceux d'un viſage doux & tranquille.

On voit facilement dans le diſcours de Didon combien elle eſt animée. Cette Reine parle à Enée après qu'il lui a déclaré ſa réſolution de quitter

Carthage, que les Dieux l'avoient obligé de prendre. Un de nos Poëtes la fait ainsi parler en François. *

PEndant qu'il parle ainsi ; Didon de toutes parts
Jette confusément mille incertains régards,
Et sans daigner jamais baisser sur lui la vuë,
Elle entrevoit pourtant son ame toute nuë ;
Mais ne voyant plus rien qui le pût arrêter,
Le dépit en ces mots la force d'éclater :
Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse :
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.
Car qu'ai-je à menager, & qu'ai je plus à craindre !
A quoi bon deguiser, & pourquoi me contraindre ?
Mes plaintes, mes regrets, & tout de mon déplaisir
Ont-ils pû de son cœur arracher un soupir ?
Mes yeux noyez de pleurs pour toutes mes allarmes,
Ont-ils vû de ses yeux couler les moindres larmes !
Et son ame insensible aux traits de la pitié
A-t-elle d'un regard flatté mon amitié ?
Grands Dieux, pourrez-vous voir de la vôute étoilée,
La Foi si lâchement à vos yeux violée ?
Helas ! en qui peut-on s'assurer desormais ?
Ah ! qu'on se fie à tort à la foi des bienfaits !
Qui l'eût jamais pensé qu'un traitement si rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude ?
Ne te souvient il plus, perfide, de ce jour
Que pâle & tout tremblant tu parus à ma Cour ;
Qu'en-

* Boileau, Contrôleur de l'Argenterie du Roi, frere de celui qui a composé les Satyres.

Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage:
Et que me demandant secours en ton malheur,
Avecque ce secours je te donnai mon cœur?
O ciel! qui ne seroit transporté de furie,
Quand à l'impieté joignant la raillerie,
Il veut pour colorer son depart de ces lieux
Rendre de son forfait coupables tous les Dieux;
Et lorsque pour aider à couvrir l'imposture
Il vient nous effrayer des ordres de Mercure?
Certes, les Dieux là haut seroient bien de loisir
Si des soucis si bas alteroient leur plaisir.
Hé bien, ingrat, hé bien, suis donc ces vains Oracles,
J'y consens de bon cœur, & n'y fais plus d'obstacles.
Va malgré les hyvers & tes lâches sermens,
Exposer ta fortune à la merci des vents.
Peut-être que la mer ouvrant cent precipices,
A ta punition offrira cent supplices.
Alors en vain, alors, sur la fin de tes jours
Tu voudras appeller Didon à ton secours.
Des feux de mon bucher j'irai jusqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur les remords de ton crime,
Et mon ombre par tout te suivant pas à pas
Te montrera par tout ton crime & mon trepas;
Et jusques dans l'Enfer faisant vivre ma haine,
Mon ame chez les morts jouira de ta peine.

Ces tours qui sont les caracteres que les passions tracent dans le discours, sont ces figures celebres dont parlent les Rheteurs, & qu'ils definissent *des manieres de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires*: c'est-à-dire differentes de celles qu'on employe quand on parle sans émotion. Cette définition n'a rien d'obscur, & qui merite une plus longue explication. Nous allons voir-

voir l'avantage & la néceſſité de l'uſage de ces figures.

CHAPITRE VIII.

Les figures ſont utiles & néceſſaires.

TRois raiſons obligent particulierement à s'en ſervir. Premierement, quand on fait parler une perſonne émûe de quelque paſſion, ſi on veut faire une peinture exacte de cette paſſion, on doit donner à ſon diſcours toutes les figures propres, & le tourner en la maniere qu'une perſonne animée d'un mouvement ſemblable, figure & tourne ſon diſcours. Les habiles Peintres, pour exprimer les penſées & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de ſuivre ces penſées, & ces mouvemens, dont par conſequent ils ſont les indices.

Les paſſions, comme nous avons dit, ſe peignent elles-mêmes dans les yeux & dans les paroles. Les expreſſions de la colere & de la gaïeté ne peuvent être ſemblables: ces paſſions ont des caracteres differens. C'eſt donc en vain qu'on prétend les repréſenter ou par des couleurs, ou par des paroles, ſi l'on n'exprime dans la peinture & dans le diſcours les traits & les figures par leſquelles elles ſe diſtinguent elles-mêmes les unes des autres.

La ſeconde raiſon eſt encore plus forte pour prouver l'avantage & la neceſſité de l'uſage des figures. On ne peut pas toucher les autres, ſi on ne paroît touché.

---- Si vis me flere dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

Les

Les hommes ne peuvent remarquer que nous ſommes touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de notre ame. Jamais on ne concevra des ſentimens de compaſſion pour une perſonne dont le viſage eſt riant; il faut avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour cauſer ce ſentiment. Il faut par la même raiſon que le diſcours porte les marques des paſſions que nous reſſentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes ſont liez les uns avec les autres par une merveilleuſe ſymphatie, qui fait que naturellement ils ſe communiquent leurs paſſions, comme nous l'avons deja obſervé. Nous nous revêtons des ſentimens & des affections de ceux avec qui nous vivons, à moins qu'il n'y ait quelque obſtacle qui arrête le cours de la nature; & cela ſe fait, parce que notre corps eſt tellement diſpoſé, que la ſeule idée d'une perſonne en colere remuë notre ſang, & nous donne quelque mouvement de colere. Une perſonne qui fait paroître de la triſteſſe ſur ſon viſage, donne de la triſteſſe; ſi elle donne quelque marque de joie, ceux qui s'en apperçoivent prennent part à ſa joie. C'eſt un effet merveilleux de la ſageſſe de Dieu, qui nous a faits premierement pour lui; & en ſecond lieu, les uns pour les autres. Car comme les paſſions font agir l'ame pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette ſympathie nous porte à combattre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivons, & à leur procurer le bien qu'ils ſouhaitent. Ainſi puiſque nous ne parlons preſque jamais que pour communiquer nos affections auſſi-bien que nos idées, il eſt évident que pour rendre notre diſcours efficace il faut le figurer: c'eſt-à-dire qu'il lui faut donner les caracteres de nos affections, qui ſe communiquent, comme nous venons de

le

le dire, à ceux qui nous entendent parler lorsqu'elles paroissent. Outre cela, comme les mouvemens des passions sont toûjours agreables, quand ils sont moderez, c'est-à-dire, qu'ils ne sont point accompagnez de quelque grande douleur, on aime un discours animé, qui remuë l'ame, & lui inspire differens mouvemens. Un discours dépouillé de toutes sortes de figures, est froid & languissant.

Une troisieme raison considerable prouve l'utilité des figures Les animaux savent se défendre, & acquerir ou conserver par la force ce qui leur est utile. Ceux qui croyent que ce ne sont que des machines montrent ingenieusement comment leur corps est tellement organisé, que sans avoir besoin d'un esprit qui les dirige, ils peuvent se défendre, & combattre pour leur conservation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres, sans la participation de l'ame, se disposent en la maniere qui est propre pour éviter les injures. Le corps prend des postures propres à attaquer & à se défendre; les mains & les pieds s'exposent pour conserver la tête. Les pieds s'affermissent pour soûtenir le corps & le rendre capable de resister aux efforts de notre adversaire: Les bras se roidissent pour frapper avec force: Tout le corps se plie, se courbe, se ramasse, soit pour éviter les coups qu'on lui porte, soit pour se porter lui-même sur son ennemi, & le terrasser. Tout cela se fait naturellement, & presque sans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique soient seulement de certains tours que les Rheteurs ayent inventez pour orner le discours. Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il a accordé au corps: si le corps sait se tourner, & se disposer adroitement pour repousser les injures, l'ame peut

aussi

aussi se défendre : la nature ne l'a pas fait immobile lorsqu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle employe dans le discours quand elle est émue, font le même effet que les postures du corps; si celles-là sont propres pour se défendre des attaques des choses corporelles, les figures du discours peuvent vaincre ou fléchir les esprits. Les paroles sont les armes spirituelles de l'ame, qu'elle employe pour persuader ou pour dissuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat, après que j'aurai donné la definition de chacune en particulier. L'on ne peut pas marquer toutes les postures que les passions font prendre au corps. Il est aussi impossible d'exprimer toutes les figures dont un homme se sert dans la passion pour tourner son discours. Je parlerai seulement des plus remarquables, qui sont celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement.

CHAPITRE IX.

Liste des figures.

POUR entrer dans une veritable connoissance de toutes les figures dont nous allons faire la liste, il suffit de remarquer que ce sont des tours ou manieres de parler que la passion fait prendre, comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens, les Maîtres de l'art leur ont donné des noms differens. Il est peu important pour la pratique de l'éloquence de savoir le nom de toutes ces figures, comme il n'est pas necessaire pour bien combattre que l'on sache le nom de toutes les postures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'est un langage ordinaire dans les Sciences, il y a quelque necessité de ne

ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces noms; ainsi l'on ne doit pas trouver mauvais si je m'arrête à les expliquer. Les reflexions que j'ajoute à ces explications ne seront pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'EXCLAMATION doit être placée, à mon avis, la premiere dans cette liste des figures, puisque les passions commencent par elle à se faire paroître dans le discours. L'exclamation est une voix poussée avec force. Lorsque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les esprits animaux courans par toutes les parties du corps, entrent en abondance dans les muscles qui se trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler ; ainsi ces conduits étant retrecis, la voix sort avec plus de vitesse & d'impetuosité au coup de la passion dont celui qui parle est frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame est suivi d'une exclamation. Le discours d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables ? *Helas! ah! mon Dieu! ô Ciel! ô terre!* Il n'y a rien de si naturel. Nous voyons qu'aussi-tôt qu'un animal est blessé, & qu'il souffre, il se met à crier, comme si la nature lui faisoit demander du secours.

DOUTE.

LEs mouvemens des passions ne sont pas moins changeans & inconstans que les flots d'une mer agitée : ainsi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs passions, sont dans une perpetuelle inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas. Ils prennent un dessein, & puis ils le quittent ; ils l'approuvent, & ils le rejettent presqu'en même tems

tems. En un mot, l'inconstance des mouvemens de leur passion pousse leurs esprits de differens côtez. Elle les tient suspendus dans une irresolution continuelle, & se jouë d'eux comme les vents se joüent des vagues de la mer. La figure qui représente dans le discours ces irresolutions, est appellée Doute, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquiétudes de Didon sur ce qu'elle devoit faire, quand elle se vit abandonnée par Enée.

Helas! s'écria-t elle au fort de sa misere,
Quel projet desormais me reste-t-il à faire?
Chez les Rois mes voisins mon cœur humble & confus
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus:
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
Méprisé la recherche, & bravé la puissance?
Irai-je en suppliante, à la honte des miens,
Implorer la pitié des superbes Troyens?
Trop aveugle Didon, puis-je après cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes soûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir?
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux que leur interêt, & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du sein de leur patrie?
Mourons donc, puisqu'enfin en l'état où je suis
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

On feint quelquefois de douter afin d'obliger ceux à qui l'on parle de considerer les veritez auxquelles ils ne font point d'attention. C'est ainsi qu'Isaïe, pour faire ressouvenir les Israëlites de la protection que Dieu leur avoit donnée, leur de-

mande, chap. 63. *Où est celui qui les a tirez de la mer avec les Pasteurs de son troupeau? Où est celui qui a mis au milieu d'eux l'Esprit de son Saint? Qui a pris Moïse par la main droite, & l'a soûtenu par le bras de Sa Majesté? Qui a divisé les flots devant eux pour s'acquerir un nom éternel? Qui les a conduits dans le fond des abimes comme un cheval qu'on mene dans une campagne sans qu'il fasse un faux pas.*

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit & de ce qu'il a fait; l'ardeur de son mouvement le pousse toujours plus loin: ainsi les mots qu'il employe ne lui semblant point assez dire ce qu'il souhaite, il condamne ses premieres expressions, comme trop foibles, & corrige son discours, y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.

Le nom de cette figure est Grec, & signifie *correction.*

C'est une espece d'Epanorthose que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant Saint Jean. *Qu'êtes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete.*

ELLIPSE.

UNe passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vitesse de ses mouvemens: ainsi

ainsi dans le discours d'un homme que la colere anime, l'on ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la passion. Quand le mouvement de cette passion est interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langue qui le suit profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaison avec celles qui précedent. Dans Terence, ce pere irrité contre son fils, ne lui dit que ce mot *omnium*, que le Traducteur François a rendu heureusement par ce mot *le plus*. Car la colere de ce pere est si forte, qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire; que son fils étoit le plus mechant de tous les hommes. *Omnium hominum pessimus. Ellipse* dit la même chose qu'*Omission*.

APOSIOPESE.

APosiopese est une espece d'Ellipse ou d'omission. Elle se fait lorsque venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entierement, on coupe tellement son discours, qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure est fort ordinaire dans les menaces. *Si je vous*, &c. *Mais*, &c

Quos ego.... Sed motos præstat componere fluctus.

HYPERBATE.

L'*Hyperbate* n'est autre chose que la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours. Nous en avons parlé dans le premier Livre comme d'une figure de Grammaire; mais nous la devons regarder ici comme une figure qui porte le caractere d'une passion forte & violente. *En effet*, comme le dit Longin, *voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie,* ou

ou de quelqu'autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein, qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison, ni rapport, ils reviennent souvent à leur premiere résolution. La passion en eux est comme un vent leger & inconstant qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: Si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposez ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leurs discours.

PARALIPSE.

Cette figure n'est qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais une feinte qui est naturelle. Quand on est animé, les raisons se présentent en foule à l'esprit. Il desiroit se servir de toutes, mais il craint d'ennuyer, outre que l'activité de ses agitations empêche qu'il ne s'arrete à toutes; ainsi il produit en foule les raisons qu'il propose, temoignant qu'il ne prétend pas en parler, c'est-à-dire, s'y arrêter autant de tems qu'elles le demanderoient. *Je ne veux pas parler, Messieurs, du tort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures que j'ai reçûes de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi.* Paralipse est un mot Grec qui signifie *Omission*, Il y en a un bel exemple dans l'Epître aux Hebreux, où Saint Paul en faisant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte, après en avoir nommé plusieurs, il ajoûte; *Que dirai-je davantage? le tems me manquera si je veux parler encore de Gedeon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel, & des Prophetes.*

R E-

REPETITION.

LA Repetition eſt une figure fort ordinaire dans le diſcours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui deſirent avec paſſion qu'on conçoive les choſes qu'ils veulent faire concevoir. Quand on eſt aux priſes avec ſon ennemi, on ne ſe contente pas de lui faire une ſeule bleſſure, on lui porte pluſieurs corps, & de crainte qu'un ſeul ne faſſe pas l'effet qu'on attend, on lui en donne pluſieurs. Auſſi en parlant, ſi l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mêmes choſes en differentes manieres. La paſſion occupe l'eſprit de ceux dont elle s'eſt renduë maîtreſſe. Elle imprime fortement les choſes qui l'ont fait naître dans l'ame; ainſi il ne faut pas s'étonner qu'en étant plein, on reparle ſouvent des choſes. La repetition ſe fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choſes en differens termes. Ces Vers de David, où il parle de l'aſſurance qu'il a dans les promeſſes que Dieu lui a faites de le ſecourir, ſerviront d'exemple de la premiere eſpece de repetition.

Les loix de ſon amour ſont des loix éternelles:
Toûjours dans mon malheur je l'aurai pour appui:
Toûjours ſon bras puiſſant vangera mes querelles;
Il me ſera toûjours ce qu'il m'eſt aujourd'hui.

Pour exemple de la ſeconde eſpece, j'ai choiſi ces beaux Vers de Saint Proſper, dans leſquels il exprime en differentes manieres cette ſeule verité, que nous ne faiſons aucun bien que par le ſecours de la Grace divine.



Grand Dieu, quoi que t'oppose une erreur temeraire,
Si l'homme fait le bien, Toi seul le lui fais faire;
Ton esprit penetrant dans les replis du cœur
Pousse la volonté vers son divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes,
Pour accomplir nos vœux forme encor nos demandes.
Tu conserves tes dons par ton puissant secours,
Tu fais notre merite, & l'augmentes toujours:
Et dans ce dernier prix qui tout autre surpasse,
Couronnant nos travaux, tu couronnes ta Grace.

En repetant les mêmes paroles, on les peut disposer avec tant d'art, que se répondant les unes aux autres, elles fassent une cadence agréable aux oreilles. Je reserve à parler dans le Livre suivant de ces repetitions, qu'on peut nommer des repetitions harmonieuses.

PARONOMASE.

C'Est une repetition du même nom, mais après y avoir fait quelque changement, soit en ajoûtant, soit en retranchant. L'exemple suivant est une Paronomase très-belle & très-vive. Elle est tirée de Ciceron. Après avoir dit à César: *Vous avez déja vaincu tous les autres vainqueurs par votre équité & par votre clemence, mais vous vous êtes aujourd'hui vaincu vous-même:* il ajoûte: *Vous avez, ce semble, vaincu la victoire même, en remettant aux vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter sur eux, car votre clemence nous a tous sauvez, nous que vous aviez droit, comme victorieux, de faire perir. Vous êtes donc le seul invincible, par qui la victoire même, toute fiere & toute violente qu'elle est de sa nature, a été vaincuë.*

PLEO-

PLEONASME.

Pleonasme, c'est quand on dit plus qu'il n'étoit nécessaire, comme quand on dit : *Je l'ai entendu de mes oreilles.* Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *surabonder*. Or il ne faut pas que ce qu'on ajoûte soit entierement superflu. Un Pleonasme qui ne feroit pas une plus grande impression, ou s'il n'est pas nécessaire d'en faire une plus grande, est vicieux : ainsi dans ce discours : „ Comme je „ suis Auteur, il faut que je réponde en homme „ du mêtier, c'est-à-dire que j'examine selon les „ regles que nous ont donné nos Maîtres; sans „ cela on ne me distingueroit pas du *commun peu-„ ple*. L'Auteur des Reflexions sur l'élegance & la politesse du stile, remarque fort bien que *commun* en cet endroit est un Pleonasme inutile, puisque *peuple* tout court fait le même effet que *commun peuple*.

Lorsque ce que l'on ajoûte dit plus, & qu'on monte comme par degrez, cela fait une figure que tantôt on appelle *Climax*, tantôt *Auxese*, qui sont des mots Grecs. Le premier signifie *gradation*, élevation qui se fait de dégré en degré. Le second *augmentation*.

SYNONYME.

Synonyme, c'est quand on exprime une même chose par plusieurs paroles qui n'ont qu'une même signification : ce qui arrive quand la bouche ne suffisant pas au cœur, on se sert de tous les noms qu'on sait pour exprimer ce que l'on pense. *Abiit, evasit, erupit : Il s'en est allé, il a pris la fuite, il s'est échappé.*

Les Synonymes sont comme autant de coups de

de pinceau. Mais quand ils sont inutiles ils sont vicieux, comme le second pinceau ne fait que gâter ce qui est fini. Aussi on critique ce vers :

Fuir d'un si grand fardeau la charge trop pesante.

Parce qu'il n'y a pas de difference entre *fardeau* & *charge*. Si ces sortes de Synonymes sont vicieux, il faut condamner ce grand nombre d'épithetes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs discours, comme sont ces épithetes : *L'éclatant embarras* de plus superbes équipages. *Le pompeux fracas* de ces grands divertissemens.

HYPOTYPOSE.

LEs objets de nos passions sont presque toûjours présens à l'esprit. Nous croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache.

— *Illum absens absentem auditque videtque.*

Nous pensons aussi fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire.

Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage;
Comme des lions rugissans, &c.

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on fait de ces objets sont vives & exactes, comme celle que fait Oresse dans Euripide, des furies de l'Enfer qu'il craint.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent, je les vois: mon supplice s'apprête,
Mille horribles serpens leur sifflent sur la tête.

Ces

Ces descriptions qui sont si vives, se distinguent des descriptions ordinaires. Elles sont appellées hypotyposes, parce qu'elles figurent les choses, & en forment une image qui tient lieu des choses mêmes; c'est ce que signifie ce nom Grec *Hypotypose.* David parlant du secours que Dieu lui devoit donner contre ses ennemis, & que sa foi & son esperance lui rendoient présent, il s'explique, comme si ses ennemis étoient déja abatus à ses pieds.

Tu m'entens, les voilà qui tombent
Ces hommes pleins d'iniquité :
Tu confonds leur temerité,
Et malgré leur orgueil sous ta main ils succombent.

DESCRIPTION.

L'Hypotypose est une espece d'enthousiasme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'est point présent, & qu'on le représente si vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur semble voir ce qu'on leur dit. La description est une figure assez semblable; mais qui n'est pas si vive. Elle parle des choses absentes comme absentes, cependant elle le fait d'une maniere qui fait une grande impression, comme il paroît dans cette description qu'Isaïe fait d'une Nation que Dieu devoit appeller pour punir les Juifs de leur rebellion. Ce Prophete parle ainsi, chap. 5. *Dieu élevera son étendard pour servir de signal à un peuple très éloigné : il l'appellera d'un coup de siflet des extremitez de la terre, & il accourera aussi-tôt avec une vitesse prodigieuse. Il ne sentira ni la lassitude ni le travail; il ne dormira ni ne sommeillera point; il ne quittera jamais le beaudrier dont il est ceint, & un seul cordon de ses souliers ne se rompra dans sa marche. Toutes ses fleches ont une pointe perçante, &*

tous ses arcs sont toûjours bandez. La corne du pied de ses chevaux est dure comme les cailloux, & la rouë de ses chariots est rapide comme la tempête. Il rugira comme un lion, il poussera des hurlemens terribles comme les lionceaux. Il fremira, il se jettera sur sa proye, & il l'emportera sans que personne la lui puisse ôter.

Voilà l'exemple d'une description fort vive à qui ou pourroit donner le nom d'*hypotypose*. C'est le Soleil qui decrit à Phaëton la route qu'il devoit tenir.

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept étoiles:
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main:
De ses chevaux ailez il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont; le char s'eloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Penetre en un moment les vastes champs de l'air.
Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
Lui montre encor sa route, & du plus haut des cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il; reviens; détourne; arrête.

Ne diriez-vous, pas, dit Longin, que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton; qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux? Car s'il ne les suivoit pas dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il le fait.

DISTRIBUTION.

LA Distribution est encore une espece d'Hypotypose; l'on s'en sert lorsque l'on fait un denom-

nombrement des parties de l'objet de sa passion. David nous en fournit un exemple, lorsque dans le mouvement de son indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur gosier est comme un sepulcre ouvert : ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs levres un venin d'aspic, leur bouche est remplie de malediction & d'aigreur, leurs pieds sont vîtes & legers pour répandre le sang.*

Voici un exemple fort animé tiré de Saint Paul. *J'ai été battu de verges par trois fois : j'ai été lapidé une fois : j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour & une nuit au fond de la mer ; j'ai été souvent dans les voyages, dans les perils sur les fleuves, dans les perils des voleurs, dans les perils de la part de ceux de ma Nation, dans les perils de la part des Payens, dans les perils au milieu des Villes, dans les perils au milieu des deserts, dans les perils sur la mer, dans les perils entre les faux freres, &c.*

ANTITHESES, ou OPPOSITIONS.

Les Antitheses ou oppositions, les comparaisons, les similitudes qui sont des figures propres à représenter les choses avec clarté, sont les effets de cette forte impression que fait sur nous l'objet de la passion qui nous anime ; & dont par conséquent il est facile de parler clairement & exactement, l'ayant présent devant les yeux de l'âme. On sait que les choses opposées se font appercevoir les unes les autres : la blancheur éclate auprès de la noirceur. Voici un exemple d'une Antithese que je tire de Saint Prosper, qui dit, en parlant de ceux qui agissent sans être poussez par le Saint Esprit :

Leur ame en cet état recule en s'avançant ;
En voulant monter tombe, & perd en amassant :
Comme elle suit l'attrait d'une lueur trompeuse,
Sa lumiere l'offusque, & la rend tenebreuse.

Ce passage du Chapitre troisieme d'Isaïe, que vous allez lire, contient de fort belles Antitheses. *Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faisant des signes des yeux, & des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas, & étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, & il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs filets de perle, leurs brasselets, leurs coeffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretieres, leurs chaînes d'or, leurs boëtes de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs escharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamans, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux, & leurs habillemens legers contre le chaud de l'été. Et leur parfum sera changé en puanteur; leur ceinture d'or en une corde; leurs cheveux frisez en une tête nuë & sans cheveux, & leurs riches corps de juppe en un cilice.*

Le Sonnet fameux de l'Avorton contient de fort belles Antitheses ou oppositions. Une fille enceinte pour sauver son honneur fit mourir son fruit dans son sein. Le Poëte parle. On fait parler cette fille à cet Avorton.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & de néant,
Triste Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être,

Toi

Toi que l'Amour fit par un crime,
Et que l'Honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeste victime.
Laisse-moi calmer mon ennui,
Et du fond du neant où tu rentre aujourd'hui,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposez ont decidé ton sort:
L'Amour malgré l'Honneur te fit donner la vie,
L'Honneur malgré l'Amour te fait donner la mort.

Je ne voudrois pas soutenir que ce Sonnet soit également beau en toutes ses pensées, & à couvert d'une critique raisonnable.

SIMILITUDE.

POur la Similitude, je ne puis choisir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphrase qu'a faite Monsieur Godeau du premier des Pseaumes de David, où il est parlé du bon-heur des Justes.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la Nature,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ses rameaux:
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde,
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs,
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

COMPARAISON.

IL n'y a pas grande difference entre la similitude & la comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus animée, comme il paroît dans cette compa-

raison où David fait connoître qu'il prefere les Loix de Dieu à toutes choses.

L'or me paroît moins desirable
Que ses divins Commandemens :
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur soit comparable ;
Et le miel le plus doux est sans douceur pour moi,
Auprès de sa divine Loi.

Voici plusieurs exemples de cette figure tirez d'Isaïe : on ne peut rien voir de plus animé, ch. I. *Le bœuf connoît celui à qui il est ; & l'âne l'estable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu, & mon peuple a été sans entendement.* Et dans le chap. 10. ce Prophete reprime l'insolence de ceux qui s'élevent contre Dieu même, à cause de la puissance qu'il leur a donnée pour châtier son peuple. *La coignée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert ! La scie se souleve-t-elle contre la main qui l'employe ? C'est comme si la verge s'élevoit contre celui qui la leve ; & si le bâton se glorifioit, quoique ce ne soit que du bois.* Et chap. 45. *Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile, & qu'un vase de terre. L'argile dit-elle au Potier : Qu'avez-vous fait ?*

Remarquez deux choses dans les comparaisons. La premiere, que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une comparaison & le sujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choses qui n'y sont placées que pour rendre ces comparaisons plus vives ; comme dans la comparaison que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui est entre les serres d'un Epervier : après avoir dit ce qui est de principal, & sur quoi tombe la comparaison, il ajoute :

Tum

Tum cruor, & vulsæ labuntur ab æthere plumæ.

Il n'étoit pas néceſſaire de dire qu'on voit le ſang qui coule, & les plumes qui tombent, cela n'eſt point de la comparaiſon, & ne ſert qu'à faire une peinture ſenſible d'une Colombe qui eſt déchirée par un Epervier. Je fais la ſeconde remarque en faveur de cet admirable Poëte, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent ſes comparaiſons comme étant baſſes. Mais c'eſt avec bien de l'art que dans ſon Eneïde il tire ſes comparaiſons de choſes ſimples : il veut délaſſer l'eſprit de ſon Lecteur, que la grandeur & la dignité de ſa matiere avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce deſſein, on n'a qu'à conſiderer les comparaiſons de ſes Georgiques, qui ſont au contraire grandes & relevées.

SUSPENSION.

Lorſqu'on commence un diſcours de telle ſorte que l'Auditeur ne ſait pas ce que doit dire celui qui parle ; & que l'attente de quelque choſe de grand le rend attentif, cette figure eſt appellée *Suſpenſion*. En voici une de Brebœuf dans ſes Entretiens Solitaires. Il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit a la clarté du jour ;
Les transports de la rage aux douceurs de l'amour,
A l'étr.ite amitié la diſcorde ou l'envie ;
Le plus bruïant orage au calme le plus doux :
La douleur au plaiſir, le trépas à la vie
Sont bien moins oppoſez que le pecheur à vous.

Autre exemple. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu ; & le cœur de l'homme n'a jamais*

mais conçû ce que Dieu a preparé pour ceux qui l'aiment.

PROSOPOPÈE.

Quand une passion est violente, elle rend insensez en quelque façon ceux qu'elle possede; pour lors on s'entretieut avec les morts & avec les rochers comme avec des personnes vivantes: on les fait parler comme s'ils étoient animez. C'est de là que cette figure s'appelle *Prosopopée*, parce qu'on fait une personne de ce qui n'en est pas une: comme dans l'exemple suivant, où un Etranger ayant été accusé d'homicide, parcequ'on le trouva seul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire: *Juste Dieu*, dit-il, *protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue, reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres: Ne l'entendez vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & déclare les auteurs de sa mort? Si c'est un juste ressentiment*, dit-il, *contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime, tournez votre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere assurance, après avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

Quintilien dit que cette figure doit se faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beaucoup, ou qu'on en soit extrêmement rebuté: *Magna quadam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia naturâ necesse est, aut magis moveant, quia supra vera sunt, aut pro variis accipiantur quia vera non sunt.* Ce Maître des Orateurs dit qu'il faut adoucir cette figure, comme le fait Ciceron dans cet exemple. *Etenim si mecum*

patria, quæ mihi vitâ meâ multo est charior, si cuncta Italia, si omnis Respublica sic loquatur, M. Tulli, quid agis?

La figure que l'on appelle en Latin *sermocinatio*, c'est-à-dire *dialogue*, *entretien*, est une espece de Prosopopée. L'Orateur feint de se taire pour faire parler celui qui est le sujet de son discours. En voilà un riche exemple : ce sont des vers que Patris composa peu de jours avant sa mort.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Et que n'en pouvant pas souffrir le voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire toi, coquin, va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arrogance extrême;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

SENTENCE.

Les Sentences ne sont que des reflexions que l'on fait sur une chose qui surprend, & qui merite d'être considerée. Une sentence se fait en peu de paroles, qui sont énergiques, & qui renferment un grand sens ; comme est celle-ci : *Il n'y a point de déguisement qui puisse long-tems cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.*

On peut mettre au nombre des sentences toutes ces expressions ingenieuses, qui renferment en peu de paroles de grands sens, ou qui disent plus de choses que de paroles. Néanmoins leur prix ne consiste pas tant dans les choses que dans le tour des paroles, ou l'art avec lequel on peut avec peu de paroles dire beauconp. Il y a des sentences dont le

sens

sens fait la beauté; n'importe que ce sens soit exprimé avec étenduë. La reflexion que Lucain fait sur l'erreur des anciens Gaulois, qui croyoient que les ames ne sortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre, servira d'exemple d'une espece de sentence qui est plus étenduë.

Officieux mensonge! agreable imposture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait palir ces fieres Nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions.
De là naît dans leur cœur cette bouillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats
Où l'on se voit renaître au milieu du trepas.

EPIPHONEME.

EPiphonême est une exclamation qui contient quelque sentence ou quelque grand sens que l'on place à la fin d'un discours: c'est comme le dernier coup dont on veut frapper les Auditeurs, & une reflexion vive & pressante sur le sujet dont on parle. Cet Hemistiche de Virgile est un Epiphonême.

—— Tantane animis cœlestibus iræ?

Lucain finit par une espece d'Epiphonême cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la situation de leur Ville, qui étoit exposée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos têtes.

INTERROGATION,

L'Interrogation regne presque partout dans un discours figuré. La passion porte continuellement vers ceux quel'on veut persuader, & fait qu'on leur adresse tout ce que l'on dit. Aussi cette figure est merveilleusement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une interrogation très-animée ; c'est David qui se plaint à Dieu dans le neuvieme Pseaume, de ce qu'il semble avoir abandonné les innocens affligez.

Quoi ? Seigneur, est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
Du juste en sa misere ?
Est-ce ainsi que tu veux d'un Sauveur & d'un Pere
Les tendres soins lui témoigner ?
Il gemit sous le faix de ses vives douleurs ;
Son ennui le consume ;
Tandis que le méchant plus fier que de coûtume,
Rit & triomphe de ses pleurs.

C'est par une figure semblable que Jesus-Christ fait faire attention aux Juifs qu'il est le Messie, puisque Jean Baptiste, qu'ils avoient regardé comme l'Ange du Seigneur, le leur avoit déclaré. C'étoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fissent attention ; car en leur faisant considerer que Jean étoit le Précurseur, il leur faisoit appercevoir qu'il étoit le Messie, suivant le témoignage que Jean lui avoit rendu. C'est pour cela, dis-je, que Jesus-Christ employe cette figure qui est si propre pour rendre un esprit attentif à la verité qu'on lui veut faire sentir. *Qu'êtes-vous allé*

cher-

chercher dans le desert ? Un roseau agité du vent? Qu'êtes-vous, dis je, allé voir? Un homme vêtu avec luxe & avec mollesse? Vous savez que ceux qui s'habillent de cette sorte, sont dans les maisons des Rois. Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un Prophete? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete; car c'est de lui qu'il a été écrit: J'envoye devant vous mon Ange qui vous preparera la voye. Naturellement quand on parle avec chaleur, dans l'envie qu'on a de persuader & d'être écouté, on agit de la main aussi-bien que de la voix, & on tire celui à qui on parle par ses habits: on lui frappe le bras afin qu'il soit attentif. C'est l'effet de l'interrogation.

APOSTROPHE.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme étant extraordinairement émû, il se tourne de tous côtez, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi-bien qu'à celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun discernement dans cette émotion; il cherche du secours de tous côtez: il s'en prend à toutes choses comme un enfant qui frappe la terre où il est tombé. C'est ainsi que David au 1. chapitre du 2. Livre des Rois, étant vivement affligé de la mort de Saül & de Jonathas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboë, qui avoient été le théatre funeste de cet accident.

Et vous montagnes de Gelboë, que jamais la rosée & la pluye ne vous rafraichissent, que jamais on ne trouve de moissons sur vos funestes côteaux qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'Israël, & qui ont été teints de leur sang. L'Apostrophe signifie *conversion.*

Isaïe apostrophe le Ciel & la terre pour les prier de donner le Messie qu'il attendoit avec tant d'impa-

pa-

patience. *Cieux, envoyez d'enhaut votre rosée, & que les nuées fassent descendre le juste comme une pluye; que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.*

EPISTROPHE.

NOtre langue n'a point de termes propres pour exprimer le nom que les Rheteurs Grecs donnoient à cette figure.

L'*Epistrophe* est une espece de conversion, ou plûtôt d'une reversion ou retour lorsqu'on repete le même mot d'une maniere fort énergique, comme dans ce raisonnement de saint Paul: *Sont-ils Hebreux? Je le suis aussi. Sont-ils Israëlites? Je le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham? J'en suis aussi*, &c. Elle a beaucoup de force, & rend sensible ce qu'on veut faire concevoir; comme quand Ciceron veut persuader qu'Antoine étoit la cause de tous les maux de la Republique. *Doletis tres exercitus populi Romani interfectos? Interfecit Antonius. Desideratis clarissimos cives? Eos quoque eripuit vobis Antonius. Auctoritas hujus ordinis afflicta est? Afflixit Antonius, &c. Quis legem tulit? Rullus. Quis majorem populi partem suffragiis privavit? Rullus. Quis comitiis præfuit? Idem Rullus.*

PROLEPSE, ET UPOBOLE.

ON appelle *Prolepse* cette figure que l'on fait lorsque l'on prévient ce que les Adversaires pourroient objecter; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prevenues. Je trouve dans saint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la Resurrection future, s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui pro-

poser,

poser, & il y répond : *Mais quelqu'un me dira, en quelle maniere les morts ressuscitent-ils, & quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensez que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant ; & quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du bled, ou quelque autre chose.*

COMMUNICATION.

LA Communication se fait lorsqu'on délibere avec ses Auditeurs, qu'on demande quel est leur sentiment. *Que feriez-vous, Messieurs, dans une occasion semblable ? Quelles mesures prendriez-vous, autres que celles qu'a prises celui que je défens.* C'est une espece de communication que fait Saint Paul, lorsque dans le sixieme Chapitre de l'Epître aux Romains, après leur avoir rapporté les avantages de la Grace, & les miseres qui suivent le peché, il leur demande : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort ?*

CONFESSION.

CEtte figure est un aveu de ses fautes, qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'esperance de sa douceur donne la hardiesse d'avouër. C'est une figure fort ordinaire dans les Pseaumes de David ; l'exemple suivant est beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatrieme Pseaume :

Ne regarde point mes forfaits,
Je sais que du pardon ils me rendent indigne;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.
Plus les pechez sont grands, plus la Grace est insigne :
Pour l'amour de toi, seul, non pour mon repentir
Fais-m'en les effets ressentir.

EPITROPHE, ou CONSENTEMENT.

Quelquefois on accorde liberalement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure est souvent malicieuse, comme celle-ci. C'est l'illustre Poëte Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d'avoir censuré avec trop d'aigreur les vers d'un honnête homme.

Ma Muse en l'attaquant charitable & discrete,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
On le veut : j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits :
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits:
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

C'est encore par cette figure que pour toucher un ennemi, & lui donner horreur de sa cruauté, on l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle est aussi ordinaire dans les plaintes qui se font aux amis, comme dans celle que fait Aristée dans Virgile à sa mere Cyrene.

Quin

Quin age, & ipsa manu felices erue sylvas.
Fer stabulis inimicum ignem atque interfice messes.
Ure sata, & validam in vites molire bipennem:
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.

Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet suivant, qui est admirable.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité:
Toujours tu prens plaisir à nous être propice:
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice:
Ton interêt s'oppose à ma felicité,
Et ta clémence même attend que je perisse.

Contente ton desir puisqu'il t'est glorieux:
Offense toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est tems; rends-moi guerre pour guerre:
J'adore en perissant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST?

PERIPHRASE

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avouer que Clodius avoit été tué par Milon, il se sert d'adresse. *Les serviteurs de Milon*, dit-il, *étant empêchez de secourir leur Maître, que Clodius se vantoit d'avoir tué, & le croyant, ils*

ils firent dans son absence, sans sa participation, & sans son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses serviteurs dans une occasion semblable. Il évite ces noms odieux de tuer ou de mettre à mort.

La Pheriphrase est particulierement d'usage lorsqu'on est contraint de parler de choses qui pourroient salir l'imagination si on les exprimoit naturellement. Il faut les désigner par des circonstances & des qualitez qui leur sont propres, & qui ne laissent point de mauvaises impressions dans l'esprit. Il n'étoit pas fort nécessaire de traduire cet endroit d'une des Odes d'Anacreon, où ce Poëte fait le portrait de Venus qui se baigne, ou qui traverse quelque bras de mer à la nage. Mais l'Abbé qui a fait cette traduction, le fait avec toute la circonspection possible, usant de Periphrase.

Sur la mer il la représente
Tout aussi belle, aussi charmante
Qu'elle est là haut parmi les Dieux,
Sans que de sa beauté celeste
Il cache aux regards curieux
Que ce qu'un usage modeste
Derobe d'ordinaire aux yeux.

CHAPITRE. X.

Le nombre des figures est infini. Chaque figure se peut faire en cent differentes manieres.

JE n'ai point rapporté dans cette Liste des Hyperboles, les grandes Metaphores, & plusieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs: ce sont néanmoins de veritables figures; & quoique la disette des langues oblige d'employer assez

 sou-

ſouvent ces expreſſions tropiques, lors même que l'on eſt tranquille; cependant on ne s'en ſert ordinairement que durant la paſſion. C'eſt elle qui fait que les objets nous paroiſſent extraordinaires, & que par conſequent on ne trouve point de termes dans l'uſage ordinaire qui les repréſentent auſſi grands & auſſi petits qu'ils nous paroiſſent. Outre cela, je n'ai pas prétendu parler de toutes les figures; il faudroit d'auſſi gros volumes pour marquer les caracteres des paſſions dans le diſcours, que pour exprimer ceux que les mêmes paſſions peignent ſur le viſage. Les menaces, les plaintes, les reproches, les prieres ont en chaque langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur Livre que ſon propre cœur; & c'eſt une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l'on trouve chez ſoi. Si on deſire ſavoir les figures de la colere, qu'on s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette paſſion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes ſemblables aux exemples que j'en ai donné, & que ces exemples ſoient comme des modeles ſur leſquels on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apoſtrophe, l'Interrogation, l'Antitheſe ſe peuvent faire en cent manieres: ce n'eſt point l'Art qui les regle; ce n'eſt point l'étude qui les doit trouver, ce ſont des effets naturels de la paſſion, comme nous l'avons déja remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre ſuivant.

Cha-

CHAPITRE XI.

Les figures sont comme les armes de l'ame. Parallele d'un Soldat qui combat, avec un Orateur qui parle.

POUR faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-dessus, que les figures sont les armes de l'ame, je ferai ici le parallele d'un Soldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je considere un Soldat en trois états: le premier est lorsqu'il combat avec forces égales, & que son ennemi n'a aucun avantage sur lui: dans le second, il est environné de dangers: & dans le troisieme, étant obligé de ceder à la force, il n'a plus recours qu'à la clemence de son vainqueur. Dans le premier état ce Soldat est appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire; tantôt il attaque, tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt il avance; il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuosité; il redouble ses coups, il menace, il se rit des efforts de son adversaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les desseins de son ennemi. Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux; en un mot, il est dans un perpetuel mouvement; toujours disposé, soit à se défendre, soit à attaquer.

Lorsque l'ame combat par les paroles, les passions dont elle est échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à se tourner de tous côtez, pour trouver des raisons & des preuves des veritez qu'elle soûtient. Dans l'ardeur que l'on a de se défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on repete les mêmes choses, on les dit en differentes

manieres: On en fait des descritions, des hypotyposes; on se sert de comparaisons, de similitudes; on prévient ce que l'adversaire doit objecter, & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande: & l'on témoigne que l'on ne veut pas se servir de toutes les raisons que la justice de la cause pourroit fournir. Un Soldat tient son ennemi en haleine; les coups qu'il lui porte continuellement, les assauts qu'il lui livre de tous côtez le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l'attention de ses Auditeurs. Lorsque leur esprit s'éloigne, il les rappelle à lui par des Apostrophes, par des Interrogations, qui obligent ceux à qui elles sont faites de repondre à ce qu'on leur demande. Il les révellle, & les fait revenir de leur assoupissement par des exclamations fréquentes & réïterées.

Un Soldat environné d'ennemis, sans secours, il s'en plaint, il reproche à ses ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux, la crainte le rappelle aussi-tôt: il demeure immobile & plein d'irresolutions; cependant le desir d'éviter le peril qui le menace, le presse & l'échauffe: il tente ensuite toutes sortes de voyes, il s'anime, il s'excite; la passion le rend adroit & ingenieux; elle lui fait trouver des armes; & il employe tout ce qu'il rencontre pour sa défense. Un Orateur peut-il étouffer les sentimens de douleur qu'il ressent, & ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorsqu'il apperçoit que la Verité est combatuë ou obscurcie? Dans ces occasions l'ardeur qu'il a de la garantir des tenebres dont on veut l'offusquer, fait qu'il avance preuves sur preuves. Tantôt il les explique, tantôt après les avoir seulement proposées, il les abandonne, pour répondre aux objections des adversaires. Il demeure quelque tems dans le silence & dans l'irre-

resolution sur le choix de ses preuves. Il avance quelque chose, aussi tôt il censure ce qu'il a avancé, comme n'étant point assez fort. Quand les preuves lui manquent, ou que celles qu'il produit ne sont pas suffisantes, il apostrophe toute la Nature; il fait parler les pierres, il fait sortir des tombeaux les morts, & il oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur temoignage la verité pour laquelle il parle avec tant d'ardeur, & qu'il veut établir.

Pour achever le parallele que j'ai commencé, je considere ce Soldat dans le troisieme état auquel il est reduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire, & qu'il est obligé de ceder à son ennemi. Pour lors il n'employe plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de son visage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppose que des larmes, il s'abaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abbaissé; il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obéïr à ceux de qui il dépend, & dont il est soutenu, & pour commander à ses inferieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble, quand l'une a besoin d'être soulagée, qu'elle le desire, & que l'autre la peut soulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble, il les a formez avec ces inclinations naturelles. Une personne affligée prend naturellement toutes les postures humiliées qui la font paroître au dessous de ceux à qui elle demande du secours; & nous ne pouvons sans resister aux sentimens de la Nature, refuser à ceux que nous voyons humiliez le secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, qui est comme le prix qui nous paye du soulagement que nous leur donnons: Et c'est cette espece de recompense qui entretient un commerce entre les malheureux & ceux qui les soulagent.

Dans le discours il y a des figures qui répondent à ces postures d'affliction & d'humilité, auxquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étant libres, il dépend d'eux de se laisser persuader. Ils peuvent détourner leur vûe pour ne pas appercevoir la verité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connoissent; ainsi un Orateur est presque toujours dans ce troisième état où nous considerons ce Soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de ceder, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abbaisser, & à gagner par ses prieres ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est reduit. Les prieres ordinairement sont pleines de descriptions de la misere de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feuille dont les vents se joüent, une paille seche. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, & stipulam siccam persequeris.* Et David,

Je soupire le jour sous les rudes atteintes
De mes longues douleurs:
Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes;
Et mon lit agité nage presqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

CHAPITRE XII.

Les figures éclairciſſent les veritez obſcures, & rendent l'eſprit attentif.

ON ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combattre de bouche, mais le cœur lui eſt veritablement aſſujetti. Ainſi pour triompher de l'opiniâtreté ou de l'ignorance de ceux qui reſiſtent à la Verité, il ſuffit d'expoſer à leurs yeux ſa lumiere, & de l'approcher de ſi près que ſa forte impreſſion les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les figures contribuent merveilleuſement à lever ces deux premiers obſtacles qui empêchent qu'une verité ne ſoit connuë, l'obſcurité & le défaut d'attention. Elles ſervent à mettre une propoſition dans ſon jour, à la déveloper, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frappent ſi vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de tenir les yeux de ſon eſprit fermez aux veritez qu'on lui propoſe.

Comme je n'ai eu deſſein de rapporter dans la Liſte que j'ai donnée des figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement, je n'y ai pas voulu parler des Syllogiſmes, des Enthymêmes, des Dilemmes, & des autres eſpeces de raiſonnemens que l'on traite dans la Logique; cependan il eſt manifeſte que ce ſont de veritables figures, puiſque ce ſont des manieres de raiſonner extraordioaires, qu'on n'employe que dans l'ardeur que l'on a de perſuader ou de diſſuader ceux à qui on parle. Ces raiſonnemens ou figures ont une force merveilleuſe, qui conſiſte en ce que joignant une propoſition claire & inconteſta-

testable avec une autre qui n'est pas si claire, & qui est contestée, la clarté de l'une dissipe les tenebres de l'autre : & comme ces deux propositions sont étroitement liées ; si ce raisonnement est bon, on ne peut consentir que l'une soit veritable, que l'on ne demeure d'accord que l'autre l'est aussi. Mais la chaleur de la passion ne permet pas que l'on s'assujettisse entierement aux regles que la Logique présente pour faire ces raisonnemens en forme.

Un raisonnement solide accable & desarme les plus opiniâtres : les autres figures n'ont pas à la verité tant de force, mais elles ne sont pas inutiles. Les Repetitions & les Synonymes éclaircissent une verité : si on ne l'a pas comprise par une premiere expression, la seconde la fait concevoir. Ce sont comme autant de seconds coups de pinceau qui font paroître les traits qui ne sont pas assez formez. Quelles tenebres peuvent obscurcir la verité d'une chose qu'une personne éloquente explique, dont il fait de riches descriptions, des dénombremens qui nous menent, s'il est permis de parler de la sorte, par tous les recoins & les enfoncemens d'une affaire, des Hypotyposes qui nous transportent sur les lieux, & qui par un enchantement agréable font que nous croyons voir les choses mêmes ? Les Antitheses ne sont pas de vains ornemens ; les oppositions des choses contraires contribuent à l'éclaircissement d'une verité, comme les ombres relevent l'éclat des couleurs.

Notre esprit n'est pas également ouvert à toutes veritez. Nous comprenons bien plus facilement les choses qui se présentent à nous tous les jours, & qui sont dans l'usage commun des hommes, que celles qui en sont éloignées, & dont nous n'entendons parler que très-rarement. C'est pour-

quoi

quoi les comparaisons & les similitudes que l'on tire ordinairement des choses sensibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abstraites. Il n'y a rien de si relevé & de si subtil qu'on ne puisse faire comprendre aux esprits les plus petits, pourvû qu'entre les choses qu'ils connoissent, ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitement de semblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adresse, dans un discours que fit Monsieur Paschal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la veritable connoissance de sa condition. Il lui proposa cette Parabole,

Un homme est jetté par la tempête dans une Isle inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu ; & ayant beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il est pris pour lui, & reconnu en cette qualité de tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre ; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit, en même tems qu'il recevoit ces respects ; qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée ; l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette derniere pensée, & découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec soi-même.

Dans cette image Monsieur Paschal fait consi-

derer à ce jeune Seigneur, que c'est le hazard de la naissance qui l'a fait grand; que c'est l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'est pas plus grand qu'un autre. Il lui apprend de la sorte quels sentimens il devoit avoir de sa condition, & lui fait comprendre des veritez qui eussent été au dessus de son âge, s'il ne les avoit rendu sensibles par un tour si ingenieux.

Chapitre XIII.

Les figures sont propres à exciter les passions.

Si les hommes aimoient la verité, il suffiroit de la leur proposer d'une maniere vive & sensible pour les persuader; mais ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accorde que rarement avec leurs interêts, & qu'elle n'éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuyent donc son éclat, & ferment les yeux, de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurcissent contre les blessures salutaires que font les traits dont elle frappe la conscience. Ils ferment toutes les portes des sens, afin qu'elle n'entre pas dans leur esprit; ou ils la reçoivent avec tant d'indifference, qu'ils l'oublient aussi-tôt qu'ils l'ont apprise.

L'éloquence ne seroit donc pas la maîtresse des cœurs, & elle y trouveroit une forte resistance, si elle ne les attaquoit par d'autres armes que celles de la Verité. Les passions sont les ressorts de l'ame, ce sont elles qui la font agir. C'est ou l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'esperance,

rance, qui conseillent les hommes, qui les déterminent; ils suivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïssent. Celui qui tient les resforts d'une machine, n'est pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'est d'une personne dont il connoît les inclinations, & à qui il sait inspirer la haine ou l'amour, selon qu'il faut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloigner.

Or les passions sont excitées par par la présence de leur objet: le bien présent donne de l'amour, & de la joye. Lorsqu'on ne le possede pas encore, mais qu'on le peut posseder, il brûle l'ame de desirs, dont il entretient le feu par l'esperance. Le mal qui est présent cause de la haine ou de la tristesse; s'il est absent, l'ame est tourmenrée par des craintes & par des terreurs qui se changent en desespoir, lorsqu'on n'apperçoit point le moyen de l'éviter. Pour donc allumer les passions dans le cœur de l'homme, il faut lui en présenter les objets, & c'est à quoi servent merveilleusement les figures.

Nous avons vû comme les figures impriment fortement une verité, comme elles la développent, comme elles l'expliquent. Il faut les employer en la même maniere pour découvrir l'objet de la passion que l'on desire inspirer, & pour faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un scelerat qui merite la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles; ni éviter les répetitions, & les synonymes, pour frapper vivement leur esprit de l'image de ses crimes. Les Antitheses sont nécessaires pour faire concevoir l'énormité de sa vie, par l'opposition de l'innocence de ceux qu'il aura persecutez. On peut le comparer aux scelerats qui ont vêcu avant lui,

& faire voir que sa cruauté est plus grande que celle des tigres & des lions. C'est dans la description de cette cruauté, & des autres mauvaises qualitez de ce scelerat que triomphe l'éloquence. Ce sont particulierement les Hypotyposes, ou vives descriptions, qui produisent l'effet que l'on attend de son discours, qui font élever dans l'ame les flots de passion dont on se sert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations fréquentes témoignent la douleur que cause la vûe de tant de crimes si énormes, & font ressentir aux autres les mêmes sentimens de douleur & d'aversion. Par les Apostrophes, par les Prosopopées, on fait qu'il semble que toute la Nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.

Chapitre XIV.

Reflexion sur le bon usage des figures.

Les figures étant comme nous avons vû, les caracteres des passions, quand ces passions sont dereglées, les figures ne servent qu'à peindre leurs dereglemens. Elles sont les instrumens dont on se sert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle. Si ces instrumens sont maniez par un esprit animé de quelque passion injuste, ces figures sont dans sa bouche ce qu'est une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de noircir par de fausses accusations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquement il soit nécessaire d'employer contre eux les mêmes figures dont on se serviroit pour porter des Juges à condamner le plus

plus criminel & le plus abominable de tous les hommes. Les Déclamateurs, à qui ce défaut est ordinaire, ne trompent jamais deux fois. On s'accoûtume à entendre leurs exclamations, & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils sont malades. Quand ils le sont effectivement, on ne les croit pas.

Nec semel irrisus triviis attollere curat,
Fracto crure planum: licet illi plurima manet
Lachryma: per sanctum juratus dicat Osirim,
Credite: non ludo: crudeles, tollite claudum.
Quære peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Ce défaut dans les uns est une marque de malice, & dans les autres de legereté & d'extravagance. C'est une malice lorsqu'on prend plaisir à combattre la verité; que l'on ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs, mais le troubler par les nuages de quelque injuste passion qui leur dérobe la vûë de la verité. On ne doit pas toûjours accuser les Declamateurs de cette malice: souvent ils ne prennent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs figures; leur dessein n'est pas de persuader, mais seulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échauffent, & ils employent toutes les plus fortes figures de la Rhetorique, quoiqu'ils n'ayent point d'ennemis à combattre; semblables à un phrenetique qui se sert de son épée pour combattre un ennemi phantastique que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Déclamateurs entrent dans des Enthousiasmes, qui leur font perdre l'usage de la Raison, & leur font voir les choses tout d'une autre maniere qu'elles ne sont pas.

Et solem geminum, & duplices se ostendere Thebas.

Ce défaut est le caractere d'un enfant qui se fâche sans sujet : néanmoins les Ecrivains les plus élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pas pouvoir passer pour éloquent si on ne faisoit des figures. Il faut pour cela parler avec chaleur sur toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & appercevoir toutes les choses autres qu'elles ne sont. Il faut faire des reflexions sur tout ce qui se presente, & ne parler que par sentences. Mais ce qui est de plus ridicule, c'est que dans toutes ces figures ces mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire, sans se mettre en peine de combattre, & de terrasser leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils sont semblables à un insensé, qui dans un combat ne se soucieroit pas de frapper son adversaire, & d'en être frappé, pourvû qu'il attirât sur lui les yeux de ses spectateurs, qu'il combattît avec grace, avec un air galand & agréable. Ce sont ces mauvais Orateurs que Perse raille dans une de ses Satyres en la personne de Pedius.

Fur es, ait Pedio : Pedius quid ? crimina rasis
Librat in Antithetis, doctas posuisse figuras
Laudatur.

Ces mauvais Orateurs, dis-je, affectent de mesurer toutes leurs paroles, de leur donner une cadence juste qui flatte les oreilles. Ils proportionnent toutes leurs expressions ; en un mot, ils figurent leurs discours, mais de ces figures qui sont au regard des figures fortes & persuasives, ce que sont les postures que l'on fait dans un bal.

ballet, au regard de celles qui se font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroissent dans un discours peigné, ne sont pas le caractere d'un esprit qui est vivement touché des choses dont il parle; mais plûtôt d'un homme qui est dégagé de toutes affaires, & qui se joue. Aussi on appelle ces figures mesures, qui ont une cadence agréable aux oreilles, des figures de Theatre, *Theatrales figuræ*. Ce sont des armes pour la montre, qui ne sont pas d'assez bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées, c'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la verité, qui les produit, qui les trace elle-même dans le discours, de telle sorte que l'éloquence n'est que l'effet de ce zele. C'est ce que dit saint Augustin du stile éloquent de saint Paul: D'où vient, dit-il, que les Epîtres de ce grand Apôtre sont si animées, qu'il se fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il menace, qu'il marque les differens mouvemens de son esprit par le changement de sa voix? L'on ne peut pas dire qu'il se soit étudié puerilement, comme font les Déclamateurs, à faire des figures: néanmoins son discours est très-figuré; c'est pourquoi, comme nons ne pouvons pas dire que saint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait suivi son discours. *Quid sic indignatur Apostolus in Epistolis suis, sic corripit, sic exprobrat, sic increpat, sic minatur? Quid est quod animi sui affectum tam crebrâ & tam asperâ vocis mutatione testetur? Nullas dixerit more Sophistarum pueriliter & consulto figurasse orationem suam. Tamen multis figuris distincta est; quapropter sicut Apostolum præcepta-*

cepta eloquentiæ non secutum esse dicemus, ita quod ejus sapientiam secuta sit eloquentia non denegamus.

Mais ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que les figures doivent être employées. Les passions ont plusieurs degrez. Toutes les coleres ne sont pas également grandes : Toutes les figures n'ont pas aussi la même force. Il y a des Antitheses pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions ; c'est pourquoi on ne doit pas condamner toutes sortes de figures dans un discours qui est fait sur une matiere qui semble ne donner aucune occasion d'émotions justes & raisonnables. L'ardeur que l'on a de se bien exprimer, & de faire concevoir les choses que l'on enseigne, a ses figures comme les autres passions. Dans la conversation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune resistance dans l'esprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne se serve de differentes expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des descriptions exactes, de chercher dans les choses naturelles & sensibles des comparaisons & des images de ce que l'on dit. On peut demander le sentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez, ou pour retenir leurs esprits dans l'attention nécessaire, & leur faire faire des reflexions sur ce que l'on a dit. Ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses figures aussi-bien que les harangues & les déclamations.

On appelle froid le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des figures, parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec une certaine froi-

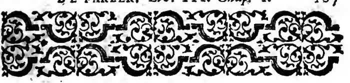
deur.

deur, qui eſt d'autant plus ſenſible, que l'on n'eſt agité d'aucune des émotions qu'il avoient voulu exciter. Car enfin on ſe rit d'un homme & de ſes larmes quand on le voit pleurer ſans ſujet. S'il entre en colere ſans que perſonne s'oppoſe à ſes deſſeins, cette paſſion paſſe pour une veritable folie. On ne peut donc être touché quand on voit quelqu'un émû, ſi l'on ne trouve qu'il y a ſujet de l'être. Un homme qui pleure dans un peril évident, oblige ceux qui le voyent de pleurer avec lui. La colere d'un miſerable qu'on voit accablé injuſtement, engage dans ſon parti ceux qui ſont témoins de cette injuſtice. Ainſi pour toucher, ou pour faire que les figures qu'on employe faſſent leur effet, il faut que les paſſions qu'elles peignent ſoient raiſonnables, c'eſt-à-dire, que l'Orateur doit faire paroître les choſes qu'il traite ſous une telle forme, qu'on ne les puiſſe voir ſans en être émû. Il faut diſpoſer le cœur du Lecteur, n'entreprenant jamais d'y exciter aucun mouvement qu'après l'y avoir préparé. Si on veut le porter à la compaſſion, il faut lui faire voir une grande miſere, gardant ce temperament que la paſſion qu'on exprime par des figures ne ſoit pas plus grande que ne le merite le ſujet, & que ce ſoit toûjours la paſſion qui faſſe produire les figures extraordinaires au milieu de quelque grande circonſtance. Cela demande une grande prudence; c'eſt auſſi, comme nous diſons très-ſouvent, le jugement qui fait les grands Orateurs. Les François ſont particulierement ennemis de ces figures qui ſont trop fortes. On a en France de la douceur & de la politeſſe; on ne peut ſouffrir les humeurs chaudes & violentes. On eſtime & l'on aime ceux qui ſavent ſe moderer; c'eſt pourquoi les figures extraordinaires

nous

nous paroiffent ridicules ; fi ce n'eft dans certaines occafions qui font rares. Car il n'arrive pas fouvent que la Raifon permette de laiffer agir les mouvemens d'une paffion. Cet avis bien médité donnera de grandes lumieres pour l'éloquence.





LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de ce Livre. On y traite de la partie materielle de la parole, c'est-à-dire, des sons dont les paroles sont composées. On décrit comment se forment ces sons.

JE donne beaucoup plus d'étenduë à l'ouvrage que j'ai entrepris, que n'en ont pas les Rhetoriques ordinaires. Mon but est de decouvrir les fondemens de l'Art que je traitte. Je tâche de ne rien oublier pour cela. Nous avons vû comme se forme la voix. Nous avons dit que nous avons une orgue naturelle; que les poûmons en sont les soufflets: & que ce canal par lequel nous respirons, qu'on appelle la Trachée artere, ou l'âpre-artere, est comme le tuyau de l'orgue. A présent que nous entreprenons

nons de traiter à fond de la partie materielle de la parole, c'est-dire des sons dont elle est composée, il faut expliquer avec plus d'exactitude comment se fait la voix, & comment se forme le son de chaque lettre. Il faut donc considerer en premier lieu, que le larynx; c'est ainsi qu'on nomme le haut de l'âpre-artere, est entouré de muscles. L'ouverture du larynx se nomme *glotte*, ou languette qui s'ouvre & se ferme plus ou moins par le moyen des muscles qui la font mouvoir. Cette glotte est composée de deux membranes cartilagineuses. Lorsque ces membranes sont tenduës, & qu'elles ne laissent qu'un petit passage, comme une fente, l'air qui sort soudainement des poûmons, les secouë, ce qui fait le son de la voix, de la même maniere que se fait le son d'une musette & d'un haut-bois. Les anches de ces instrumens font le même effet que la glotte. Les cartilages dont elle est composée, reçoivent un tremoussement de l'air qui les separe avec contrainte quand nous parlons. Les bons Anatomistes en distinguent cinq assez solides, polis, & faisant ressort. Ils sont entourez de plusieurs petits muscles qui ont une admirable liaison avec les oreilles, les yeux, les parties du visage, avec le cœur, la poitrine; ce qui fait que le seul son de la voix fait connoître l'état de celui qui parle, & qu'on lit sur son visage ce qu'il dit aux oreilles.

C'est ainsi que se forme la voix, qui nous seroit commune avec plusieurs animaux, si elle ne recevoit point d'autres formes que celle qu'elle prend en sortant du larynx. Les muscles qui sont attachez à cette partie, servent à la modifier. Elle est douce ou rude, selon la qualité des membranes de la glotte; & elle reçoit plusieurs degrez, ou tons, selon que l'ouverture du larynx est plus ou moins

moins grande : quand elle eſt petite le ſon en eſt aigu ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de faire ces conſiderations qui regardent la Muſique. Conſiderons que la voix, après être ſortie du larynx, reçoit d'autres modifications differentes ſelon qu'on diſpoſe le lieu où elle eſt reçûe, que la langue la porte contre differentes parties de la bouche qui s'ouvre ou ſe ferme differemment par le moyen des dents & des levres. Ainſi qu'on voit dans les orgues que les tuïaux ont des ſons tout differens, ſelon leurs differentes formes. Ces differentes modifications font les ſons qui compoſent les paroles : les lettres ſont les ſignes de ces ſons.

On voit par l'experience qu'on en fait dans les orgues, qu'on peut imiter toutes ſortes de ſons. On imite avec un appeau le chant des cailles, dans lequel on entend le ſon de quelques ſyllabes ; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire parler une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à remarquer la diſpoſition particuliere des organes de la voix, & la diſpoſition de la bouche qui eſt néceſſaire pour faire le ſon de chaque lettre. En faiſant autant de tuïaux qu'il en faudroit pour prononcer toutes les lettres, on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles ſelon qu'elle ſeroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entrepriſe eſt grande, afin qu'on comprenne l'habileté de celui qui nous a fait, ce que nous ne pouvons aſſez conſiderer. S'il s'agiſſoit de faire parler François à une orgue ; comme nous avons cinq voyelles, & dix-ſept conſones, il faudroit déja vingt-deux machines differentes, & il ne faut pas croire qu'elles fuſſent toutes également ſimples, que ce ne fuſſent que des tuïaux. Il y a des lettres qui demandent, que la machine qui les feroit ſonner, ſe fermât & s'ouvrît, ce qui ne ſe pourroit faire qu'avec pluſieurs reſ-

resforts. Il y a bien de la difference entre le son de deux lettres qu'on prononce separement, & le son de la syllabe qu'elles composent. Ces deux sons s'allient pour n'en faire qu'un ; ainsi deux machines, dont l'une feroit, par exemple, *a*, l'autre *b*, ne feroient pas *ab*, ni *ba*. Combinant donc *a* en ces deux manieres avec les dix-sept consones, il faudroit trente-quatre differentes machines pour marquer ces syllabes, & comme il en faudroit autant pour chacune des cinq voïelles, qui demanderoient pareillement trente-quatre machines differentes, il en faudroit par conséquent pour toutes cent soixante-dix.

Il y a des syllabes de trois lettres, dont les unes ont une voïelle entre deux consones, comme *bab*, & les autres une consone entre deux voïelles, comme *aba*. La voïelle *a* se peut combiner avec les consones, pour faire une syllabe de trois lettres, pour le moins en deux-cens quatre-vingts neuf manieres differentes. Multipliant ce nombre par le nombre des voyelles, c'est-à-dire par cinq, cela fait mille quatre cents quarante cinq ; il faudroit autant de differens instrumens. Les syllabes de trois lettres se font encore d'une autre maniere. On peut à la syllabe *ab* ajoûter une consone, comme *abb* ; *abc* ; *abd* ; ce qui demanderoit encore une infinité de machines. Je n'ai point voulu remarquer ici que nous avons plus de cinq voïelles, comme nous le ferons voir. Nous avons deux sortes de *a*, trois sortes de *e*, deux sortes de *o*, deux sortes de *u*, ce qui augmenteroit infiniment l'orgue dont nous parlons. Et quand auroit-on inventé un si grand nombre de machines qui pût les faire jouër avec la vitesse nécessaire ? Car comme les sons de deux ou de plusieurs lettres qui font une syllabe, doivent être unis, il faut que les sons des syllabes qui font un mot,

mot ſoient liées enſemble, autrement on entend des ſyllabes, & non point des mots. Il faudroit un clavier d'une infinité de touches, & on eſt embarraſſé quand un clavier n'en a qu'un certain nombre qui eſt aſſez petit.

Admirons donc ici la diſpoſition merveilleuſe des organes de la parole qui n'ont rien d'embarraſſant, & qui ſont tellement placez, qu'on s'en ſert plus facilement qu'on ne peut remarquer comme ils ſont faits. Dieu dont nous ſommes l'ouvrage, nous fait faire, ſans que nous appercevions qu'il y ait de la difficulté, ce qui eſt impoſſible à l'art. Nous faiſons avec la bouche ce que ne pourroit pas faire un million de machines; car ce nombre ne ſuffiroit pas encore. Il y a pluſieurs millions de differens mots qui demandent des diſpoſitions particulieres dans les organes de la voix; auſſi la langue qui en eſt un des principaux, eſt compoſée d'un nombre innombrable de petits filets, qui ſont comme autant d'inſtrumens par leſquels elle ſe tire, elle s'allonge, elle ſe replie, elle ſe tourne en tant de manieres qu'on ne les peut compter.

Les levres ont pareillement pluſieurs muſcles qui les font jouër en differentes manieres. La bouche ſe peut ouvrir differemment; de ſorte que ce n'eſt point une exageration de dire qu'on ne feroit pas avec un million de machines ce que nous faiſons avec la bouche. Après quoi qu'on me vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes, je ſuis perſuadé que ce n'étoient que des marionettes. On trompoit avec eſprit ceux à qui on ne donnoit pas le tems de remarquer l'artifice dont on ſe ſervoit. Les Hiſtoriens qui nous parlent d'une tête ſemblable faite par Albert le Grand, nous content ce qu'ils veulent. Il n'y a que ceux qui n'ont par fait attention à la maniere dont

nous

nous parlons, qui croyent qu'on puiſſe imiter un ouvrage auſſi admirable qu'eſt la tête de l'homme.

Mais il eſt très-vrai que ſi on ne peut pas faire parler une tête artificielle, on peut faire parler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui faire prendre garde à la diſpoſition qu'il voit que prennent les organes de la voix de ceux qui parlent pour faire ſonner chaque lettre, reïterant ſouvent la prononciation d'une même lettre, dont on lui fait voir en même tems le caractere, afin qu'il remarque les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les ſons, comment les levres battent l'une contre l'autre pour faire enſuite ce qu'il voit faire. Les muets ne ſont muets que parce qu'ils n'entendent pas; ainſi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le ſon de chaque lettre autrement que par cet artifice, qui leur fait voir ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Monconis rapporte dans ſon voyage d'Angleterre, qu'un excellent Mathematicien d'Oxfort fit lire en ſa preſence un muet, & que c'étoit le ſecond qu'il avoit fait parler. Il avoue néanmoins qu'il ne faiſoit que faire ſonner les lettres ſeparément, & qu'il ne pouvoit lier leurs ſons. J'ai ſouvent entendu parler de pluſieurs ſourds qui au mouvement des levres, & à la maniere qu'ils voyoient qu'on ouvroit la bouche, connoiſſoient tout ce qu'on diſoit. Je le crois; car j'ai vû dans le Dioceſe de Grenoble, dans la Paroiſſe de Beſſe, une femme ſourde, à qui ſes parens faiſoient entendre tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloient fort bas, de maniere qu'elle ne pouvoit remarquer que les mouvemens de leurs levres, & la diſpoſition de la bouche: j'en fis faire pluſieurs experiences en ma preſence.

Cet-

Cette quatrieme Edition étoit commencée lorſque j'ai vû une excellente Diſſertation d'un Medecin Suiſſe qui reſide en Hollande, & ſe nomme Amman. Il aſſure qu'il a appris à pluſieurs perſonnes ſourdes & muetes à parler, lire & écrire. Il explique ſa methode, qui conſiſte en deux choſes, dont la premiere eſt d'obſerver avec les yeux les differens mouvemens des organes de la prononciation. Il décrit les diſpoſitions particulieres à chaque lettre, & comment il les fait remarquer & diſtinguer à ceux qu'il inſtruit. Pour cela il les oblige, en ſe regardant dans un miroir, de s'habituer à faire les mêmes mouvemens qu'ils lui voient faire. L'autre partie de ſa methode, c'eſt de donner lui-même au goſier de ſon diſciple la diſpoſition qu'il doit avoir pour certaines lettres, comme peut faire un Maître à écrire, qui prend la main de ſon diſciple, & la conduit, ou comme un Maître à danſer qui tourne les pieds de ſon écolier, & lui fait faire les pas qu'il veut qu'il faſſe. Cet admirable Maître des muets, quand il leur donne ſes premieres leçons, forme avec ſes mains dans leurs organes la diſpoſition qui eſt neceſſaire pour prononcer chaque lettre. Il preſſe leurs levres l'une contre l'autre, ou il les ſepare; il leur fait étendre la langue, ou la réplier, l'enfler, ſelon que cela eſt neceſſaire. Dans les lettres à la prononciation deſquelles le nez contribuë, il leur preſſe cette partie de la maniere qu'il convient. Sans doute qu'il faut pour cela beaucoup d'adreſſe & d'exercice. Car ſi nous avons tant de peine à faire des mouvemens extraordinaires, qu'il y a des lettres dans chaque langue qu'on ne peut prononcer, lorſqu'on n'y a point été habitué dès ſa naiſſance, il ne faut pas s'étonner qu'il ſe trouve de la difficulté à faire prendre la coûtume à ceux qui

 n'ont

n'ont point d'ouïe, de prononcer des lettres qu'ils n'ont jamais entenduës.

C'est une excellente remarque de ce sçavant & ingenieux Medecin, que si Dieu n'avoit point donné la parole au premier des hommes, l'usage en auroit été ignoré. Je reconnois volontiers l'impossibilité de la supposition que j'ai faite d'une nouvelle troupe d'hommes nouvellement sortis de la terre, ou descendus du Ciel. Ces hommes n'auroient point pû se former un langage articulé, non plus que des muets. L'experience le fait connoître, que des muets, qui, étant instruits comme nous venons de le dire, peuvent apprendre à parler, ne le peuvent faire sans Maître. Tout le langage n'est qu'un assemblage de sons simples, dont les lettres que nous appellons les élemens du discours, sont les signes. On n'a point vû qu'aucun muet ait inventé de lui-même la prononciation de ces lettres. La chose est aisée à ceux qui entendent parler; car naturellement nous imitons ce que nous entendons. Mais un sourd, que dis-je, un sourd? un enfant, un homme, quelque âge qu'il eût, quand il auroit de bonnes oreilles, s'il ne conversoit point avec des hommes qui sçûssent parler, il ne parleroit jamais, c'est-à-dire, qu'il ne formeroit jamais aucune parole articulée. C'est un conte que ce qu'on nous veut dire de ces enfans, qui nourris avec des animaux, prononcerent naturellement de certains mots. Aussi les miracles que faisoit Notre-Seigneur sur les sourds & sur les muets étoient grands, en premier lieu, parce qu'il leur rendoit l'ouïe, & qu'à l'instant même ils entendoient ce qu'on leur disoit; chose aussi surprenante que si transportez parmi les Chinois, nous connussions à la même heure tout ce qu'ils nous diroient. En second lieu, ce qui rendoit les miracles de Notre Seigneur

gneur plus admirables, c'eſt que ſans inſtruction ces muets parloient diſtinctement, ce qui ne ſe pouvoit pas faire naturellement, puiſqu'en mille choſes plus aiſées, il eſt impoſſible de faire certains mouvemens qu'après un long exercice. Je ne crois pas que jamais les hommes euſſent prononcé les differentes lettres de l'alphabet, s'ils ne les avoient entenduës prononcer. Ils peuvent bien les changer, les alterer, & faire de nouvelles langues; mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient jamais entendu parler diſtinctement, ils euſſent trouvé d'eux-mêmes le ſon de chaque lettre. L'experience le prouve comme je l'ai dit, puiſqu'on n'a jamais vû de muet de parler de lui même.

Il ſeroit à ſouhaiter que la methode dont nous parlons, fut connuë, qu'en tous païs il y eût des perſonnes qui en ſuſſent parfaitement inſtruites. Il y a des muets par tout, & des enfans à qui il ne ſuffit pas d'entendre parler pour parler eux-mêmes: Il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer. Cette methode s'emploie avec ſuccès pour ceux-ci. La facilité avec laquelle nous parlons, eſt cauſe qu'on ne fait preſque aucune attention à la diſpoſition des organes de la parole. On croit qu'il eſt inutile de le faire. Un fameux Comedien en a fait un ſujet de raillerie dans l'une de ſes Comedies, où il jouë un Bourgeois, qui après avoir amaſſé du bien, vouloit paſſer pour homme de qualité, & en avoir les airs. Pour cela il croyoit qu'il falloit ſçavoir quelque choſe; il prit donc un Maître. Ce Bourgeois étoit ſi groſſier & ſi ſot, que l'idée qu'il avoit de la ſcience ſe réduiſoit à vouloir apprendre l'Orthographe & l'Almanac, pour ſavoir quand il y a de la Lune & quand il n'y en a point. Il falloit donc que ſon Philoſophe qui l'inſtruit ſur le Theatre, choiſît une leçon accommodée à ſa capacité & à celle

du peuple. Il lui apprend donc seulement comment se forme chaque lettre, les voyelles & les consones.

Un homme seroit ridicule qui croiroit que c'est là une grande science ; qui s'écriroit en écoutant de semblables leçons : *Ah! que cela est beau ! vive la science* ! comme fait le Bourgeois qui traite sa servante d'ignorante, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait quand elle prononce un *U*. Un homme, dis-je, qui s'imagineroit que cela est necessaire pour parler, seroit aussi ridicule que celui qui croioit ne pouvoir manger à moins que de savoir tout ce que les Anatomistes disent de curieux sur la maniere dont les viandes se broient dans la bouche, & se mêlent avec le suc salivaire qui en fait la premiere digestion. Cette connoissance si facile de la maniere dont chaque lettre se forme, est le fondement de presque tout ce qu'on peut dire de curieux sur les irregularitez de la Grammaire. Elle sert à rendre raison d'une infinité de choses qui regardent la maniere de décliner les noms, de conjuguer les verbes ; ainsi quoi qu'on en puisse penser & dire, je m'arrêterai ici quelques momens. Outre qu'à present on ne peut plus mépriser une recherche qui a appris le secret de faire parler les muets, & de faire que les sourds peuvent lire sur le visage de celui qu'ils voient parler, ce qu'ils ne peuvent entendre ; car sans doute que ceux qui ont observé les dispositions que prend la bouche propres à la prononciation de chaque lettre, & il ne faut avoir qu'un miroir pour Maître, peuvent au seul mouvement des levres concevoir tout ce que l'on dit en leur presence, quoiqu'ils ne l'entendent pas. C'est un fait dont j'ai fait des experiences certaines.

CHAPITRE. II.

Des lettres dont les mots sont composez. Premierement des voyelles. Comment leur son se forme.

PErsonne n'a recherché plus utilement que ce sçavant Medecin dont nous venons de parler, la maniere dont se forment les lettres. Il en traite dans deux Ouvrages qu'il a faits. Le premier a pour titre *Surdus & mutus loquens* Le dernier qui vient de paroître est une excellente Dissertation sur cette même matiere. Je n'ai pas vû le premier Ouvrage. Voilà ce que j'avois écrit dans l'Edition précedente, avant que d'avoir vû cette Dissertation.

La voix, comme on l'a dit, n'est que le son que fait l'air qui sort des poulmons, lorsqu'il passe avec contrainte par l'ouverture du larynx entre les deux membrânes de la glotte. Cette voix se modifie differemment dans la bouche; il s'en fait differens sons dont on compose les paroles, & qui sont comme les membres, *artus*, du discours, ce qui fait qu'on dit que la voix est articulée, après qu'elle a reçû ces differentes formes. Les caracteres qu'on a choisies pour être les signes de chacun de ces differens sons, s'appellent *lettres.* Les lettres qui marquent les differens sons qui se font seulement par les differentes ouvertures de la bouche, s'appellent *voyelles*, parce que leur son n'est presque que la seule voix qui n'a pas encore reçû de grands changemens. La voix est la matiere du son de toutes les lettres. Si l'on ne faisoit que faire battre les levres l'une contre l'autre, ou remuer langue, on ne feroit

point entendre le son d'aucune lettre; de même qu'une flute ne dit rien quand on n'y pousse point d'air, & qu'on ne fait que remuer les doigts. Il faut que la voix précede ou accompagne le mouvement des organes qui font les lettres qu'on appelle *consones*, qui sont ainsi nommées, parce qu'elles ne sont point entenduës qu'on n'entende en même temps le son d'une voyelle, c'est-dire, qu'on n'entende une voix qui leur tient lieu de matiere, à qui elle donne une forme particuliere.

Il faut donc parler des voyelles avant que de venir aux consones. Les differentes manieres dont on ouvre la bouche, font qu'il y a differentes voyelles. Ce passage de la glotte où se forme la voix, peut s'ouvrir ou se resserrer. Les poulmons peuvent s'envoyer plus ou moins de cet air qui fait la voix; outre que selon qu'on ouvre la bouche plus ou moins, on y fait retentir la voix dans ses differentes parties, ce qui la diversifie. Alors la langue ne fait rien, si ce n'est dans sa racine, comme nous l'allons voir en examinant comme se forme chaque voyelle. Elles ont une grande affinité entr'elles; parce que les manieres dont elles se forment sont peu differentes, ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voyelle dans une autre voyelle.

A. Lorsqu'on ouvre la bouche, la voix qui sort fait ce son qu'on appelle *A*, lequel son retentit dans le fond du gosier. La langue ne fait rien. Elle demeure suspenduë sans toucher aux dents, laissant ainsi couler la voix qui est portée en haut.

E. Quand le larynx se resserre, que les poulmons poussent moins d'air, que la bouche est moins ouverte, & que les levres se replient en dedans, la

voix qu'on entend eſt la lettre E. Il ſemble que le goſier retienne le ſon de cette lettre, & que ce ſon s'appue ſur la racine de la langue dont la pointe touche pour lors les dents qui ſont mediocrement ſeparées.

I. La voyelle *I* ſe prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Le ſon n'en eſt point retenu dans le goſier. Il eſt porté vers les dents qui contribuent à le diſtinguer. La bouche eſt un peu ouverte, & les levres s'étendent. Nous verrons qu'il y a un J conſone.

O. Le contraire arrive lorſqu'on prononce la voyelle O. Le larynx s'ouvre, le goſier s'enfle, & ſe fait creux: on y entend ſonner cette lettre. Toute la bouche s'arondit, & les levres font un cercle: au lieu que dans la prononciation d'un *i* elles font comme une ligne droite. Le ſon de cette lettre approche de celui de la lettre *A*; c'eſt pourquoi il y a des nations qui les confondent, comme le font les Allemans. Le ſon de la Diphthongue *ou* differe de l'O ſeulement parce qu'il eſt plus obſcur.

U. La prononciation de l'*U* eſt douce. Le larynx contraint moins la voix qui ſort des poulmons, ainſi cette voix eſt moins forte. Le goſier ne s'ouvre pas, ainſi l'on n'y entend pas la voix raiſonner. Les levres avancent en dehors, & ſe raſſemblent pour faire une très-petite ouverture. C'eſt ce qui fait que les Hebreux rangent cette lettre entre les conſones qu'ils appellent *Labiales*.

Le ſon de l'*u*, quand il eſt adouci, approche du ſon de l'*i*. C'eſt pourquoi les Latins confondoient autrefois ces deux voyelles. Ils diſoient *optimus*, & *optumus*. Ce ſon adouci de l'*u*, que les Grecs appellent *upſilon*, c'eſt-à-dire *u* petit, eſt bien different du ſon de la diphthongue

ou. Cette voyelle se range comme l'*i* entre les consones, comme nous le verrons; c'est-à-dire, qu'il y a un *v* consone.

Chacune de ces cinq voyelles peut se prononcer differemment, selon la mesure du temps qu'on s'arrête à les faire sonner, afin qu'elles soient mieux entenduës, ce qui les distingue en voyelles longues & en voyelles breves. Nous n'avons point de caracteres, non plus que les Latins, pour marquer ces differences, comme en ont les Grecs, qui pour cela comptent sept voyelles. Il dépend de ceux qui parlent de s'arrêter plus ou moins de temps sur les voyelles, & ainsi de mettre entre elles plus ou moins de difference.

C'est pourquoi le nombre des voyelles considerées selon le temps qu'on met à les prononcer, n'est pas le même dans toutes les langues. Les Hebreux en comptent jusques à treize, parce qu'ils ont, par exemple, un *a* long, un *a* bref, un *a* très-bref.

C'est une question que nous examinerons dans la suite, si en notre langue une même voyelle se prononce toûjours dans des tems égaux, c'est-à-dire, si quelquefois elle est longue, & quelquefois breve. Mais il est certain que nous prononçons differemment une même voyelle, faus que nous mettions de difference dans le tems que nous employons à la prononcer. Lorsqu'on ouvre la bouche davantage, le son en est plus fort & plus clair: quand on l'ouvre moins, le son est plus foible & moins clair. Ces differens degrez de force causent cette difference qui est entre un *e* ouvert, & un *e* fermé, & un *e* muet. *E* est ouvert dans *progrès*. *excès*, *fer*; *enfer*. Il est fermé dans *bonté*, *placé*. Il est muet dans *grace*, *place*. Il y a de la difference entre *place* en Latin *sedes*, & *placé* ce qu'on dit en Latin *locatus*. La difference de l'*u*

&

& de l'y Grec vient de la même cause. Nous ne nous servons pas de differens caracteres pour marquer ces differences; on met seulement sur la lettre ordinaire une note qu'on appelle *accent*, qui avertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute differente quand elles sont accentuées. On prononce differemment *male* une espece de coffre, & *mâle* en Latin *masculus* : ce mot *hôte* en Latin *hostes* & *hote* qui est une espece de panier. On compte jusques à treize voyelles differentes dans notre langue. Outre la difference que le temps qu'on employe à les prononcer peut mettre entr'elles, il est certain qu'elles ont differens sons, selon qu'on les retient dans le gosier, qu'on les pousse vers le palais, qu'on les porte vers differentes parties de la bouche. De là vient que les mêmes voyelles n'ont pas le même son dans la bouche de differentes nations.

On remarque qu'entre les voyelles, celles qui ont un son plus fort, sont particulierement l'*a* & l'*i*, ensuite l'*o*. Le son de l'*e* est sourd, parce qu'il se fait dans la bouche qui en retient le son. Ceux qui ont aimé les voyelles sonnantes, ont évité cette voyelle *e*, lorsqu'elle ne se rencontroit pas avec des consones qui en relevassent le son. Quoique l'*o* soit plus fort, quelques-uns ont mieux aimé l'*ou* que le simple *o*. Lorsqu'on lie le son de deux voyelles, il s'en fait un troisieme, ce qu'on nomme une diphthongue, c'est-à-dire, une lettre qui a deux sons, comme *æ*, *œ*.

Comme chaque voyelle a un son qui lui est particulier, plus fort ou plus foible, chaque nation, selon son inclination dominante, affecte de se servir des voyelles qui conviennent plus à son humeur; & c'est ce qui a fait les differentes dialectes de la Grece. Cela se voit dans les lan-

gues vivantes; car les Espagnols qui sont naturelement graves & fiers, se sont servis de mots qui remplissent la bouche, qui demandent une grande ouverture, de grands mots, qui sonnent beaucoup. Ainsi ils repetent beaucoup l'*A*, voyelle magnifique, qui se fait par une grande ouverture. Ils terminent plusieurs de leurs mots en O & *Os*, terminaison qui est fort sonnante. Les François qui n'aiment point l'affectation, se servent volontiers de l'*E*, dont la prononciation est plus douce; & c'est pour cela que les élisions, qui sont rudes dans les autres langues, n'ont rien de desagreable dans la nôtre: parce que plusieurs de nos mots se terminent en *E*, dont l'élision est douce, comme il paroît dans le vers suivant.

J'aime une amante ingrate, & n'aime qu'elle au monde.

C'est ce que montre fort bien l'Auteur des *Avantages de la langue Françoise*, qui remarque qu'un François n'est point obligé de parler de la gorge, d'ouvrir beaucoup la bouche, de frapper de la langue contre les dents, ni faire des signes & des gestes, comme il paroît que font la plûpart des étrangers, quand ils parlent le langage de leur païs, & comme nous sommes contraints de faire lorsque nous voulons parler leur langage.

CHAPITRE III.

Des Consones. Comment elles se forment.

ON peut dire que les voyelles sont au regard des lettres qu'on appelle consones, ce qu'est

le

le ſon d'une flute aux differentes modifications de même ſon que font les doigts de celui qui jouë de cet inſtrument. Dans le ſon des voyelles, la langue, comme on l'a dit, ne fait preſque rien; on entend une voix continuë. Au contraire dans les conſones la voix eſt interrompuë: tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laiſſe couler; elle eſt coupée par les dents, & battuë par les levres. La langue eſt un des principaux organes de la parole. C'eſt elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change ſelon qu'elle ſe replie ou qu'elle ſe déploye, & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du goſier fait que la voix y raiſonne. Il y a des conſones dont le ſon ſe forme dans cette partie. Les levres donnent auſſi une forme particuliere à la voix, ſelon qu'elles battent les unes contre les autres, qu'elles ſe ferment ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillement à articuler la voix. Il y a des conſones dont le ſon ſe forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorſqu'on prononce une conſone, le ſon d'une voyelle, qui eſt entenduë dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une conſone, ſoit dans le goſier, ſoit dans le palais, ſoit ſur la langue, entre les dents, ſur les levres. D'où vient que les Hebreux diſtinguent les conſones en differentes claſſes, à qui ils donnent le nom des organes qui ſervent à les former, c'eſt-à-dire qu'ils les diſtinguent en lettres du goſier, ou gutturalles; lettres des levres, ou labiales; lettres de la langue, lettres du palais, & lettres des dents.

Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent *Uvales*, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche où eſt la luette, qu'on nomme en Latin *uva*. Ils ont des lettres qu'ils ne prononcent qu'en

sifflant, d'autres qu'ils prononcent en begayant, *balbutiendo*. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui se prononcent la langue repliée proche de la racine des dents.

Les Grammairiens Grecs distinguent leurs lettres en voyelles, c'est-à-dire lettres qui font un son, & en lettres *muettes*, qui sont celles qui par elles-mêmes n'ont point de son, & un lettres qui ont un demi-son. Ils comptent sept voyelles, comme nous avons vû, & neuf muettes qu'ils distinguent en trois classes, chacune de trois lettres. La premiere classe comprend celles qu'ils appellent *tenuës*, dont le son est foible, savoir, π. κ. τ. qui répondent à nos lettres P. K. T. La seconde classe contient les lettres qui ont un son qui n'est ni fort ni foible, qu'ils nomment pour cela moyennes, & qui sont β γ. δ, b. g. d. La troisieme comprend les aspirées qu'on ne prononce qu'avec aspiration, savoir φ. χ. θ. que nous exprimons ainsi ph. ch. th. ajoûtant h. qui est la marque de l'aspiration aux lettres tenuës.

Les lettres d'un demi son sont celles que les Grammairiens appellent *liquides*, qui ont une prononciation coulante. On compte quatre liquides, savoir, λ μ. ν. ρ. l. m. n. r. Les lettres de demi-son sont en second lieu toutes les lettres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme sont ψ. ξ. ζ. qui enferment une muette avec un sigma, c'est-à-dire avec une s. La lettre double ψ. vaut βσ. πσ. φσ. La lettre ξ. vaut κσ. γσ χσ. & ζ. vaut. δσ.

Il y a des lettres fort opposées à ces lettres doubles, qui sont celles que les Hebreux appellent *quiescentes*, parce qu'elles semblent se reposer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans notre langue, dans ce mot *fust*, comme quand nous disons *qu'il fust*, la

lettre

lettre *s*. ne se prononce pas. Cependant elle n'est pas inutile, non plus que dans ce mot *paon* la lettre *o*. Ces lettres qu'on appelle *quiescentes*, ne font pas une classe à part, parce qu'en general une lettre est *quiescente* ou de repos dans le mot où elle se trouve, lorsqu'elle n'y conserve pas toute sa force : ce qui arrive souvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où si l'on n'adoucissoit pas certaines lettres, la prononciation seroit fort rude.

Avant que nous considerions comme se forme chaque consone, il sera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diversifier la voix en tant de manieres differentes, que si on marquoit ces manieres par autant de caracteres particuliers, on feroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par experience : chaque nation a des manieres si particulieres de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un signe propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui sont ordinaires. C'est ce qui fait que les alphabets ne sont pas les mêmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point. La prononciation se peut diversifier, comme nous venons de le dire. Lorsque cette diversité est notable, on est obligé de la marquer par un signe particulier, c'est-à-dire, par une lettre ou caractere particulier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du païs, parce que la prononciation de cette lettre consiste dans une maniere à laquelle il faut être habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caracteres, qui sont les figures d'une prononciation differente. Nous le voyons lorsque nous voulons exprimer avec nos caracteres

Grecs ou Latins les caracteres Hebreux. Personne ne s'accorde : les uns les expriment d'une maniere, les autres d'une autre ; & tous se trompent, parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d'une maniere qui leur étoit si particuliere, que nous n'avons point de lettres qui en puissent être un signe propre.

L'ordre qu'on peut garder en examinant comme se forment ces consones, c'est de suivre la distribution que les Hebreux en font selon les organes où elles s'entendent. Commençons par les consones du gosier ou gutturales, qui sont dans la langue Hebraïque, *aleph*, *he*, *ghet* ou *chet*, *hgain* ou *gnaim* ou *aiim* ; car les Grammairiens ne s'accordent pas entr'eux touchant la prononciation de ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aspirations ; c'est pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs, ils ne marquoient point ces lettres. Elles sont appellées gutturales, parce qu'elles se prononcent *in gutture* ; dans le fond du gosier, c'est-à-dire que pour les prononcer il faut ouvrir le gosier plus qu'on ne fait pas pour les autres lettres. C'est ce qu'on appelle aspirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un caractere particulier pour marquer l'aspiration, qui est H, qui n'a point d'autre usage. *Spiritus magis quàm littera.* Nous n'avons point d'autres lettres aspirées. Pour exprimer les aspirées des Grecs nous joignons aux lettres tenuës, comme nous l'avons dit, une *h.* Ainsi pour φ. nous mettons *ph.* pour χ. nous mettons *ch*, & *th* pour θ. Le φ. est un *p.* prononcé avec aspiration. Le χ. un *c.* avec aspiration, & θ un *t* avec aspiration ; mais l'aspiration de l'*h.* est douce. On voit dans les mots Latins qui viennent du Grec, & qui commencent par une voyelle qui s'aspire, qu'on met une *h.*

de-

devant cette voyelle. Comme de ἁρμονία on fait *harmonia*, *harmonie*. Les Orientaux aspirent plus fortement que les Grecs; & ils aspirent des lettres que nous prononçons doucement. Les Hebreux prononcent leur *aleph* dans le fond du gosier d'une maniere si particuliere, que leurs Grammairiens prétendent qu'on n'en peut exprimer le son par aucune lettre des langues Européennes. L'*aleph* tient le milieu entre *a* & *e*. Le *he* & le *chet* ne sont que des aspirations. L'aspiration de *he* est douce, c'est l'epsillon des Grecs, qui en traduisant les mots Hebreux, oublient cette lettre. Le *chet* c'est l'*etha* du Grec. Le *gnaim* ou *aiim* leur *omicron*. Cette derniere lettre a cela de particulier, que la voix est portée vers les narines où elle sonne. Nous n'avons point de gutturales que notre *h.* qui est la marque de l'aspiration.

Les lettres des levres sont en Hebreu *beth*, *vau*, *mem*, *pe*; dans le Latin & dans le François, *b*, *p*, *m*, *v*, *f*. On entend ces lettres sur l'extremité des levres, aussi voit-on qu'elles se confondent facilement, parce qu'elles se prononcent à peu près de la même maniere, qu'elles sont entenduës dans un même organe; ce qu'il est bon de remarquer pour appercevoir comment il se fait que certains peuples prononcent une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoître son origine. Les Allemans confondent ces lettres labiales; ils disent *ponum* pour *bonum*, & *finum* pour *vinum*. Les Gascons *binum* pour *vinum*. Les Latins ont de même confondu l'*v* avec *f.* de βίος ils ont fait *vita*. Nous avons changé *v* en *b.* de *corvus* nous avons fait *corbeau*, & le *p.* en *v*, d'*Aprilis*, *Avril*, de *cuppa*, *cuve*, de *nepos*, *neveu*. Chez les Hebreux le *beth* a tantôt le son de *b*, & tantôt

tôt celui de *v*. Voyons comme chacune de ces lettres labiales se forme.

B. La lettre *b*. s'entend lorsque la voix sortant du milieu des levres, elles les oblige avec une médiocre force de se separer.

P. La lettre *p*. se prononce en étendant les levres, de sorte qu'elles ne sont pas si grosses; elles se compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*. ainsi la voix fait plus d'effort pour les separer.

M. Le son de la lettre *m*. est sourd, *mugiens littera*. On ouvre d'abord la bouche en la prononçant, & on entend une voix qui prend la forme du son de cette lettre, lorsque les levres viennent à s'approcher sans se battre, & qu'elles ferment la bouche; ce qui fait qu'on entend un bruit obscur comme dans une caverne.

V. L'*v* consone est le Vau des Hebreux. Les Grecs l'avoient dans les commencemens, l'ayant reçûë des Hebreux avec le reste de leur alphabet. C'étoit leur sixieme lettre comme elle l'est dans l'Hebreu. C'est pourquoi après qu'ils l'eurent retranchée, comme ils s'en étoient servi, comme de leurs autres lettres, pour notes numeriques, ils mirent en sa place ϛ, qui n'est point une lettre. Cette consone *v* est proprement une aspiration; les Latins l'ont prise pour cela, faisant, par exemple, *vesper* de ἑσπερος. Ce qui fait que *v* differe de *b*, c'est que les levres ne battent pas quand on le prononce. La voix sort du milieu des levres, au lieu que dans la prononciation du *b* les levres battent l'une contre l'autre.

F. Le son de *f* est encore une aspiration. Quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, ensuite elle se ferme un peu, la levre inferieure se colant par son extremité sur les dents. Le *p* avec l'aspiration tient lieu de cette let-

tre chez les Hebreux comme chez les Grecs. Les Latins ont mis quelquefois *f* au commencement des mots Grecs qui commençoiént par une aspiration. Ils ont dit *frango* de ῥάγω. Les Espagnols f en h, d'où ils font *harina* de *farina*, leur *hablare* de *fabulare*. On voit assez l'utilité des remarques que nous faisons ici, & qu'elles donnent de grandes lumieres pour découvrir l'origine des langues. On voit comment les Romains ont fait *forma* de μορφὰ, *frico* de βίσκω, *fremo* de βρέμω. Quintilien, ce grand Maître de Rhetorique, veut qu'on fasse faire ces reflexions aux jeunes gens. *Discat puer quid in litteris proprium, quid commune, quæ cum quibus cognatio: nec miretur cur ex scamno fiat scabellum.*

Les lettres du palais chez les Grecs sont *gimel*, *iod*, *kaph*, *koph*; en Latin, & parmi nous g. i. c. k. d'où l'on apprend pourquoi ces lettres se mettent si facilement les unes pour les autres, comment de *serviens* on a fait *sergeans*, de κλέος *gloria*; *gubernator*, de κυβερνήτης, & que de l'Hebreu *gamal* on a fait κάμηλος. Dans la prononciation de ces lettres la langue en se repliant porte la voix contre le palais.

G. Quand on prononce un *g*, la pointe de la langue s'approche du palais, les levres s'avancent & se replient un peu en dehors.

J. Quand on prononce *j* consone, la voix s'entend au milieu de la langue & du palais. La bouche ne s'ouvre qu'un peu.

C. En prononçant *c* la langue se replie en dedans, & porte la voix contre le palais, où elle s'arrête, ce qui oblige de la pousser avec force. Les levres sont étenduës, & ainsi elles ne s'ouvrent que mediocrement.

K. Les Hebreux ont deux sortes de *c*, sçavoir le Kaph & le Koph. Il nous seroit bien difficile de dif-

distinguer ces deux lettres en les prononçant, parce que nous n'y sommes pas faits. Le *k* ne differe guere du *c* que par une aspiration. Nous adoucissons en plusieurs rencontres le son du *c*, de sorte qu'il approche du son de l'*s*, comme en ce verbe *commença*: alors on met dessous ce *c* une notte *ç*, que les Espagnols appellent *cedille*.

Q. Le *q* est proprement une lettre double qui a la force du *c* & de l'*u* voyelle. Les Grecs n'ont point cette lettre. Le *x* Latin qui répond au ξ des Grecs, est aussi une lettre double composée du *c* & de l'*s*.

Les lettres de la langue sont en Hebreu, *Daleth*, *Teth*, *Lamed*, *Nun*, *Tun*, D, TH, L, N, T. Ceux qui ont la langue épaisse ou humide ont peine à prononcer ces lettres, qui se confondent facilement *propter cognationem*. De Θεὸς on a fait sans peine *Deus*.

D. Lorsqu'on appuye l'extremité de la langue sur la racine des dents de dessus, & qu'ensuite la voix l'en separe pour couler entr'elle & les dents; on entend sur l'extremité de la langue le son de la lettre *d*.

T. s'entend pareillement sur l'extrémité de la langue qui alors touche les dents de dessus, mais plus près de leur trenchant. Les Hebreux & les Grecs ont deux *t*, qui se distinguent par l'aspiration que nous marquons en Latin & en François avec la lettre *h*.

L. En commençant de prononcer *l*, on ouvre la bouche, ainsi cette lettre n'est pas muette entierement. La langue travaille peu, elle porte seulement la voix contre le palais, contre lequel elle s'appuye par son extrémité. La machoire d'en bas contribuë à la prononciation de cette lettre, portant la voix en haut. La Trachée-artere retient aussi la voix, de sorte que cette lettre se prononce

fort

fort vîte, parce que le larynx se ferme promptement, & tout à coup, & qu'on ne fait point d'effort pour pousser la voix.

N. La bouche s'ouvre aussi en prononçant *n*; c'est pourquoi elle n'est pas muette entierement. La langue se replie, porte la voix dans cette partie du dedans de la bouche où est la communication des narines. Le son de cette lettre resonne en ce lieu, parce que la bouche se ferme sur la fin de la prononciation, ce qui fait qu'on appelle cette lettre, *littera tinniens*.

Nous adoucissons le son de cette lettre dans ces mots *gagner*, *agnès*, *ignorer*, comme nous le faisons de la lettre *l*, particulierement quand elle est double, comme dans ce mot *fille*, dont les deux lettres ne se prononcent pas comme dans *mollis*. C'est de là que de *fol* on fait *fou*, de *col cou*, de *mala maux*, de *mou mic*, de *fel fiel*. Ces deux *ll* ont en notre langue un son particulier qu'on auroit pû marquer avec un signe particulier pour en faire une lettre distinguée de *l*, quand cette lettre a sa prononciation ordinaire.

Les lettres des dents chez les Hebreux sont *zain*, *jamech*, *tsade*, *resch*, *schin*. Nous n'avons que s, z, r, qui se changent facilement les uns dans les autres. Les Latins ont dit *Valesius* & *Valerius*, *honos* & *honor*. Il y a des lieux en France où l'on dit *courin* pour *cousin*. *Nausea* vient de *navia*.

S. La lettre *s* se prononce lorsque les dents approchant les unes des autres, coupent la voix qui coule sur la langue, laquelle s'appuye dans son extrémité contre les dents de dessus, & demeure droite; c'est pourquoi la voix n'étant point arrêtée, au contraire étant contrainte de passer avec vitesse entre les dents, on entend un sifflement semblable à celui d'un vent qui passe avec violence

par

par une fente. Il faut pousser la voix fortement pour faire sonner cette lettre ; c'est ce qui la faisoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire πλάτῃσ que πλάσσω. Ils faisoient des pieces de vers où il n'y avoit pas une seule s, qu'on appelloit pour cela ἄσιγμοι ᾠδαί. Nous adoucissons cette lettre en ces mots *cause*, *desir*, *plaisir*. Nous la prononçons comme le tsade des Hebreux. Nous la doublons quand nous lui conservons le son qu'elle a, comme dans ces mots, *aussi*, *baisser*, *laisser*. Les Latins se sont servi de cette lettre pour marquer l'aspiration. Ainsi de ὗς ils ont fait *sus*; de ὕλη *sylva*. Nous avons mis un *e* devant, pour en faciliter la prononciation, disant *établir* de *stabilire*, & *écrire* de *scribere*. Dans plusieurs Provinces au delà de la Loire, on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot, qu'on ne mette un *e* devant ; on dit *estatuë*, *espectacle*.

Le Samech & le Schin des Hebreux ne se distinguent que par la force de la prononciation.

Le Z. des Latins & le nôtre, comme le zain des Hebreux, & le zeta des Grecs, est une lettre double, qui vaut un *d* avec *s*, comme le tsade vaut un *t* avec *s*. Nous donnons au *z* une prononciation douce dans ces mots, *onze*, *douze*, *treize*.

R. Cette lettre n'est pas entierement muette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche. On pousse ensuite fortement la voix, qui étant arrêtée par les dents qui ferment la passage, elle est obligée de rouler dans le palais, à quoi contribuë la langue qui se replie un peu dans son extrémité. Il faut pousser la voix fortement ; ce qui rend la prononciation de cette lettre assez rude & difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer, mettent *l* en sa place. Au lieu de *roturier* ils di-

difent *lotulier*, d'où l'on a dit κλίβανος pour κρίβανος, & que pour foûtenir la voix on a mis *b* devant cette lettre, comme βρόδον pour ῥόδον, *brufcus* pour *rufcus*, & qu'on a fait *braire* de *rugire*, *chambre* de *camera*.

On comprend aifément que felon la difpofition des organes il y a des lettres qu'on ne prononce qu'avec peine ; ce qui oblige d'en fubftituer d'autres. C'eft quelquefois par affectation, comme le fait cette Graffayeufe de la Comedie de l'Après-fouppé des Auberges, qui change tous les G en D, tous les K en T, tous les J en Z, tous les Ch en S. Elle dit *Dalant* pour *Galant*, *Tour* pour *Cour*, *Zoli* pour *Joli*, *Soux* pour *choux*. Cela vient auffi de l'inclination naturelle ; & c'eft ce qui change entierement une langue, lorfqu'elle paffe d'un peuple à l'autre, & d'une langue en fait plufieurs, comme on le voit dans les differentes dialectes de la langue Grecque. Auffi tous ceux qui travaillent fur les Etymologies, mettent à la tête de leurs Ouvrages de longs Traitez des changemens des lettres; & font remarquer comme les lettres d'un même organe, par exemple les dentales, fe mettent facilement les unes pour les autres ; que felon les differentes difpofitions, les habitudes qu'on a prifes, on évite les lettres labiales, ou on les affecte ; on change les tenuës en afpirées, ou les afpirées en tenuës pour adoucir la prononciation, pour l'égaler, pour la fortifier. Ainfi au lieu de *fcribtum* de *fcribo*, on a fait *fcriptum*, pour *fcribfi* on a dit *fcripfi*. On en pourroit donner un milion d'exemples. Ces deux lettres V & F ayant quelque liaifon, du Latin *captivus*, au lieu de *captiv*, nous avons fait *captif* ; de *brevis* on n'a pas fait *brev*, mais *bref* ; on conferve V dans ces noms, *breve* ; *captivité*.

CHA-

Chapitre IV.

De l'arrangement des mots. Ce qu'il y faut observer ou éviter.

C'Est un effet de la Sageſſe de Dieu qui avoit créé l'homme pour être heureux, que tout ce qui eſt utile à ſa conſervation lui eſt agréable. Le plaiſir qui eſt attaché à toutes les actions qui peuvent lui conſerver la vie, fait qu'il s'y porte volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faiſant trouver la neceſſité de manger agréable. Et ce qui autoriſe cette remarque que Dieu a joint l'utilité avec le plaiſir, c'eſt que toutes les viandes qui ſervent d'alimens ont du goût : les autres choſes qui ne peuvent être changés en notre ſubſtance, ſont inſipides.

Cet aſſaiſonnement de l'utile avec le delectable, ſe rencontre dans l'uſage de la parole : il y a une ſymphathie merveilleuſe entre la voix de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. Les mots qui ſe prononcent avec peine, choquent ceux qui les écoutent: les organes de l'ouïe ſont diſpoſez de telle ſorte, qu'ils ſont bleſſez par un diſcours dont la prononciation bleſſe les organes de la voix. Le diſcours ne peut être agréable à celui qui écoute, s'il n'eſt facile à celui qui le prononce, & il ne ſe peut prononcer facilement ſans qu'il ſoit écouté avec plaiſir.

On mange plus volontiers les viandes délicates qui conſervent la ſanté, & qui ſont agréables au goût. On prête auſſi plus facilement les oreilles à un diſcours dont la douceur diminuë le travail de l'attention. Il en eſt des ſciences comme des viandes,

des, dit saint Augustin ; il faut tâcher de rendre agréable ce qui est utile, *Quoniam nonnullam inter se habent similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum, etiam ipsa sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt.* Le plaisir attire après lui tous les hommes, c'est lui qui est le principe de tous leurs mouvemens, & qui les fait agir. La prudence demande qu'on se serve de ce penchant pour les conduire là où l'on veut qu'ils aillent ; & afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil, qu'on gagne les oreilles, qui, en fait de sons, sont comme les portieres de l'ame, outre que le plaisir que nous donnons en parlant est précedé de notre propre utilité, le soulagement de celui qui parle faisant le contentement de celui qui écoute.

Dans toutes les langues polies, c'est-à-dire dans celles des peuples qui ont écouté la Raison, on y a toujours évité ce qui pouvoit choquer les oreilles, ce qui a causé ces grandes irregulatitez qu'on voit dans leurs Grammaires ; car si on n'avoit égard qu'à se faire entendre, on le feroit d'une maniere uniforme, comme le font les Barbares, dont les Grammaires sont extrêmement simples. Ils ont peu de societé entr'eux, ils vivent presque comme des bêtes farouches ; ainsi faisant peu d'usage de la parole, ils ne pensent pas à polir leur langage, & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il a de rude. Les Hebreux, les Grecs & les Latins ne souffrent point d'expressions rudes. Ils les changent, quoiqu'elles soient conformes à l'analogie de la langue, c'est-à-dire à la maniere commune. Les Hebreux doublent quelquefois une consone, ou ils la changent, ou ils l'accompagnent de voyelles longues ou breves. On découvre assez facilement que ce n'est que pour rendre la prononciation plus aisée. Pourquoi change-t-on dans le

le Grec les lettres douces en fortes, ou celles qui sont fortes en douces; & pourquoi tantôt ajoûte-t-on, & d'autres fois on retranche, que de deux voyelles on n'en fait qu'une, lesquelles on separe en d'autres lieux; cela ne se fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularitez n'ont point d'autres causes. Tous les noms se déclineroient de la même maniere, & tous les verbes auroient les mêmes inflexions, si la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions ordinaires, à cause du concours de quelques consones qui ne s'accommodent pas ensemble. Il faut remarquer que les Grecs, aussi-bien que les Orientaux, ont aimé des sons distincts & forts; ils ont, par exemple, preferé, selon Denys d'Halicarnasse, les lettres doubles aux lettres simples, ce qui feroit que la rudesse seroit plus sensible dans leurs langues, s'ils n'avoient eu soin de l'éviter; car les faux tons d'une trompette sont plus remarquables que ceux d'une flûte douce. Dans la langue Françoise les sons ne sont pas si forts; c'est pourquoi si elle n'est pas capable d'une si grande harmonie; elle n'est pas sujette à une si grande rudesse, qu'il seroit très-difficile d'éviter, à cause qu'elle est assujettie à l'ordre naturel que nous ne pouvons par renverser, non plus que celui que l'usage a une fois autorisé; car quoique *blanc bonet* & *bonet blanc* ce soit une même chose, on ne dira jamais le premier qu'en riant.

Avant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un discours harmonieux, tâchons premierement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots; quelles fautes on y peut commettre, & qu'est-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la sagesse, est de s'éloigner du vice. *Sapientia prima stultitiâ caruisse.* Outre

tre cela, dans ce qui regarde les sens, tout ce qui ne choque pas est agréable, comme dit saint Augustin : *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes se prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine ; celles dont la prononciation est facile, ont un son agréable : celles qui se prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les consones se prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; aussi leur son est moins doux & moins coulant. Il est bon de temperer la rudesse des unes par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les consones, afin qu'elles ne se trouvent pas plusieurs ensemble. Quintilien dit agréablement, qu'il en est comme des pierres raboteuses, irregulieres, qui trouvent leur place dans une muraille, quand elles sont employées par un artisan.

La rudesse du concours des consones est sensible dans les langues du Nord. Le Polonois, l'Allemand, l'Anglois sont insupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudesse de ces langues. La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque, que selon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicatesse, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces : ils ont eu moins d'égard à suivre la Raison, qu'à flatter les oreilles : c'est pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *absero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ses droits en faveur de la douceur de la prononciation. *Impetratum est à consuetudine ut suavitatis causâ peccare liceret.*

Lorsque les consones sont aspirées, ou qu'elles

ſe prononcent d'une maniere toute contraire, on doit particulierement en éviter le concours. Il y a des conſones qui ſe prononcent la bouche fermée, comme eſt le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C eſt de ce nombre. Ces conſones ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer immédiatement les unes après les autres ſans quelque difficulté, parce qu'on eſt obligé preſque en même temps de diſpoſer les organes de la prononciation d'une maniere differente.

Le concours de deux ou de pluſieurs voyelles eſt deſagréable pour une raiſon toute contraire. Les conſones ſe prononcent avec peine, les voyelles avec facilité ; mais cette grande facilité qui eſt accompagnée d'une grande viteſſe, fait que l'on ne diſtingue pas aſſez nettement leur ſon, & que l'une de ces voyelles ne s'entend pas ; ainſi il ſe fait un vuide dans la prononciation, & une confuſion qui eſt deſagréable. En prononçant pluſieurs voyelles de ſuite, il arrive preſque la même choſe que lorſque l'on marche ſur du marbre poli ; la trop grande facilité donne de la peine ; on gliſſe, & il eſt difficile de ſe retenir. En prononçant ces deux mots, *hardi*, *Ecuyer*, ſi l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps conſiderable ſur la derniere lettre du premier mot, *ni interſiſtat, & laboret animus*, le ſon de I, fin du mot *hardi*, ſe confond avec la voyelle E, par où commence le mot ſuivant, *Ecuyer* ; ce qui empêche que les oreilles ne ſoient ſatisfaites, ne pouvant diſtinguer aſſez clairement ces deux differens ſons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui ſe trouvent enſemble, ou bien l'on inſere une conſone pour remplir le vuide

de qui se feroit sans cet artifice; c'est pour cette raison que nous disons en notre langue, *qu'il fit* pour *que il fit : a-t-il fait*, pour *a il fait : fera-t-il* pour *fera il.* Quand une des deux voyelles a un son assez fort pour se faire distinguer, cet artifice est inutile. Ce soin d'arranger les mots doit être sans inquiétude : on ne doit pas considerer comme des fautes considerables, les manquemens qui se font dans cette partie de l'Art de parler : *Non id ut crimen ingens expavescendum est, ac nescio an negligentia in hoc, an sollicitudo sit pejor.* Je ne sai ce que l'on doit éviter davantage de l'inquiétude, ou de la négligence, dit Quintilien. La négligence a cet avantage, qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choses qu'aux paroles : *Indicium est hominis de re magis quàm de verbis laborantis.* Mais enfin naturellement, selon qu'on a plus de politesse, on évite ce qui est rude, on on l'adoucit : on supprime quelque lettre, ou l'on en insere. Les personnes polies prononcent *nous marchons*, comme s'il y avoit *nou marchons*; *il parle*, comme s'il y avoit *i parle.* Pour éviter le baillement on fait sonner la consone dans ces mots, *Nous allons : vous irez.* On insere des lettres, comme au lieu de *mon ami*, on prononce, *mon nami* : au lieu de *ton ame*, on prononce *ton name*, selon la remarque d'un savant Academicien.

La prononciation change continuellement, soit parce qu'on la veut adoucir, soit par caprice; car en toutes choses il y a des modes. Cependant on ne change pas d'abord la maniere d'écrire ; ainsi l'orthographe ne s'accorde plus avec la maniere usitée de prononcer; ce qui trompe les étrangers, & ceux qui ignorent les Etymologies des noms. Nous écrivons toujours avec un PH, les noms qui viennent du Grec, & qui commencent

par un Φ. Ceux qui ſavent quelque choſe ne l'ignorent pas, & prononcent PH, comme F. Une Dame qui n'en ſavoit pas tant, liſant un Livre où l'ancienne orthographe étoit obſervée, & *phaiſans* étoit écrit pour *faiſans*. croyant donc que la lettre H étoit inutile dans ce mot *phaiſans*, comme elle l'eſt ſouvent, & prenant *phaiſans* & *payſans* pour un même nom, s'écria qu'Eliogabale etoit bien cruel de ſe faire faire des pâtez de langues de *payſans*; ce qu'elle croyoit lire dans ſon Livre.

C'eſt une queſtion s'il faut écrire comme on prononce. Il y a un temperament à prendre. Il faut que la nouvelle prononciation ſoit bien établie, & confirmée par un long uſage, avant que de changer l'ancienne maniere. Mais après cela je ne vois pas par quelle raiſon on retiendroit l'ancienne orthographe. Si c'eſt pour conſerver les marques de l'origine de certains mots, pourquoi n'écrit-on pas *eſtudier*, *eſtablir*, pour marquer que ces verbes viennent du Latin *ſtudere*, *ſtabilire*. On voit dans les anciennes langues, dans le Grec, dans le Latin, qu'on n'a point gardé cette regle; au contraire il ſemble que les langues n'acquierent leur perfection que lorſqu'elles ſont tellement changées, qu'il eſt difficile de connoître leur origine.

CHAPITRE V.

En parlant la voix ſe repoſe de tems en tems. On peut commettre pluſieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA neceſſité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation; & le de-

desir de s'expliquer distinctement fait qu'on choisit pour le repos de la voix la fin de chaque sens, pour distinguer par ces intervalles les differentes choses dont on parle. Naturellement quand on a commencé une action, on ne se repose qu'après qu'elle est faite, au moins on differe à se reposer, qu'une partie soit achevée. Ainsi ayant commencé de dire une chose, de l'exprimer, on continuë jusqu'à ce qu'on acheve cette expression. Il est donc naturel de ne reprendre haleine, ou de ne se reposer considerablement qu'à la fin d'un sens complet, & de ne s'arrêter en aucune maniere qu'après une partie de de l'expression qui renferme un sens. L'on peut commettre deux fautes en distribuant mal ces intervalles. Si les expressions de chaque sens sont trop courtes, & par conséquent que la prononciation soit souvent interrompuë, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faisant tomber, l'esprit du Lecteur qu'on devoit tenir en haleine, se relâche, l'ardeur qu'il a se refroidit. Il n'y a rien qui fasse plus ralentir le feu d'une action, que de la discontinuer, & de la faire à trop de reprises. Le travail rend l'ame vigoureuse & attentive ; l'oisiveté la plonge dans le sommeil & dans l'assoupissement, *Fit attentior ex difficultate*, dit St. Augustin.

Lorsque les sens ne sont point trop coupez, & qu'il faut que l'esprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir, ce retardement le tient en haleine : ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le sens du discours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins pour ce sujet rejettoient à la fin de la sentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais sans cette transposition & ce renversement de l'ordre naturel, il suffit pour

empêcher que la prononciation ne soit trop souvent interrompuë, de choisir des expressions un peu étenduës qui contiennent un assez grand nombre de mots; où bien il faut que les choses qu'on exprime soient liées si étroitement, que les premiers mots excitent le desir d'entendre les derniers, & que la voix se repose après chaque sens, de telle sorte que l'on connoisse qu'elle doit aller plus loin.

Si une pensée est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excès. Comme on continuë l'action qu'on a commencée, la voix ne se repose qu'à la fin du sens dont elle a commencé de prononcer l'expression. Si ce sens comprend donc trop de choses, la longue suite de paroles qu'il demande, & ausquelles il est enchainé, échauffe les poûmons, & épuise les esprits, ainsi la prononciation en est incommode & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, est de savoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent sans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui soient liez: chaque sens finit aussi-tôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car*, *enfin*, *après cela*, *ce dit-il*, & autres semblables expressions dont ils se servent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage si meprisable & si insupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever, passent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux; ceux-ci ne vont que par bonds & par saults; de crainte de s'abaisser ils montent toûjours: ils n'employent que de grands mots, *sesquipedalia verba*. Ils ne se servent que de longues phrases, capables de met-

mettre hors d'haleine les plus forts.

Il eſt facile d'abreger ou d'allonger le corps d'une ſentence : on peut lier deux ou pluſieurs ſens, n'en faire qu'un, & ainſi ſoûtenir le diſcours par une longue ſuite de mots qui ne faſſent qu'on ſeul ſens ; il n'eſt pas beſoin pour cela d'avoir recours à des phraſes creuſes & vuides, & d'enfler ſon diſcours de paroles vaines. Au contraire ſi une ſentence contient trop de choſes qui demandent un trop grand nombre de paroles, il eſt facile de couper les ſens de cette ſentence, les ſeparer, & les ſignifier par des expreſſions détachées, qui ſoient par conſequent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette ſentence.

Nous prenons naturellement des diſpoſitions conformes à l'action que nous allons faire. Nous allons vite ſur un mot quand nous en devons prononcer un ſecond ; c'eſt pour cela que les Hebreux changent les points, c'eſt-à-dire les voyelles d'un mot, lorſqu'en le prononçant on le doit lier avec un mot qui ſuit, avec lequel il a un certain rapport. Ils changent, dis-je, les points qui ſont longs dans des points brefs : ils l'abregent afin qu'il ſe prononce vîte. Ainſi au lieu de dire *debarim Jehova*, *verba Dei*, ils diſent *dibre Jehova*. C'eſt la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine, grand' chere, Grand' Meſſe, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dit, *grande peine*, *grande chere*, *Grande Meſſe*. On ne fait point ce retranchement lorſque le mot ſuivant eſt compoſé de pluſieurs ſyllabes, & qu'il eſt neceſſaire que la voix s'appuye pour les prononcer. On dit *grande clemence*, *grande miſericorde*.

On peut encore commettre une troiſieme faute contre la juſte diſtribution des repos de la voix. En commençant une ſentence on éleve la voix inſenſiblement, ce que les Grecs appellent τάσις, &

à la fin du ſens on la rabaiſſe ; ils appellent ce rabaiſſement θέσις. Les oreilles jugent de la longueur d'une phraſe par l'élevement de la voix : un grand élevement de voix leur fait attendre pluſieurs paroles : ſi ces paroles attenduës ne ſuivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine, auſſi-bien qu'à celui qui parle. Il eſt difficile de s'arrêter au milieu d'une courſe : quand la nuit on eſt arrivé au plus haut degré d'un eſcalier ſans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore, le premier pas qu'on fait après, on chancele, & on reſſent la même peine que ſi le plancher ſur lequel on eſt, ſe déroboit de deſſous les pieds. Toutes les particules expletives, comme ſont notre *pas*, notre *point*, & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un très-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autre uſage que d'alonger le diſcours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles ſont auſſi choquées d'un diſcours qui va trop loin : tous les mots qu'elles n'attendoient pas ſont importuns. Ciceron comprend tout ce que nous venons de dire, dans le paſſage que je vais rapporter entier ; car il le merite. *Aures quid plenum, quid inane ſit judicant : & nos admonent complere verbis quæ propoſuerimus, ut nihil deſiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad ſententiam expromendam attollitur, remiſſa donec concludatur arrectæ ſunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta ſentiunt, nec amant redundantia. Idcirco ne mutila ſint & quaſi decurtata ſententiæ, hoc eſt non ante tempus cadant cavendum, ne quaſi promiſſis aures fraudentur, aut productioribus, aut immoderatiùs excurrentibus lædantur.*

Entre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la ſimilitude, c'eſt-à-dire, une repetition trop

trop frequente d'une même lettre, d'une même terminaison, d'un même son, & d'une même cadence. La diversité plaît; les meilleures choses ennuyent lorsqu'elles sont trop communes. Ce défaut est d'autant plus considerable, qu'il se corrige facilement; il ne faut que passer les yeux par dessus son ouvrage, changer les mots, les syllabes, les terminaisons qui reviennent trop souvent. On peut exprimer les mêmes choses en cent manieres; l'usage fournit des expressions differentes pour exprimer une même pensée.

On rend le discours égal & coulant lorsqu'on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par un chemin raboteux; on ne peut manier un corps plein d'inégalité sans souffrir quelque douleur: une prononciation est aussi incommode & aussi importune, lorsque sans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaisser, allant d'une extrémité à l'autre. Les mots, les syllabes qui entrent dans la composition du discours, ont des sons differens: le son des uns est clair, le son des autres est obscur: les uns remplissent la bouche, les autres se prononcent avec un ton foible. Tous ne demandent pas une même disposition des organes de la voix: cette difference fait l'inégalité de la prononciation. Pour soûtenir le discours, & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, temperer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots qui précedent, dispose la voix pour prononcer les suivans, & que dans ceux-là la voix se rabaisse par degrez.

Je pourrois donner quelques autres preceptes, mais ce que j'ai dit suffit pour faire faire reflexion à ceux qui veulent écrire avec soin sur ce

qu'il eſt neceſſaite de conſiderer dans l'arrangement des mots. La principale utilité, & preſque la ſeule qu'on retire des preceptes, c'eſt qu'ils nous font prendre garde à de certaines choſes auſquelles on ne penſe pas. Pour vous perſuader encore davantage de l'utilité des conſiderations que nous venons de faire ſur l'arrangement des mots, remarquez, je vous prie, encore une fois, que les *anomalies* ou irregularitez qui ſe ſont gliſſees dans les langues, y ſont ſouffertes pour éviter les défauts que nous venons de cenſurer. Pourquoi dans l'Hebreu cette multitude de points qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue? Pourquoi cette difference de points longs, de points très-brefs, qui ſe changent ſelon les differentes inflexions des verbes, & la diſpoſition des notes qui marquent les élevations, les rabaiſſemens, & les repos de la voix; Pourquoi enfin un *Scheva* qui eſt un point qui tantôt ſe prononce, & tantôt ne ſe prononce point, ſi ce n'eſt pour rendre égale la prononciation, la fortifier par des points longs quand il en eſt beſoin, & diminuer ſa force par la briéveté des points dont on ſe ſert quand l'égalité de la prononciation le demande?

La délicateſſe des Grecs eſt connuë de tout le monde. Conſiderez en paſſant comment pour éviter le concours trop rude de deux conſones aſpirées, ils changent la premiere dans une tenuë qui lui répond, diſant, par exemple, πέφρυγκα pour φέφρυγκα; comment pour remplir ce vuide qui ſe rencontre entre deux voyelles de deux mots, ils n'en font qu'un; par exemple, de καὶ ἐγὼ faiſant κἀγὼ; ou ils inferent une conſone, δέδωκεν αὐτῷ pour δέδωκε αὐτῷ: comme ils ne ſe ſervent point de cet artifice lorſque l'une de ces voyelles eſt longue, & qu'elle a un ſon aſſez fort pour ſe faire diſtinguer, comme dans τιμὴ αὐτῷ, Vous ſavez que

que pour fortifier la prononciation, lorsque le mot suivant commence par une voyelle aspirée, ils changent les tenuës en aspirées dans la fin du mot qui précede, comme dans cet exemple, νύχθ' ὅλην, pour νύκτ' ὅλην, cet ὅλην ayant un esprit rude, il demande une forte prononcation, qu'il seroit difficile de faire après avoir prononcé les tenuës, κ & τ dont le son est foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs disent δέδοικα au preterit du medion, pour δέδοιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même consone δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions sur la langue Latine, & généralement sur toutes les langues qui lui sont connuës. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, differens par leurs terminaisons, & par le nombre de leurs syllabes; & cette abondance d'expressions, dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le discours égal, & donner le moyen de choisir dans cette varieté les paroles & les phrases les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compositione rixantes*, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la repetition trop frequente des mêmes mots, & de diversifier le stile, en quoi consiste en partie l'éloquence. Outre que c'est une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expressions; lorsque le discours est fort varié, on ne s'apperçoit presque pas qu'on entend parler; il semble qu'on voit les choses mêmes, ce qui n'arrive pas si les mêmes expressions reviennent trop souvent. Aussi les bons Ecrivains, après s'être servis d'un mot remarquable, ils ne l'employent que lorsqu'ils croyent que le Lecteur ne s'en souvient plus. Les Grecs & les Latins ont plus de facilité & d'avantage pour cela que nous

n'en avons pas. Il ne nous eſt point permis de faire de nouvelles phraſes. Nous ſommes tellement aſſujettis à l'uſage, que pour parler François ce n'eſt pas aſſez de ſe ſervir des termes ordinaires, il faut prendre les tours qu'on prend ordinairement.

CHAPITRE VI.

Les mots ſont des ſons. Conditions néceſſaires aux ſons pour être agreables.

I.

Un ſon violent eſt deſagreable : un ſon moderé plaît.

NOus venons de voir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles ; voyons ce qu'il faut faire, afin que les ſons qui compoſent les mots ſoient agréables. Tout ſentiment, lorſqu'il eſt moderé, cauſe quelque plaiſir ; les viandes qui remuent doucement les nerfs de la langue, font reſſentir à l'ame le plaiſir de la douceur ; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence, ſont aigres, piquantes & ameres, L'ardeur du feu cauſe de la douleur; la rigueur du froid eſt inſupportable ; une chaleur moderée eſt utile à la ſanté ; la fraicheur à ſes agrémens. Dieu, pour rendre à l'eſprit de l'homme la priſon du corps agréable, & la lui faire aimer, a voulu que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne diſpoſition, lui donnât du contentement. On prend plaiſir à voir, à ſentir, à toucher, à goûter : il n'y a point de ſens dont la privation ne ſoit fâcheuſe. Le ſentiment d'un ſon doit donc être agréable, & plaire aux oreilles, lorſque ce ſon les frappe avec modera-

ration. Les sons doux sont ceux qui frappent vec cette moderation les organes de l'ouïe; ceux ui les blessent, sont rudes & desagréables.

I I.

Un son doit être distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

MAis aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre; les viandes qui sont nsipides sont plus capables de faire perdre l'appet, que de l'exciter. L'on est obligé de les assaionner, & d'en relever le goût avec du sel & du inaigre. Il en est des sensations comme des conoissances qui ne dépendent point du corps; une onnoissance imparfaite ne fait que mortifier la uriosité; elle fait seulement connoître qu'on ignoe quelque chose. On ressent aussi une espece de hagrin quand on apperçoit obscurément un objet: la vuë d'une campagne que le Soleil éclaire, onne du plaisir. Tout ce qu'on apperçoit avec larté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne lu plaisir. Voilà donc deux conditions necessaires ux sons, afin qu'il puissent être agreables. La remiere, qu'ils ne soient pas si violens qu'ils blesent les oreilles: la seconde, qu'ils soient clairenent & distinctement entendus. C'est pourquoi, omme nous l'avons remarqué, les Grecs estimoient lus les lettres doubles, que celles qui sont simples. ls preferoient leur *hetha* à leur *epsilon*.

I I I.

L'égalité des sons contribue à les rendre distincts.

CE n'est pas toûjours le manque de force qui rend les sons confus, mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement

& foiblement, avec viteſſe & avec lenteur, ſans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diverſité des affaires trouble un homme qui ne peut s'appliquer à toutes en même tems. La vûë d'une multitude de differens objets diſpoſez ſans ordre, eſt confuſe. Voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Eſtampes, de Médailles : la vûë de toutes ces richeſſes n'eſt point agréable, ſi elles ne ſont diſpoſées avec ordre. Pourquoi eſt-ce que les arbres plantez en échiquier plaiſent davantage que lorſqu'ils ſe trouvent rangez ſans art comme la nature les a fait naître ? Pourquoi une armée rangée en bataille, plaît-elle à la vûë en même temps qu'elle épouvante ? On peut aſſigner pluſieurs cauſes de ce plaiſir : pour moi je crois que la principale eſt que l'égalité & l'ordre rendent une ſenſation plus diſtincte. Cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les choſes entre leſquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une ſecrette ſatisfaction. Elle jouït pleinement de ce qu'elle deſire. S'il n'y a quelque ordre entre les impreſſions des ſons, elles ne peuvent être diſtinguées par l'ame. Dans une aſſemblée de pluſieurs perſonnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut diſcerner aucune parole. Dans un concert reglé & compoſé de pluſieurs voix, & de differens inſtrumens, on entend ſans confuſion & ſans peine le ſon de chaque inſtrument, & le chant de chaque Muſicien ; & c'eſt cette diſtinction qui plaît aux oreilles. Elles ſeroient choquées ſi ces voix & ces inſtrumens ne s'accordoient. Je ne m'en étonne pas, puiſqu'en ſonnant mal une cloche, ſi on lui fait faire un faux ſon, quelque ſolide & forte qu'elle ſoit, elle ſe caſſe auſſi facilement que ſi elle n'étoit que de verre.

I V.

La diversité est aussi necessaire que l'égalité pour rendre les sons agreables.

Ciceron dit agréablement, que les oreilles sont difficiles à contenter ; *Fastidiosissimæ sunt ures* : souvent on leur déplait en pensant leur laire. L'égalité est necessaire, & sans elle au-un sentiment n'est distinct : l'on n'apperçoit rien ue confusément, & avec un chagrin semblable celui que l'on reçoit lorsqu'on ne jouït pas plei-ement des choses qu'on aime & qu'on desire ; ependant cette égalité devient insupportable lors-u'elle continuë trop long-temps. Les oreilles ont inconstantes, comme tous les autres sens. es plus grands plaisirs sont suivis de près de quel-ue dégoût : *Omnis voluptas habet finitimum fasti-lium.* Ceux qui savent l'art de plaire, prévien-ent ces dégoûts, & font goûter successive-nent differens plaisirs, surmontant par la varie-é cette humeur difficile des hommes qui s'en-uyent de toutes choses. Ce n'est pas neanmoins e seul caprice qui rend la varieté necessaire : la ature aime le changement, & en voici la raison. Un son lasse les parties de l'organe de l'ouïe qu'il rappe trop long-temps : c'est pourquoi la diver-ité est nécessaire dans toutes les actions, parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en est moins fatiguée.

L'harmonie suppose donc de la varieté. Le même son, quoique doux & agréable, ennuyeroit s'il duroit trop long-tems. Au contraire les sons des-agreables d'eux-mêmes, pourvû qu'ils frappent 'oreille avec ordre, deviennent agréables ; ce qui se remarque dans la chute des goutes d'eau qui plaisent lorsqu'elles tombent differemment, & par intervalles reglez, comme Ciceron le dit élegam-ment :

ment: *Numerus in continuatione nullus est, distinctio & æqualium intervallorum percussio, numerum conficit, quem in cadentibus guttis, quod intervallis distinguuntur notare possumus, in amni præcipitante non possumus.*

V.

Il faut allier les conditions précedentes.

IL semble que les deux dernieres conditions soient incompatibles, & que l'une détruise l'autre ; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté sans aucune confusion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diversifié qu'un parterre de fleurs. On y voit des œillets, des tulippes, des violettes, des roses. Les compartimens en sont fort differens : Il y en a de circulaires, il y a des ovales, des quarrez, des triangles ; cependant si ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionnées entr'elles, & ornées de figures semblables.

Nous allons faire voir comme l'on peut allier l'égalité & la varieté dans les sons : c'est cette alliance qui fait la beauté & l'agrément des concerts de musique : car, comme dit S. Augustin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu'elles ressentent lorsqu'elles sont charmées par la diversité des sons, & que cependant elles ne sont pas privées du plaisir que donne l'égalité. *Quid enim auribus jucundius potest esse quàm cùm & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur ?*

V I.

Cette alliance de l'égalité & de la diversité doit être sensible : ce qu'il faut observer pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doit être sensible ; il faut que les oreilles apperçoivent ce temperament ; c'est pourquoi tous les sons dans lesquels elle se trouve, doivent être liez ensemble, & il est necessaire que les oreilles les entendent sans aucune interruption notable. La symmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorsque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment : les habiles Architectes réünissent pour ce sujet leur ouvrage, de maniere qu'il puisse être consideré d'une seule vûë. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de plusieurs sons, il faut qu'elles les comparent. Or toute comparaison suppose que les termes de la comparaison soient presens, & joints les uns avec les autres ; il faut donc unir ces sons : ce qui les rend plus agréables que lorsqu'ils sont separez ; parce que cette union les faisant sentir tous en même tems, l'impression qu'ils font est plus forte, & par consequent le plaisir qu'ils causent est plus grand. *Plus delectant omnia, quàm singula, si possint sentiri omnia*, dit S. Augustin. Seneque exprime élegamment ce que nous voulons marquer ici, qu'il faut unir l'égalité & la diversité des sons, & rendre cette union sensible, comme elle l'est dans un concert de plusieurs voix & de plusieurs instrumens. Chaque voix est tellement unie avec les autres, qu'elle est, pour ainsi dire, cachée dans toutes les autres qui paroissent toutes ensemble. *Non vides quàm multorum vocibus chorus constet ? Unus tamen ex omnibus sonus redditur. Aliqua illic acuta est, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris*

fæ-

fœmina, interponuntur tibiæ, singulorum ibi latent voces, omnium apparent.

CHAPITRE VII.

Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre précedent, sont necessaires à tous les sons pour être agréables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'ai pretendu parler que des sons de la voix humaine. Encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme simple & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son, sort avec violence des poumons. La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilité, & qui ne lasse point les organes comme la premiere. Ce que je dirai dans la suite de ce traité ne regarde que le son de la voix simple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les sons ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agréables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle maniere que la prononciation n'en soit ni violente, ni trop foible ; qu'elle soit moderée & distincte, & que ce discours ait par consequent les deux premieres conditions. On a vû ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le discours n'écorche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut éviter la rencontre des consones rudes, comme il faut remplir les vuides qui se rencontrent entre les mots,

ots, où le cours de la prononciation seroit ar-
ˈté ; avec quelle prudence on doit moderer la ru-
esse de certaines syllabes par la douceur de celles
ui sont plus douces ; en un mot, comment l'on
eut égaler la prononciation, & soûtenir le son
es lettres foibles, en les faisant accompagner de
ttres plus fortes.

Les quatre autres conditions se peuvent trouver
n differentes manieres dans le discours ; les oreil-
s apperçoivent dans la prononciation plusieurs
hoses outre le son des lettres. Premierement elles
igent de la mesure du tems dans lequel on pro-
once chaque lettre, chaque syllabe, chaque mot,
haque expression. En second lieu, elles apper-
oivent les élevemens & les rabaissemens de voix,
ar lesquels on distingue en parlant chaque mot,
haque expression. En troisieme lieu les oreilles
emarquent le silence ou le repos de la voix à la
n des mots & du sens : quand on lie deux mots,
u qu'on les sépare : si on mange quelque voyelle ;
: plusieurs autres choses qui sont comprises sous
: nom d'accens, dont la connoissance est absolu-
ient necessaire pour la prononciation. Ces accens
euvent être en très-grand nombre. L'on en compte
us de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y
n a huit chez les Latins, selon Servius Honoratus,
voir *l'aigu* ainsi figuré (ʹ) qui montre quand
faut hausser la voix : *le grave* (ˋ) quand il la
ut abaisser ; *le circomflexe*, composé de l'aigu
: du grave (ˆ ou ˜) *L'accent long* figuré ainsi
¯) qui avertit que la voix doit s'arrêter sur la
oyelle qui a cette marque : *le bref* (˘) que le
emps de la prononciation doit être court. *Hy-
hen*, ou conjonction (-) qu'il faut joindre deux
ots ensemble, comme dans *male-sanus*, qu'on
e separe pas dans la prononciation. *Diastole*, ou
ivision marque qu'il faut separer les mots entre
les-

lesquels elle se trouve. *L'Apostrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diastole & l'Apostrophe, ont une même marque (') mais dans l'Apostrophe elle se met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*; dans la Diastole au bas, *ad pedem*.

Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent *esprit*, qui est une note qui se met au commencement d'une voyelle. Il y a deux sortes d'esprits, l'un doux & l'autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aspirer fortement ou doucement cette voyelle. Il ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre; nous ne concevons pas qu'on puisse distinguer tant de differentes choses en prononçant, parce que nous sommes accoûtumez à prononcer d'une maniere fort unie; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un même mot monosyllabe avec cinq tons differens, & qu'on les distingue assez pour donner à ce même mot cinq differentes significations.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choses avec plaisir, y faisant trouver les conditions que j'ai proposées ci-dessus. Disposant, par exemple, les mots avec cet artifice, que les mesures du temps de la prononciation soient égales, que les pauses de la voix, ou les intervalles de la respiration se répondent, que la voix s'éleve & se rabaisse par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la varieté, faisant que plusieurs mesures liées ensemble soient égales, quoique les parties dont elles seront composées soient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaisir. Mais avant que de passer outre, à present que nous parlons de l'art de plaire, & que nous sommes tout occupez à chercher dans le discours ce qui peut divertir l'oreille, il est bon de faire quelque reflexion sur cette maxime de l'art

de

le plaire, que les choſes les plus agréables ſont deſagréables en certaines rencontres. Le divertiſſement n'eſt pas toujours de ſaiſon, le travail & les jeux ne s'accommodent pas enſemble, perſonne ne marche en cadence pour aller à ſes affaires. Lorſqu'il s'agit de découvrir ſimplement ſa penſée, qu'il eſt utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans l'eſprit, un homme de bon ſens ne s'amuſera jamais à compaſſer ſes paroles, à meſurer ſes mots, & à placer avec juſteſſe les pauſes de la prononciation. Le plaiſir n'eſt plaiſir que lorſqu'on le ſouhaite ; s'il vient à contre-temps, il déplaît, parce qu'il détourne & divertit de l'application ſerieuſe où l'on étoit.

Il faut donc diſtinguer le diſcours en deux eſpeces : il eſt naturel, ou artificiel. Le naturel eſt celui dont on doit ſe ſervir dans la converſation pour s'exprimer, pour inſtruire, & pour faire connoître les mouvemens de ſa volonté, & les penſées de ſon eſprit. L'artificiel eſt celui que l'on employe pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'uſage ordinaire & naturel, on ſe ſert de tout l'artifice poſſible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans le diſcours naturel, il ſuffit d'obſerver avec exactitude ce qui a été preſcrit dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ce n'eſt pas qu'on n'y puiſſe appeller l'art à ſon ſecours ; car les matieres ne ſont pas toûjours ſi auſteres qu'elles ne permettent quelque petit divertiſſement.

Perſonne n'ignore la difference qui eſt entre la Proſe & les Vers, elle eſt trop ſenſible. Le diſcours qui eſt lié par les regles étroites de verſification eſt entierement éloigné du diſcours libre, qui eſt celui que l'on employe lorſque l'on parle naturellement & ſans art ; c'eſt pour cette raiſon que les diſcours en Vers ſont appellez particulierement artificiels. Nous ſommes obligez de commen-

mencer l'art que nous traitons, par enseigner, comme l'on peut donner à un discours libre & naturel, c'est-à-dire à la prose, les conditions qui rendent les sons agréables, sans que ces conditions lui ôtent sa liberté; après cela allant par ordre, nous viendrons aux discours artificiels, tels que sont les Vers. Cet art dans la Prose se reduit à deux choses, ou à rendre la Prose Periodique, ou à la figurer. Voyons ce que c'est que periode, ce que c'est que figure, comment l'on peut rendre le discours periodique, comment on le peut figurer. Nous verrons ensuite comment on le peut mesurer pour faire des vers.

Avant que de passer outre, remarquons, 1. que ce n'est pas l'esprit, mais les oreilles qui jugent de cet arrangement. Or elles sont fastidieuses, & ce qui leur plaît une fois ne leur plaît pas toûjours, comme on l'experimente : ce qui nous paroissoit bien rangé dans un temps, dans un autre paroissant rude. 2. La Raison demande bien qu'on travaille à ranger un discours, afin qu'il ne soit ni rude ni obscur ; mais elle n'approuve ni les affectations, ni cette grande application à ordonner tous les mots, comme pour les faire marcher en cadence, & par leur disposition & arrangement en faire des figures qui plaisent. C'est la marque d'un petit genie qui s'occupe de rien, comme le dit Quintilien dans son neuvieme Livre à la fin, où il donne d'excellens avis pour l'arrangement. *Totus verò hic locus non ideo tractatur à nobis, ut oratio quæ ferri debet ac fluere, dimetiendis pedibus, ac perpendendis syllabis consenescat : nam id tum miseri, tum in minimis occupati est. Neque enim qui se totum in hac curâ consumpserit, potioribus vacabit : si quidem relicto rerum pondere, ac nitore contempto, tesserulas, (ut ait Lucilius) struet, & vermiculatè inter se lexeis committet. Nonne ergo refrigeretur, si calor & impetus*

tus pereat, ut equorum cursum, qui dirigit, minuit; & passus qui aquat, frangit.

CHAPITRE VIII.

Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez. Composition des Periodes.

NOUS sommes obligez de prendre haleine de temps en temps. La necessité qu'il y a de se faire entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaque expression pour respirer, afin que ces repos de la voix servent en même temps à rendre le discours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-tems. La voix ne se repose pas également à la fin de tous les sens. Dans une sentence qui a beaucoup de sens, on se repose un peu à la fin de chaque sens; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a dessein d'aller plus loin.

La partie d'un sens parfait qui fait partie d'un autre plus grand sens, est appellée des Grecs *κόμμα*, des Latins *incisum*. Quand on entend prononcer la partie d'un sens entier, l'oreille n'est point contente, parce que la prononciation demeure suspenduë jusques à ce que le sens soit achevé. Par exemple lorsqu'on commence en Latin: *Cùm regium sit bene facere, & audire malè*; ou en François: *Puisque c'est une vertu royale de faire le bien, lors même qu'on est meprisé*; les oreilles sont attentives & appliquées à entendre la suite. Les Grecs appellent un sens parfait, mais qui fait partie d'un sens plus achevé, *κῶλον*, les Latins *membrum*, membre. Les oreilles sont satisfaites après avoir entendu le membre d'une sentence: nean-

neanmoins elles desirent encore quelque chose de plus parfait, comme on le sent dans ces paroles Latines. *Si quantùm in agris, locisque desertis audacia potest, tantùm in foro atque judiciis impudentia valeat.* Cela est aussi dans la Traduction. *Si l'effronterie étoit aussi avantageuse à ceux qui parlent dans le Barreau devant les Juges, que l'est la hardiesse aux voleurs dans les lieux écartez.* Vous pouvez juger par vos oreilles que ce sens parfait contente, mais qu'il n'ôte pas le desir de quelque chose de plus accompli, & que l'on desire entendre le corps de la sentence après avoir entendu ce membre.

La voix ne peut se reposer qu'en se rabaissant, ni recommencer sa course qu'en s'élevant; c'est pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, une élevation & rabaissement de voix: τάσις & ἀνίεσις. La voix ne se repose entierement qu'à la fin de la sentence, & elle ne se rabaisse qu'en achevant de prononcer cette sentence qu'elle avoit commencée. Lorsque les membres qui composent le corps d'une sentence sont égaux, & que la voix en les prononçant se repose par des intervalles égaux, & s'éleve & se rabaisse avec proportion, l'expression de cette sentence se nomme *Periode*: c'est un mot qui vient du Grec, & qui signifie *circuit.* Les periodes entourent & renferment tous les sens qui sont les membres du corps de la sentence qu'elles comprennent. L'artifice dont nous parlons ici consiste à rendre égales les expressions de chaque membre d'une sentence; à proportionner ces parties du discours où l'on reprend haleine; où l'on finit un sens pour en recommencer un autre. *Claudendi inchoandique sententias ratio.*

Pour composer une periode, ou, ce qui est la même chose, pour exprimer une sentence qui est composée de deux ou de plusieurs sens particuliers, avec

avec cet art, que les expreſſions de cette ſentence ayent les conditions neceſſaires pour plaire aux oreilles; il faut premierement que ces expreſſions ne ſoient point trop longues, & que toute la periode ſoit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer, τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρουμένη. Il faut envifager tout ce que contient la ſentence que l'on veut comprendre dans une periode, choiſir des expreſſions ſerrées ou étenduës; retrancher ou ajoûter, afin qu'elle ait ſa juſte longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inſerer des paroles inutiles & ſans force, pour remplir le vuide de la periode, & en achever la cadence, *inania complementa, & ramenta numerorum.*

2. Les expreſſions des ſens particuliers qui ſont les membres du corps de la ſentence, doivent être renduës égales, afin que la voix ſe repoſe à la fin de ces membres par des intervalles égaux. Plus cette égalité eſt exacte, plus le plaiſir en eſt ſenſible, comme on le peut voir dans cet exemple. *Hæc eſt enim non facta, ſed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus; verùm ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus: ad quam non docti, ſed facti; non inſtituti, ſed imbuti ſumus.*

3. Une periode doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour le plus. Les periodes doivent avoir au moins deux membres, puiſque leur beauté vient de l'égalité de leurs membres. Or l'égalité ſuppoſe pour le moins deux termes. Les Maîtres de l'art ne veulent pas qu'on faſſe entrer dans une periode plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en ſeroit forcée; par conſéquent elle déplairoit aux oreilles, puiſqu'un diſcours qui incommode celui qui parle ne peut être agréable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une periode doivent être liez

si étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d'une periode doivent être unis par l'unité d'une seule sentence, du corps de laquelle ils sont membres. Cette union est très-sensible, car la voix ne se repose à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin sa course : elle ne s'arrête entierement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le sens d'une periode : ainsi les oreilles sentent facilement la distinction, & l'union de ses membres.

5. La voix s'éleve & se rabaisse dans chaque membre : les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevation & de rabaissement se répondent. En prononçant une periode entiere on éleve la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié. Ces deux parties qui sont appellées τάσις & ἀπόθεσις, doivent se répondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle se trouve daus une période en deux manieres ; dans le sens, & dans les mots. Premierement, les sens de chaque membre de la période doivent être differens entr'eux. Dans le discours la varieté s'y rencontre d'elle-même : on ne peut exprimer les differentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de differens mots. Outre cela on peut cpmposer une periode de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se suivre de fort près ; il est bon que le discours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la respiration, pourroit devenir ennuyeuse.

Voici quelques passages de Ciceron que j'ai pris pour

pour exemples de périodes Latines, parce que la cadence de nos Françoises n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Quid tam est admirabile, quàm ex infinitâ multitudine hominum exsistere unum, 2. Qui id quod omnibus naturâ sit datum, vel solus, vel cum paucis facere possit.* La période suivante a trois membres. 1. *Nam cùm antea per ætatem, hujus auctoritatem loci contingere non auderem, 2. Statueremque nihil huc nisi perfectum industriâ, elaboratum ingenio adferri oportere; 3. Meum tempus omne amicorum temporibus transmittendum putavi.* Celle-ci est de quatre membres. 1. *Si quantùm in agro, locisque desertis audacia potest, 2. Tantùm in foro ac in judiciis impudentia valeret; 3. Non minus in causâ cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii impudentiæ, 4. Quantùm in vi faciendâ cessit audaciæ.*

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons presque semblables; ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chutes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible, comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étudiées.

Le soin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes, fait qu'elles se prononcent sans peine. Nous avons remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agréables à l'oreille : *Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non solùm tolerabile, sed etiam facile esse potest.* C'est cette raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes soûtiennent le discours: elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de remar-

quer que cette majesté est hors de saison, lorsque l'on suit le mouvement de sa passion, dont la précipitation ne souffre aucune maniere reglée d'arranger & de composer ses mots. Un discours également périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les périodes, comme j'ai dit, ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même tems marcher en cadence.

C'est dans cette juste mesure des intervalles où le sens finit, qu'il paroît si un homme sait écrire. C'est le fin de l'art de savoir couper les sens à propos, & de donner une juste étenduë à leur expression. C'est autre chose d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du visage, les gestes font connoître ce qu'on veut faire entendre, & suppléent à tout, ôtent les équivoques, empêchent que le discours ne paroisse sans force & sans liaison, rude, embarrassé. Un discours écrit n'a pas les mêmes avantages. Il est obscur, il est ennuyeux, il est insupportable, si la composition est sans art, si les mots sont mal rangez, composez de voyelles qui se mangent, qui se confondent, & de consones qui ne peuvent s'allier, qui se choquent; si tantôt on perd haleine, parce qu'il y a trop de paroles pour chaque sens, ou que les sens soient coupez, & finissent trop tôt, de sorte qu'il semble que ce discours ne sorte de la bouche que par secousses, comme une liqueur sort d'une bouteille; il n'y a point de Lecteur qui n'en soit rebuté. Le stile doit être égal, doux. Pour cela il faut éviter ce qui arrête ou précipite trop la prononciation; mais sur toutes choses il faut avoir égard à la juste mesure des intervalles, dans lesquels la voix se repose à la fin de chaque sens, étendant ou resserrant l'expression, afin que cela se fasse avec proportion; que ces intervalles ne

soient

soient ni trop éloignez, ni trop proches, que le discours se soutienne, & qu'il ne tombe pas. C'est en cela que consiste l'art.

CHAPITRE IX.

De l'arrangement figuré des mots. En quoi cela consiste.

NOus avons dit fort au long dans le second Livre, que les figures du discours étoient les caracteres des agitations de l'ame ; que les paroles suivoient ces agitations ; & que lorsque l'on parloit naturellement, la passion qui nous faisoit parler, se peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler sont bien différentes : elles se tracent à loisir par un esprit tranquille. Les premieres se font par saillies ; elles sont violentes, elles sont fortes, propres à combattre, & à vaincre un esprit qui s'oppose à la verité : celles-ci sont sans force ; elles ne sont capables que de donner quelque divertissement. Je parle de celles qui sont étudiées ; car il se peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le discours pour le divertissement, se trouvent par hazard dans ces figures qu'on employe pour le combat.

Nous avons dit que la répetition d'un même mot, d'une même lettre, d'un même son, étoit desagréable : mais aussi nous avons remarqué que lorsque cette répetition se fait avec art, elle ne choque point. En effet les sons les plus desagréables plaisent lorsque l'on les entend par de certains intervalles mesurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorsque les forgerons frappent sur leurs enclumes avec proportion, ils font

une espece de concert où les oreilles trouvent de l'agrément. La répetition d'une lettre, d'une même terminaison, d'un même mot, par des tems mesurez, & par des intervalles égaux, doit donc être agréable. Cette répetition se fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une sentence, comme vous l'allez voir dans les exemples que j'ai donnez de ces figures, que j'ai tirées pour la plûpart de nos Poëtes ; il est difficile d'en trouver dans notre Prose. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons. Dans la suite je ferai remarquer l'artifice de la Poësie.

Ces figures peuvent être infinies, puisque cette répetition qui les fait, se peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut répeter simplement le même nom, sans lui faire perdre sa signification, comme dans cet exemple : *Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi* ; ou en changeant la signification de ce mot.

Un pere est toujours pere, & malgré son courroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ses coups.

Le mot de pere est pris la seconde fois pour les mouvemens de tendresse que ressentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux des Entretiens Solitaires de Brebœuf, d'où j'ai tiré plusieurs autres exemples.

L'instinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils usent mieux que nous & des biens & des maux ;
Aux noirs dereglemens ils ne sont point en butte,
Et sans autre secours que ce leger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute :
Et tout ce que fait l'homme est indigne de lui.

On

On répete la même expression au commencement de chaque membre du discours.

Il n'est crimes abominables,
Il n'est brutales actions,
Il n'est infames passions,
Dont les mortels ne soient coupables.
En ce siecle maudit à peine un seulement
A soin de vivre justement.

On place le même mot à la fin & au commencement d'une sentence.

Vengez-vous dans le tems de mes fautes passées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du suivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du suivant : comme vous voyez dans les Vers suivans.

Se voyant l'ennemi de son Juge suprême,
L'esprit plein de son crime, ennemi de soi-même;
A soi-même à toute heure il devient odieux,
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite,
Et se trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, vous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que votre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutefois est arrivé bien tard.

Cette répetition de mêmes mots se fait dans le milieu des membres d'une sentence.

Le desir des honneurs, des biens, & des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices;
Et l'aveugle Interêt qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remede,
Au mal qui se guerit un autre mal succede.
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché,
Un peché se détruit par un autre peché.

On répete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas: il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour:
Il assure, il retracte; il condamne, il excuse;
Et le même objet plaît, & déplait à son tour.

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre, on les place à la fin.

Ainsi l'homme insensé, sans treve & sans relâche,
Va du remords au crime, & du crime au remords;
Il peche, il s'en repent; il s'emporte, il s'en fâche:
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en Pere qui veut guerir ses enfans, qui

les aime lors même qu'il les châtie, puisqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu n'a que deux voyes pour sauver le riche : ou de briser & de ruiner son cœur dans ses biens : ou de ruiner ses biens dans son cœur. La main de Dieu n'est pas moins adorable lorsqu'elle tuë, que lorsqu'elle ressuscite, puisqu'elle ne tuë ses Elûs que pour les ressusciter ; & que comme ce qui paroît vie dans les méchans est une veritable mort, ainsi ce qui paroît mort dans les Justes, est une veritable vie.

Il y a une espece de répetition qui se fait en changeant un peu le mot que l'on répete.

Les traverses qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Lui sont un don précieux ;
Et quoique vous puissiez faire,
Rien ne déplait à ses yeux,
Que ce qui peut vous déplaire.

AUTRE EXEMPLE.

Le tems d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Ensuite l'on peut en même tems faire toutes les sortes de répetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Prosper.

Nul ne prévient la Grace, & lorsqu'on la desire,
C'est par le saint desir que son feu nous inspire :
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas ;
Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas :
Ainsi c'est le chemin qui mene au chemin même,
Nul sans un jour du Ciel ne voit ce jour suprême.
Qui tend à Dieu sans Dieu, fait un superbe effort ;
Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes figures, qui sont des especes de répetition, des noms particuliers qu'ils trouvent dans la langue Greque. Ils nomment *Anaphore* la répetition d'un même mot qui recommence une période ou un vers. *Epistrophe*, c'est quand on finit par les mêmes paroles. *Symploque*, l'union de l'*Anaphore*, & de l'*Epistrophe*. Ils nomment *Epanalepse* la répetition qui se fait au commencement d'une période précedente, & à la fin de celle qui suit. L'*Anadiplose* c'est tout le contraire. Lorsque l'on répete tout de suite le même mot, qu'on les joint, c'est ce qu'on nomme *Conjunctum* en Latin, & en Grec, *Epizeuxe*. Si on répete, & qu'on augmente, c'est une *Gradation*. Quand on retourne au même mot, c'est *Epanode*, ou *retour*. Il y a des répetitions où ce n'est pas le même mot qui est répeté, mais seulement le même son, ou la même terminaison, ou la même syllable, ou la même lettre ; ce qui se peut faire en differentes manieres ausquelles ces Rheteurs donnent des noms. Il n'est pas necessaire d'en charger sa memoire. Vossius les explique, & il en donne des exemples dans ses Commentaires de Rhetorique.

Je n'ai pas dessein de comprendre toutes les especes possibles de ces Figures dont nous parlons ;

lons ; j'ai crû qu'il suffiroit d'en donner quelques exemples. Ces expressions qui sont figurées en cette maniere, peuvent être estimables, à cause du sens qu'elles renferment ; mais il est évident que ces figures ne meritent par elles-mêmes qu'une médiocre estime. L'artifice qu'on employe pour les produire, est trop sensible, & pour parler franchement, trop grossier ; aussi notre langue, qui est naturelle, ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de soin que quelques Ecrivains ne les recherchent. A peine les souffrent-ils, lorsqu'elles se presentent elles-mêmes, & qu'elles se placent sans qu'ils s'en apperçoivent. Les petits esprits aiment ces figures, parce que ce foible artifice est assez proportionné à leur force, & conforme à leur genie. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius est.*

Il n'y a rien de si facile que de figurer un discours de cette maniere ; c'est pourquoi ceux qui ne sont pas capables d'une veritable éloquence, s'attachent à ces figures. Ils les aiment, parce qu'ils les remarquent, & qu'ils les imitent facilement. Un esprit solide examine de quoi il s'agit, & après il s'y applique. Les choses ne sont belles que par rapport à leur fin ; c'est cette fin qu'il considere. Que sert un jeu de paroles à la clarté du discours ? Si la matiere est serieuse, il est hors de saison : on ne joue point quand on a en tête une affaire importante. Cependant je ne suis pas si critique que je condamne toutes ces figures. Elles sont belles quand elles ne sont pas recherchées, qu'il ne paroît pas que l'Auteur, au lieu de s'appliquer à la verité, s'est amusé à badiner. Il y a des répetitions figurées qui sont naturelles & élegantes, comme celles-ci.

Les Grands ſe plaiſent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui ſoient capables.

L'amour propre eſt plus habile que le plus habile homme du monde.

J'oublie que je ſuis malheureux, quand je ſonge que vous ne m'avez pas oublié.

Il s'eſt efforcé de connoître Dieu, qui par ſa grandeur eſt inconnu aux hommes, & de connoître l'homme, qui par ſa vanité eſt inconnu à lui-même.

Nous pouvons comparer toutes ces figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaiſent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles ſont diſpoſées ingenieuſement ; les ſons ou les mots dont un diſcours eſt compoſé étant figurez de la maniere que nous venons de le dire, ils ſont agreables aux oreilles. On les peut auſſi comparer à ces figures qu'on voit ſur les ouvrages de la nature, où il ſemble qu'elle ait voulu ſe jouer en prenant plaiſir à les diverſifier. Un voyageur ſe délaſſe quelquefois en conſiderant une coquille, une fleur. Un Lecteur mélancolique eſt auſſi reveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces figures renouvellent ſon attention, & ces petits jeux ne lui ſont pas deſagréables. J'ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres ſacrez, particulierement dans le texte original d'Iſaïe, qui eſt le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, ſoit pour s'accomoder à leur ſiecle qui y prenoit plaiſir, ſoit parce que l'on retient mieux une ſentence dont l'expreſſion a quelque cadence.

CHAPITRE X.

De la mesure du tems qu'une syllabe se peut prononcer. De la structure des Vers.

La voix s'arrête necessairement quelque tems sur chaque syllabe, pour la faire sonner & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de mesurer la quantité de ce tems de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choses que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La maniere de prononcer n'est pas la même chez tous les peuples. La prononciation des langues vivantes de l'Europe est entierement differente de celle des langues mortes qui nous sont connuës, comme le Latin, le Grec, l'Hebreu. Dans les langues vivantes on s'arrête également sur toutes les syllabes; ainsi les tems de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux, comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes les voyelles sont distinguées entr'elles par la quantité du tems de leur prononciation. Les unes sont appellées longues, parcequ'elles ne se prononcent que dans un espace de tems considerable, les autres sont breves, & se prononcent fort vîte.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues; ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquoins en prononçant un mot Latin, que la quantité de la pénultieme voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale breve d'une autre maniere qu'une finale longue. Cependant saint Au-

gustin dit, que celui qui lisant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,

prononceroit *primis* pour *primus*, cette syllable *is* étant longue, & *us* bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles assez délicates pour appercevoir cette différence ; *Qui se sentit déformitate soni offensum* ; comme les oreilles des Romains du temps de S. Augustin étoient choquées par ce changement ? Quelle étoit donc cette délicatesse sous l'Empire d'Auguste ? Ciceron dit que le plus petit peuple s'appercevoit des fautes qu'on faisoit dans la récitation d'un Vers. La veritable prononciation du Grec & du Latin est perduë depuis long-tems. Il y a plusieurs siecles qu'on n'a plus d'égard à la longueur & à la bréveté des syllabes, mais aux accens qui se sont introduits dans la prononciation, differens de ceux que les plus habiles & anciens Grammairiens ont marquez en certains noms : ce qui change entierement la cadence du vers. Isaac Vossius le montre en quelques vers d'Homere, dans lesquels il rétablit les accens qu'ils devroient avoir. Cette remarque est de la derniere importance, pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poësie par ce que nous y sentons aujourd'hui.

On nomme mesure un certain nombre de syllabes que les oreilles distinguent & entendent séparément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou de plusieurs mesures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée ; & on donne ce nom aux vers, parce que dans l'écriture ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appellée *Prosa Oratio*, *quasi prorsa oratio*.

Marius

Marius Victorinus prétend que ce mot Latin, *versus*, vient *à versuris, id est à repetitâ scripturâ eâ ex parte in quam desinit*. Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé de la gauche à la droite. Ils écrivoient le second vers commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre ; c'est pourquoi, comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire étoit nommée *Bustrophe, à boum versatione*. C'est ce que nous avons dit de la premiere maniere dont les Grecs écrivoient.

L'égalité des mesures du tems de la prononciation, ne peut être agréable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même tems qu'elles sont entenduës séparément, elles soient liées ensemble, de sorte que les oreilles puissent les comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles sont égales, que lorsqu'elles sont toutes deux presentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le Chapitre huitieme ; d'où nous apprenons que l'artifice & la structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entenduë distinctement, & séparément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes. Il faut qu'il y ait quelque difference entr'elles, afin que la varieté & l'égalité y soient alliées l'une avec l'autre.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être sensible dans ces mesures, si elle ne sont

liées

liées les unes avec les autres. Il faut que les oreilles les entendent toutes ensemble, qu'elles les comparent, & que dans cette comparaison elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente, la structure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins se réduit à deux chefs ; car la Poësie Latine & la Poësie Grecque ne different de la Poësie Françoise, Italienne, & Espagnole, que parce que dans ces dernieres langues on prononce toutes les syllabes également, & qu'elles n'ont point cette distinction de voyelles breves & de voyelles longues : c'est pourquoi je ne serai point obligé de parler en particulier de la structure des Vers de chaque langue ; il suffira pour mon dessein de découvrir les fondemens des regles de la Poësie Latine, & de celles de la Poësie Françoise. Je ne prétens pas qu'on devienne Poëte en lisant ce que je vais dire. Mon dessein est de faire connoître les principes de l'art, ce qui doit plaire à ceux qui sont spirituels, beaucoup plus que l'harmonie de la Poësie ; les plaisirs de l'esprit étant plus grands que ceux du corps, certainement ils sont préferables ; d'où S. Augustin conclut que ce seroit un déreglement d'aimer mieux un vers que la connoissance de l'artifice avec lequel il est composé. Ce seroit une marque qu'on fait plus d'état des oreilles que de l'esprit. *Nonnulli perversè magis amant versum, quàm artem ipsam quâ conficitur versus, quia plus auribus quàm intelligentiæ se dederunt.* Lorsque Cyrus faisoit voir à Lysander ses jardins, ses vergers, ses boccages, où tous les arbres étoient plantez avec ordre ; Cela est admirable, dit ce Grec ; mais celui qui est l'Auteur de cette belle disposition, me paroît encore plus digne d'admiration. Je tâche par ces refle-

xions

xions de prevenir ceux qui vont voir le détail dans lequel je descends. Il est necessaire pour connoître l'art de la Poësie Latine. Or, selon ce que je viens de dire, cette connoissance doit plaire à un Esprit raisonnable, pour le moins autant que les ouvrages de cette Poësie.

CHAPITRE XI.

Des mesures, ou pieds dont les Grecs & les Latins composent leurs Vers.

CHaque mesure dans la Poësie Latine est entenduë séparément & distinctement par une élevation de voix qui se fait au commencement, & par un rabaissement de voix qui se fait à la fin. Ces mêmes mesures sont appellées pieds; parce qu'il semble que les vers marchent en cadence par le moyen de leur mesure. Ainsi les pieds d'un Vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, se forment par une élevation & par un rabaissement de voix, *ἄρσει* & *θέσει*, *id est, alternâ syllabarum sublatione & positione pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la mesure en recitant leurs Vers : *Plaudendo recitabant. Pedis pulsus ponebatur, tollebaturque*; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes versûs*, pour dire, distinguer les pieds ou les mesures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes mesures, ou de differens pieds dans la Poësie Latine, il faut faire attention aux regles suivantes, qui sont fondées sur cette necessité qu'il y a de rendre les mesures nettes & distinctes.

PRE-

PREMIERE REGLE.

Il est constant qu'un pied doit être composé tout au moins de deux syllabes, sur la premiere desquelles la voix s'éleve, & s'abaisse sur la seconde, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux syllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux breves, parcequ'elles passeroient trop vîte, & que l'oreille n'auroit pas le tems de distinguer deux differens degrez dans la voix qui les prononce ; sçavoir, une élevation & un rabaissement.

TROISIE'ME REGLE.

Deux breves dans la prononciation ont la valeur d'une longue, c'est-à-dire, le temps de la prononciation d'une longue est égal à celui que l'on employe pour prononcer deux voyelles breves.

QUATRIEME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues, ou équivalentes à deux longues ; car celles qui se trouvent entre les extrêmes, sur lesquelles la voix s'éleve & se rabaisse, troublent l'harmonie, & empêchent l'égalité des mesures, comme nous le dirons. Je ne parle à present que des pieds simples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle *pieds composez*, ceux qui sont faits de deux pieds simples.

C I N-

CINQUIEME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de trois syllabes : Il ne peut l'être de quatre ; car ces syllabes seront ou toutes breves, ou quelques-unes seront longues. Si elles sont toutes breves, la prononciation en sera trop glissante, & par consequent vicieuse, une mesure de quatre breves ne pouvant être entenduë distinctement. Si dans une mesure de quatre syllabes il y a une longue & trois breves, ces trois breves valent plus d'une longue : ainsi cette mesure peche contre la quatrieme regle.

SIXIEME REGLE.

Les oreilles rapportent toujours les mesures composées aux plus simples, parce que les choses simples s'entendent plus facilement & plus distinctement. Ainsi d'une mesure composée de quatre syllabes longues, les oreilles veulent qu'on en fasse deux.

Ces regles nous font connoître que tous les pieds simples sont ou de deux syllabes, ou de trois syllabes. Voyons de combien de sortes il peut y avoir de pieds de deux syllabes, de combien de trois syllabes.

Dans un pied de deux syllabes, ou ces syllabes sont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondée.*

Ou ces deux syllabes sont deux breves, & ce pied est nommé *Pyrrhique.*

Ou la premiere de ces deux syllabes est longue, & la seconde breve, ce qui fait le pied qu'on nomme *Trochée.*

Ou la premiere est une breve, & la dernie-

re une longue; ce qui eſt appellé *Iambe.*

Dans un pied de trois ſyllabes, ou ces trois ſyllabes ſont longues, & ce pied eſt nommé *Moloſſe.*

Ou ces trois ſyllabes ſont breves, ce qui fait le pied qu'on nomme *Tribraque.*

Ou la premiere eſt longue, & les deux autres breves; ce qui eſt un *Dactyle.*

Ou la derniere eſt longue, & les deux premieres breves, ce qui eſt nommé *Anapeſte.*

Ou la premiere eſt breve, & les deux dernieres longues: ce qui eſt nommé *Bachique.*

Ou les deux premieres ſont longues, & la derniere eſt breve, qui eſt appellé *Antibachique.*

Ou les deux extrêmes étant longues, elles renferment une breve: on appelle ce pied *Amphimacre.*

Ou les deux extrêmes étant breves, elles renferment une longue: ce pied ſe nomme *Amphibraque.*

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans la compoſition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent ſe trouver dans leurs meſures. Pluſieurs ſont exclus de la Poëſie par les regles precedentes. Le Pyrrhique par la ſeconde regle. Le Moloſſe par la quatrieme. Le Bachique & l'Antibachique par la même regle. L'Amphimacre & l'Amphibraque par la ſixieme. Outre cela nous ferons voir que l'égalité ne peut être gardée dans ces deux dernieres meſures, ſi bien qu'il n'y a que ſix pieds; ſavoir, le Spondée, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle, & l'Anapeſte. On compte pluſieurs autres pieds; mais il ſe rapportent naturellement à ces ſix ſortes de pieds dont nous venons de parler.

Cha-

CHAPITRE XII.

En quoi consiste l'égalité des mesures des Vers Grecs & Latins ; ou ce qui fait cette égalité.

LOrsque deux syllabes se prononcent en tems égaux, on dit que la quantité ou le tems de ces deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes & une troisieme, lorsque dans le tems qu'on prononce une de ces syllabes, on a le loisir de prononcer les deux autres. On dit que le tems d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de tems ou deux fois, ou trois fois. Ainsi le tems d'une longue est double du tems d'une breve. Lorsque les tems de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurez par une mesure précise ; par exemple, que le tems de l'une est double de celui de l'autre, cette prononciation empêche la confusion, & fait que les oreilles apperçoivent distinctement la quantité de ces syllabes ; ce qui doit plaire infailliblement, puisque l'égalité, comme nous avons vû, est agréable, parce qu'elle rend les sons distincts, & ôte la confusion. Il y a dans une mesure, ou pied, comme il a été dit, une élevation, & un rabaissement : *Pes habet elationem & positionem.* Afin donc que l'égalité y soit gardée, le temps de l'élevation doit être égal à celui du rabaissement. Dans un Spondée les tems de l'abaissement & de l'élevation sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux longues. La même chose arrive dans le Dactyle & dans l'Anapeste, le tems de deux breves étant égal à celui d'une longue.

gue. Dans le Trochée, & l'Iambe, cette égalité n'est pas si parfaite ; mais aussi la difference d'une longue & d'une breve n'est pas si sensible que les oreilles en puissent être choquées. Outre cela il faut remarquer qu'un silence notable tient lieu tout au moins d'une breve ; ainsi un Trochée a la valeur d'un Spondée ou d'un Dactyle, si après ce pied la voix se repose & s'arrête, & pour lors le tems du rabaissement est égal à celui de l'élevation. C'est ce qu'il est important de considerer, pour répondre à une objection qu'on pourroit proposer contre ce que nous avons dit, qu'une mesure demande necessairement deux syllabes ; car il se trouve dans les Odes des mesures qui ne sont que d'une seule longue ; mais le repos de la voix, *distinctionis mora*, ou le silence qui suit cette longue tenant lieu d'une breve, il fait avec cette longue un Trochée, qui est une mesure de deux syllabes.

On peut encore ici reconnoître le fondement de ce que nous avons dit ci-dessus, qu'un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues ; car si l'élevation ou le rabaissement comprend la syllabe moyenne, l'égalité ne sera plus entre ces deux parties. Si cette syllabe n'est comprise dans aucune des deux parties d'une mesure, elle demeure inutile pour l'harmonie, & par consequent elle ne sert qu'à la troubler. C'est pour cette raison que les pieds qu'on appelle Amphimacre & Amphibraque, ne peuvent entrer dans la structure d'aucun Vers : car dans ces pieds où une breve se trouve entre deux longues, ou une longue entre deux breves ; ainsi cette moyenne syllabe ne pouvant se joindre avec une des extrémitez sans troubler l'égalité, elle demeure inutile, & trouble l'harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une structure harmonieuse,

les

les temps de l'élevation & du rabaissement de ces pieds étant proportionnels. Dans un pied de trois syllabes longues que nous avons appellé Molosse, le temps du rabaissement qui se fait sur les deux dernieres longues, est double du temps de l'élevation qui se fait sur la premiere syllabe longue; ainsi ces temps sont proportionels, & par conséquent il peuvent être agreables à l'oreille, comme nous avons vû. Ainsi un discours qui est composé du mélange de ces pieds, est harmonieux: mais il sont exclus des Vers, parce que l'harmonie des Vers doit être fort sensible; ce qui ne peut être si l'égalité des mesures n'est gardée exactement. Dans un Iambe & dans un Trochée, cette égalité ne s'y trouve pas; mais comme nous l'avons déja dit, la difference qui est entre une breve & une longue n'est pas fort sensible, parce qu'une breve se prononce vîte. L'inégalité au contraire qui est entre les parties d'une mesure de trois longues, est très-sensible, & trois fois plus grande; car deux longues valant quatre breves, une longue est à deux longues, comme deux breves sont à quatre breves, & une longue est à une breve, comme deux breves sont à une breve. Selon Marius Victorinus une breve est un temps: c'est pourquoi, comme le remarque Servius Honoratus, un Spondée a quatre tems.

Une mesure est égale à une autre mesure lorsque les tems de leur prononciation sont égaux: ainsi le Spondée, le Dactyle, & l'Anapeste sont des mesures égales. *Tempora elationis & positionis æqualia sunt.* Le Trochée, l'Iambe, & le Tribraque sont aussi des mesures égales; car deux breves des trois d'un Tribraque aiant la valeur d'une longue, ce pied est égal à un Trochée, ou à un Iambe. L'égalité n'est pas entiere entre un Spon-

Spondée & un Iambe : mais, comme nous avons dit, la difference n'est pas grande. On peut donc composer des Vers des six sortes de pieds dont nous avons parlé, puisqu'ils sont ou égaux, ou presque égaux. Il faut encore remarquer que les mêmes voyelles, quoique toutes breves, peuvent n'être pas égales dans la prononciation, si elles se trouvent entre des consones qui retardent plus ou moins leur prononciation. Par exemple, les premieres voyelles de ces quatre noms Grecs sont breves : ὄδος, ῥόδος, τρόπος, στρόφος ; mais il y a de la difference entre les tems de leur prononciation. C'est à quoi il faut faire attention, quand on veut rendre un vers harmonieux.

Chapitre XII.

De la varieté des mesures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté. Comme se trouve l'une & l'autre chose dans les Vers Grecs & Latins.

La varieté est si nécessaire pour prévenir le dégoût qu'on prend des choses les plus agréables, que les Musiciens, qui étudient avec tant de soin la proportion & la consonance des sons, affectent même de temps en temps quelque dissonance dans leurs concerts. C'est-à-dire, qu'ils négligent d'unir leurs voix par un parfait accord, afin que la rudesse par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, soit comme un sel qui les réveille. Quand les Poëtes se dispenseroient donc quelquefois des regles dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre, ni blâmer ces regles, ausquelles nous ajoûtons celle-ci ; qu'il faut relever la douceur de l'égalité par le sel de

de la varieté, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte.

La varieté ſe trouve en pluſieurs manieres dans les vers Latins. Je ne parle point de celle qui conſiſte dans la difference du ſens, & dans la diverſité des mots. Premierement, il eſt conſtant que dans le Dactyle, l'Anapeſte, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, l'élevation eſt fort differente du rabaiſſement; & quoique le tems de deux voyelles breves ſoit égal à celui d'une longue, cependant les oreilles apperçoivent ſenſiblement la difference qui eſt entre une longue & deux ſyllabes breves. De même, quoique les tems d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeſte ſoient égaux, cependant leur difference eſt très-ſenſible. *In Dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves: in Anapæſto tolluntur duæ breves, ponitur una longa: in Spondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compoſe pas ordinairement des vers d'une ſeule ſorte de pieds. Les vers Hexametres ſont compoſez de Spondées & de Dactyles, les Vers Pentametres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapeſtes. L'Iambe reçoit pluſieurs pieds. Les vers Lyriques ſont encore plus diverſifiez que les autres, parce que non ſeulement ils reçoivent differens pieds, mais encore le nombre de ces pieds eſt inégal, tantôt plus grand, tantôt plus petit.

Un vers compoſé tout entier de Spondées ou de Dactyles, ne plairoit pas; il faut temperer la vîteſſe des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les vers Iambes peuvent être compoſez de purs Iambes, parce que ce vers paſſant extrêmement vîte, quoiqu'il ſoit compoſé de ſix meſures, il ſemble qu'il n'en ait que trois. Ainſi la trop grande égalité de ces meſures dans un ſi petit nombre, ne peut être ennuyeuſe, comme il eſt évident en celui-ci.

Suis & ipsa Roma viribus ruit.

Les mesures de l'Hexametre sont grandes, & fort sensibles : ainsi si leur égalité ne se trouve accompagnée de la varieté, ce Vers est desagreable.

Les vers Lyriques sont composez ordinairement de plusieurs sortes de pieds, parce que ces Vers étant faits pour être chantez en Musique, le chant n'en seroit pas agréable, si la difference des pieds ne donnoit le moyen aux Musiciens de diversifier leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité est manifeste dans la Poësie Latine. Premierement, dans chaque pied ; car il est évident, par exemple, que dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trouvent ; l'égalité, puisque le temps de deux breves est équivalent à une longue ; la varieté, puisque, comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une syllabe longue & entre deux syllabes breves. En second lieu, cette alliance est sensible dans les vers entiers ; car ils sont composez de pieds qui sont differens & en même temps egaux, puisque les temps de leur prononciation sont égaux.

Ce n'est pas assez, selon ce qui a été démontré ci-dessus, que les vers soient composez de mesures égales, il faut rendre cette égalité sensible, & pour cela lier ces mesures ensemble. Les Latins le font par la césure, qui est un retranchement de quelques syllabes du mot précedent pour en faire un pied, avec celles qui sont au commencement du mot suivant, comme dans cet exemple.

Ille meas errare boves, &c.

Ce

Ce mot *césure*, vient du Latin *cædo*, qui signifie couper. La syllabe *as* dans *meas*, est une césure, cette syllabe *as*, avec la syllabe *er*, du mot suivant *errare*, faisant un Spondée. C'est cette césure qui fait un corps des mesures, & qui les presente toutes ensemble aux oreilles; car la voix n'ayant pas coûtume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviser, elle acheve vîte de le prononcer. Or la césure fait que les pieds finissent, & commencent au milieu des mots; ainsi la voix qui ne se repose point dans ces lieux, & qui lie les syllabes de chaque mot, lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette observation se peut rendre sensible aux yeux, en coupant les deux Vers suivans par leurs césures.

Ille me | as er | rare bo | ves ut | cernis & | ipsum
Ludere | quæ vel | lem cala | mo per | misit a | gresti.

La voix distingue chacune de ces mesures, comme nous avons dit, par une élevation au commencement, & par un rabaissement à la fin. Or elle lie aussi ces mesures par la césure: car quand la voix a prononcé la syllabe *me* dans *meas*, elle prononce de suite *as*, qui fait partie de la mesure suivante; ainsi elle lie & la premiere mesure, & la suivante. Cette seconde mesure est liée avec la troisieme; car la voix ne se reposant point au milieu du mot *errare*, elle poursuit sans interruption, après avoir dit *er*, la prononciation de la fin *rare*; ainsi les oreilles les entendent unies & jointes ensemble. La troisieme mesure est liée de la même maniere avec la quatrieme. Les vers sans césures ne paroissent pas vers, parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des vers, ne peut être sensible si

elles ne sont liées, & si les oreilles n'apperçoivent leur liaison. On liroit le vers suivant sans prendre garde que c'est un vers, parce qu'il n'a point de cesure.

Urbem fortem' cepit' nuper' fortior' hostis.

Il ne me reste plus qu'à parler du nombre des mesures qui doivent composer les vers. Il est évident qu'un vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est l'égalité de ces mesures qui plaît aux oreilles, lorsque ces mesures leur étant presentées, elles en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres. Or, comme nous avons remarqué, toute comparaison suppose tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mesures étoit trop grand, il est évident que les oreilles qui les doivent considerer toutes ensemble, seroient accablées de ce grand nombre; c'est pourquoi on ne compose jamais les vers de plus de six grandes mesures, telles que sont les Spondées & les Dactyles. Les vers Iambes reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que le pied qui donne le nom à ce Vers, passe fort vîte, & huit de ces mesures ne font que quatre grandes mesures. Il y a cette difference entre les *Rythmes* des Anciens, & les vers, que les Rythmes étoient bien composez de plusieurs pieds; mais le nombre de ces pieds n'étoit point déterminé, comme est celui des *Metres*, ou des vers. Ce que nous nous avons dit ici de la Poësie Latine, regarde la Poësie Grecque qui a les mêmes regles.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Les premieres Poësies des Hebreux, & de toutes les autres Nations, n'ont été vraisemblablement que des Rimes dans leur commencement.

LA Poësie n'a pas été d'abord parfaite. La cadence qui se trouva par hazard dans quelqu'expression, plut, avant même qu'on sût ce que c'étoit que vers, comme le dit Quintilien; *Ante enim carmen ortum est, quàm observatio carminis.* Ensuite on affecta de mesurer ses paroles, afin qu'elles eussent quelque cadence, ce qui se faisoit d'abord fort grossierement. Les Grecs s'y appliquerent avec soin; & ce qui contribua à perfectionner les premiers commencemens de leur Poësie, ce fut que long-tems avant la guerre de Troie leurs Poëtes joignirent la Poësie avec la Musique, comme nous l'avons remarqué. Ils recitoient leurs vers au son des instrumens. Aussi ces deux Arts semblent être nez en même tems; d'où vient que les Poëtes sont encore appellez Chantres, Musiciens. Les vers étoient des chants; ils se recitoient en chantant. Dans la suite la Musique s'est distinguée de la Poësie; &, comme le dit Quintilien, la recitation des vers tient un milieu entre le chant & la maniere de parler ordinaire. Mais dans les commencemens la Poësie étoit une Musique. Isaac Vossius dans un Livre qu'il a fait exprès pour cela, démontre fort bien que cette musique n'avoit pas besoin de notes: les longues & les breves en tenoient lieu; d'où vient que tous les vers d'une Ode très-longue se chantoient également bien, parce que les mêmes mesures y étoient observées. Nos Musiciens en faisant aujourd'hui

un air sur une Ode Latine, ne s'assujettissent ni à la longueur, ni à la breveté des syllabes ; ainsi cet air qui convient aux premieres strophes, ne s'accorde pas toûjours avec les autres strophes.

Il est facile de concevoir comment la Poësie Grecque se perfectionna, c'est-à-dire, qu'elle devint plus charmante aux oreilles, les Musiciens s'en mêlant, & les Grecs leur donnant toute liberté sur le langage, pourvû qu'ils le polissent, & le rendissent harmonieux. Les Poëtes Grecs, ou les Musiciens purent donc assujettir à des pieds les Vers, qui dans le commencement n'étoient que des cadences grossieres, imparfaites, comme une Prose rimée. C'est ce que dit Quintilien : *Poëma nemo dubitaverit imperito quodam initio fusum, & aurium mensurâ, & similiter decurrentium spatiorum observatione esse generatum, mox in eo repertos pedes.* Les intervalles de la respiration pouvoient avoir quelques mesures que les rimes rendoient sensibles. C'est un artifice aisé, naturel, & usité de tout tems. Encore aujourd'hui les Poësies des Perses, des Tartares, des Chinois, des Arabes, des Africains, de plusieurs peuples de l'Amérique ne consistent que dans des rimes, dans des terminaisons, ou chutes semblables. La Langue Hebraïque est la premiere de toutes les langues. certainement elle est plus ancienne que la Grecque. Or, on voit que les Hebreux avoient des Poësies dans le temps qu'ils sortirent de l'Egypte. Marie après cette sortie recita un Cantique que Moyse rapporte. On trouve dans l'Ecriture plusieurs Cantiques. Les Pseaumes sont une veritable poësie. Les Sçavans disputent sur la nature de cette poësie. Ce qui doit être constant, c'est qu'on y observe une cadence, des intervalles égaux, ou des expressions égales, laquelle égalité est renduë sensible par la répetition

de

de mêmes syllabes, ou mêmes lettres. C'est ce que l'Auteur de la Bibliotheque universelle a observé. Il le fait voir dans plusieurs passages qu'il propose, où il montre comme c'est l'égalité des expressions, & les mêmes chutes ou rimes qui en font toute la cadence. Il en donne tant d'exemples, qu'on ne peut douter de ses sçavantes observations. On ne les avoit pas faites, parce qu'on n'avoit pas pris garde à la négligence des Copistes, qui en décrivant les anciens Cantiques & les Pseaumes, n'ont pas eu le soin de les décrire comme ils le devoient, en la maniere que se doivent écrire les vers, finissant chaque ligne avec la rime. Ainsi une partie de l'industrie de cet Auteur consiste dans le retablissement de la veritable écriture, finissant ou commençant chaque ligne comme la rime le demande ; en quoi il réussit si ordinairement, qu'on ne peut pas penser que ces rimes soient un effet du hazard. Au contraire, s'il y a quelque partie d'un Pseaume où cela ne s'observe pas, on peut penser que cela est arrivé par quelque transposition qu'un Copiste mal-habile aura pû faire. L'Auteur en convainc tout homme docile qui aime & écoute la verité, de quelque bouche qu'elle sorte.

Philon & Josephe, & après eux Saint Jerôme, ont avancé que dans la Poësie Hebraïque il y avoit des pieds comme dans la Poësie Grecque ; mais on ne sait pas s'ils ont bien examiné la mesure de cette poësie. On soupçonne Philon & Josephe d'avoir sû peu l'Hebreu. Ce soupçon est bien fondé. Saint Jerôme les a pû croire sans autre raison que celle qui se retire de leur autorité. Gomare fait un Traité qu'il a intitulé, *Davidis Lyra*, exprès pour soûtenir le même sentiment ; mais quand il vient au détail, il ne réussit pas. Louis Capel l'a refuté. Quand on approfondit la chose,

on trouve même que la langue Hebraïque n'est pas capable de mesures ou pieds des vers Grecs & Latins. Ce qu'il faut considerer ici.

Nous avons dit que les anciens Poëtes Grecs ont formé la langue Grecque, qui dans son commencement fut fort imparfaite. Elle tire sa premiere origine de la langue Phenicienne ; ce sont les Poëtes qui l'ont changée. Les Grecs n'avoient d'abord que des noms & des verbes monosyllabes sans tems : leurs noms n'avoient point d'inflexions ou de cas, comme n'en ont point les Pheniciens ou Hebreux; car c'est la même langue. La mesure des vers oblige à des transpositions qui causeroient de l'obscurité, si les noms n'avoient de differens cas, de differentes terminaisons, qui marquent leurs rapports. Or, il n'y a pas moien de faire des vers qui aient des pieds sans transposition. Dans ce vers de Lucain,

Bella per Emathios plusquàm civilia campos,

le mot *civilia*, n'est pas en sa place naturelle ; mais on voit où il se doit rapporter. L'Hebreu ne souffre point de renversemens semblables. Il n'y a point de differens cas en cette langue, tant de differentes terminaisons. Le substantif précede toûjours l'adjectif lorsqu'on ne sous-entend rien entre deux ; comme *ben chacam*, c'est-à-dire, *un fils sage* : & on ne peut point dire *chacam ben* ; comme en François on ne peut dire que *mon pere*, *ma mere*. Dans l'Hebreu le substantif qui est en regime, doit toûjours préceder ; comme, *Dibre Scholmo*, *les paroles de Salomon*, & jamais *Scholmo debarim*. En Latin, *Salomonis verba*, & *verba Salomonis*, c'est la même chose. Enfin les assujetissemens de cette langue à l'ordre naturel, les terminaisons presque semblables ; car tous les noms pluriels masculins se terminent en

en I M, & les feminins en O T, ont empêché les Hebreux de faire des vers Metriques, ou des Vers composez de pieds.

Les Hebreux, aussi bien que presque toutes les autres langues du monde, excepté le Latin & le Grec, n'ont donc pû avoir qu'une poësie simple, consistant dans l'égalité des expressions d'un égal nombre de voyelles, & dans la rime qui rend sensible cette égalité. Ce mot *rimes*, vient sans doute de *Rythme*, ῥυθμὸς, *Rythmus*, mot Grec qui signifie un arrangement harmonieux, ou cadence agréable. Ce mot Grec comprend tout ce que l'oreille apperçoit de mesuré, soit prose, soit vers, comme Ciceron le définit. *Quidquid est enim quod sub aurium mensuram aliquam cadit; etiam si abest à versu, numerus vocatur, qui græcè ῥυθμὸς dicitur.* La prose même est ainsi capable de *rythme*; car on en peut disposer les mots dont elle est composée, de maniere qu'ils fassent une cadence lente ou accelerée, douce ou forte, selon que le sujet le demande. Dans les Vers ce sont toûjours les mêmes mesures: dans la prose il faut une grande varieté. Le mot *Rythmus*, signifie beaucoup: selon l'idée génerale, qui renferme toutes les significations qu'on lui peut donner, c'est une composition reglée, qui se fait avec un certain ordre, raison, proportion du son & du mouvement des paroles.

Dans toutes les langues qui ne sont pas capables d'avoir des vers qui ayent des pieds, la poësie consiste principalement en ce que nous appellons *rimes*. Quand la prononciation de la langue Latine commença à se perdre, qu'on ne distingua plus la longueur & la breveté des voyelles, qu'on les prononça toutes presque également, on se contenta d'une prose rimée, comme sont ces sortes de *Cantiques*, *Hymnes*, *Proses*, qui se chantent

dans nos Eglifes ; dont l'artifice ne confifte que dans des expreffions égales, qui fe terminent de la même maniere. C'eft ce que les bons Poëtes Latins évitoient avec autant de foin que les mauvais Poëtes l'ont recherché, depuis la corruption de la langue Latine. On fçait combien ce vers de Ciceron a été méprifé,

O fortunatam natam me Confule Romam !

Il ne fe feroit jamais fait de jaloux, fi tout ce qu'il a dit eût été de ce ftile, comme Juvenal le dit agréablement en raillant ce mauvais vers.

Antoni gladios potuit contemnere, fi fic
Omnia dixiffet.

Ifaac Voffius obferve, que pour éviter ces rimes, Virgile a mieux aimé écrire,

Cum canibus timidi venient ad pocula Damæ,

que de mettre comme il le pouvoit, *timidæ*. Il ajoûte qu'on fe trompe fi on s'imagine qu'il y avoit une rime dans ce vers.

Cornua velatarum obvertimus antennarum.

Les deux dernieres lettres de *velatarum*, fe mangeoient, & n'étoient point entenduës lorfqu'un Romain prononçoit ce vers. La poëfie Grecque & Latine avoit d'autres charmes que les nôtres. Nous l'avons dit, ils recitoient leurs vers d'une maniere qui ne nous eft guere moins difficile de concevoir, que les cinq tons avec lefquels les Chinois prononcent differemment un même mot monofyllabe ; c'eft pourquoi je dirai en-

encore une fois qu'on a tort de s'imaginer que ces peuples pûssent sentir autre chose dans l'harmonie de leurs vers, que ce que nous y sentons aujourd'hui.

CHAPITRE XV.

De la Poësie Françoise, & de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes.

NOus l'avons dit, que l'artifice de la poësie Grecque & Latine est si particulier à ces deux langues, qu'aucune autre langue n'a rien de semblable, & que pour toutes les autres poësies anciennes & nouvelles, elles ne consistoient que dans l'égalité du nombre des syllabes, & dans les rimes. Avoüons néanmoins ici qu'il y a des endroits des Pseaumes & de quelques Cantiques, où il n'est pas possible de trouver ces rimes, & qui cependant different de la prose. Les manieres contraintes & obscures de ces endroits marquent qu'il faut que celui qui en est Auteur, se soit assujeti à des mesures que nous ne distinguons pas. Il n'est pas toujours necessaire que la rime se trouve à la fin du vers; on peut lier des paroles, de sorte qu'elles ayent une cadence, comme on en voit des exemples dans les langues Espagnole, Italienne & Angloise, dans lesquelles on fait de fort bons vers sans rimes. Ceux qui possedent ces langues peuvent examiner ce qui produit cette cadence, & fait que sans rimes quelques-uns de leurs vers ont de l'harmonie. Cela peut venir de ce que les terminations dans ces langues étant plus fortes, elles font plus d'impression; ainsi l'égalité dans les expressions, dans le nombre des syllabes, peut faire une harmonie sensible. Il n'en

est pas de même dans notre langue à cause de sa douceur... Elle ne frappe pas si fortement les oreilles. Cependant on parle d'une piece de vers qui n'avoient point de rimes, faits par de Meziriac : c'étoit une traduction des Epîtres d'Ovide qui n'a point été imprimée. Nous ne parlerons ici que des vers avec des rimes : & comme il faut attacher à des exemples ce que nous allons dire, nous les tirerons de la poësie Françoise.

Ce qui fait la difference essentielle de notre poësie d'avec la Latine & la Grecque, c'est notre prononciation differente de celle dont on prononçoit autrefois le Grec & le Latin. Nous prononçons d'une maniere unie, & presque également toutes les voyelles. Il est vrai que nous élevons la voix sur certaines ; ce qui a fait croire à Henri Estienne que nos voyelles étoient longues ou breves, comme les voyelles Latines. Il donne pour exemple ces mots, *grâce*, *race*, *matin*, opposé au *soir*, & *mâtin*, le nom d'un chien ; *pâte* qu'on mange, & la *pate* d'un chien : il dit que *parole*, sont trois breves ; *maitresse*, une longue entre deux breves ; *misericorde*, trois breves avec un trochée. C'est pourquoi il prétend qu'on peut faire des vers François, semblables aux vers Latins ; & pour exemple il traduit en François ce distique Latin :

Phosphore, redde diem ; cur gaudia nostra moraris ?
Cesare venturo, Phosphore, redde diem.

en celui-ci :

Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aise retiens-tu ?
César doit revenir : aube, rebaille le jour.

Hen-

Henri Estienne trouvoit ces deux vers François fort beaux. Peu de gens seroient de son goût.

Quand les voyelles en François pourroient faire differentes mesures, & que ce ne seroit pas seulement par l'accent qu'une même voyelle pût differer d'elle-même, mais encore parce qu'elle peut être prononcée differemment, en peu de tems, ou dans un temps plus long, personne ne pourroit disconvenir que pour la plûpart elles se prononcent également. Nous les faisons presque toutes breves; ainsi il n'y a pas assez de voyelles longues pour faire differentes mesures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes breves. Nous sommes donc obligez de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre maniere que les Grecs & les Latins. L'art que nous suivons, c'est celui de toutes les nations du monde depuis plusieurs siecles, comme nous l'avons dit: il ne consiste que dans un certain nombre de syllabes, & dans les rimes.

Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans notre poësie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent cette distinction par une élevation de voix au commencement, & un rabaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait: ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la premiere est appellée *Hemistiche*. Les mesures de nos vers se mesurent d'une maniere fort naturelle, puisque naturellement & sans art on éleve

la voix en commençant l'expression d'un sens parfait, & qu'on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles. Toutes les voyelles de notre langue se prononçant en tems égaux, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les tems de leur prononciation sont égaux.

L'égalité de deux mesures dont chaque vers est composé, ne peut donner qu'un plaisir médiocre : Aussi on lie tout au moins deux vers ensemble, qui font quatre mesures. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les vers qui renferment un même sens, riment ensemble ; c'est-à-dire, qu'ils se terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus sensiblement que le son des mots ; ainsi la rime qui n'est que la répetition d'un même son, est très-propre pour faire distinguer sensiblement les mesures des vers. Cette maniere est très-simple ; aussi elle ennuye bien-tôt, si l'on n'a soin d'occuper l'esprit des Lecteurs par la richesse & par la varieté des pensées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de sa simplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de notre poësie : pour rendre plus sensible ce que j'en ai dit, j'en ferai l'application aux deux vers suivans.

Je chante cette guerre | en cruauté feconde ;
Où Pharsale jugea | de l'Empire du monde.

L'oreille n'apperçoit que deux mesures dans chacun de ces vers, & elle les distingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & se rabaisse à la fin de chacune de ces mesures qui contiennent des sens parfaits. Les quatre mesures de ces deux vers sont

son liées ensemble par l'union d'un même sens dont elles sont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du tems, nous pouvons remarquer que l'égalité du repos de la voix, qui se repose en prononçant nos vers par des intervalles égaux, contribuë fort à leur beauté. Je ne parle point des differens ouvrages en vers; des vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces vers ne sont differens entr'eux que par le nombre de leurs syllabes. Les uns sont composez de plus grandes, ou de plus courtes mesures; dans les uns les rimes sont entremêlées. Comme chez les Latins on compose des ouvrages de differentes sortes de vers, en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrêtions à l'expliquer.

Ce n'est pas assez pour donner à un vers la juste mesure, d'avoir égard à la quantité du tems de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles: leurs concours & celui des consones avec qui elles se trouvent, augmente ou diminuë leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, où qui contiennent un égal nombre de voyelles; les uns sont rudes, les autres sont doux, les autres coulans, les autres languissans: c'est pourquoi pour rendre les mesures d'un vers égales, on doit avoir presque autant égard aux consones qu'aux voyelles, comme nous l'avons dit de la poësie Latine. Il faut sur-tout prendre garde aux accens, ou si l'on veut, à la mesure des voyelles, & prendre garde si elles sont breves ou longues; *male*, une espece de coffre, ne peut pas rimer avec *mâle*, en Latin *masculus*; comme l'enseignent ceux qui traitent expressément de la Poësie Françoise.

CHAPITRE XVI.

Il y a une sympathie merveilleuse entre notre ame & la cadence du discours, quand cette cadence convient à ce qu'il exprime.

NOUS avons vû qu'un discours est agréable lorsque les tems de la prononciation des syllabes qui le composent, peuvent être mesurez par des mesures exactes: que le tems, par exemple, d'une syllabe est exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre syllabe. Les mesures exactes sont celles qui s'expriment par des nombres. Dans la Geometrie toutes les raisons exactes sont nommées raisons de *nombre à nombre*; c'est pourquoi les Maîtres de l'Art de parler ont appellé nombres, *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportioné dans la prononciation du discours, soit la proportion des mesures du tems, soit une juste distribution des intervalles de la respiration. C'est ce que dit Ciceron. *Numerosum est id in omnibus sonis atque vocibus quod habet quasdam impressiones, & quod metiri possumus intervallis æqualibus.* En Latin, *numerosa oratio*, c'est ce que nous nommons en François discours harmonieux.

Que l'harmonie plaise, c'est une chose qui ne demande point de preuves; & nous ne devons pas être surpris si nos oreilles sont choquées d'un ton qui n'est pas reglé, puisque pour rompre les plus grosses cloches il ne faut que les sonner de maniere qu'elles fassent un faux ton. Tous les Auteurs conviennent, & entr'autres S. Augustin, qu'il y a une merveilleuse alliance de notre esprit avec les nombres, que les differens mouve-

mens

mens de l'ame répondent à certains tons de la voix, avec qui elle a je ne sai quelle espece d'habitude. *Mira animi nostri cum numeris cognatio. Omnes affectus spiritûs nostri pro sui diversitate habent proprios modos in voce, quorum nescio quâ occultâ familiaritate connectantur.* D'où Longin, cet excellent Critique, conclut que les nombres sont des instrumens merveilleusement propres à remuer & à faire agir les passions; θαυμάσιον πάθους ὄργανον.

Pour pénetrer dans les causes de cette merveilleuse sympathie des nombres avec notre esprit, & de leur puissance sur nos passions, il faut savoir que les mouvemens de l'ame suivent ceux des esprits animaux. Selon que ces esprits sont plus lents ou plus vîtes, plus tranquilles ou plus violens, l'ame se sent émûë de differentes passions. La plus petite force est capable d'arrêter ou d'exciter ces esprits animaux : ils resistent peu, & leur legereté fait que le plus petit mouvement étranger les détermine; le mouvement, par exemple, d'un son peut les ébranler. Notre corps est tellement dispôsé, qu'un son rude & violent les fait couler dans les muscles qui le disposent à la fuite, de la même maniere que le fait la vûë d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours; au contraire un son doux & moderé a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit : on l'apprivoise en lui parlant doucement; d'où l'on apprend que la diversité des sons produit des mouvemens differens dans les esprits animaux.

Chaque mouvement qui se fait dans les organes des sens, & qui est communiqué aux esprits animaux, ayant donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les sons peuvent exciter les passions; & l'on peut dire que cha-

chacun répond à un certain ſon, qui eſt celui qui excite dans les eſprits animaux le mouvement avec lequel elle eſt liée. C'eſt cette liaiſon qui eſt la cauſe de la ſympathie que nous avons avec les nombres, & qui fait que naturellement, ſelon le ton de celui qui parle, nous reſſentons differens mouvemens. Un ton languiſſant nous inſpire de la triſteſſe, un ton élevé nous donne du courage : entre les airs, les uns ſont gais, & les autres mélancoliques, ſelon la paſſion qu'ils excitent.

Pour découvrir tous les ſecrets de cette ſympathie, & expliquer comment entre les nombres les uns cauſent plûtôt la triſteſſe que la joye, il faudroit examiner quel eſt le mouvement des eſprits animaux en chaque paſſion. On conçoit facilement que ſi l'impreſſion d'un tel ſon dans les organes de l'ouie, eſt ſuivie d'un mouvement dans les eſprits animaux, ſemblable à celui qu'ils ont dans la colere ; ſi, par exemple, ce ſon les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir : au contraire qu'il ſera languiſſant & mélancolique, ſi l'émotion qu'il cauſe dans les eſprits animaux eſt foible & languiſſante, telle qu'eſt celle qui accompagne la mélancolie. Ce que je dis ne doit pas ſurprendre, après ce que nous rapportent tant d'Auteurs célebres des effets de la muſique. Ils diſent qu'il y a eu des Muſiciens qui ſavoient joüer ſur leurs flutes des airs propres à guérir toutes les maladies, qui pouvoient appaiſer les douleurs, & rendre la ſanté aux malades.

Peut-être qu'on en dit trop ; mais nous ne pouvons pas douter de ce que nous experimentons tous les jours, que lorſque nous entendons quelqu'un chanter, rire, ou pleurer, que nous le voyons ſauter, danſer, nous ſommes invitez à faire la même choſe. La nature nous a liez enſemble.

Dans

Dans un Luth, lorsqu'on pince une corde, celle qui est à l'unisson se remuë sans qu'on y touche, quoiqu'elle soit éloignée, & qu'entr'elles il y ait plusieurs autres cordes qui demeurent immobiles. La nature, dis-je, nous a liez ensemble; ainsi nous ressentons les mouvemens que nous appercevons dans les autres : aussi il est indubitable que la seule cadence peut exciter les passions. C'est delà que Platon, dans ses Livres de la Republique, tire cette consequencce, que selon qu'on change la musique, les mœurs des Citoyens changent. Cela paroît paradoxe, mais il n'y a rien de plus veritable. Les chants effeminez amollissent. Il y en a de mâles, de graves, de religieux, que les Musiciens observent selon les mouvemens qu'ils veulent inspirer. L'experience & l'autorité ne permettent pas d'en douter. *In certaminibus sacris non eadem ratione concitant animos ac remittunt, nec eosdem modos adhibent cùm bellicum est canendum, & cùm posito genu supplicandum; nec idem signorum concentus est procedente ad prælium exercitu, idem receptui carmen.* Ces paroles sont de Quintilien.

On ne peut donc douter que les sons ne soient significatifs, & qu'ils ne puissent renouveller les idées de plusieurs choses. Ainsi comme le son de la trompette fait naturellement penser à la guerre : Thucydide, par la cadence élevée qu'il donne à ses paroles en parlant des combats, fait, comme Ciceron dit de lui, qu'il semble qu'on soit present à une bataille, & qu'on y entende la trompette : *De bellicis scribens concitatiori numero, videtur bellicum canere.* Quand on entend le bruit de la mer on se l'imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est connu d'ailleurs, on se le représente avant qu'il soit present aux yeux. Les idées

des choses sont liées entr'elles, & s'excitent les unes les autres. Ainsi il est hors de doute que certains sons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des choses avec lesquelles ils ont quelque rapport & liaison.

Nous experimentons qu'en parlant nous prenons un ton conforme à nos dispositions interieures. Ce n'est pas seulement sur le visage que paroissent les mouvemens dont nous sommes agitez. La seule maniere dont nous parlons fait connoître ces mouvemens, nous prenons un autre ton en raillant que lorsque nous parlons serieusement. Notre voix n'est point la même quand nous loüons que quand nous blâmons. En un mot, nous changeons de voix selon nos differens mouvemens : aussi on fait bien mieux connoître ce que l'on pense quand on parle, que lorsqu'on écrit.

Cependant il est certain qu'on peut donner une cadence à ses paroles, qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réüssit admirablement en cela : il donne à ses vers une cadence qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. En lisant ces paroles : *Et altos conscendit furibunda rogos* ; qui est-ce qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée, la precipitation avec laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, monte en furie sur le bucher qu'elle avoit préparé pour s'y brûler. Quand je lis cette description du sommeil :

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratissima serpit ;

la douceur de ce vers qui glisse, me donne l'idée du sommeil qui semble se glisser, & couler dans nos membres, sans que nous nous en apperce-

vions.

vions. Ce nombre languiſſant de cette Harangue du fourbe Sinon :

Heu ! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora poſſunt
Accipere ; aut quid jam miſero mihi denique reſtat ?

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'exciter la compaſſion dans le cœur des Troyens ? La ſeule cadence du vers ſuivant exprime le ton languiſſant avec lequel on parle d'un accident fâcheux ;

Partem opere in tanto, ſineret dolor, Icare, haberes.

Ce vers ſuivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le Poëte,

Olli ſedato reſpondit corde Latinus.

Souvent la maniere de dire les choſes, la poſture, les habits ſont plus éloquens que les paroles. Un habit négligé, une mine triſte fléchira plûtôt que les prieres & les raiſons. Auſſi la cadence des paroles fait ſouvent plus que les paroles mêmes, comme nous l'avons vû dans le premier Livre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte, un ton languiſſant porte à la compaſſion. Un diſcours perd la moitié de ſa force, lorſqu'il n'eſt plus ſoutenu de l'action & de la voix : c'eſt un inſtrument qui reçoit ſa force de celui qui le manie. Les paroles ſur le papier ſont comme un corps mort qui eſt étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profere elles vivent, elles ſont efficaces : ſur le papier elles ſont ſans vie, incapables de produire les mêmes effets. Un cadence

dence conforme aux choses conserve en quelque maniere la vie au discours, en conservant le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XVII.

Moyens de donner à un discours une cadence qui reponde aux choses qu'il signifie.

PLaton, comme nous l'avons dit, prétend que les noms n'ont point été trouvez par hazard. Sa preuve c'est que les premieres racines d'où sont dérivez les autres mots, ont été composées de lettres dont le son exprimoit en quelque maniere la chose signifiée. Cela n'est vrai que dans un petit nombre de racines. Mais il est constant que la beauté d'un discours consistant dans le rapport qu'il a avec la chose qu'il signifie, si sa cadence convient, il est plus significatif, & par consequent, plus agréable. Or, pour lier son discours par une cadence conforme au sens; on n'a qu'à consulter les oreilles, & apprendre d'elles quel est le son de toutes les lettres, des voyelles, des consones, des syllabes, & à quelle chose ce son peut convenir. Il y a des Auteurs qui se sont appliquez à remarquer ces usages. Ils observent, par exemple, que la consone F, exprime le vent *Cùm flamma furentibus austris*: que la consone S, reveille l'idée d'une chose qui coule, d'un courant ou d'eau, ou de sang, *& plenos sanguine rivos*: comme aussi les tempêtes,

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras.

La lettre L convient aux choses douces;

Mollia

Mollia luteola pingit vaccinia caltha,
——— *est mollis flamma medullas.*

Virgile se sert heureusement de plusieurs M, pour un bruit sourd & confus.

....Magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt.

Le fondement de tout cela est ce que nous avons dit, qu'un son excite naturellement l'idée de la chose qui peut produire un son semblable. Ainsi comme chaque lettre a un son qui lui est particulier, il est certain qu'il y a des lettres qui sont plus propres à marquer de certaines choses, comme le son de la lettre M, & de l'O, pour exprimer un son obscur. Platon dit que ces mots, *σκληροτὴρ, τραχὺς*, qui se prononcent difficilement, marquent bien par cette rudesse ce qu'ils signifient. Au contraire, la prononciation douce & facile de ce mot *γλυκὺ*, contribue à faire connoître la douceur dont il est le nom. Il est certain qu'en parlant d'une chose douce, on est porté à en parler avec un son doux. Les mots qui sont donc composez de lettres d'une prononciation douce & facile, tiennent lieu sur le papier de ce ton avec lequel on auroit parlé. Il est naturel de prendre les signes qui sont les plus convenables. Il n'y a pas de termes plus propres que ceux dont nous marquons le cri des animaux, parce qu'ils expriment ce cri; ainsi c'est la nature qui a fait trouver *ταύρων μυκήματα, χρεμετισμὸς ἵππων, καὶ φρυαγμὸς, τράγων*, *le mugissement* de Taureaux, *le hennissement* des Chevaux; comme nous disons aussi *aboyer*, *béler*. *Βρόμος, πάταγος σύριγμος* sont des noms naturels comme nos noms François, *bourdonnement*, *sifflement*.

Nous

Nous avons vû la nature du ton de chaque lettre; il est facile de juger à quoi elle peut être propre: & par consequent un Orateur peut connoître entre plusieurs mots qu'il a pour s'exprimer, ceux dont le son est plus propre pour son dessein.

Entre les voyelles, les unes ont un son clair & élevé; les autres ont un son obscur & foible. On peut faire entrer dans la composition de son discours celles qui sont propres au dessein que l'on a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus basse.

Il faut avoir particulierement égard aux mesures du tems. Entre les mesures, les Dactyles coulent avec vitesse: le Spondée va gravement, l'Iambe marche vîte; le Trochée semble courir : aussi il prend son nom d'un verbe Grec qui signifie *courir.* L'Anapeste, tout au contraire du Dactyle, coule avec vitesse dans son commencement, & sur la fin il semble qu'il va heurter contre quelque corps qui le repousse & qui l'arrête, d'où il a pris son nom, qui signifie *repercussion.* Les effets de ces mesures sont tout differens. Celui qui veut accorder la cadence de ses paroles avec les choses qu'il traite, doit choisir entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Virgile se sert de dactyles pour exprimer la vitesse d'une action.

Illi æquore aperto
Ante Nothos, Zephirumque volant : gemit ultima pulsu
Thraca pedum.
Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros.

Au contraire il évite les Dactyles, & choisit les Spondées, lorsque la gravité convient mieux à l'expression.

—— *Magnum Jovis incrementum.*
Tantæ molis erat Romanam condere gentem.
Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt, &c.

Ciceron

Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête maison, & qu'il leur fit quitter leur mauvais dessein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans son chant. *Pythagoras concitatos ad vim pudicæ domus inferendam juvenes jussâ mutare in Spondeum modos tibicinâ, compescuit.* Le Spondée & le Dactyle sont les deux grandes mesures. C'est pourquoi les vers Hexametres sont les plus majestueux. Le Spondée qui se trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme, parce qu'il soutient la voix. L'Anapeste qui est à la fin du Pentametre, fait tomber la voix; c'est pourquoi on employe le Pentametre pour exprimer les plaintes dans lesquelles la voix tombe à tous momens, & son cours est interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un soûtienne la foiblesse de l'autre. L'Iambe est si vîte, que la cadence du vers qui en est composé, n'est pas souvent sensible. Elle passe avec tant de vîtesse, qu'on à peine à distinguer ce vers de la Prose; c'est pourquoi on employe ce pied dans les pieces de Theatre, dont le stile doit être fort naturel, & peu different de la prose.

Il est facile de rendre la cadence du discours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cause des vuides dans le discours, & empêche qu'il ne soit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de plusieurs consones, particulierement de celles qui sont aspirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le discours raboteux. Un discours rude convient aux choses rudes & desagréables, * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aspera.* Pour décrire de grandes choses il faut employer de grands mots dont le son soit éclatant, & qui remplissent la bouche. La cadence du discours bas doit être négligée & languissant, pour ce sujet

* *Quintilien.*

il est à propos que tous les termes dont on se sert, ayent un son foible.

Plus les periodes sont longues, l'action de la voix est plus forte. Lorsqu'il est important de parler avec douleur, les expressions doivent être courtes & coupées. Si l'action est vehemente, s'il est besoin de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues periodes, qu'on ne peut prononcer sans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage : ce seroit abuser du tems que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude, & par une forte application qui fait qu'on s'anime en composant, & que naturellement on choisit des termes rudes ou doux, qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conseillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence significative avec les mêmes gênes que l'on cherche une rime : il est difficile d'y réüssir: souvent c'est tenter l'impossible.

La plûpart des Poëtes semblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choses. Ils ne cherchent dans leurs vers qu'une douceur qui devient fade dans la suite. Chez eux les affligez & les joyeux, les maîtres & les valets parlent d'un même ton. Un païsan parlera avec autant de délicatesse qu'un courtisan. Cependant ces Poëtes ont des adorateurs qui croyent fort favoriser Virgile quand ils disent, des vers rudes & négligez avec lesquels il décrit les choses basses, qu'il s'est négligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'estiment pas cette cadence admirable de ces vers, où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle est foible & languissante, comme elle le doit être.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

J'ai

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas besoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poëtes, & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpien, dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthene, remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrès de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules, pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ses conquêtes, *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parceque chacun a ce Poëte entre les mains : neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ses vers, je rapporterai quelques-uns de plus beaux endroits qui se presentent à ma memoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse, & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler.

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri !
Jam cœlum, terramque, meo sine numine, venti
Miscere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur.

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Personne ne lit les vers avec lesquels il décrit Polypheme, cét horrible & difforme Géant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur & de crainte.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum ;

comme aussi les suivans:

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos.

La cadence de ce vers, *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chute de ce pesant animal. Celle de celui-ci :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum :

imite l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la tristesse que par cette cadence interrompuë,

O pater, ô hominum, divûmque æterna potestas !
O lux Dardaniæ, ô spes fidissima Teucrûm ?

Les vers suivans sont pleins de la douleur d'une personne affligée, qui regrette la perte de son ami :

Te, amice, nequivi conspicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeiæ arces.

Denys d'Halicarnasse que nous citons si souvent, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à sa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poëte, sur lesquels il fait ses reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers, dans lesquels Homere fait

fait raconter à Ulyſſe les travaux que ſouffre Siſyphe dans les Enfers.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ἤτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε, ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. Odyſſ. *l.* 11.

Denys d'Halicarnaſſe fait cette reflexion judicieuſe & élegante :

Ἐνταῦθα ἡ σύνθεσίς ἐστιν ἡ δηλοῦσα τὸ γινόμενον ἑκάστον, τὸ βάρος τοῦ πέτρου, τὴν ἐπίπονον ἐκ τῆς γῆς κίνησιν, τὸν διερειδόμενον τοῖς κώλοις, τὸν ἀναβαίνοντα πρὸς τὸν ὄχθον, τὴν μόγις ἀνωθουμένην πέτραν.

Homere, continuë cet habile Rheteur, ſe ſert dans ſes vers de voyelles qui s'entre-choquent, συγκεκρουμένων, & qui arrêtent le cours de la prononciation. Pour exprimer la longueur du tems que Siſyphe employe dans ce pénible travail, il ſe ſert de ſyllabes qui ont des arrêts, στηριγμοὺς καὶ ἐγκαθίσματα ; pour ſignifier la reſiſtance de cette pierre à cauſe de ſa propre peſanteur, & de la rencontre des autres pierres, τὴν ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μέγεθος. Et afin qu'on ne croye pas que ce ſoit par hazard que les nombres répondent aux choſes dans ces vers, il montre comme la cadence des vers ſuivans eſt toute differente, dans leſquels il décrit la chute de la pierre de Siſyphe, & comme elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine. Cette cadence eſt extrêmement vîte ; il ſemble, dit-il, que les mots συνολισθαίνουσι coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques ſur pluſieurs paſſages de Demoſthene, & montre que non ſeulement la poëſie, mais encore la proſe eſt

capable d'une cadence qui contribuë à donner de justes idées des choses.

On ne doit pas s'imaginer qu'il soit necessaire en traitant toutes sortes de matieres, de s'étudier à rendre le son de ses paroles expressif : cette exactitude n'est point necessaire par tout, mais seulement dans quelque partie d'un Ouvrage qui est la plus en vuë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ses Auditeurs. Outre cela, cette cadence doit être naturelle. Il n'est pas permis de renverser l'ordre naturel, de transposer les mots, de retrancher quelque expression utile, ou d'en inserer d'inutile, pour faire une juste cadence. Quelque prix qu'ait un discours dont le nombre peut exprimer les choses autant que les paroles, on doit bien se donner de garde de préferer cette beauté à une plus solide, qui est celle de la justesse du raisonnement, & de la grandeur des pensées. Notre esprit ne peut pas toûjours être attentif à deux differentes choses à la fois ; c'est pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'applique à contenter les sens, il déplaît à la Raison. La plus noble partie du discours est le sens des paroles qui en est l'ame ; c'est cette ame qui merite nos premiers soins.





LA RHÊTORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Sujet de ce quatrieme Livre. Des differens stiles. Ce que c'est que stile.

NOus avons remarqué que tous les mots ne donnent pas la même idée des choses qu'ils signifient, & que pour faire connoître la forme de nos pensées, il falloit choisir ceux qui représentent en même tems leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'est-à-dire, qui réveillent dans l'esprit des autres les mêmes idées & les mêmes sentimens que nous en avons. Nous ferons connoître dans ce quatrieme Livre, que selon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere, & que comme chaque chose demande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile qui lui soit propre. Les

regles que nous avons donnés de l'élocution ci-dessus, ne regardent, pour ainsi dire, que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner en regarde tout le corps.

Stile, dans sa premiere signification, se prend pour une espece de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire sur l'écorce, & sur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel est l'Auteur d'une telle écriture, nous disons que cette écriture est de la main d'un tel : les Anciens disoient, c'est du stile d'un tel. Dans la suite du tems ce mot de stile ne s'est plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer : quand on dit qu'un tel discours est du stile de Ciceron, on entend que Ciceron a coûtume de s'exprimer de cette maniere.

C'est une chose admirable que chaque homme en toutes choses a des manieres qui lui sont particulieres dans son port, dans ses gestes, dans son marcher. C'est un effet de sa liberté, de ce qu'il fait ce qu'il veut, & qu'il n'est pas déterminé comme les animaux qui agissent également, parce que c'est une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans ses paroles ou dans ses écrits, un caractere qui lui est propre & qui le distingue. Il y en a qui ont des manieres plus particulieres & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les siennes.

Le sujet de ce quatrieme Livre, comme je l'ai dit, est le choix d'un stile qui convienne à la matiere que l'on traite : quel doit être le stile d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui instruit. Mais avant que de déterminer avec quel stile il faut traiter chaque chose, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de rechercher les causes de cette difference qui se remarque dans les manieres dont s'expriment les Auteurs. Quoiqu'ils parlent la même langue, qu'ils écrivent

sur

sur les mêmes matieres, & qu'ils tâchent de prendre le même stile, chacun a une maniere qui le caracterise. Les uns sont diffus, & quelque retenuë qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles sans faire tort au sens de leurs discours. Les autres sont secs, pauvres, steriles; & quelque effort qu'ils fassent pour revêtir les choses, ils les laissent demi-nuës. Il y en a dont le stile est fort, les autres sont languissans: les uns sont rudes, les autres sont doux. Enfin comme les visages sont differens, les manieres d'écrire le sont aussi; c'est de cette difference dont nous allons rechercher la cause.

CHAPITRE II.

Les qualitez du stile de chaque Auteur dépendent de celles de son imagination, de sa memoire, & de son esprit.

LOrsque les objets exterieurs frappent nos sens, le mouvement que ces objets y excitent, se communique par le moyen des nerfs jusques au centre du cerveau, dont la substance molle reçoit par cette impression de certaines traces. L'étroite liaison qui est entre l'ame & le corps, fait que les idées des choses corporelles sont liées avec ces traces: de sorte que lorsque les traces d'un objet, par exemple celles du Soleil font imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil se presente à l'ame; & toutes les fois que l'idée du Soleil se presente à l'ame, ces traces que cause la presence de cet Astre se r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puissance qu'a l'ame de former sur le cerveau les images des choses qu'on a une fois apperçûës, s'appelle imagination; & ce

fois, se lient ; de sorte que les choses se représentent à l'esprit avec leurs noms. Lorsque cela arrive, on dit que la memoire est heureuse, & son bonheur ne consiste que dans cette facilité avec laquelle les traces des mots & celles des choses avec qui elles sont liées, s'ouvrent en même tems, c'est-à-dire, que le nom de la chose suit la pensée que l'on en a. Lorsque la memoire n'est pas fidele à représenter les termes propres des choses qu'on lui avoit confiées, l'on ne peut parler juste. L'on est obligé de se taire, ou de se servir des premiers mots qui se rencontrent, quoiqu'ils ne soient pas faits pour exprimer ce que l'on est pressé de dire. Les expressions heureuses & justes sont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il est constant que les qualitez de l'esprit sont cause de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le discours est l'image de l'esprit : on peint son humeur & ses inclinations dans ses paroles sans que l'on y pense. Les esprits étant donc si differens, quelle merveille que le stile de chaque Auteur ait un caractere qui le distingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes & leurs expressions dans l'usage commun d'une même langue ?

CHAPITRE III.

Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, necessaires pour faire une bonne imagination.

DAns l'imagination il y a deux choses ; la premiere est materielle, la seconde est spirituelle. La materielle ce sont ces traces causées par

l'impression que font les objets sur les sens ; la spirituelle est la perception ou connoissance que l'ame a de ces traces, & la puissance qu'elle a de les renouveller ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il n'est question ici que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces sans m'engager dans des discussions philosophiques dont mon sujet m'éloigne ; je dirai seulement que ces traces sont faites par les esprits animaux qui sont la partie du sang la plus pure qui monte en forme de vapeur, du cœur au cerveau. Ces esprits sont indéterminez dans leurs cours : lorsqu'un nerf est tiré, ils suivent son mouvement, & c'est par leur cours qu'ils tracent differentes figures sur le cerveau, selon que les nerfs sont differemment tirez De quelque maniere que cela se fasse, il est constant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la substance du cerveau, & de la qualité des esprits animaux.

Les figures que l'on décrit sur la surface de l'eau n'y laissent aucun vestige ; les traces qu'elles y font étant aussi-tôt remplies. Celles aussi que l'on grave sur le marbre sont ordinairement imparfaites, à cause de la resistance que trouve le ciseau sur la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la substance du cerveau doit avoir de certaines qualitez, sans lesquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choses que l'ame imagine. Si le cerveau est trop humide, & que les petits filets que le composent soient trop foibles, ils ne peuvent conserver les plis que les esprits animaux leur donnent ; c'est pourquoi les images qui y sont tracées sont confuses, & semblables à celles que l'on tâche de former sur la fange. S'il est trop sec, & que les filets soient trop durs, il est impossible que tous les traits des

objets

objets y soient imprimez : ce qui fait que toutes choses paroissent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de sa chaleur, de sa froideur : quand il est chaud, les esprits animaux le remuent plus facilement : sa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination est pesante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les esprits animaux doivent avoir ces trois qualitez ; ils doivent être abondans, chauds, & égaux dans leur mouvement. Une tête épuisée d'esprits animaux est vuide d'images ; l'abondance des esprits rend l'imagination féconde ; les vestiges que tracent ces esprits par leurs cours étant larges, pendant que la source qui les produit n'est point épuisée, on se représente facilement toutes choses, & sous une infinité de faces qui fournissent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fécondité que l'abondance des esprits animaux entretient, sont ordinairement secs. Comme les choses ne s'expriment que foiblement sur le siege de leur imagination, elles leur paroissent maigres, petites, décharnées. Ainsi leur discours qui n'exprime que ce qui se passe dans leur interieur, est sec, maigre & décharné. Les premiers sont grands causeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choses leur paroissent grandes. Le discours des derniers est simple & bas ; l'imagination des premiers grossit les choses, celle des derniers les retrecit.

Lorsque la chaleur se trouve avec l'abondance, que les esprits animaux sont chauds, prompts, & en grande quantité, la langue n'est point assez prompte pour exprimer tout ce qui est représenté dans l'imagination ; car outre que la premiere qualité fait que les images des choses sont tracées dans toute leur étenduë ; la seconde qualité qui est

la chaleur, rendant les esprits animaux vifs & legers, l'imagination est pleine dans un instant de differentes images. Ceux qui possedent ces deux qualitez, sans méditation, trouvent sur le champ plus de choses sur un sujet qu'on leur propose, que les autres, après avoir médité long-tems sur ce même sujet. Un esprit froid ne peut remuer son imagination qu'avec des machines. L'experience fait connoître que le defaut de chaleur est un grand obstacle à l'éloquence. Dans une violente passion, lorsque les esprits animaux sont extraordinairement remuez, les plus secs parlent avec facilité, les plus steriles ne manquent point de paroles, & cette diversité d'images dans lesquelles le siege de l'imagination se métamorphose, pour ainsi dire, cause une agréable varieté de figures & de mouvemens qui suivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination soit nette & sans confusion, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est dereglé, qu'ils sont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes, les images qu'ils tracent sont sans proportion, comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement dereglé de toute la masse du sang. Ceux qui sont gais, & d'un temperament sanguin, s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les esprits animaux ont un mouvement prompt & égal ; ainsi leur imagination étant nette, leur discours, qui est une copie des images qui y sont tracées, est necessairement net & distinct.

CE-

CHAPITRE IV.

De ce qui rend la memoire heureuse.

LA bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice. Puisqu'elle ne consiste que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperçûs se renouvelient, elle ne peut par consequent être heureuse, si la substance du cerveau n'est propre à recevoir les traces des choses, & à les conserver, & si ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes, ne se rouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire ; chaque chose se plie facilement du côté qu'on la plie souvent ; aussi les filets du cerveau s'endurcissent, pour ainsi dire, & l'on se rend incapable d'apprendre par memoire, si l'on ne prévient cet endurcissement en les pliant souvent, c'est-à-dire, en repetant souvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque chose de nouveau. Il faut remplir sa memoire de termes propres, & faire que la liaison des images des choses & de leurs noms soit si étroite, que les images & les expressions se presentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la memoire étoit comme une Imprimerie. Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques, n'imprime rien qu'en caractere Gotique, quelque bel ouvrage qu'il mette sous la presse. On peut dire de même, que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'ayant dans l'esprit que des moules Gothiques, leurs pensées, en se revêtant d'expressions, prennent toûjours un air Gothique.

C'est pour cela que les personnes de qualité parlent bien. Ils vivent & conversent avec des per-

sonnes,

sonnes d'esprit, qui s'appliquent à ne dire aucun mot qui ne soit du bel usage. Comment donc en diroient-ils de méchans qu'ils ignorent ? Ou s'ils les ont entendus, c'est si rarement, qu'ils les ont oubliez. La même chose arrive à ceux qui ne lisent que de bons Livres, à qui la memoire ne presente que des termes purs. Les enfans parlent la langue de leur pere & de leur païs, qu'ils apprennent entendant parler. En lisant les Auteurs on apprend leur langue; mais si on s'attache également à plusieurs qui ayent vêcu en differens siecles, comme chaque siecle a, pour ainsi dire, sa langue, on se forme un stile bigarré qui n'est d'aucun siecle. C'est ce qu'on reproche à Erasme, qui ayant beaucoup lû, & conservé dans sa memoire les expressions qu'il avoit lûës, il s'en est fait un stile mêlé, qui n'est pas toûjours pur. Heureux neanmoins celui qui peut aussi bien écrire qu'il le fait. Ce que j'ai voulu dire ici, c'est qu'il ne suffit pas de conserver en sa memoire les phrases ou manieres de parler délicates qu'on a luës, ou entenduës de tous côtez. Nous l'avons déja dit, qu'un stile de phrases ne vaut rien; qu'il faut imiter les abeilles, qui des differens sucs qu'elles cueillent sur les fleurs, en composent leur miel, liqueur simple; de même que la nature forme le chile de differens alimens qu'elle digere. Sans cela ces differentes lectures qu'on fait seront non seulement inutiles, mais même nuisibles, comme le dit Seneque. *Apes debemus imitari, & quæcumque ex diversis congessimus separare. . . . deinde adhibitâ ingenii nostri curâ & facultate, in unum saporem varia illa libamenta confundere: ut etiam si apparuerit unde sumptum sit, aliud tamen esse quàm unde sumptum est, appareat. Quod in corpore nostro videmus sine ullâ operâ nostrâ facere naturam. Alimenta quæ accepimus, quandiu in suâ quali-tate*

tate perdurent, & solidia innatant stomacho, onera sunt: at cùm ex eò quod erant, mutata sunt, tunc demùm in vires & in sanguidem transeunt. Idem his, quibus aluntur ingenia, præstemus: ut quæcumque hausimus, non patiamur integra esse ne aliena sint.

CHAPITRE V.

Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels; les qualitez de l'esprit sont plus considerables & plus importantes. C'est la Raison qui doit regler les avantages de la nature, qui sont plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne savent pas s'en servir. Celui qui a l'imagination féconde, mais qui ne sait pas faire le choix de ses richesses, se perd & s'égare dans de longs discours. Parmi la multitude des choses qu'il dit, il y en a quantité de mauvaises: & les bonnes sont étouffées par le grand nombre de celles qui ne valent rien. S'il a de la chaleur avec cette fécondité, & s'il suit le mouvement de sa chaleur, il tombe dans une infinité d'autres défauts; son discours est un tissu perpetuel de figures: il ne parle jamais sans passion, mais presque toûjours sans raison. Etant prompt & chaud, les plus petites choses l'excitent, & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bienséance; sans considerer si la chose le merite, il entre en fureur; il se laisse emporter à la fougue de son imagination, dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence, il faut que l'esprit soit doué de ces trois

trois qualitez ; la premiere est une capacité, ou une étendue d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé, tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étendue qui lui est necessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses, qui les aprofondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voient que le gros ; ainsi ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses.

La troisieme qualité est la justesse de l'esprit, c'est elle qui regle toutes les autres qualitez, soit de l'esprit, soit de l'imagination. Un esprit juste choisit ; il ne s'arrête pas à tout ce que son imagination lui presente ; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire, & de ce qui se doit taire. Il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images ; il amplifie ou abrege son discours, selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premieres idées ; il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paroissent, & choisit des expressions qui leur conviennent, selon la lumiere de la Raison, & non pas selon le rapport de son imagination, qui souvent est semblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop legere : il l'excite, il l'échauffe lorsqu'elle est trop froide : en un mot, il use bien des avantages que la nature lui a donnez ; il les perfectionne ; & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'esprit ne se rencontrent pas

pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celles d'une memoire heureuse ; ce qui met une difference très-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien, lorsqu'on leur donne du tems pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans préparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si féconde, si chaude & si prompte. Quand on a un genie qui n'est pas entierement malheureux, en méditant serieusement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité, sans préparation, reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se rallentit dans le repos & dans la froideur avec laquelle on compose une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'esprit sont préferables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez, est comme un grand feu de poudre à canon, qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate, mais aussitôt on n'en parle plus ; au contraire un ouvrage composé avec jugement, conserve sa beauté, & plus il est lû, plus il est admiré, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succès que sa personne, parce qu'ayant plus de feu d'imagination que de justesse d'esprit, son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un Ouvrage solide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes après la mort de son Auteur : la douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : *Quintus Halerius...... eloquentia quoad vixit celebrata, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quam curâ vigebat : utque meditatio aliorum & labor in posterum valescit, sic Ha-*

Halerii canorum illud & profluens cum ipso simul extinctum est.

„ Il y a des esprits d'un ordre superieur, qui ont „ une élevation naturelle, nourris au Grand, pleins „ & enflez d'une certaine fierté noble & genereuse, „ comme parle le Traducteur de Longin. L'éleva- „ tion d'esprit, dit-il, est une image de la grandeur „ d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelque- „ fois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne „ parle point, à cause de cette grandeur de courage „ que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajax „ aux Enfers, dans l'Odyssée: car ce silence a je ne „ sai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit „ pû dire.

„ La premiere qualité qu'il faut donc supposer en „ un veritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'es- „ prit rampant. En effet, il n'est pas possible „ qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sen- „ timens & des inclinations basses & serviles, puisse „ jamais rien produire qui soit fort merveilleux, „ ni digne de la posterité. Il n'y a vrai-semblable- „ ment que ceux qui ont de hautes & de solides „ pensées qui puissent faire des discours élevez; & „ c'est particulierement aux Grands Hommes qu'il „ échappe de dire des choses extraordinaires. Voiez, „ par exemple, ce que répondit Alexandre quand „ Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie avec sa „ fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parme- „ nion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres.* „ *Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parme-* „ *nion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexan- „ dre pour faire cette réponse?

„ Et c'est en cette partie qu'a principalement „ excellé Homere, dont les pensées sont toutes „ sublimes, comme on le peut voir dans la descri- „ ption de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

„ *La tête dans les Cieux, & les pieds sur la terre.*

„ Car

„ Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui „ donne est moins la mesure de la Discorde, que „ de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Ho- „ mere.

CHAPITRE VI.

La diversité des inclinations & du temperament diversifie le stile. Chaque personne, chaque climat a son stile qui lui est particulier.

LE discours est le caractere de l'ame ; notre humeur se peint dans nos paroles ; & chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions naturelles le portent. Elles sont toutes differentes dans chaque homme : c'est pourquoi il y a autant de differens stiles qu'il y a de personnes qui parlent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une maniere de parler qui lui est particuliere. Car, comme ordinairement ceux qui sont d'un même païs, ont beaucoup de rapport dans leur temperament, ils ont aussi des manieres de parler assez semblables, & conformes à ce temperament qui leur est commun. Les Espagnols, par exemple, qui sont tous graves, choisiront bien plûtôt des mots dont la cadence sera majestueuse, & des expressions nobles, que des mots doux & languissans, & des expressions délicates, comme feroient les Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & pleine d'images, ne parlent que par métaphores & par allegories ; parce que lorsqu'ils se proposent de traiter quelque sujet, aussi-tôt leur imagination leur presente mille images qui ont du rapport à ce sujet, dont ils peuvent tirer plusieurs méta-

tapho-

taphores. Ainsi ce sujet est peu sensible, comme ces images sont fort vives, qu'elles frappent fortement leur esprit, & le tournent, pour ainsi dire, vers elles, ils sont bien plûtôt portez à se servir du nom de ces images avec lesquelles ce sujet a rapport, que du nom propre. Ils quittent donc les expressions naturelles, pour employer celles qui sont figurées ; c'est ce qui rend leur stile obscur à ceux qui n'ont pas une imagination aussi prompte qu'eux ; car pour pénétrer dans le veritable sens de leurs paroles, il ne faut presque jamais considerer ce qu'elles signifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent signifier prises dans un sens métaphorique qu'il n'est pas facile d'appercevoir, parce que les métaphores dont ils se servent, sont tirées d'objets qui ne nous frappent pas aussi vivement qu'ils en sont frappez ; ainsi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaison qu'ils ont avec la chose qui est le sujet du discours.

Cela se remarque dans les Poësies que nous avons des Orientaux. L'Ecriture sainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous sommes surpris d'abord, que ce Prince, en décrivant les beautez de son Epouse, compare son visage au côté de la Tour du mont Liban, qui regardoit la ville de Damas, & ses dents à une troupe de brebis nouvellement tonduës, qui sortent du bain : mais avec un peu d'application on pénetre dans sa pensée, & l'on apperçoit qu'en même tems qu'il pense aux beautez de son Epouse, il est frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban se persente à son imagination, qui faisoit une face extraordinairement belle du côté de Damas ; il est frappé de la blancheur des brebis qui sortent du bain, & qui commencent à se revêtir d'une nouvelle toison. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu : leur imagination ne reçoit pas une si

grande

grande varieté d'images. Quand ils pensent à un sujet, ils en sont occupez; ainsi s'ils se servent de métaphores, ils ne les prennent que de choses qui ont une liaison fort étroite avec ce qui fait le principal sujet de leur discours. C'est pourquoi leur stile est simple, naturel, & s'entend facilement. Ils se donnent tous le tems qui est necessaire pour expliquer les choses qu'ils proposent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant emportez par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire, pour passer tout d'un coup à d'autres choses.

Les anciens Rheteurs distinguent en trois classes les differens stiles que les differentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique, élevé, pompeux, magnifique. Les peuples de l'Asie ont été toûjours ambitieux, leur discours exprime leur humeur, ils aiment le luxe: leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une humeur sevère ne peut souffrir. Le second stile est l'Attique: Les Atheniens étoient plus reglez dans leurs manieres de vivre: aussi sont-ils plus exacts; & pour ainsi dire plus modestes dans leurs discours. Le troisieme est le stile Rhodien: Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuse & passionnée pour le luxe des Asiatiques, & de la modestie des Atheniens: leur stile caracterise leur humeur; il garde un milieu entre la liberté du stile Asiatique, & la retenuë du stile Attique.

CHA-

CHAPITRE VII.

Chaque siecle a son stile.

LA diversité des stiles vient encore des préjugez avec lesquels on parle. Quand on conçoit dans le monde de l'estime pour quelque maniere d'écrire, & qu'il s'en fait une mode, chacun tâche de la suivre, & de s'y conformer; mais comme l'on se lasse des modes, & que ceux qui les ont inventées en cherchent de nouvelles après que celles-là sont devenuës communes, pour se distinguer de la foule; ainsi il se fait un changement perpetuel dans le langage aussi-bien que dans les habits, comme nous l'avons dit ailleurs. C'est ce qui fait que chaque âge, chaque siecle a sa maniere de parler qui lui est particuliere. Les bons Critiques reconnoissent le tems auquel un Auteur a écrit en observant sa maniere d'écrire, & son goût : c'est-à-dire, l'estime qu'il a pour de certains tours, pour de certaines expressions qu'il affecte d'employer.

Seneque a remarqué qu'en chaque siecle il y a toûjours quelque Auteur de reputation, qui est le modele de tous ceux qui écrivent, lequel peut ainsi introduire de certaines manieres qui, bien qu'elles soient mauvaises, quand elles ont été une fois applaudies, sont ensuite en usage, & tout le monde les affecte. C'est ainsi qu'on voit de certains défauts autorisez pendant des siecles entiers. *Hæc vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est : ceteri imitantur, & alter alteri tradunt.* Il en donne un exemple dans Saluste. On aima, dit il, de son tems les expressions concises, & une breveté obscure. *Sic Salustio vigente*

vigente amputatæ ſententiæ, & verba ante expectatum cadentia fuere pro cultu. Et comme on affecte d'imiter les grands hommes, ce qu'un Auteur de reputation a dit une fois, on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius : *Quæ apud Saluſtium rara fuerunt, apud hunc crebra ſunt & penè continua, nec ſine causâ. Ille enim in hæc incidebat, at hic illa quærebat.*

Le ſtile de chaque ſiecle fait auſſi connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs. Ordinairement dans les ſiecles où les peuples ont été ſerieux & reglez, le ſtile eſt ſec, auſtere, & ſans ornement. Le luxe s'eſt introduit pendant le déreglement des Republiques, auſſi-bien dans le langage que dans les habits, dans les tables, & dans les bâtimens. Seneque avoit fait cette obſervation : *Genus dicendi imitatur publicos mores. Si diſciplina civitatis laboravit, & ſe in delicias dedit, argumentum eſt luxuriæ publicæ orationis laſcivia : ſi modo non in uno aut in altero ſint, ſed approbata eſt & recepta. Non poteſt alius eſſe ingenio, alius animo color, ſi ille ſanus eſt, ſi compoſitus, gravis ; temperans, ingenium quoque ſiccum ac ſobrium eſt.* C'eſt ce qui eſt arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous reſtent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains ſe contentoient ſeulement de ſe faire entendre, & qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient groſſieres, rudes, & ne ſe pouvoient prononcer ni être entenduës qu'avec peine. Auſſi on ſait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne ſavoient ce que c'étoit que de cuiſiniers, de ragoûts; leurs maiſons étoient de briques ſans peinture, ſans architecture; en un mot, tout ce qui s'appelle

agrément étoit mal reçû chez eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorsqu'ils commencerent de se servir de leurs grandes richesses, après ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette premiere severité, & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrez: ce qui continua depuis le siecle des Scipions jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel, ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux, & la mit dans sa perfection. C'est pourquoi on a toujours regardé comme des modeles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis considerables, & qu'ils ne penserent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affectations, de tours étudiez qui ne sont point naturels. Ils ne rechercherent plus dans leur stile que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des allusions; en un mot, comme ils ne rechercherent plus dans les viandes une nourriture solide, mais des plaisirs qui sont nuisibles à la santé; aussi dans le discours ils quitterent cet air naturel & cette clarté qui sont si necessaires pour se faire entendre; ils n'aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empêchent qu'il ne paroisse.

Le même Philosophe que je viens de citer, recherche la cause de ce renversement: c'est, dit-il, la vanité & le luxe, qui ne se contentent point de ce qui est commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveau-

té.

té. *Commendatio ex novitate, ex soliti ordinis commutatione captatur.* L'ambition porte à se faire distinguer, & le luxe, ou l'amour de la volupté fait qu'on n'est point content de ce qui est ordinaire. Cette corruption s'étend sur le stile aussi-bien que sur les mœurs; après quoi on ne peut rien trouver de beau dans le discours, qui ne soit éloigné des manieres ordinaires. *Cùm assuevit animus fastidire quæ ex more sunt, & illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum quærit.* Aussi ceux qui ont le goût bon, se donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choses que ces Auteurs estiment, comme des défauts qui trompent par quelqu'agrément, *dulcia vitia.* Quand la decadence se mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, lorsque toutes les Nations du monde se mêlerent avec eux, il se fit un langage mêlé, & tout plein des impuretez des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, & que l'on appelle les Auteurs de la basse Latinité, ne passent que pour la honte & l'infamie de la langue Latine, *dehonestamenta Latinitatis.*

CHAPITRE VIII.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.

C'Est la matiere qui doit déterminer dans le choix du stile. Ces expressions nobles qui rendent le stile magnifique, ces grands mots qui remplissent la bouche, donnent aux choses un air de grandeur, & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une ma-

maniere si relevée. Si donc ces choses ne méritent point cette estime, si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures, & ces tours éloignez de l'ordre naturel du discours, découvrent aussi les mouvemens du cœur: or, afin que ces figures soient justes, la passion dont elles sont le caractere doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie, que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une chose qu'on doit traiter avec froideur. Chaque mouvement à ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent mériter de loüanges si le mouvement qui les cause n'est loüable, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être nécessairement animé, plein de mouvemens, enrichi de figures, de toutes sortes de métaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion, le stile doit être simple. L'Art de parler n'ayant point de matiere limitée, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matiere de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes de choses que l'on peut traiter étant infinies. Neanmoins les Maîtres de l'Art ont réduit toutes les manieres d'écrire particulieres sous trois genres. La matiere de tout discours est ou extrémement noble, ou extrémement basse; ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; savoir, la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres

de

de matieres ; ſavoir, le ſublime, le ſimple, & le médiocre. L'on appelle quelquefois ces ſtiles, caracteres ; parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui eſt le ſujet du diſcours. Quand on entreprend un ouvrage, on ſe propoſe toûjours une idée générale. Le deſſein, par exemple, d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, eſt de relever l'éclat des actions de ſon Heros, & de porter ſa gloire dans un ſi haut point, qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cauſe d'un pauvre, ſe contentera de perſuader à ſes Auditeurs que celui dont il a pris la defenſe, eſt un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de ſon ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon citoyen. Ce que je dirai de ces trois caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, ſans perdre de vûë cette idée générale qu'on s'eſt propoſé d'en donner ; car quoique toutes les choſes qui entrent dans la compoſition d'un diſcours ne ſoient pas d'une même eſpece, il faut pourtant faire enſorte qu'elles ayent un rapport avec le tout dont elles font partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal ſujet, & qui n'en porte le caractere. On reprit avec raiſon les Alabandins comme d'une grande indécence, de ce que les Statuës qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices, repreſentoient des Avocats qui plaidoient des cauſes ; & que celles de leur Auditoire étoient des perſonnes qui s'exerçoient à la courſe ; & qui joüoient au palet & à la paume. C'eſt pour éviter un ſemblable défaut, que nous recherchons dans les Chapitres ſuivans ce qui convient à chaque caractere.

CHAPITRE IX.

Regle pour le stile sublime.

APellès pour faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, le peignit de profil, faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui étoit sans difformité. Il faut imiter cet artifice. Quelque noble que soit le sujet dont on veut donner une haute idée, on ne peut réüssir qu'en le faisant voir par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans ce qu'on estimoit auparavant, est capable de faire perdre toute l'estime qu'on en avoit conçuë. Après avoir dit mille belles choses, si on ajoûte quelque chose de bas; il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse, & oublier tout le reste. On ne doit rien dire qui démente ce que l'on a dit, & qui détruise la premiere idée qu'on a donnée. Longin reprend Hesiode de ce que dans le Poëme qu'il a intitulé: *Le Bouclier*; après avoir dit ce qu'il pouvoit pour faire une peinture terrible de la Déesse des Tenebres, il gâte ce qu'il avoit dit en ajoûtant ces mots:

Une puante humeur lui couloit des narines.

Cette circonstance ne rend pas cette Déesse terrible, qui étoit le dessein d'Hesiode, mais odieuse & dégoûtante.

Il faut donc cacher les défauts, ou pour mieux parler, puisque la verité doit toûjours paroître, il faut s'attacher à tourner les choses dont on veut don-

donner une grande idée, de maniere qu'elles paroiſſent par leur bel endroit. Zeuxis, pour repréſenter Helene auſſi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs vers, étudia les traits naturels des plus belles perſonnes de la ville où il faiſoit cet ouvrage, & donna à ſon Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorſqu'on eſt donc maître de ſon ſujet, qu'on peut ajoûter ou retrancher : qu'un Poëte, par exemple, entreprend de faire une deſcription d'une tempête, il doit conſiderer tout ce qui arrive dans les tempêtes, les circonſtances, les ſuites, pour rapporter ce qui eſt de plus extraordinaire & de plus ſurprenant, comme le fait l'Auteur des vers ſuivans.

Comme l'on voit les flots ſoûlevez par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage :
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit :
Le Matel.t troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Les expreſſions du ſtile ſublime doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on enviſage comme ſa fin. Quoique la matiere ne ſoit pas également noble dans toutes ſes parties : néanmoins il faut garder une certaine uniformité de ſtile. Dans un Palais il y a des appartemens auſſi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la perſonne du Prince. Il y a des ſales & des écuries. Les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les ſales, cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet edifice, & chaque partie, pour baſſe qu'elle ſoit, fait

assez voir de quel tout elle est partie. Aussi dans le stile sublime, quoique les expressions doivent répondre à la matiere, il faut neanmoins parler des choses qui ne sont que médiocres, avec un air qui les releve de leur bassesse, parce qu'ayant dessein de donner une haute idée de son sujet, il est nécessaire que tout porte ses livrées, lui fasse honneur, & que l'ouvrage eutier fasse connoître dans toutes ses parties la qualité de ce sujet.

Les Ecrivains ambitieux, pour avoir sujet de n'employer que ce stile sublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent, des choses grandes & prodigieuses, sans prendre garde si l'invention de ces prodiges est fondée sur la Raison. Les Grecs appellent ce vice τερατολογία. Florus qui a fait un petit abregé de l'Histoire Romaine, me fournit un exemple assez remarquable de cette *teratologie.* Il n'étoit question que de dire, comme fait Sextus Rufus : *Que l'Empire Romain s'étoit étendu jusques à l'Ocean, par la conquête que Decimus Brutus avoit faite de toute l'Espagne* ; ce qu'il exprime ainsi en Latin. *Hispanias per Decimum Brutum obtinuimus, & usque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prenant un vol plus élevé, dit : *Decimus Brutus aliquanto latius Galilæcos, atque omnes Gallaciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non priùs signa convertit quàm cadentem in maria solem, obrutumque aquis ignem, non sine quodam sacrilegii metu & horrore, deprehendit.* Il grossit ainsi la narration de prodiges: il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes jusques aux extrémitez des Espagnes, fremirent de peur, appercevant l'Ocean, & qu'ils se crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans son couchant, lorsqu'il semble étein-

dre

dre ses feux dans les eaux l'Ocean.

Ce défaut est aussi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choses avec un air sublime qui ne leur convient point, est semblable à ce faux embonpoint des malades qui paroissent gras lorsque la fluxion les rend bouffis. Le caractere sublime est difficile : tout le monde ne peut pas s'élever au dessus du commun, & continuer long-temps le même vol. Il est facile de s'élever par la grandeur des expressions; mais si ces expressions ne sont pas soutenuës par la grandeur du sujet, & remplies de choses solides, ou les compare justement à ces grandes échasses qui font remarquer la petite taile de ceux qui s'en servent, en même temps qu'elle les élevent. On peut bien par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut ; mais elle tombe bien-tôt dans son neant, & cette élevation ne fait que l'exposer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë, si elle étoit demeurée dans son obscurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choses que l'on propose, & de les revêtir de paroles magnifiques, fait naître ce soupçon aux personnes judicieuses, qu'un Auteur a voulu cacher la bassesse de ses pensées sous cette vaine montre de grandeur. Aussi, comme dit Quintilien, plus un esprit est rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fécond. Les petites gens affectent de paroître grands en s'élevant sur la pointe leurs pieds. Ceux qui sont foibles, font le plus de rodomontades. Cette enflure du stile, ces affectations de mots qui font du bruit, sont plûtôt des témoignages de foiblesse que de force. *Quo quisque ingenio minùs valet, hoc se magis attollere & dilatare conatur; & staturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur; nam & tumidos, & cor-*

 rup-

ruptos, & tinnulos; & quocumque alto Cacozeliæ genere peccances certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare.

Longin donne pour exemple de l'enflure l'expression de Gorgias, qui a appellé Xerxès *le Jupiter des Perses*; & les Vautours *des sepulchres animez*. Il compare les Auteurs enflez à ces oiseaux qui s'élevent si haut qu'on les perd de vûë. Il dit qu'ils n'ont que du vent & de l'écorce, qu'ils ressemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte. Cet habile Rheteur fait cette reflexion importante, qu'en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur tout d'être accusez de secheresse, ou de peu de force, il arrive je ne sai comment que la plûpart tombent dans ce vice fondez sur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Un stile enflé est ordinairement *froid*; car lorsqu'on veut dire une grande chose, & que cependant on ne dit qu'une puerilité, au lieu d'échauffer on refroidit. Qui n'auroit pas été glacé par cet Orateur, qui pour loüer Alexandre le Grand, disoit de lui qu'il avoit conquis toute l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en avoit employé à composer son Panegyrique. Les grandes expressions, les mots magnifiques de plusieurs syllabes, une cadence sonore, élevée, conviennent aux grandes choses qui méritent d'être dites noblement. Le stile sublime demande aussi des reflexions serieuses, des sentences; c'est-à-dire, des manieres de s'exprimer ingenieuses, courtes, vives, qui par un tour non commun

ex-

excitent l'attention. Mais pour cela il faut que le sujet soit digne de ces reflexions. Les figures conviennent au stile sublime, parce que le sujet en étant grand, on ne peut point l'envisager froidement; n'être point touché & émû de ce qu'il y a d'extraordinaire. Ainsi le discours qui exprime ces mouvemens, est nécessairement figuré: mais ces figures marquent l'égarement, & pour ainsi dire, l'yvresse de celui qui entre dans de grandes passions sans raison. C'est assez parler des défauts où tombent ceux qui employent le stile sublime mal à propos; donnons au moins un exemple d'un discours qui en ait les bonnes qualitez sans ces défauts. Monsieur Flechier parle avec ces paroles magnifiques contre les Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leur devoir: *qui renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps sur les Fleurs de lys, où ils vont peut-être rever à leurs divertissemens passez dont ils ont encore l'imagination remplie, ou reparer par un mortel assoupissement les veilles qu'ils ont donné à leurs plaisirs.*

CHAPITRE X.

Du stile, ou caractere simple.

C'Est une regle du bon sens, qu'il faut que les mots conviennent aux choses. Ce qui est grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire simplement ce qui est bas, & rien d'extraordinaire, Τὰ μὲν μεγάλα μεγάλως, τὰ δὲ μικρὰ μικρῶς. Or c'est ce qui est difficile

non pour le choix de la matiere, mais pour l'élocution. Il faut avoir une connoissance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire simplement, & se soûtenir sans tomber. Il y a des termes & des tours qu'on n'employe que dans les grandes occasions ; mais ordinairement ce qui fait le stile sublime dont nous venons de parler, ce sont les metaphores, les figures où l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque chose simplement, c'est-à-dire, d'en parler comme l'on parle ordinairement, on est assujetti à l'usage ordinaire, qu'il faut par consequent posseder en perfection pour réussir dans le stile simple. C'est pourquoi on estime plus pour la pureté de la langue les lettres que Ciceron écrivoit à ses amis, que ses Harangues. Il en est de même de ce que Virgile a écrit dans ce stile, comme sont ses Bucoliques.

Le caractere simple dont nous parlons ici, a donc ses difficultez. Le choix des choses n'y est pas difficile, comme nous l'avons dit, puisqu'elles doivent être communes & ordinaires ; mais c'est ce qui le rend difficile : car la grandeur des choses éblouït & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires, on peut employer des metaphores, parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes. Le discours peut être enrichi de figures, parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ni sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour ou de haine, de crainte ou d'esperance. Au contraire, si l'on n'a pour objet que des choses communes, on est obligé de n'employer que les termes propres & ordinaires : il n'est pas permis de figurer son discours ; il faut parler simplement, ce qui n'est pas sans difficulté. Car enfin, ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liberté de recourir

courir aux figures eſt ſouvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne ſe trouvent pas toûjours. L'experience fait connoître qu'il eſt plus facile de faire des figures, que de parler naturellement.

J'ai toûjours obſervé que c'eſt le caractere des petits genies que l'affectation dans le diſcours ; un eſprit élevé, ſolide, n'établit pas ſa reputation ſur des phraſes, ſur des expreſſions qui n'ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les choſes d'une maniere naturelle ? Pourquoi dire obſcurément que *nous nous devenons plus chers à meſure que nous ſommes plus près de nous perdre* ; pour dire que quand on eſt vieux, & ſur le point de mourir, on ménage davantage la vie ? Cette penſée eſt-elle ſi rare, ſi myſterieuſe, qu'il la fallut ainſi envelopper ? Il en eſt de même de cette expreſſion : *A parler ſainement, nous nous ſommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long & trop ſerieux avec nous-mêmes.* Ne parleroit-on pas plus raiſonnablement en diſant ſimplement ce qu'on veut ici marquer : qu'on s'ennuye quand on eſt ſeul, ſi cette ſolitude dure longtems ? Le fameux Rheteur que je cite ſouvent, Longin, remarque qu'un diſcours tout ſimple exprime quelquefois mieux la choſe, que toute la pompe & tout l'ornement : qu'on le voit dans les affaires de la vie ; une choſe énoncée d'une façon ordinaire ſe faiſant plus aiſément croire : car les expreſſions ſimples marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe. Je ſuppoſe que ces expreſſions renferment un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial. Cet avis eſt de la derniere importance pour les converſations & pour les compoſitions ; on doit par tout éviter ce qui s'appelle phraſe ; & faire conſiſter l'eſprit à dire des choſes raiſonnables,

& à les dire d'une maniere naturelle, en se servant des termes propres que l'usage à établi, sans en affecter d'autres.

C'est donc dans ce que nous appellons le stile simple, qu'un honnête homme doit particulierement s'exercer. Or, il y a bien de la difference entre la simplicité & la bassesse qui n'est jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matiere du stile simple n'a aucune élevation ; mais ce n'est pas à dire que le discours qui l'exprime doive être vil & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'Eloquence, ni d'être revêtuë d'habits magnifiques ; mais aussi elle rejette les façons de parler basses ; elle veut que les habits que l'on lui donne soient propres & honnêtes ; & ce qu'il faut bien remarquer, c'est que dans ce stile on peut être sublime, penser & parler sublimement. Car, comme le remarque le fameux Traducteur de Longin, par le sublime, dont Longin a fait un excellent Traité, on ne doit pas entendre *ce que les Orateurs appellent le stile sublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Ce stile sublime veut toujours de grands mots, mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime: c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire, de surprenant.* Le sublime demande donc quelque chose de nouveau & dans le tour, & dans la pensée. On donne ce Quatrain comme un chef-d'œuvre en naïveté. L'expression en est simple, mais la penseé du Poëte surprend, & donne en un mot plus d'idées que ne feroit un long discours.

Car

Colas eſt mort de maladie ;
Tu veux que j'en pleure le ſort ;
Hé bien, que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

CHAPITRE XI.

Du ſtile médiocre.

JE ne dirai rien du caractere médiocre, parce qu'il ſuffit de ſavoir qu'il conſiſte dans une médiocrité qui doit participer de la grandeur du caractere ſublime, & de la ſimplicité du caractere ſimple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Enéïde eſt dans le caractere ſublime : il n'y parle que de combats, que de ſieges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y eſt magnifique, les ſentimens & les paroles : la grandeur des expreſſions répond à la grandeur du ſujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui ſoit ordinaire. Ce Poëte ne ſe ſert point de termes que l'uſage de la lie du peuple ait, pour ainſi dire, profané. S'il eſt obligé de nommer les choſes communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope : par exemple, pour *panis*, du pain, il mettra *Cerès*, qui étoit parmi les Payens, la Déeſſe des bleds.

Le caractere des Eclogues eſt ſimple. Ce ſont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux, de leurs campagnes, d'une maniere ſimple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques ſont d'un caractere médiocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde. Virgile ne parle point dans cet ouvrage

vrage de ces grandes guerres, de ces illuſtres combats, & de l'établiſſement de l'Empire Romain, qui ſont le ſujet de ſon Eneïde ; mais auſſi les Georgiques ne ſont pas ravalez juſques à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénetre dans les cauſes les plus cachées de la nature, il découvre les myſteres de la Religion des Romains ; il y mêle de la Philoſophie, de la Theologie, de l'Hiſtoire : ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majeſté de ſon Eneïde, & la ſimplicité de ſes Bucoliques.

C'eſt auſſi dans le ſtile dont on parle en ce Chapitre, qu'un honnête homme doit s'exercer. Le ſtile grand & ſublime n'eſt que pour les choſes fort extraordinaires, & par conſéquent qui ſont hors de l'uſage commun. La plûpart des choſes qui ſont le ſujet de nos entretiens & de nos diſcours, ſont médiocres. La queſtion eſt donc de les enviſager telles qu'elles ſont, d'en juger raiſonnablement, comme le doit faire un honnête homme. Il y a des eſprits de travers qui prennent les choſes tout autrement qu'elles ne ſont. Tantôt les colines leur paroiſſent des montagnes. Ils ſe récrient ſur tout ; & tantôt ils regardent avec froideur les choſes qui ſont les plus dignes d'admiration. Il y a auſſi des eſprits groſſiers qui ne découvrent rien, non pas même ce qui leur ſaute aux yeux. Un honnête homme, c'eſt-à-dire, un homme qui a du jugement, qui eſt délicat, voit ce que ſont les choſes, il ne lui échape rien; & enſuite il s'en forme des idées veritables. S'il en parle, il le fait naturellement, les peignant avec les couleurs naturelles, c'eſt-à-dire, exprimant les idées qu'il en a avec les termes qui ſont faits pour ces idées ; de ſorte qu'on voit dans ſon ſtile un eſprit raiſonnable & naturel qui n'outre rien, qui juge des choſes comme il

faut

faut ; qui ne les fait point plus grandes qu'elles sont, qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorsqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affecte rien, qu'on suit la Raison, la bien-séance, l'usage des honnêtes gens. C'est là le caractere d'un esprit poli, qu'on prend dans la conversation de ceux qui ont l'esprit naturel, bien fait, & que par conséquent on ne se peut empêcher d'aimer & d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens, à cause de l'honneur dont ils se rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractere ; c'est pourquoi, en lisant les Livres, on y prend le plus souvent un caractere opposé, qui est celui de *Pedant*. En lisant beaucoup Homere, on prend un stile naturel. Les lettres de Ciceron, sur tout celles qu'il a écrites à Atticus, les Satyres & les Epîtres d'Horace ; Virgile, Saluste, Cesar donnent cette politesse qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages des modeles parfaits du stile dont nous parlons. Peu en jugent bien ; car on n'aime que ce qui a un air de grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, si on en trouve un qui brille. Seneque redresse un de ses amis qui avoit ce mauvais goût, qui n'aimoit que ce qui étoit élevé, & prenoit pour bassesse l'égalité & la douceur qui sont les qualitez du stile mediocre. Les paroles de Seneque renferment un grand sens. *Humilia tibi videri dicis omnia, & parùm erecta. . . . . . Non sunt humilia illa, sed placida. Sunt enim tenore quieto compositoque formata, nec depressa, sed plana. Deest illis oratorius vigor, stimulique quos quaris, & subiti ictus sententiarum : sed totum corpus videris, quamvis sit incomptum, honestum est.*

CHA-

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces stiles.

NOus allons parler des stiles particuliers qui sont affectez à certaines matieres, comme sont les stiles des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, &c. Mais il est à propos de faire auparavant quelques observations sur les qualitez qui sont communes à tous ces stiles. Car de plusieurs Ecrivains qui s'exercent dans un même stile, les uns sont plus doux, les autres sont plus forts : les uns sont fleuris, les autres sont austeres. Voyons en quoi consistent ces qualitez, & comment on les peut donner à un stile lorsqu'elles conviennent à la nature du sujet.

La premiere de ces qualitez est la douceur. On dit qu'un stile est doux lorsque les choses y sont dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous disons que le penchant d'une montagne est doux, lorsque l'on y monte sans peine. Pour donner cette douceur à un stile, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On doit débrouiller tout ce qui pourroit l'embarrasser ; prévenir ses doutes. En un mot, il faut dire les choses dans l'étenduë qui est necessaire, afin qu'elles soient apperçûës ; ce qui est petit se dérobant à la vûë. J'ai dit dans le Livre précedent de quelle maniere on adoucissoit la cadence & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribue merveilleusement à la douceur du stile. Cette douceur peut avoir plusieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que son sti-

ſtile eſt tendre & délicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qni contribue davantage à la douceur du ſtile, que le ſoin d'inſerer où il faut, toutes les particules neceſſaires dour faire appercevoir la ſuite & la liaiſon de toutes les parties du diſcours. On donne pour modele d'un ſtile doux Herodote dans la langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live.

La ſeconde qualité eſt la force. Cette qualité eſt entierement oppoſée à la précedente : elle frappe fortement l'eſprit, elle l'applique, & le rend extrêmement attentif. Pour rendre un ſtile fort, il faut ſe ſervir d'expreſſions courtes, qui ſignifient beaucoup, & qui réveillent pluſieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins, comme Thucydide & Tacite, ſont pleins d'expreſſions fortes. Elles ſont rares dans le François ces expreſſions. Notre langue aime que le diſcours ſoit naturel, libre, & un peu diffus ; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoiſes des Auteurs Grecs & Latins ſoient plus abondantes en paroles que les originaux, puiſqu'on ne peut pas ſe ſervir d'expreſſions ſi courtes & ſi ſerrées, ſelon le genie de notre langue, qui veut qu'on developpe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul, par exemple, dit d'une maniere noble, qu'il eſt prêt de mourir, ſe ſervant de cette expreſſion : ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι ; que la verſion Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor* : Pour traduire en François ce paſſage, il faut neceſſairement le faire de cette maniere : *Car pour moi, je ſuis comme une victime qui a déja reçû l'aſperſion pour être ſacrifiée.* Toutes ces paroles ne font que déveloper les idées que donne le mot Grec σπένδομαι lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attention neceſſaire.

Je

Je le pensois ainsi lorsque j'ai fait imprimer ce Livre les premieres fois. Je crois à present qu'il faut traduire ; *Car pour moi, je suis comme une victime*, dont le sacrifice va être bien-tôt achevé : *déja on fait l'effusion de mon sang.* Saint Paul fait allusion aux Sacrifices Judaïques. Il n'est point vrai qu'on fit aucune aspersion sur la tête de la victime, comme cela se pratiquoit chez les Gentils. Après la mactation on versoit le sang de la victime au pied de l'Autel ; & c'est cette action dont le verbe σπένδομαι donne l'idée. Ensuite on coupoit la victime, on la partageoit ; & c'est ce que Saint Paul appelle *tempus resolutionis meæ* : le temps de la séparation de son ame d'avec son corps.

La troisieme qualité rend un stile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être précedée, l'esprit ne se divertissant pas lorsqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes & les Figures sont les fleurs du stile. Les Tropes font concevoir sensiblement les pensées les plus abstraites. Ils font une peinture agréable de ce que l'on vouloit signifier. Les figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent le Lecteur, ce qui lui est agréable ; le mouvement étant le principe de la vie & des plaisirs ; la froideur au contraire mortifiant toutes choses. Quinte-Curce est fleuri.

La derniere qualité est austere, elle retranche du stile tout ce qui n'est pas absolument necessaire, elle n'accorde rien au plaisir, elle ne souffre aucun ornement, & comme un Juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le discours soit animé ; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorsque l'austerité va trop loin, elle dégenere en secheresse.

L'on

L'on doit faire en sorte que le stile ait des qualitez qui soient propres au sujet que l'on traite. Vitruve, cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit sous Auguste, remarque que dans la structure des Temples on suivoit l'ordre qui exprimoit le caractere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui est le plus solide & le plus simple, étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule; les delicatesses & les ornemens des autres ordres ne convenant pas à la Déesse de la Sagesse, au Dieu des combats, ni à l'exterminateur des Monstres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proserpine, & des Nymphes étoient bâtis selon l'ordre Corinthien, qui est tendre, délicat, chargé de festons, de feuillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane & à Junon, & aux autres Dieux; les regles de cet ordre donnent le caractere de leur humeur. Il tient un milieu entre la solidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du Corinthien. Il en est de même du discours, les fleurs & les gentillesses de l'éloquence ne sont pas propres pour un sujet grave & plein de majesté. L'austerité du stile est importun lorsque la matiere permet de rire : la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combattre ni de les forcer.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le stile des Orateurs.

IL semble que ceux qui ont traité jusqu'à present de l'Art de parler, n'ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des preceptes que

que pour leur ſtile ; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richeſſe des expreſſions que nous admirons dans le diſcours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il eſt vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce ſtile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaicir des veritez obſcures ou conteſtées; ce qui demande un ſtile diffus, puiſque dans cette occaſion il eſt neceſſaire de diſſiper tous les nuages & toutes les obſcuritez qni cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d'interêt que lui dans la cauſe qu'il défend ; ils ne ſont donc pas toûjours attentifs, ou n'ayant pas l'eſprit aſſez vif, ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur eſt donc obligé de redire les mêmes choſes en pluſieurs manieres, afin que ſi les premieres paroles n'ont pas porté coup, les ſecondes faſſent l'effet qu'il ſouhaite.

Mais cette abondance ne conſiſte pas dans une multitude d'épithetes, de mots, & d'expreſſions entierement ſynonymes. Pour perſuader une verité, pour la faire comprendre par les plus groſſiers, & la faire appercevoir aux eſprits les plus diſtraits ; il faut la repréſenter ſous pluſieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expreſſions ſoient plus fortes que les premiers, & ajoûtent quelque choſe au diſcours ; de ſorte que ſans être ennuyeux, on rende ſenſible & palpable ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité des Auditeurs, il s'arrête aux choſes qui ſont obſcures, & il ne les quitte point juſques à ce qu'elles ſoient entrées dans leur eſprit, & qu'elles s'y ſoient établies.

Les

Les veritez qui se démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues, ne sont pas de la nature des veritez Mathematiques. Ces dernieres ne dépendent que d'un très-petit nombre de principes certains & infaillibles. Les premieres dépendent d'une multitude de circonstances qui, separées, n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorsqu'elles sont ramassées & unies ensemble. On ne peut les ramasser sans art, & c'est où paroît l'adresse des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonstances, & souvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoi Ciceron grossit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses? A quoi bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard, attendant sa femme, laquelle fut long-tems à se préparer, selon la coûtume des femmes? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges, persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'emploient que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons. Ils tâchent d'éblouïr les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toûjours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses, & pour les faire paroître aussi grandes qu'elles sont : ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils desirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, loüable ou méprisable;

juste

juste ou injuste, selon que les termes metaphoriques dont ils se servent, la relevent ou l'abaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules. On n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable, & d'en parler comme d'une faute legere, si elle est criminelle. Les mots de crime & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foi. Les personnes sages qui écoutent, s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Déclamateurs qui croyent avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se sont raillez de ses raisons : ils croyent l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les figures de leur art pour le représenter tel qu'ils veulent qu'il paroisse.

Mais aussi un Orateur ne doit pas être froid & indifferent. On ne peut défendre fortement une verité, si l'on ne s'interesse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la verité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, elle fait aussi que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soutenir une verité contestée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppose. Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens de celui dont il plaide la cause, & se revêt de toutes ses affections.

C'est

C'eſt la qualité des choſes dont il parle, qui doit regler ſon ſtile : lorſque les choſes le meritent, il doit s'échauffer : on attend de lui de la vehemence. Par exemple, quand il déclame contre le vice, contre les crimes énormes, il ne le doit pas faire foiblement, comme le dit Seneque écrivant à un des ſes amis. *Deſideres, inquies, contra vitia aliquid aſperè dici, contra pericula animosè, contra fortunam ſuperbè, contra ambitionem contumeliosè. Volo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi : ſit aliquid oratoriè acre, tragicè grande, comicè exile.* Ces paroles Latines diſent beaucoup : elles peuvent tenir lieu de pluſieurs preceptes.

La clarté eſt particulierement neceſſaire à un Orateur ; mais il faut prendre garde qu'en voulant trop dire, il ne fatigue ; car on n'aime pas à entendre rebattre ce que l'on ſait déja. Quand on eſt ſerré, on n'eſt pas entendu ; ce qui eſt étudié & profond, eſt obſcur : ce qui eſt clair, ſuperficiel, connu, & entendu de tout le monde, eſt mépriſé. La difficulté eſt de trouver le juſte milieu. Auſſi il ſe peut faire que deux Orateurs, après s'être entendus, eurent raiſon de dire l'un de l'autre ; l'un, après que le premier eut parlé : *Les eaux claires ne ſont jamais profondes* ; le premier ayant entendu le ſecond : *Les eaux profondes ne ſont jamais claires* ; ſe reprochant reciproquement leurs défauts ; à l'un d'être ſuperficiel, à l'aurre d'être obſcur. Eſt-il neceſſaire que j'avertiſſe que c'eſt une extravagance, ou un orgueil mal entendu que d'affecter l'obſcurité pour faire mine qu'on dit de grandes choſes ? La reputation eſt facile à acquerir à ce prix-là ; mais il faut parler devant de ſottes gens, qui effectivement n'admirent que ce qui eſt énigmatique, que ce qu'ils n'entendent point. Auſſi, comme

il ne s'en rencontre que trop, je ne m'étonne pas s'il s'est trouvé un mauvais Maître qui donnoit pour preceptes à ses écoliers, de jetter de l'obscurité sur leurs écrits, sans doute pour paroître merveilleux. Son mot ordinaire étoit, σκότισον; c'est-à-dire, obscurcissez ce que vous dites. Quintilien parle de ce mauvais Rheteur, à qui les choses paroissoient d'autant meilleures, qu'il avoit peine à les entendre : *Tanto melior, ne ego quidem intellexi* : Cela est excellent, je ne l'entens pas moi-même.

Pour le nombre, ou cadence propre à l'Orateur, son discours doit être périodique de temps en temps; les périodes se prononçant avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses.

Chapitre XIV.

Quel doit être le stile des Historiens.

Après les harangues, il n'y a point de sujet où l'éloquence se fasse davantage admirer, que dans l'Histoire; car c'est le métier de l'Orateur d'écrire l'Histoire, comme dit Ciceron: *Historia opus est maximè Oratorium.* C'est par sa bouche que les actions des grands hommes doivent être publiées: c'est son stile qui en conserve la memoire à la posterité. Les principales qualitez du stile historique sont la clarté & la briéveté. Un Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte; il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sec ou aride, ne represente que la carcasse des choses, il ne les dit qu'à demi : ainsi son Histoire est maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été suivi d'une victoire signalée, ce n'est

n'eſt pas être Hiſtorien que de dire ſimplement que l'on a combattu: il faut rapporter les cauſes de la guerre, dire comment elle s'eſt allumée, faire connoître quel étoit le deſſein des Princes, quelles étoient leurs forces; il faut faire une deſcription du lieu du combat, particulierement ſi ce lieu a été cauſe de quelque accident conſiderable, & découvrir tous les ſtratagêmes dont on s'eſt ſervi. Mais il faut ſur toute choſe que l'Hiſtoire ſoit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils ſe preſentent à lui, ſans augmentation, ni diminution de leur grandeur naturelle.

La briéveté contribuë à la clarté: je ne parle point de celle qui conſiſte dans les choſes, & dans un choix de ce qu'il faut dire & de ce qu'il faut négliger. Le ſtile d'un Hiſtorien doit être coupé, dégagé de longues phraſes, & de ces périodes qui tiennent l'eſprit en ſuſpens. Il faut que ſon cours ſoit égal, & qu'il ne ſoit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui ſont défendus à un Hiſtorien dont le devoir eſt d'écrire ſans paſſion. Ce n'eſt pas qu'un Hiſtorien qui eſt bon Orateur, ne puiſſe faire uſage de ſon éloquence. L'occaſion s'en preſente aſſez ſouvent. Comme il eſt obligé de rapporter ce qui a été dit, auſſi bien que ce qui a été fait, il y a des harangues à faire dans l'Hiſtoire, où les figures ſont néceſſaires pour peindre la paſſion de ceux qu'on fait parler.

CHAPITRE XV.

Quel doit être le stile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défense d'une verité contestée, cause dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle se tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ses adversaires. Dans les matieres dogmatiques, où pour Auditeurs on n'a que des personnes dociles, qui reçoivent ce qu'on leur dit comme ils recevroient des Oracles, ces sujets de zele & de chaleur ne se presentent point. Dans un Traité de Geometrie, quel sujet auroit-on de s'échauffer? Les veritez qu'on y démontre sont évidentes. Elles n'empruntent point leur clarté des lumieres de l'éloquence: il ne faut que les proposer. Ce n'est pas comme dans les procès, où la vérité est facheuse aux uns, & avantageuse aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un, & apauvrit l'autre. Qui est celui qui prend interêt à contester ou à défendre une proposition de Geometrie? Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. Que cela soit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à personne, l'on ne s'y oppose point. C'est pourquoi le stile d'un Geometre doit être simple, sec, & dépouillé de tous les mouvemens que la passion inspire à l'Orateur. Outre que plus une verité est claire, & conçüë avec évidence, on est plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Physique & la Morale, on peut pren-

rendre une maniere d'écrire moins seche que e stile des Geometres. Un homme qui s'applique avec contention à résoudre un problême de Geometrie, à trouver une Equation d'Algebre, st chagrin & austere; il ne peut souffrir ces paoles qui ne sont placées dans le discours que our l'ornement. Mais la Physique & la Morale ne ont pas des matieres si épineuses, qu'elles renent de mauvaise humeur les Lecteurs. Il n'est onc pas necessaire que le stile de ces Sciences oit si severe.

Les veritez qui se démontrent dans les Sciences rofanes, sont steriles, & peu importantes. Les assions ne sont justes & raisonnables que lorsu'elles portent l'ame, & la poussent à chercher n bien solide, & à fuir un mal veritable; c'est onc une chose assez ridicule de se passionner our soûtenir ces veritez qui ne font ni bien ni ıal, d'en parler avec des emportemens, des ansports & des figures que le bon sens veut u'on reserve à d'autres occasions. Je ne puis ouffrir ceux qui se passionnent pour défendre la eputation d'Aristote, qui disent des injures à ceux ui n'estiment pas assez Ciceron, qui font des xclamations & des figures contre ceux qui se ompent en parlant des habits des Grecs & des atins. Mais aussi je ne puis dissimuler que c'est vec peine que je lis les ouvrages de ces Theogiens qui parlent avec autant de froideur & de cheresse, des principales veritez de notre Relition, que si elles n'étoient importantes à persone. C'est une espece d'irreligion que d'envisager s choses de Dieu sans des mouvemens d'amour, e respect & de véneration qui se fassent paroître ı dehors. On ne peut assister aux saints Mystes que dans une posture respectueuse. Ceux qui mêlent de parler de Theologie, qui veulent

instruire, doivent imiter le Maître des Maîtres, JESUS-CHRIST: il éclairoit l'esprit, & touchoit la volonté; il embrasoit le cœur de ses Disciples en même temps qu'il les enseignoit: & c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs cœurs, que ses Disciples le reconnoissoient. *Nonne cor erat ardens in nobis dum nobiscum loqueretur in viâ?* Avec quelle froideur les plus devots lisent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholastiques? On n'y trouve rien qui réponde à la majesté des choses qu'ils traitent. Leurs expressions sont rampantes, leur stile languissant & sans mouvement. L'Ecriture Sainte est majestueuse. Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les saintes veritez qu'ils enseignent. Lorsque le cœur est plein de feu, les paroles qui en sortent sont ardentes.

CHAPITRE XVI.

Quel doit être le stile des Poëtes.

ON donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'assujettissent point aux loix de l'usage commun, & ils se font un nouveau langage. Il est facile de justifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & surprendre par des choses extraordinaires & merveilleuses; ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils se proposent, s'ils ne soûtiennent la grandeur des choses par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils disent étant extraordinaire, les expressions qui doivent égaler la dignité de la matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expressions communes. Les Hyperboles & les Metaphores sont absolument nécessaires

dans la poëſie, l'uſage ne fourniſſant pas des termes aſſez forts. Le tour du diſcours poëtique doit être auſſi figuré pour la même raiſon; car la dignité de la matiere rempliſſant l'ame du Poëte de tranſports d'eſtime & d'admiration, le cours de ſes paroles ne peut être égal; il eſt neceſſairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont ſon eſprit eſt agité. Auſſi lorſque le ſujet de ſes vers n'a rien qui puiſſe cauſer ces fougues & ces tranſports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres eſpeces de vers dont la matiere eſt baſſe, ſon ſtile doit être ſimple & ſans figures. C'eſt la qualité des choſes qui ſont grandes & rares, qui excuſe & autoriſe la maniere de parler des Poëtes: car ſi ces choſes ſont communes, il ne leur eſt pas plus permis qu'à un Hiſtorien de s'éloigner de l'uſage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abſtraites, qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'eſprit. Nous ſommes tellement accoûtumez à ne concevoir que ce que les ſens nous preſentent, que nous ſommes incapables de comprendre un raiſonnement s'il n'eſt établi ſur quelque experience ſenſible: de là vient que les expreſſions abſtraites ſont des Enigmes à la plûpart des gens, & que celles-là plaiſent, qui forment dans l'imagination une peinture ſenſible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'eſt pourquoi les Poëtes dont le but principal eſt de plaire, n'employent qne ces dernieres expreſſions; & c'eſt pour cette même raiſon que les Metaphores, qui rendent toutes choſes ſenſibles, comme nous avons vû, ſont ſi frequentes dans leur ſtile.

Ce deſir de frapper vivement les ſens, & de ſe faire entendre ſans peine, a porté les anciens Poëtes à uſer ſi ſouveut de fictions, donnant à

chaque chose un corps fait comme le nôtre, une ame & un visage. Lorsqu'un Poëte est une fois échauffé, il ne considere plus les choses dans leur état naturel.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre:
Un orage terrible aux yeux des matelots;
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Cela touche d'une autre maniere que les expressions communes. Quand un Poëte vient à parler de la guerre, & qu'il dit que Bellonne, Déesse de la guerre, porte la terreur & l'epouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats; ces manieres de dire les choses font bien une autre impression sur les sens, que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée: Les soldats étoient animez au combat.* Chaque vertu, chaque passion est une Divinité dans la Poësie. Minerve est la Prudence. La Crainte, la Colere, l'Envie sont des Furies. Ces noms *de crainte*, *de colere*, *d'envie*, quand on ne considere que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on ne peut se représenter la Déesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flâmes qui sortent de sa bouche, ces serpens sifflans autour de sa tête, cette torche allumée qu'elle tient à la main, sans fremir & sans s'effrayer.

Dans les Poësies saintes, c'est-à-dire, dans celles mêmes qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophêtes se servoient de manieres à peu près semblables pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru & protegé contre ses ennemis, d'un stile

ſtile qui eſt auſſi vif & auſſi hardi que celui des Poetes profanes dont nous venons de parler. Il repréſente Dieu qui deſcend du Ciel, & vient combatre pour ſa défenſe.

En cette extremité derniere
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu;
Et voilà que de ſon haut lieu,
Il entendit ma voix, il ouït ma priere.

Pour moi ſes forces il aſſemble:
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve juſqu'aux Cieux
Agitent leurs fronts glorieux;
Et juſqu'au fondement toute la terre tremble.

De courroux ſon viſage fume,
De ſes yeux irritez ſort un feu dévorant,
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre auſſi-tôt il l'allume.

Les Cieux pour le laiſſer deſcendre
Abaiſſent par reſpect leurs grands cercles voutez;
Et ſous ſes pas de tous côtez
Les nuages épais commencent de s'étendre.

Les Cherubins qui de ſa gloire
Sont avec tant d'ardeur les Miniſtres ſavans,
Tirent ſur les aîles des vents,
Son char, où ſa puiſſance attache la victoire.

Il cache ſa Majeſté ſainte
Sous un noir pavillon fait de ſombres brouillards;
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de ſon trône une effroyable enceinte.

La proſe endort, la poëſie réveille. Les narra-

tions que font les Poëtes sont interrompuës par des exclamations, par des apostrophes, par des digressions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur & que la rareté; ils ne considerent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration; ce qui fait qu'ils sortent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, & que se laissant aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Sibylle, qui étant pleine d'un esprit extraordinaire, ne parloit plus le langage ordinaire des hommes

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument: majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est nomine quando
Jam propiore Dei.

La cadence des vers leur donne une force particuliere, d'où vient que les mêmes choses insipides en prose, sont picquantes en vers. *Eadem negligentiùs audiuntur, minusque percutiunt, quandiu solutâ oratione dicuntur: ubi accessere numeri, & egregium sensum astrinxere certi pedes, eadem illa sententia velut lacerto excussa torquetur.* Mais pesez bien ce que dit ici Seneque, qu'il faut que les vers renferment quelque beau sentiment: car il en est de la poësie comme de toutes les autres choses que le seul plaisir fait rechercher. Ce n'est pas assez qu'elles soient bonnes, il faut qu'elles soient agréables. Aussi on ne peut lire un Poëme qui n'est que mediocre.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Des ornemens, premierement de ceux qu'on peut nommer naturels.

IL ſemble que nous n'ayons travaillé juſqu'à préſent qu'à rendre ſolides les ouvrages qu'on a entrepris, ſans penſer à leur embelliſſement. On ſe trompe, car la beauté, ainſi que l'a dit un Ancien, n'eſt autre choſe que la fleur de la ſanté. Les fleurs ſont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du diſcours naiſſent pareillement de ſa ſanté; c'eſt à-dire, de la juſteſſe avec laquelle il a été compoſé. Ainſi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement, que celles que nous avons données pour parler juſte.

La même choſe reçoit differens noms, ſelon les differentes faces par leſquelles on la regarde. Quand on conſidere la beauté en elle même, c'eſt la fleur de la ſanté; mais quand on la conſidere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté eſt ce qui plaît aux honnêtes gens, qui ſont ceux qui jugent raiſonnablement des choſes. Il n'eſt pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi conſiſte ce que l'on appelle, *un je ne ſai quoi*, que l'on ſent dans la lecture des bons Auteurs; car ſi on reflechit un peu ſur ce ſentiment, on trouvera que le plaiſir que l'on ſent dans un diſcours bien fait, n'eſt cauſé que par cette reſſemblance qui ſe trouve entre l'image que les paroles forment dans l'eſprit, & les choſes dont elles ſont la peinture. De ſorte que c'eſt la verité qui plaît; car la verité d'un diſcours n'eſt

autre chose que la conformité des paroles qui le composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait. Il en est comme de la peinture, lorsqu'elle est ressemblante, elle plaît, quoique les choses qu'elle représente, soient en elles-mêmes desagréables & horribles. Le plus affreux serpent plaît dans un Tableau. De même, quelque mediocres que soient les choses qu'un Ecrivain raconte, s'il le fait clairement & vivement, il se fait lire.

L'harmonie contribuë à la beauté. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on pense: cet instrument plaît quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une maniere facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement, donne du plaisir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de veritablement beau dans un discours, que ce qui est utile, soit pour la clarté des expressions, soit pour la facilité de la prononciation. Il est constant que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui est beau, est accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la disposition des arbres qui sont plantez à la ligne, & en échiquier, est agréable & utile; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certaque intervalla redacta placent; quincunce nihil speciosius est, sed id quoque prodest, ut succum terra aequaliter trahant.* Dans un bâtiment les colonnes qui en font le principal ornement, y sont si necessaires, & leur beauté est si étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruïner entierement.

Cependant nous sommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de certains

tains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les personnes bien-faites accompagnent les graces naturelles de leur visage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choses qu'on pourroit retrancher sans faire tort au sens de leur discours, sans en troubler la clarté, sans en diminuer la force. Elles n'y sont placées que pour l'embellissement, & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'esprit du Lecteur par le plaisir qu'il reçoit de sa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent après avoir dit tout ce qui est necessaire, on ajoûte quelque chose d'agréable. Après que les mots & les expressions sont assez bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodément, on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles. La Nature se jouë quelquefois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

Chapitre XVIII.

Des ornemens artificiels.

Les ornemens artificiels consistent dans les Tropes, dans les Figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui composent le discours, dans des pensées spirituelles conçûës en des termes rares, dans des allusions, & des applications ingenieuses de passages de quelque Auteur fameux. Allons jusqu'à la source du plaisir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les mar-

ques, donne du plaisir. Ainsi la fécondité, la richesse des expressions, les grandes periodes, les grands mots, les figures hardies, les pensées relevées, sont agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur, vient cet amour que nous avons pour tout ce qui est rare & extraordinaire. La capacité de notre cœur est infinie, il n'y a que Dieu qui la puisse remplir. Toutes les choses communes, & que nous avons mesurées, pour ainsi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites, & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas si-tôt quand les choses sont extraordinaires, parce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainsi elles nous plaisent. Il semble que tout ce qui se presente à nous d'extraordinaire, est ce qui nous va satisfaire. C'est pour cette raison que les Metaphores & les Figures, qui sont des manieres de parler extraordinaires, & generalement toutes les expressions qui ne sont pas communes, nous sont agréables.

Nous avons aussi naturellement de l'estime & de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce qui marque quelque rare perfection. Ainsi quand un Auteur dit sur un sujet quelque chose qui ne vient pas dans la pensée de tout le monde, quand il se sert adroitement d'un passage de quelque Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelque allusion spirituelle, qu'il trouve un moyen fin de s'exprimer, il plaît, parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son ouvrage.

De là vient encore que les imitations ingenieuses sont souvent aussi agréables que la vérité même. Ne prend-on pas autant de plaisir à entendre un homme qui imite fort bien la voix d'un rossignol, que le rossignol-même? Quand

un Orateur se sert de quelque expression qui n'est pas naturelle, & qui néanmoins fait concevoir les choses, cette imitation est agréable, l'adresse avec laquelle il s'est servi de cette expression, qui n'étoit pas faite pour cet usage, plaît. C'est pour cela que les allusions sont agréables, mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur qui charme dans ces occasions; un Lecteur spirituel prend part à sa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'esprit, puisqu'il a pû appercevoir sa pensée au travers du voile de l'allusion dont il l'avoit couverte.

Les emblêmes doivent être mises dans le rang de ces expressions ingenieuses, qui font concevoir d'une maniere courte & rare ce que veut dire celui qui les propose. Il plaît, parce qu'il se sert adroitement de quelque peinture sensible pour faire concevoir une pensée spirituelle. Comme dans cet emblême qu'un Sujet prit pour Symbole de sa fidelité à son Prince, auquel il demeura attaché après que ce Prince fut tombé dans une disgrace fâcheuse. Le corps de cet emblême étoit un lierre qui embrassoit le tronc d'un chêne, & qui demeuroit enlassé après que le chêne avoit été renversé par terre, avec ces mots: *Haretque cadenti.* Les hommes ne conçoivent qu'avec une application penible les choses spirituelles; les expressions sensibles qui leur épargnent cette peine, leur sont agréables; c'est pourquoi les emblêmes qui sont des peintures sensibles, plaisent. Pour cette même raison, comme nous l'avons dit souvent, les Metaphores qui sont prises de choses sensibles, sont mieux reçûës, & quelquefois sont plus claires que les expressions ordinaires.

Enfin un discours figuré, & qui porte les caracteres d'un esprit animé, doit causer un plaisir

secret : car, comme nous avons vû, la Nature a mis les passions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il se peut servir pour repousser le mal, & acquerir ce qui lui est avantageux. Ainsi le mouvement de ces passions qui sont si utilles pour sa conservation, est toûjours accompagné de quelque plaisir secret. Une trop grande tranquilité de l'ame cause de l'ennui. On aime à ressentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuse suite. Selon ce qu'on* a dit, les figures impriment dans l'esprit des Lecteurs les passions dont elles sont les caracteres. Un discours figuré doit donc être beaucoup plus agréable qu'un discours uni. On ne lit jamais les vers suivans sans ressentir des mouvemens de tendresse & de douleur. Virgile fait dans ces vers la peinture de Nisus, lorsque Volcens s'avançant l'épée à la main contre Euriale qu'il croioit avoir mis à mort Tagus : Nisus, pour mettre à couvert de ce danger Euriale son ami, se déclare auteur de cette action : il dit que c'est lui qui a tué Tagus, il se présente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale.

Me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli : mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,
Nec potuit, cœlum hoc & conscia sydera testor ;
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'on trouve peu de personnes qui examinent avec jugement les choses qui se présentent. On

On se laisse surprendre par les apparences. Ainsi, parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires, les hommes se forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire, leur paroît grand. Ils n'estiment ensuite que ce qui n'est pas commun; ils méprisent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phrases enflées, *Sesquipedalia verba & ampullas*. Pour les éblouïr, il faut seulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus sensiblement leur sottise, c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt*; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, & que les choses sublimes & relevées sont ordinairement obscures & difficiles.

Les hommes ayant donc une si fausse idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages, sont faux, & en si grand nombre: car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fécondité est une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds, fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent: *Nesciunt quod bene cessit relinquere.* Ils font comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, & qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étenduë naturelle. Une statuë dont les parties ne sont pas proportionnées, qui

qui a de grandes jambes & de petits bras; un petit corps & une grosse tête, est monstrueuse. Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de vûë le but où il faut les conduire. Quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le Lecteur en est si occupé, qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fécondité n'est donc pas toûjours bonne. Les replétions, aussi-bien que le jeûne, causent des maladies.

Entre les savans, on estime ceux qui ont plus de lecture; la difficulté des Sciences en releve le prix; on a de l'estime pour ceux qui savent l'Arabe & le Persan. On n'examine pas si par le moien de ces langues on acquiert quelque rare connoissance, qui ne se puisse trouver dans nos Auteurs. Il suffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, sachent ce qu'il est difficile de savoir, & ce qui n'est sû que d'un très-petit nombre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître savant, & de faire remarquer son érudition, fait donc qn'en parlant ou en écrivant on allegue continuellement les Auteurs, quoique leur autorité ne soit necessaire que pour faire savoir qu'on les a lûs, & pour passer pour docte, comme saint Augustin le reproche à Julien. *Quis hæc audiat, & non ipso nominum sectarumque conglobatarum strepitu terreatur, si est ineruditus qualis est hominum multitudo, & existimet te aliquem magnum qui hæc scire potuerit?* On entasse du Grec sur du Latin, de l'Hebreu sur l'Arabe. Une sottise, lorsqu'elle est dite en Grec, est souvent bien reçûë: un mot Italien dans un discours, quelque application qu'on en fasse, fait passer son Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous serions aussi étonnez de cette maniere bizarre de par-

parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un ſtile, & empêche qu'il ne ſoit net & coulant. Si c'eſt pour donner du poids à ſes paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la neceſſité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'eſt-il beſoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout eſt égal à ſes parties: de citer les Philoſophe pour perſuader le monde qu'il fait froid l'hyver? Je ne blâme pas toutes les citations; au contraire, je les approuve lorſque les paroles ſont belles, & qu'il eſt à propos de reveiller l'eſprit du Lecteur par quelque diverſité; le ſeul excès en eſt blâmable.

Les ſentences trop frequentes troublent auſſi l'uniformité du ſtile. Par ſentences on entend ces penſées relevées qu'on exprime d'une maniere conciſe, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces ſentences pueriles & fauſſes qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'eſt point naturel. Les plus belles, ſi elles ſont placées trop près-à-près, s'étouffent, & rendent le ſtile raboteux; & comme elles ſont détachées du reſte du diſcours, on peut dire d'un ſtile qui eſt chargé de ces pointes, qu'il eſt hériſſé d'épines. Ces penſées détachées ſont comme des pieces couſuës & rapportées, qui étant d'une couleur differente du reſte de l'étoffe, font une bizarrerie ridicule; ce qu'il faut éviter avec grand ſoin; *Curandum eſt ne ſententiæ emineant extra corpus orationis expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant.* On aime à parſemer ſes ouvrages de ſentences, parce qu'on croit qu'on paſſera pour un homme d'eſprit, *Facie ingenii blandiuntur.*

En effet, comme on l'experimente en ouvrant Seneque, on eſt charmé de cette maniere ingenieuſe

nieuse de dire beaucoup de choses en si peu de paroles, & d'un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer l'entiere ruïne de la Ville de Lyon, qui avoit été réduite en cendre, il dit, *Lugdunum quod ostendebatur in Gallia, quaritur.* On cherche à présent dans les Gaules où étoit autrefois la Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de son incendie, il dit : *In hac, una nox fuit inter urbem maximam, & nullam.* On rencontre dans cet Auteur à chaque page des choses admirablement dites, d'un grand sens, exprimées en peu de mots : *Quid est Eques Romanus, aut libertinus, aut servus ? Nomina ec ambitione aut ex injuriâ nata.* Mais afin que ces expressions plaisent, il faut les lire détachées de l'ouvrage ; car il en est comme de toutes les choses où l'on ne cherche que le plaisir : on s'en dégoûte bien tôt. Aussi ces pensées & ces expressions ingenieuses, qui d'ailleurs ornent un stile, le gâtent, si elles ne sont si bien enchassées qu'elles y soient comme naturelles, & ne paroissent point étrangeres : que ce soit la nature même qui les présente, qui les fasse naître. Tout ce qui est recherché, ou semble l'être, qui est tiré de loin, n'a point une certaine naïveté qui se fait aimer & estimer. Faites attention aux paroles Latines suivantes du Maître des Rheteurs, Quintilien. *Nihil videatur fictum, nihil sollicitum : omnia potius à causa quàm ab Oratore profecta videantur.* Ces paroles sont du même Rheteur : *Optima minimè accersita, & simplicibus, atque ab ipsâ veritate profectis similia.* Ces paroles contiennent un grand sens ; ce sont des regles qu'il faut avoir toûjours présentes pour se defendre de la corruption qui s'introduit daus l'éloquence, qu'on gâte par des affectations dans la trop gran-

grande passion de s'exprimer avec esprit.

En parlant des ornemens, il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un discours, comme on fait une sale & une gallerie en y plaçant les images des Princes, des Rois, des Grands-hommes; car comme les images se peuvent détacher du lieu où elles ont été mises, aussi ce qu'on entend par portraits dans le discours, ce sont des descriptions sur lesquelles on s'arrête, & qu'on auroit pû passer. Voilà le portrait de ces flateurs qui assiegent les Princes, & corrompent leur vertu.

Par de lâches adresses
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses;
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du vice applanir le chemin:
Detestables flateurs, present le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere celeste.

CHAPITRE XX.

Regles qu'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.

L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels, qui ne sont inserez dans les ouvrages que pour divertir & délasser les Lecteurs, comme nous l'avons dit ci-dessus. Ils ont leur prix; mais c'est le bon usage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage, & pour les ménager avec prudence. La premiere regle que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels, c'est de les appliquer en temps & lieu. Les yeux

sont

ſont importuns, quand on eſt accablé d'affaires. Quand une matiere eſt difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter ſon travail, le détournant de ſon application ſerieuſe. Si on ne cherche que l'utilité, l'agréable déplaît. Il y a des matieres qui ne ſouffrent aucun ornement, telles que ſont celles qu'on appelle dogmatiqnes.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

Lorſque la matiere du diſcours eſt ſimple, tout doit être ſimple. Les habits chargez de pierreries, & extraordinairement ornez, ne ſe portent qu'à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choſes, & avoir toûjours égard à la bien-ſeance. C'eſt pourquoi, comme le remarque ſaint Auguſtin, lorſqu'on traite quelque matiere ſerieuſe, comme ſont celles qui regardent la Religion, il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur faſſe perdre beaucoup de ce poids & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibuſque ſententiis dum additur numerus, pondus detrahatur.*

Les ornemens doivent être raiſonnables, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut rien dire qui choque le ſens commun. Vous trouverez de petits eſprits qui ne ſe mettent pas en peine de dire une impertinence, d'avancer une choſe fauſſe, pourvû que ce qu'ils diſent ait l'air d'une ſentence; de parler ſans jugement, pourvû qu'ils faſſent entrer une métaphore & une figure dans leur diſcours. Ils ne font pas de reflexion ſi ce qu'ils diſent eſt pour ou contre eux. S'ils peuvent faire une antitheſe, une repetition, une cadence qui flate

flate les sens, n'importe qu'ils blessent la Raison, ils sont satisfaits de leur esprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne soit raisonnable, & si on estime quelquefois ces faux ornemens, c'est qu'on se laisse éblouïr par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne signifie rien; ou pour le dire franchement c'est qu'on a l'esprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le discours la verité, & non pas des paroles. *Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba.* Je ne puis estimer un discours dont le son flate les oreilles, lorsque les choses choquent le bon sens, disoit S. Augustin. *Nullomodo mihi sonat disertè, quod dicitur ineptè.*

Les ornemens sont raisonnables lorsque la verité n'est point choquée, c'est-à-dire, que toutes les expressions dont on se sert, ne donnent que des idées véritables. Ceux qui veulent éblouïr, ne parlent jamais naturellement; leurs paroles font paroitre tout ce qu'ils disent si extraordinaire, qu'il n'y a point de vraisemblance. Pour rendre ce défaut sensible, je rapporterai ici un passage de Vitruve, qui est admirable pour cela. Ce judicieux Architecte se plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modele les choses comme elles sont dans la verité. On met, dit-il, pour colomnes des roseaux; on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux; desquels, comme si c'étoient des racines, il s'éleve quantité de branches délicates, où l'on voit des figures assises, & sortir de leurs fleurs des demi-figures, les unes avec des visages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux, qui sont des choses qui ne sont point, & qui ne peuvent être, comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaisies prévalent de telle sorte, qu'il ne se trouve presque per-

personne qui soit capable de découvrir ce qu'il y à de bon dans les Arts, & qui en puisse juger. Car quelle apparence y a-t-il que des roseaux soûtiennent un toît; qu'un chandelier porte des châteaux; que de foibles branches portent les figures qui y sont comme à cheval, & que d'une fleur il puisse naître des moitiez de figures? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point estimer la peinture si elle ne représente la verité. Ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, il faut aussi que le dessein soit raisonnable, & qu'il n'ait rien qui choque le bon sens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle, il faut prendre la verité pour modele, & il ne faut pas, pour donner plus d'éclat aux choses, les représenter autres qu'elles sont.

C'est donc à quoi il faut travailler, que les choses paroissent ce qu'elles sont; simples, si elles sont simples. Philostrate loüant un tableau où étoient représentez les chevaux d'Amphiaraüs, dit que le Peintre les avoit représentez baignez de leur sueur, & couverts d'une poussiere qui les rendoit moins agréables, mais plus ressemblans à ce qu'ils étoient; *Deformiores, sed veriores.* Il y a des personnes à qui tout est égal, qui habillent tout le monde magnifiquement; c'est-à-dire, qu'ils parlent sur un même ton des grandes & des petites choses, & prodiguent partout les ornemens de l'élocution. D'où vient cela? C'est qu'il est aisé d'employer de riches couleurs, & qu'il est difficile de tirer les traits propres d'un objet qu'on veut peindre. C'est ce qu'Apellès disoit à un jeume Peintre; N'ayant pû faire Helene aussi belle qu'elle est, vous l'avez fait riche.

Je dis donc encore, qu'il ne faut rien estimer ni dire que ce qui est veritable: il le faut faire d'une

d'une maniere noble, rare, nouvelle, qui attire l'attention; mais que la verité s'y trouve. C'eſt en quoi pechent les Vers ſuivans de Racan ſur Marie de Medecis.

Paiſſez, cheres brebis, joüiſſez de la joye
Que le Ciel vous envoye.
A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs;
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

Cela n'eſt fondé ſur aucune verité. C'eſt une flaterie ridicule. Je ſai qu'on dit que c'eſt une alluſion à ce que quelques anciens Poëtes ont dit: Cette alluſion ne me paroît pas fort ingenieuſe, ni à propos; car ce n'eſt pas loüer une Reine que de lui attribuer ce quelle fait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l'Epigramme ſuivante ſur l'incendie du Palais, le faux y domine, & que le vrai n'y a nulle part: cela ne me paroît pas.

Certes l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice
mit le Palais tout en feu
Pour avoir trop mangé d'épices.

Cette alluſion fait appercevoir un reproche réel qu'on fait aux Juges de prendre trop d'Epices.

Avant que de penſer en aucune maniere aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choiſiſſant des expreſſions qui puiſſent imprimer dans l'ame les penſées & les mouvemens qu'on en veut donner. Après, ſi la bien-ſeance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement. Un ſage Architecte ſonge premie-

rement à jetter de bons fondemens; il éleve des murailles capables de soûtenir le faîte de la maison qu'il bâtit. S'il veut que son ouvrage soit agréable à la vûe, il y ajoûte des ornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez, c'est-à-dire, qui ne sont pas absolument utiles, ne sont placez qu'après qu'il a travaillé à la solidité de l'édifice. Les colomnes de marbre qui ne se mettent que pour l'ornement, ne se placent que lorsque le corps de l'ouvrage est achevé. Ce n'est qu'après ce temps-là qu'on taille les ornemens, & qu'on pose les statuës.

Nous pouvons prouver la même chose par une comparaison du corps humain, dans lequel il semble que la nature établit les os pour le soûtenir & fortifier, avant que de le couvrir d'une belle peau qui le rend agréable. C'est ce que dit Seneque: *In corpore nostro ossa, nervique & articuli, firmamenta totius, & vitalia minimè speciosa visu, prius ordinantur; deinde hæc, ex quibus omnis in faciem aspectumque decor est: post hæc omnia, qui maximè oculos rapit color, ultimus perfecto jam corpore affunditur.*

Enfin, la raison demande qu'on garde quelque moderation dans les ornemens. Ils ne doivent pas être trop frequens. Les grandes douceurs sont fades. Il n'y a rien de plus beau que les yeux; mais si dans un visage il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire, il feroit peur. La confusion des ornemens empêche qu'un discours ne soit net; & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce Traité, c'est que l'excès des ornemens fait que l'esprit des Auditeurs, qui en est entierement occupé, ne s'applique point aux choses. Cela arrive assez souvent dans les Panegyriques, où les Orateurs prodiguent leur éloquence, & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'Auditeur se retire plein d'admiration pour celui qui a parlé,

parlé, & à peine pense-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque chose en rechercher la fin. Quand on veut arriver où l'on s'est proposé d'aller, on choisit un beau chemin, mais qui y conduise. Lorsque les feuilles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte, sans avoir égard qu'on dépouille l'arbre de ses ornemens.

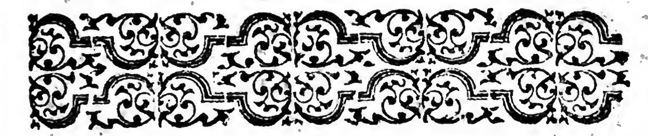
Il y a des esprits si petits, qu'ils n'estiment que les bagatelles: ils ne font point d'attention à ce qui est solide, si on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amuse, comme on ôte aux enfans les joüets qui les arrêtent trop. C'est ce que fit Protogene, qui ayant apperçu qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de ses Tableaux pour ornement, attiroit les yeux du peuple, & l'empêchoit de considerer ce qui le meritoit plus, resolut de l'effacer. Elle étoit si bien peinte, cette perdrix, que les veritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leurs compagnes: Mais il voulut ôter au peuple cet amusement, pour tourner ailleurs ses yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé son Tableau, & y étant entré secretement, il l'effaça.

C'est pour cette même raison que le Saint Esprit qui conduisoit la plume des Ecrivains sacrez, n'a pas permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes, qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtuës. Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir notre vanité, mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent; ceux qui aiment les choses, trouvent de quoi se remplir dans ces Livres divins. Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horace; Demosthene & Ciceron ne méritent

pas d'être comparez à Isaïe. Tous les Livres de Platon & d'Aristote n'égalent par un seul Chapitre de S. Paul. Car enfin, les paroles ne sont que des sons: on ne doit pas préferer le plaisir que peut donner l'harmonie de ces sons, à celui de la connoissance solide de la Verité. Pour moi, je n'estime l'Art de parler, que parce qu'il contribue à la faire connoître, qu'il la tire, pour ainsi dire, du fond de l'esprit où elle étoit cachée; qu'il la dévelope, qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a porté à travailler avec soin à cet Art qui pour cette raison m'a paru si utile & si necessaire.



LA



LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

C'est un Art que de savoir parler de maniere qu'on persuade. Ce qu'il faut faire pour cela. Projet de ce Livre.

L'Idée de la Rhetorique comprend l'Art de persuader, aussi-bien que celui de parler. L'on n'étudie la Rhetorique que pour parler de maniere qu'on fasse ce qu'on desire en parlant, & ce qu'on desire, c'est de persuader. Ainsi il est évident que la Rhetorique, qui est l'Art de parler, doit enseigner les moyens de persuader. Ces moyens ne consistent pas seulement en des paroles. Il y a des manieres de gagner les cœurs, & de les remuer. C'est particulierement de ces manieres que je dois traiter dans ce dernier Livre, où je renfermerai les choses

qui se trouvent dans les Rhetoriques ordinaires, & dont je n'ai point encore parlé.

Ce n'est pas seulement en prêchant & en plaidant qu'on veut persuader ; on a cette intention dans toutes les occasions où l'on parle. Car nous desirons qu'on croye que les choses sont comme nous le disons, ou au moins si nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu'on soit persuadé que le rapport que nous faisons est fidele. C'est pour cela que la Rhetorique est très-utile; & si effectivement elle pouvoit donner des moyens sûrs pour persuader, il n'y auroit aucun autre art qui fût d'un plus grand usage dans la vie. Mais je fais voir qu'il faut plus de connoissance que la Rhetorique n'en donne, pour persuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres de Rhetorique ne se sont appliquez qu'à donner quelques preceptes pour persuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n'ayant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhetorique n'étoit occupée qu'à leur donner des preceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils disent là-dessus fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte sommairement, mais de telle sorte que si on compare cette Rhetorique avec les autres, on trouvera que ce que j'en dis, est plus que suffisant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les veritables moyens de persuader. Ce qu'on trouve en ces Rhetoriques, ne sert presque point pour cette fin. Voilà les preceptes que les Rheteurs donnent pour persuader.

Il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire; mettre en ordre ce que l'on a trouvé, & employer les paroles propres pour s'exprimer. Il faut enfin apprendre par mémoire ce que l'on a écrit, pour

pour le prononcer ensuite. Ainsi l'Art de persuader a, dit-on, cinq parties. La premiere est l'invention des moyens propres pour persuader: la seconde la disposition de ces moyens: la troisieme l'élocution: la quatrieme la memoire: la cinquieme la prononciation.

Si on conteste une verité de bonne foi, si ce n'est point l'interêt, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on ne se rende, il n'est besoin que de bonnes preuves, qui levent toutes les difficultez, & qui dissipent par leur clarté les obscuritez qui cachoient la verité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination, & dont leurs passions les éloignent, la Raison seule ne suffit pas: l'adresse est necessaire. Dans cette occasion il faut faire deux choses. Premierement, il faut étudier leur humeur & leur inclination pour les gagner. En second lieu, puisque chacun juge selon sa passion, qu'un ami a toûjours raison, qu'un ennemi est toûjours coupable, il faut leur inspirer des mouvemens qui les fassent tourner de notre coté. Ainsi les Maîtres de l'Art reconnoissent trois moyens de persuader, les argumens ou les preuves, les mœurs, & les passions. Il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les passions dans leur esprit, qui les fassent pancher du côté où l'on veut les conduire. C'est ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premierement de l'invention des preuves.

CHAPITRE II.

Premiere partie de l'Art de persuader, qui est l'invention.

LA clarté est le caractere de la Verité, l'on ne peut douter d'une verité claire. Lorsque son évidence est dans le dernier degré, les plus opiniâtres sont obligez de quitter les armes, & de s'y soûmettre. Personne osera-t-il nier que le tout ne soit plus grand que sa partie: que les parties prises ensemble n'égalent leur tout? Quelquefois on détourne la vûë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui blessent. Mais enfin, lorsque leur éclat, malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux; il faut se rendre, & la langue ne peut démentir l'esprit. Pour persuader ceux qui nous contestent quelque proposition, parce qu'elle leur semble douteuse & obscure, il faut se servir d'une ou de plusieurs propositions, qui ne souffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette proposition contestée est la même que celles qui sont incontestables. Les Juges de Rome doutoient si Milon avoit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repousser la force par la force. Ciceron voulant donc prouver l'innocence de l'accusé, il leur étale ces deux propositions: *qu'on peut tuer celui qui nous veut ôter la vie, que Claudius vouloit ôter la vie à Milon.* L'une est claire, l'autre est obscure: l'une contestée, l'autre reçûë; étant bien éclaircies, la consequence étoit claire & certaine, que Milon en tuant Claudius, n'avoit fait que repousser la force par la force, ce qui étoit excusable.

C'est

C'est à la premiere partie de la Philosophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les regles du raisonnement. C'est pourquoi, vous pouvez commencer à reconnoitre dès l'entrée de ce discours, que pour traiter l'Art de persuader dans toute son étenduë, il faudroit embrasser plusieurs autres Arts, ce qui ne se pourroit faire sans confusion. La matiere de l'Art de persuader n'est point limitée. Cet Art se fait paroître dans les Chaires de nos Eglises, dans le Barreau, dans toutes les negociations, dans les conversations. En un mot, le but que nous avons dans tout le commerce de la vie, est de persuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos sentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement sur toutes les matieres qui se presentent, comme les Rheteurs prétendent que leurs disciples le peuvent faire, il faudroit posseder toutes les connoissances, & n'ignorer rien. Car enfin, un homme n'est capable de raisonner que lorsqu'il connoît à fond le sujet sur lequel il parle, & qu'il a l'esprit plein de veritez constantes, de maximes indubitables, dont il peut tirer des consequences propres à décider la question qui est agitée. Par exemple, un Theologien raisonne bien, & persuade lorsqu'il tire des saintes Ecritures, des Peres, des Conciles, & de la Tradition, les témoignages propres pour faire voir que son sentiment a toujours été celui de l'Eglise.

CHAPITRE III.

Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.

ON ne se remplit l'esprit de veritez certaines sur les matieres qu'on est obligé de traiter que par de serieuses méditations, & par de longues études, dont peu de gens sont capables. La science est un fruit environné d'épines, qui éloigne de lui presque tous les hommes. Ainsi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on sait, la plûpart de ceux mêmes qui font métier de haranguer, seroient obligez de se taire. Pour remedier à une necessité qui seroit si fâcheuse à plusieurs Déclamateurs, on a trouvé des moyens courts & faciles de discourir sur des sujets entierement inconnus. On distribue ces moyens en certaines classes qu'on appelle lieux communs, parce qu'ils sont exposez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance tout ce qui lui sera contesté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere sur laquelle il dispute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux. Ensuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis generaux, qui font ressouvenir ceux qui les consultent, de toutes les faces par lesquelles on peut considerer un sujet : ce qui peut être utile, parce qu'envisageant une matiere de tous côtez, on trouve sans doute avec plus de facilité tout ce que l'on en peut dire. On peut regar-

garder une chose par cent endroits differens: cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que seize lieux communs.

Le premier de ces lieux est le *Genre*; c'est-à-dire, qu'il faut considerer dans un sujet ce qu'il a de commun avec tous les autres sujets semblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc, on pourra considerer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le second lieu est appellé *Difference*, il faut examiner ce qu'une question a de particulier.

Le troisieme est *la Definition*; c'est-à-dire, qu'il faut considerer toute la nature du sujet. Le discours qui exprime la nature d'une chose, est la définition de cette chose.

Le quatrieme lieu est *le Dénombrement des parties*, que le sujet que l'on traite contient.

Le cinquieme, *l'Etymologie* du nom du sujet.

Le sixieme, *les Conjuguez*, qui sont les noms qui ont liaison avec le nom de sujet, comme ce nom, *amour*, a liaison avec tous ces autres noms, *aimer*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut considerer que les choses dont il est question, ont quelque *ressemblance*, ou *dissemblance*. Ces deux considerations font le septieme & le huitieme lieu.

On peut faire quelque comparaison, & dans cette comparaison remarquer toutes les choses ausquelles le sujet dont on parle est opposé: *Cette comparaison* & *cette opposition*, sont le neuvieme & le dixieme lieu.

L'onzieme lieu est *la Repugnance*; c'est-à-dire, qu'en examinant une chose, il faut prendre garde à celles qui lui repugnent, pour découvrir les preuves que cette vûë peut fournir.

Il est très-important de considerer toutes les *circonstances* de la matiere proposée. Or, ces

circonstances ont ou précedé, ou accompagné, ou suivi la chose dont il est question; ainsi ces circonstances sont distribuées en trois lieux, qui sont le douzieme, le treizieme, & le quatorzieme lieu. Toutes les circonstances qui peuvent accompagner une action, sont comprises dans ce vers Latin.

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est-à-dire qu'il faut examiner quel est l'auteur de l'action; quelle est cette action; où elle s'est faite: par quels moiens, pourquoi, comment, quand.

Le quinzieme lieu est *l'Effet*: le seizieme, *la Cause*; c'est-à-dire, qu'il faut avoir égard aux effets dont la chose que vous traitez, peut être la cause, & aux choses dont elle-même est l'effet.

Ces lieux communs fournissent sans doute une ample matiere de discourir. Ces considerations differentes font que l'on apperçoit plusieurs preuves: & cette methode pourroit rendre feconds les esprits les plus steriles. Je n'examine pas à présent si cette fécondité est loüable ou inutile. Selon cette methode, si on parle contre un parricide, on s'étend sur le parricide en general, & on rapporte ce qui est commun à l'accusé, & à tous les autres parricides: & aprés on descend aux circonstances du parricide: on en représente la noirceur d'une maniere étenduë, par des définitions, par des descriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'Etymologie du nom de la chose sur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaison avec celui-là, donnent sujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut discourir long-temps de l'obligation que les Chré-

Chrétiens ont de bien vivre, en les faiſant reſſouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands diſcours ſont groſſis par les ſimilitudes, les diſſimilitudes, les comparaiſons, qui ſervent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obſcure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonſtancier une action, rapporter ce qui l'a précedé, & ce qui s'en eſt enſuivi, les circonſtances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a cauſé, ce qu'elle a produit: on laſſeroit plûtôt ſes Auditeurs, qu'on ne manqueroit de matiere.

CHAPITRE IV.

Des lieux propres à certains ſujets d'où ſe peuvent tirer des preuves.

CEs lieux dont nous venons de parler, ſont appellez communs, parce qu'ils fourniſſent des preuves pour toutes les cauſes: il y a d'autres lieux qui ſont propres à certains ſujets. Avant que de parler de ceux-ci, il faut conſiderer qu'il y a deux ſortes de queſtions: la premiere s'appelle Theſe; la ſeconde Hypotheſe. Theſe, c'eſt une queſtion qui n'eſt point déterminée par aucune circonſtance: ſoit du lieu, ſoit du temps, ſoit de la perſonne, comme ſi on doit faire la guerre. Hypotheſe, c'eſt une queſtion finie & circonſtanciée, comme eſt celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or, toutes ces queſtions ſe peuvent rapporter à trois genres. Car l'on délibere ſi on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loüe, ou on blâme cette action. Le premier genre

s'appelle *Déliberatif*; le second genre *Judiciaire*: le troisieme genre *Demonstratif*. Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est-à-dire, comme nous avons dit pour chacun de ces genres, on donne de certains avis; comme pour le Déliberatif; selon qu'on voudra conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir quelle est utile ou inutile; néceſſaire, ou qu'elle ne l'est pas; qu'elle est possible ou impossible; que l'évenement en sera avantageux, ou fâcheux: que l'entreprise est juste ou injuste.

Une question dans le genre judiciaire peut être considerée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le sujet du discours: & pour lors, parce que l'on tâche de découvrir cet auteur par des conjectures, cet état est appellé état de *conjectures*. Si l'Auteur est connu, on examine quelle est la nature de l'action: par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appellée ou sacrilege, ou un simple vol: on cherche la définition de ce crime: ainsi cet état s'appelle l'état *de la définition*. Le troisieme état est appellé l'état *de la qualité*; parce qu'on examine la qualité de l'action; si elle est juste, ou injuste.

Pour le premier état, il faut considerer si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû, & si on en a quelque marque. On considere quelle est sa volonté, en considerant s'il avoit quelque interêt à commettre cette action; sa puissance, par la consideration de sa force, de ses moyens. On reconnoît s'il est effectivement auteur de l'action proposée, par les circonstances de cette action, comme s'il a été trouvé seul dans le lieu où elle s'est faite; si avant ou après cette action il a fait ou dit quelque chose qui le puisse faire

soup-

foupçonner raifonnablement. Pour le fecond état, il faut fimplement confiderer la nature de cette action. Tout ce qu'on en peut dire, dépend de la connoiffance particuliere que l'on en a. Pour le troifieme état, on confulte la raifon, les loix, la coûtume, les prejugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Démonftratif, pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois fortes de biens dans l'homme; les uns regardent le corps, les autres l'efprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps font, une patrie glorieufe, une naiffance noble, une bonne éducation; la fanté, la force, la beauté. Les biens de l'efprit font, les vertus, la fageffe, la prudence, la fcience, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la fortune font, les richeffes, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les fentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, font appellez interieurs ou intrinfeques, pour les diftinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinfeques, qui font quatre; fçavoir, les loix, les témoignages, les tranfactions, les réponfes de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas befoin de chercher ces preuves; celui qui donne une caufe à plaider, met entre les mains de fon Avocat fes pieces, fes contrats, fes tranfactions; produit les dépofitions des témoins, & les réponfes de ceux qui ont été appliquez à la torture.

CHA

CHAPITRE V.

Reflexion sur cette Methode des lieux.

VOilà en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette methode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont loüée, m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne, n'ayent quelque utilité: ils font prendre garde à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous côtez, & l'envisager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour grossir leur discours, il n'y a rien de sterile pour eux; ils peuvent parler sur tout ce qui se presente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous l'avons dit.

Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fécondité. Ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses; mais ils soûtiennent que cette fécondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par conséquent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, disent-ils, connoît à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut resoudre toutes les difficultez qui s'élevent sur ce sujet; si c'est une question de Theologie, & qu'il soit Théologien; par la connoissance qu'il a des Peres, des Conciles, des saintes Ecritures, il appercevra d'abord si le dog-

dogme qu'on a proposé est Heretique ou Catholique. Il ne sera pas necessaire qu'il consulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoissances necessaires pour décider la question presente. Si un Orateur ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la surface des choses, il ne touchera point le nœud de l'affaire ; de sorte qu'après avoir parlé longtemps, son adversaire aura sujet de lui dire ce que disoit saint Augustin à celui contre qui il écrivoit: Laissez ces lieux communs qui ne disent rien, dites quelque chose, opposez des raisons à nos raisons, & venant au point de la difficulté, établissez votre cause, & tâchez de renverser les fondemens sur lesquels je m'appuie. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, causa cum causâ confligat.*

Si on veut dire en faveur des lieux communs, qu'à la verité ils n'enseignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raisons qui se fortifient les unes les autres : ceux qui prétendent qu'ils sont inutiles, répondent, & je serois bien de leur avis, que pour persuader il n'est besoin que d'une seule preuve qui soit forte & solide, & que l'éloquence consiste à étendre cette preuve, & la mettre en son jour, afin qu'elle soit apperçûë. Car enfin, il le faut avoüer, les preuves sont foibles qui sont communes aux accusez, & à ceux qui accusent, dont on se peut servir pour détruire & pour établir. Or, celles qui se tirent des lieux communs sont de cette nature : ce sont de mauvaises herbes qui étouffent la bonne semence.

Cet Art est donc dangereux pour les personnes qui n'ont qu'un petit savoir, parce qu'ils se contentent de ces preuves qui se trouvent facilement, &

& qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit, en parlant de cette methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'est un Art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sait point, ce qui est un défaut indigne d'un homme raisonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être sage, & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indisertam sapientiam, quàm stultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes sortes de discours il faut absolument retrancher tout ce qui ne peut servir à la resolution de la difficulté. Après un tel retranchement, je crois qu'il resteroit peu de choses que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE VI.

Il n'y a que la Verité, ou l'apparence de la Verité qui persuade.

CE ne sont point les seules paroles, ni l'abondance des choses qui persuadent; c'est pourquoi, tout ce qui se tire des lieux communs ne peut être utile qu'aux jeunes gens, qui n'étant pas capables de trouver des raisons solides, connuës seulement de ceux qui ont étudié à fond les matieres, ont besoin de ce secours pour pouvoir faire leurs déclamations de College. C'est pour cela que les Maîtres qui se serviront de cet ouvrage, pourront traiter cette methode des lieux avec plus d'étenduë, donnant sur chacun des exemples qui se trouvent dans plusieurs Livres de Rhetorique. Il y en a de beaux: car quoique les grands Orateurs ne s'amusent pas à consulter les lieux communs,

muns, cependant on peut rapporter tout ce qu'ils disent à quelqu'un de ces lieux communs. Ciceron n'étoit point allé frapper à la porte du douzieme, du treizieme & du quatorzieme lieu, lorsque pour faire voir que Roscius n'avoit pas été capable de commettre les crimes effroyables dont on l'accusoit, il dit : *Quæ in re prætereo illud, quod mihi maximo argumento ad hujus innocentiam poterat esse, in rusticis moribus, in victu arido, in hac horridâ incultâque vitâ illiusmodi maleficia gigni non solere. Ut non omnem frugem, neque arborem in omni agro reperire possis : sic non omne facinus in omni vitâ nascitur. In urbe luxuries creatur : ex luxuriâ existat avaritia necesse est, ex avaritiâ erumpat audacia : inde omnia scelera, ac maleficia gignuntur. Vita autem rustica quam & agrestem vocas, parsimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est.* Ciceron dans ce lieu presse l'accusateur de Roscius, & fait voir par toutes les circonstances possibles, qu'il n'a point tué son propre pere, comme on l'en accusoit.

On trouve assez de ces exemples dans les Rhetoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des choses plus utiles. Ce que je vais dire dans ce Chapitre, appartient à la Logique; mais je ne puis me dispenser de le rapporter, parce que cela est necessaire pour découvrir les fondemens de l'Art que j'entreprens d'expliquer.

L'homme est fait pour connoître. Nous ne pourrions vivre, ni arriver à notre fin, qui est la felicité, si nous étions sans connoissance. Il est pareillement necessaire que nous puissions connoître les choses comme elles sont, & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de savoir, nous seroit desavantageuse, si nous n'avions aucun moyen de distinguer la verité d'avec la fausseté. On peut bien concevoir que l'homme use

mal

mal de ses facultez; mais on ne peut pas penser que la nature dont Dieu est l'Auteur, soit d'elle-même mauvaise: toutes les inclinations vrayment naturelles sont donc bonnes, & nous ne pouvons manquer en les suivant. Voilà un principe dont il faut voir les consequences, par rapport à ce que nous cherchons.

L'experience fait connoître qu'il y a des connoissances claires, ausquelles nous nous sentons comme forcez de consentir. Je ne puis point douter que je n'existe, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne soient pas trois. Ainsi toutes les fois que je sentirai que ma nature m'oblige de consentir à ce qui m'est proposé avec une pareille clarté, c'est-à-dire que je me trouve également engagé de consentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car si je me trompois, ce seroit la nature qui me tromperoit, puisque ce seroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a faits ainsi nous devons être certains que les choses sont comme nous les connoissons, lorsque notre connoissance est si évidente que nous ne pouvons pas suspendre notre consentement. La clarté est donc le caractere de la Verité, c'est-à-dire, que toute connoissance évidente est conforme à la chose qui est connuë, & par consequent qu'elle est vraye: la vérité est un rapport de conformité; c'est ainsi qu'elle persuade. Comme nous sommes tellement faits que la volonté suit le bien, & que c'est par le plaisir que nous sentons, que nous desirons le bien, l'esprit suit de même la verité; & il est attiré par la clarté, comme la volonté l'est par le plaisir; c'est lui qui nous fait agir, & ce qui nous persuade, c'est la verité.

Mais outre que l'homme étant libre, il peut detourner son esprit de la consideration d'une vérité,

&

& par consequent empêcher que la clarté ne le persuade ; il peut, sans bien écouter la nature, donner son consentement, comme il peut aimer une chose avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle est capable de lui procurer un veritable plaisir. L'apparence du bien trompe & engage : la seule apparence de la verité éblouït pareillement. On ne se veut pas donner la peine d'écouter la nature, de sonder ses inclinations veritables. D'abord on consent, sans examiner si elle nous y oblige : ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger sans erreur si le sucre est doux, on le met sur la langue, on le goûte, on fait attention à ce qu'on sent, ou à ce que la nature nous fait sentir. Le peuple qui ne raisonne point, est sujet à cette erreur. Ce n'est presque jamais la verité qui le persuade, ce n'est que la vraisemblance qui le détermine, de la même maniere qu'il ne cherche que les biens apparens, & qu'il les prefere aux biens réels & solides.

Il n'est pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foiblesse de ses Auditeurs, de considerer en quoi consiste cette vrai-semblance qui persuade le peuple, puisque pour le persuader ce n'est pas assez de lui proposer la verité. Il n'arrive que trop souvent qu'il n'est pas capable de l'appercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts ; & il seroit necessaire qu'il ouvrît les yeux de l'esprit. Arrêtons-nous un peu ici.

Nous experimentons que nous sommes tristes ou joyeux, selon que notre conscience nous rend témoignage que nous nous sommes trompez ; ou que nous sommes exempts d'erreur. Un homme qui sent que sa cause ne vaut rien, est abattu. S'il se sent coupable, il est triste. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti. Il est gai, il ose attaquer ses ennemis, & il les insulte.

Voilà ce qui arrive ordinairement quand on suit la nature, & qu'on ne combat pas ses sentimens. C'est pourquoi, pour persuader le peuple qu'on dit vrai, il suffit de parler avec un discours encore plus hardi que son adversaire ; il n'y a qu'à crier plus fort, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dit pas, se plaindre de lui plus aigrement, proposer tout ce que l'on avance comme des oracles, se railler de ses raisons comme si elles étoient ridicules, pleurer s'il en est besoin, comme si on avoit une veritable douleur que la verité qu'on défend fût attaquée & obscurcie.* Ce sont là les apparences de la verité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences, & ce sont elles qui le persuadent.

Les Déclamateurs n'étudient guere que cette vraisemblance ; & c'est là leur difference d'avec un veritable Orateur qui aime la verité. Comme le peuple n'examine point, qu'il juge par la couleur sous laquelle paroissent les choses, le Déclamateur ne pense qu'à donner cette couleur qui trompe. Le veritable Orateur instruit, il aide son Auditeur à découvrir la Verité. Il ne néglige pas de se servir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c'est pour cela qu'il allegue quelquefois des raisons foibles en elles-mêmes, mais qui sont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accommodent avec leurs préjugez. Neanmoins sa principale application est de prouver solidement la vérité, de la bien mettre en son jour : nous allons voir comment cela se peut faire.



CHAPITRE VII.

Comment on peut trouver la Verité, la faire connoître, & découvrir l'Erreur.

L'Eloquence seroit pernicieuse, si elle n'avoit pour sa fin que de tromper le peuple. Elle ne réüssiroit pas même, si elle ne savoit que tromper; car enfin, on ne se laisse guere tromper deux fois de suite. Un Sophiste n'est estimé qge peu de temps: aussi-tôt que l'art dont il s'est servi est connu, on le méprise. Puisqu'il s'agit donc de persuader, & non pas de tromper, qu'il n'y a que la verité qui persuade pour toûjours, il faut voir comment on la peut trouver, & la faire connoître.

On peut dire en un mot tout ce qui est necessaire pour cela. Nous avons proposé le principe sur lequel nous pouvons être assurez que nous ne nous trompons pas. Lorsque la clarté d'une proposition nous paroît si évidente qu'il n'est pas en notre pouvoir de suspendre notre consentement, que nous nous sentons comme forcez d'acquiescer, nous n'avons point sujet de craindre de nous tromper. Nous avons dit qu'alors c'est la nature qui nous fait agir. Tout ce qu'elle fait est bien fait: elle a Dieu pour Auteur, qui ne peut tromper ni être trompé. Nous ne devons point craindre l'erreur pendant que nous ne suivrons que les inclinations qu'il nous donne; mais il faut bien distinguer la voix de la nature d'avec ce que nous disent nos passions & nos préventions. Nous allons quelquefois trop vite: nous donnons d'abord notre consentement avant que d'avoir bien consulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la suivant: mais il ne la faut pas prévenir, il faut marcher après elle.

Voilà

Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper. Comme les Orateurs ont plus souvent à combattre l'Erreur qu'à établir la Verité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adversaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître si effectivement la verité en est si claire, qu'on ne puisse s'empêcher d'y consentir, & que ce soit parler contre ce qu'on sent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils se sont trompez, il faut rendre sensible leur erreur. Je suppose qu'ils ne trompent que parce qu'il sont trompez. Voyons ce que doit faire un Orateur; mais auparavant faisons cette remarque, que personne ne peut être convaincu entierement que de ce qui est vrai, de ce qu'il croit veritable, & que ceux qui se trompent, croyent voir la verité aussi-bien que ceux qui ne se trompent pas: ils sont prêts de soûtenir avec une égale fermeté leurs sentimens. Or, qu'est-ce que voit celui qui se trompe, croyant voir la verité qu'il ne voit pas? Car enfin, il voit quelque chose, sans cela il se rendroit. Je répons en premier lieu, qu'on ne voit rien clairement que ce qui est vrai. Que voit donc celui qui se trompe? C'est une consequence qui suit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné, & qui est faux. Il n'envisage que cette consequence qui est vraie, supposé le principe lequel il ne considere point. Un exemple éclaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j'ai vû un homme habillé comme Metius, & de sa taille. D'abord, sans aucune autre reflexion, j'ai conclu que c'étoit Metius; j'ai ainsi supposé que je l'ai vû: venant ensuite à parler de lui, on dit qu'il est à la campagne, moi je soutiens qu'il est à la Ville. Je ne considere que cette consequence qui est claire. Je l'ai vû en Ville, donc il y est; & c'est ce qui me rend opiniâtre: car je cederois si j'exa-
minois

minois bien le principe dont je tire cette consequence, faisant reflexion que deux personnes peuvent être habillées de même maniere ; & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'effectivement je n'ai vû autre chose qu'un homme fait comme Metius que je n'ai point vû au visage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il sera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne contestent que parce qu'ils n'apperçoivent pas ce qui les trompe. C'est toûjours, comme nous l'avons dit, l'apparence de la verité qui seduit. Ainsi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut desabuser, c'est-à-dire, de quels principes ils tirent leurs consequences, s'ils ont supposé ces principes pour vrais sans en être convaincus, ou s'ils ont tiré de fausses consequences. Il n'y a rien qui persuade mieux ceux dont on combat les sentimens, que de démêler ainsi les choses où ils ont raison, d'avec celles où ils se trompent ; de leur accorder ce qui est vrai, & de leur faire voir ce qui est faux, & ce qui les a seduits.

Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude est absolument necessaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matieres dont il s'agit. Pour connoître une verité inconnuë, ou pour la faire connoître, il la faut déduire de ses principes. Comme dans la nature tout se fait par des loix simples, & en petit nombre, aussi dans les Sciences tout se peut déduire d'un petit nombre de veritez. C'est à ceux qui traitent les Sciences particulieres d'indiquer ces premieres veritez, qui sont des sources fecondes d'où coulent toutes les autres veritez. On se trompe si on croit qu'en lisant une Rhetorique bien faite, on apprendra à discourir raisonnablement sur toute sorte de matiere.

CHAPITRE VIII.

L'attention est necessaire pour connoître la Verité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur.

PArlant en general de ce qu'il faut faire pour persuader, je ne veux pas oublier une chose qui est plus considerable qu'on ne pense, puisque sans elle les plus solides raisonnemens sont inutiles. Il n'y a que ceux qui font souvent reflexion sur notre corruption, qui apperçoivent que la cause de l'ignorance des hommes, & du peu d'effet des plus beaux & des plus forts discours ne vient que du défaut d'attention. Il arrive à l'esprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languissant ne peut agir. Une ame qui est malade, est sans action: si elle travaille à connoître la Verité, aussi-tôt elle est fatiguée. Les corps qui font impression sur elle, l'en détournent; elle ne la peut donc envisager sans combatre contre son corps; & dans l'état de langueur où le peché l'a réduite, elle n'en est presque plus capable. On aura peine à le croire; cependant il n'y a rien de plus vrai, que de mille personnes qui écoutent un Predicateur un peu spirituel, il n'y en a peut-être pas dix qui soient attentifs. Le son de ses paroles frappe bien les oreilles; mais la verité que ses paroles expriment, est peu apperçuë; elle n'est à leur égard que comme une image qui passe promptement devant leurs yeux. Nous l'experimentons; il y a des veritez que nous avons entenduës mille fois sans en être touchez; & lorsque Dieu tourne vers elles notre esprit, nous nous trouvons frappez, & nous les voyons d'une maniere si particuliere, que nous croyons ne les avoir jamais vûës. Ce n'est que l'attention qui distingue les habiles gens d'avec les

les ignorans. Tout homme qui eſt capable d'attention, eſt en même temps capable de toutes les plus hautes Sciences; rien n'eſt difficile pour lui.

C'eſt à quoi un Orateur doit prendre garde: autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhetorique ne s'employent que pour cela. Les Apoſtrophes, les Interrogations ne ſe font que pour réveiller les Auditeurs, & les tourner vers ce que l'on veut qu'ils conſiderent. Interroger, c'eſt comme tirer un homme par le manteau, pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les deſcriptions, les Hypotypoſes, les dénombremens repréſentent ſous differentes faces la verité qu'on veut perſuader, afin que ſi elle n'eſt pas vûë ſous une face, on la voye ſous une autre. Les Metaphores, les Allegories en font des peintures ſenſibles qui frappent les ſens. Cela a été dit avec étenduë dans la ſecond Livre; mais la choſe eſt ſi importante, qu'on n'en peut aſſez parler: c'eſt de ce côté-là que l'Orateur doit tourner ſon adreſſe.

Comme l'ame eſt faite pour la Verité, qu'elle a un déſir ardent de ſavoir; auſſi-tôt qu'elle apperçoit quelque choſe qu'elle n'a point vûë, & qui la frappe d'une maniere extraordinaire, elle a de la curioſité, elle la veut connoître. Ainſi pour rendre l'ame attentive, c'eſt-à-dire, pour lui donner de la curioſité, il n'eſt queſtion que de trouver des tours ingenieux, qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire conſiderer. La nouveauté attire: qu'un homme vêtu en étranger paſſe par une ruë, il ſe fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant pû obtenir audience d'Alexandre le Grand, pour lui propoſer le deſſein d'un grand ouvrage; comme on le rebutoit, & qu'on le laiſſoit parmi la foule du peuple, à qui on ne donnoit pas la liberté d'approcher du Prince, il s'aviſa de paroître nu à la

porte du Palais, couvert de feuilles. Alexandre l'ayant apperçû dans cet habillement extraordinaire, eut la curiosité de lui demander ce qu'il étoit, & pourquoi il paroissoit dans cet état. Ce qui lui donna l'occasion de proposer son dessein, ce qu'il n'avoit pas pû faire auparavant. Quand on a trouvé la Verité, pour en persuader les autres, il ne s'agit que d'inspirer un desir veritable de la connoîrre, en la proposant d'une maniere qui la fasse regarder. Lorsqu'on lit les Orateurs, il faut remarquer l'adresse dont ils se servent pour se faire écouter. Les preceptes servent peu de chose, si l'on n'observe l'usage qu'en ont fait les grands Maîtres.

Il ne sera pas néanmoins inutile de faire ces deux reflexions, ausquelles se peut réduire l'art, s'il y en a un, de rendre attentifs ceux à qui on parle. Considerons donc, 1. Que les hommes desirant savoir, & ce desir ayant pour fin un objet infini, il faut que la chose dont on promet de parler, soit grande, ou paroisse grande; car si on connoissoit qu'elle est petite, on la négligeroit. 2. De ce que l'objet de notre curiosité naturelle est une chose infinie, je conclus encore que le grand secret pour entretenir le feu de la curiosité, c'est de ne point faire connoître entierement ce qu'on propose, qu'après qu'on ne demande plus d'attention: n'ayant plus rien à dire. Jusqu'à ce moment il faut nourrir la curiosité sans la remplir, l'enflammant toûjours, afin qu'elle soit plus ardente. Car enfin, tout ce qu'on peut enseigner n'est point ce que la nature fait desirer. Ainsi on se dégoûte de ce qu'on a appris, & le temps du plaisir ne dure que pendant ces momens que ce qu'il entrevoit lui donne l'esperance de connoître quelque chose de nouveau & de considerable.

C'est ce que les Poëtes savent si bien pratiquer

quer. Voyez dans l'Eneïde comme Virgile propose d'abord une histoire fameuse d'un homme de consideration, qui par l'ordre des Destins étoit venu en Italie y jetter les fondemens de l'Empire Romain. Il ne commence pas cette histoire par la naissance de son Heros. Il le représente au milieu de la mer, battu de la tempête qu'une Déesse avoit excitée; les Dieux prennent parti, les uns sont pour lui, les autres contre. Sa flotte est dissipée. Il fait naufrage, dont à peine il se sauve, jetté sur un bord étranger. Cela donne la curiosité de savoir quel étoit cet Enée, & comment un fugitif comme lui, si malheureux, pourroit enfin, arriver dans l'Italie, & y établir un puissant Empire. A mesure qu'on lit l'Eneïde, on apprend ce qu'on désire savoir; mais il y a toûjours quelque circonstance qui éloigne le dénouëment des difficultez qu'on voudroit voir éclaircies. La curiosité est de plus en plus satisfaite; mais jusqu'à la fin il reste quelque chose qu'on ignore, ce qui fait qu'on lit avec ardeur ce Poëme depuis les premiers vers jusques aux derniers.

Je puis dire que c'est en cela que consiste un des grands secrets de l'éloquence; car pour persuader, il faut se faire écouter. Or, quand un Orateur trouve le moyen de donner de la curiosité pour ce qu'il va dire, qu'il l'entretient, & que ce n'est que lorsqu'il cesse de parler qu'elle est parfaitement contente, on peut dire qu'il a réüssi. Autrement son Auditeur s'ennuye. C'est ce qu'il doit le plus apprehender. La plus méchante qualité d'un Orateur c'est d'être ennuyeux. S'il ne plaît pas, s'il dégoûte, de quelle utilité sont ses discours? Pourquoi s'empresse-t-il de parler?

Naturellement on estime & on prend plaisir à ce qui est bien fait, & repond à la fin qu'on s'y est proposée. On estime le portrait d'une chose mé-

prisable en elle-même, s'il est ressemblant. Ainsi quoiqu'après avoir lû l'Eneïde, quand on le relit, on n'ignore plus toute l'histoire d'Enée; cependant on y prend encore plaisir, parce que si ce n'est pas les nouvelles connoissances qu'on acquiert qui divertissent, le Poëte qui sait conduire son ouvrage, plaît par son esprit. Ce n'est pas seulement dans le Poëme Epique & dans les pieces de Théatre, mais dans les plus petites pieces que cette conduite réüssit. Quand un Auteur commence de maniere qu'il fait attendre quelque chose de rare, de nouveau, sans faire connoître ce que c'est, on sent sa curiosité émûe. Il l'enveloppe, il la cache en même temps qu'il la laisse entrevoir par quelque bel endroit; ce qui augmente le desir de la voir entiere. La difficulté où il jette le Lecteur, le rend plus attentif: *Animus fit attentior ex difficultate.* Ainsi il s'applique davantage; & c'est ce qui lui fait trouver bon ce qu'il lit, comme c'est l'appetit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne pouvant pas produire ici une piece d'une longueur considerable pour prouver ce que j'avance; en voici une petite qui servira d'exemple.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je disois, A quoi sers-tu,
Pauvre & miserable Vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fêtu.
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pompone,
Aussi-tôt je me suis tû;
A quelque chose elle est bonne.

CHA-

CHAPITRE IX.

Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe.

NOus pouvons ici décider une queſtion qui ſervira à l'éclairciſſement de l'Art de perſuader. On demande ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philoſophe: d'où vient que le Philoſophe peut convaincre, & qu'il ne perſuade preſque jamais; au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire, qu'il n'y a que la Verité qui puiſſe convaincre & perſuader; mais comme elle ne le peut faire qu'étant connuë, ce n'eſt pas aſſez de la propoſer, ſi on ne trouve les manieres de la faire appercevoir, & ſi en même temps l'on n'ôte les préventions qui lui ſont un obſtacle.

Le Philoſophe ſe contente de donner les principes ſur leſquels il s'appuye. Il les explique en peu de paroles, ſuppoſant que ſon diſciple eſt attentif, qu'il a de la curioſité pour l'écouter, de l'empreſſement pour être inſtruit: qu'il ne veut que voir la Verité pour la ſuivre: ainſi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. Il ne s'aviſe point d'exiter en ſon ame aucun mouvement pour le porter vers la Verité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne feroit pas neceſſaire de le faire, ſi tous les hommes étoient dans cette diſpoſition au regard de la Verité, où ce Philoſophe ſuppoſe qu'eſt ſon diſciple; mais il n'en eſt pas ainſi; les hommes ont peu de curioſité; le deſir que Dieu nous a donné pour la Verité eſt languiſſant, il ne ſe réveille que lorſqu'il ſe

presente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'esprit fort distrait, peu perçant; ainsi à moins qu'on ne s'accommode à notre foiblesse comme fait l'Orateur, pour nous faire voir la Verité par tant d'endroits qu'enfin nous l'appercevions, nous ne la concevrons jamais.

On voit donc pourquoi les Philosophes convainquent bien, c'est-à-dire, qu'ils obligent d'avoüer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, & que cependant on n'entre point dans leurs sentimens. C'est qu'on sent la force de leur raisonnement sans le comprendre, & qu'on ne sort point de l'état où l'on se trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne souffre point d'indifference dans son Auditeur; il le remuë en tant de manieres, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverser, & pousser du côté où il veut qu'il tombe. Personne ne peut resister à la force de la Verité. Les hommes l'aiment naturellement; il est impossible qu'ils ne se laissent gagner, quand ils la connoissent avec tant d'évidence qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle soit autre qu'elle leur paroît. Ainsi l'Orateur qui a le talent de mettre la Verité dans un beau jour, doit charmer, puisqu'il n'y a rien de plus charmant que la Verité, & elle doit triompher de la resistance qu'on lui faisoit, puisqu'effectivement pour être victorieuse, elle n'a qu'à se faire connoître. Nous allons parler de ces manieres qui sont particulieres aux Orateurs.

CHAPITRE X.

Des manieres de s'insinuer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.

SI les hommes aimoient la Verité plus que ce qui flatte leurs passions, & s'ils la cherchoient sincerement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir, que de la leur proposer simplement, & sans art. Ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs interêts, & ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir; car ils s'aiment trop pour se laisser persuader que ce qui leur est desagreable, soit vrai. Avant que de recevoir une verité, ils veulent être assurez qu'elle ne sera point incommode. C'est donc en vain qu'on se sert de fortes raisons quand on parle à des personnes qui ne veulent pas les entendre, qui persecutent la Verité, & la regardant comme leur ennemie, ne veulent pas envisager son éclat, de crainte de reconnoître leur injustice On est donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut delivrer de leurs fausses opinions, comme on traite les phrenetiques, à qui on cache avec artifice les remedes qu'on employe pour les guerir. Il faut proposer les veritez dont il est necessaire qu'ils soient persuadez, avec cette adresse qu'elles soient maîtresses de leur cœur avant qu'ils les ayent apperçûës; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites caresses, qu'ils veuillent bien avaler la medecine qui est utile à leur santé.

Les Orateurs qui sont animez d'un veritable zele, étudient toutes les manieres possibles de gagner les hommes, pour les gagner à la Verité. Une me-

mere pare ses enfans avec soin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres personnes les aiment avec la tendresse qu'elle ressent. Si nous aimons donc sincerement la Verité, nous devons travailler à ce qu'elle soit aimée. Les saints Peres de l'Eglise ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuse. Lorsque JESUS-CHRIST commença à prêcher son Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme remarque saint Jean Chrysostome, il témoigna qu'il ne prétendoit pas renverser cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils eussent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juste jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font consister l'Art de persuader dans la science de faire ces trois choses, instruire, gagner, & émouvoir : *Docere, flectere, & movere.* J'ai rapporté les moyens que ces Maîtres ont decouvert pour trouver les choses qui peuvent instruire & éclaircir la matiere sur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexions sur les moyens de s'insinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires on ne fait point ces reflexions: ainsi, quoique je n'aye pas eu dessein de traiter l'Art de persuader dans toute son étenduë, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il est vrai que la science de gagner les cœurs est bien au dessus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques. Elle s'aquiert par de sublimes speculations, par des reflexions sur la nature de notre esprit, sur les inclinations, sur les mouvemens de notre volonté. C'est le fruit d'une lon-

gue experience qu'on a fait de la maniere que les hommes agiſſent, & qu'ils ſe gouvernent. En un mot, cette ſcience ne ſe peut enſeigner methodiquement que dans la Morale.

CHAPITRE XI.

Qualitez requiſes dans la perſonne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL eſt important que les Auditeurs ayent de l'eſtime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il paſſe dans leur eſprit pour une perſonne ſage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut perſuader, & faire paroître que c'eſt un zêle ſincere de leur intérêt qui le fait parler. La modeſtie lui eſt neceſſaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obſtacles à la perſuaſion. Ainſi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la perſonne d'un Orateur; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modeſtie; comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il eſt conſtant que l'eſtime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur, fait ſouvent une partie de ſon éloquence, à laquelle on ſe rend avant même que de ſavoir ce qu'il doit dire. C'eſt ſans doute l'effet d'une grande préoccupation; mais cette préoccupation n'eſt pas mauvaiſe, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fauſſes opinions ſans aucune raiſon. Outre que les paroles qui ſortent d'un cœur plein d'ardeur pour la Verité, embraſent le cœur de ceux qui écoutent: il eſt fort raiſonnable d'ajoûter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on ſait

n'être point un trompeur. C'est pourquoi il est plus avantageux à un Orateur que sa vertu éclate, que sa doctrine * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honesta vivendi ratio eluceat.* Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres, de travailler à s'acquerir de l'autorité dans l'esprit des peuples; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclatter leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils instruisent soient autant portez par leurs exemples à embrasser la vertu, que par leurs paroles. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Cette nécessité a porté quelquefois les plus modestes à se donner des louanges, & à défendre leur reputation, en meme temps que la patience & la douceur les portoient à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que JESUS-CHRIST nous a donnée pour distinguer les Prédicateurs de la Verité, d'avec ceux que l'Esprit d'erreur envoie pour tromper les hommes.

On est bien aise de se décharger de la peine d'examiner un raisonnement, & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on estime; & de soûmettre son jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande sagesse. † *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, sage, & éclairé, est à ceux qui se défient de leurs lumieres, ce qu'est un appui à un malade. Personne ne veut être trompé, peu se peuvent defendre de l'erreur; c'est pourquoi l'on est ravi de trouver une personne sous l'autorité de laquelle on se tienne à couvert. Dans toutes les disputes on voit que deux ou trois têtes, à qui leur suffisance a acquis de

* *Quintilien.* † *S. Augustin.*

de l'estime, partagent tout le monde, & que chacun se range du parti de celui qu'il croit être le plus habile. Lorsqu'un Orateur n'a pû encore gagner une grande autorité; il n'attirera jamais dans ses sentimens qu'un très-petit nombre de personnes, parce que peu sont capables d'appercevoir la subtilité de ses raisonnemens. S'il veut avoir la multitude de son côté, il faut qu'il fasse voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité de qui elle a coûtume de se rendre, & dont elle suit les sentimens aveuglément.

Il ny a rien qui soit plus capable de gagner les hommes, que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes sortes de droits sur la personne aimée. On peut dire toutes choses à ceux qui sont convaincus qu'on les aime. *Ama, & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la Verité fût bien desinteressé pour vouloir la recevoir lorsqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une personne ennemie veuille procurer un aussi grand bien qu'est la connoissance de la Verité. Les Epîtres de saint Paul sont pleines de marques d'affection & de tendresse, qu'il faisoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'après les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur salut, qui l'obligeoit de les en avertir.

La quatrieme qualité que je crois necessaire à un Orateur, est la modestie. Souvent la resistance que quelques-uns font à la Verité, n'est causée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoi chicane-t-on dans les conversations? Pourquoi est-ce qu'on dispute sans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus incontestables? C'est que les uns veulent triompher, & les autres

s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à disputer une victoire, dont la perte leur paroît honteuse. Ceux qui sont sages, laissent refroidir la chaleur de la dispute, laissent passer le temps de l'opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite; & qu'ils ne se considerent pas tant comme vaincus, que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez. *Non de adversario victoriam, sed contra mendacium quæremus veritatem*, disoit saint Jerôme écrivant contre les Pelagiens.

Un sage Orateur ne doit jamais parler de soi avantageusement. Il n'y a rien qui soit plus capable d'éloigner de lui l'esprit de ses Auditeurs, & de leur inspirer des sentimens d'aversion & de haine, que cette vanité que font paroître ceux qui se vantent. La gloire est un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut souffrir qu'un particulier se l'approprie; car, comme Quintilien l'a fort bien remarqué, nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien souffrir au dessus de soi. De là vient que nous prenons plaisir à relever ceux qui s'abaissent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens nostra sublime quiddam, & impatiens superioris; ideoque subjectos & submittentes se lubenter allevamus. quia hoc facere tanquam majores videmur.* Cette modestie ne doit rien avoir de bas: la fermeté & la generosité sont inséparables du zele que notre Orateur a pour la défense de la Verité, & comme elle est invincible, il doit être intrepide. Il est constant qu'un homme se rend redoutable. qui ne craint rien davantage que de blesser la Verité; ainsi il ne sied pas mal quelquefois de relever les avantages de son parti, qui est celui de la Verité. Ajoûtez que le discours doit

doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majesté; & ce qui est la marque d'une autorité legitime dans leur personne, feroit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

CHAPITRE XII.

Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle pour s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs.

APrès avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne blessent point leur interêt, l'artifice n'est pas necessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, il n'est pas besoin de disposer les esprits à recevoir cette verité; ne pouvant causer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejete. Mais lorsqu'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est necessaire. L'on ne peut s'insinuer dans leur esprit que par des chemins écartez & secrets; c'est pourquoi il faut faire en sorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les persuader, qu'après qu'elle sera maitresse de leur cœur; autrement ils lui fermeront la porte de leur esprit, comme à une ennemie, ainsi que nous l'avons dit.

Les hommes n'agissant que par interêt, lors même qu'il semble qu'ils y renoncent, il faut necessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade, ne leur sera point desavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs incli-

nations, & s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les Matelots se servent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit: cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'aversion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que sa beauté, il faut, selon le conseil de saint Jean Chrysostome, se servir de la passion qu'elle a pour sa beauté, pour moderer cette passion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, en lui proposant des plaisirs plus doux, ou le persuadant fortement que ces débauches seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre; c'est-à-dire, désinteresser ceux que l'on veut faire renoncer à quelqu'interêt. Car enfin, à moins que la Grace divine ne change le cœur, les passions peuvent changer d'objet: mais elles demeurent toûjours les mêmes. Or, ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil soit content. Ainsi il n'y a rien qu'on ne puisse persuader, quand on sait bien se servir des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chose qu'ils ont dessein de ne point accorder, quoiqu'on la puisse exiger d'eux avec droit, il faut se contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, après qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur restera, servira plus à leur gloire, & sera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome loüe la prudence de Flavien, Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à l'Em-

l'Empereur Theodoſe l'Arrêt ſanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville, qui avoient renverſé les ſtatues de l'Imperatrice. Ce Patriarche étaut venu à Conſtantinople pour fléchir la colere de Theodoſe, il exagera la faute de ceux d'Antioche; il confeſſa qu'une ſemblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux. Mais enſuite ayant montré que la gloire du pardon ſeroit d'autant plus illuſtre que l'offenſe étoit grande, & qu'un Prince Chrêtien ne pouvoit vanger une injure avec une ſi grande ſeverité, il gagna l'eſprit de Theodoſe, qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche, outre qu'il eût ſemblé approuver leur ſédition, & en eût paru complice.

Il eſt avantageux à un Orateur, que ſes Auditeurs ſoient perſuadez qu'il entre dans leur ſentiment: ce qui n'eſt pas impoſſible, quoiqu'il travaille à ce que ſes Auditeurs changent de ſentiment. Dans une opinion, quelle qu'elle ſoit, tout n'eſt pas faux, tout n'eſt pas déraiſonnable. On peut, ſans bleſſer la Verité, s'attacher d'abord à ce qui eſt vrai, dans l'opinion que l'on veut combattre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple, par exemple, s'eſt revolté contre ſon legitime Souverain; & a enlevé la puiſſance d'entre ſes mains pour la partager à ceux qu'il a choiſis pour le gouverner. On pourra donc commencer ſon diſcours par louer l'amour de la liberté. Enſuite faiſant voir à ce peuple que la liberté eſt plus grande ſous un Monarque que dans un Republique, où cent tyrans uſurpent l'autorité ſouveraine; on le gagne, & on ſe ſert de la paſſion qui l'a porté à la revolte, pour le ramener à l'obeïſſance.

C'eſt avec cette même prudence que l'on dé-

ta.

tache les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraisonnable, contre lesquels par consequent il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord: au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques loüanges. Par exemple: Il est vrai, ô Romains, que personne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius; il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez garde que c'est un ambitieux; que toutes ses liberalitez sont des appas pour vous surprendre, & que tous ces presens qu'il vous fait, sont le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté, & se rendre votre maître.

L'humilité est la plus rare de toutes les vertus; elle est l'appanage des ames innocentes, & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels; c'est pourquoi ces derniers ne peuvent souffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par consequent de gagner ceux qu'on veut corriger; néanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadez que leur faute leur est pernicieuse, que c'est l'amour de leur interêt qui fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prevoit les malheurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas; ils supportent avec patience ce reproche pénible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont desagréables, c'est qu'on les fait avec empire & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il falloit faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance; on peut loüer cette chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps ni dans le lieu necessaire.

Afin

Afin qu'un coupable n'ait point de honte d'avoüer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande: & afin qu'il ne la soutienne point, il faut trouver des moiens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit separer l'erreur de ces personnes, & ne point prouver qu'ils en sont coupables qu'après qu'ils l'auront condamnée. C'est ce que fit le Prophete Nathan, lorsqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il disoit coupable d'un action qui étoit moins criminelle que celle de David. Après que ce Roi eut condamné cette homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de sa Majesté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit plus coupable que cet homme qu'il venoit lui-même de condamner.

Quelquefois on est si attaché aux resolutions qu'on a prises sur une affaire, qu'on ne veut plus écouter de nouvelles propositions. L'artifice est donc necessaire; celui dont se servit Agrippa est admirable. Il vouloit rappeller le peuple Romain qui avoit quitté la Ville, se plaignant de la dureté des Magistrats, qui sans rien faire, vivoient de son travail. Il leur proposa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'estomach, qui étoit, disoient-elles, un paresseux, reconnurent ensuite par l'experience, que l'estomach leur rendoit bien ce qu'elles lui donnoient. Cette seule parabole que le peuple écouta avec plaisir, ne voyant point où elle alloit, suffit, après qu'il en vit l'application, pour lui faire quitter sa premiere resolution. Il n'y a point de meilleure maniere pour instruire les peuples, que les paraboles. Elles instruisent en un mot de plusieurs cho-

ses qu'on ne pourroit expliquer autrement que par des discours ennuyeux, & difficiles à comprendre.

CHAPITRE XIII.

Les qualitez necessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.

JE ne doute point qu'on ne puisse faire un très-mauvais usage de cet Art que nous enseignons; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne soient très-justes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui l'on parle, afin de cacher le mauvais dessein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le masque d'honnête homme pour surprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de la vertu. Mais il ne s'ensuit pas qu'on ne doive point témoigner d'amour à ses Auditeurs, & s'acquerir quelque estime dans leur esprit, lorsque cet amour est sincere comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interêt de la Verité.

Les Rheteurs Païens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophistes s'en sont servis. Il est vrai; mais c'est ce qui nous oblige de les suivre avec plus de soin. Les impies auront-ils plus de zele pour le Mensonge, que les Chrétiens pour la Vérité? Ce seroit une chose honteuse aux amis de la Verité, de rejetter les moiens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partisans du mensonge employent tant d'artifices pour tromper. Ces moïens sont bons & justes d'eux-mêmes; & tout homme qui a de la cha-

nité & de la prudence les employe, quoiqu'il n'y fasse pas de reflexion.

Il faut aimer les hommes. On ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, quand même ils seroient criminels. Il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine. *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté n'ont pas besoin de feindre: leur charité se peint elle-même dans leurs discours; elle supporte avec patience les fautes des autres: elle les corrige avec douceur, elle ne les considere que du côté qu'elles paroissent plus legeres. Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contrister les personnes qu'elle est obligée d'avertir; & pour cela elle adoucit les corrections qui sont un remede amer: * elle tâche de répandre un miel sur ses paroles, qui en puisse ôter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de son propre interêt, de sorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre; la maniere d'agir de l'une n'est distingeée de l'antre que par son principe. Un Orateur Chrêtien n'a pas moins de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre interêt que celui de la Verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompense.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conseillé de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine satisfaction de n'être pas rebufé. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choses qui leur plaisent: *Loquere nobis placentia.* C'est le métier d'un flateur d'entretenir les hom-

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cicero de Amicit.

hommes dans cette humeur délicate. Pendant qu'un Orateur Chrétien espere de gagner ses Auditeurs par la douceur, il s'en doit servir: mais s'ils sont endurcis, & qu'ils ne veuillent point quitter les armes qu'ils ont prises contre la Verité, ce seroit pour lors flaterie, & non pas charité, que de s'amuser à vouloir leur plaire. Si les prieres n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'est la conduite que les Peres de l'Eglise ont toûjours tenuë. Ils ont commencé par la douceur, mais ils ont fini par la severité, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers Livres qu'il composa contre cet Heretique, afin de lui épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Heresie. Mais quand ce Pere vit que cet Heresiarque ne profitoit point de cette retenuë, & qu'elle pouvoit contribuer à lui donner de la fierté, il crut que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Heresiarque, ou pour le guérir, ou pour avertir les peuples du danger qu'il y avoit de communiquer avec lui.

Chapitre XIV.

Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

Le troisieme moyen que l'Orateur doit employer pour persuader ses Auditeurs, c'est d'exciter dans leur esprit les passions qui les feront pancher du côté où il les veut porter, & d'éteindre le

feu de celles qui pourroient éloigner de lui ses mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'user de moyens aussi injustes que sont les passions: Que c'est mal s'y prendre, pour regler & pour éclairer l'esprit de ses Auditeurs, que d'y exciter les troubles & les fumées obscures des passions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë: la chose merite qu'on la considere.

Les passions sont bonnes en elles-mêmes: leur seul déreglement est criminel. Ce sont des mouvemens dans l'ame, qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquerir l'un, & qui l'excitent, lorsqu'elle est trop paresseuse, à fuir l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions; mais lorsque les hommes, suivant les fausses idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion, on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses dereglemens? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la Raison, j'avoüerai que la colere est une chose très-mauvaise. Mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal; je ne crois pas qu'on puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus dereglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a tou-

toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté & vers la grandeur, pour faire agir les hommes. On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une veritable beauté, & ce qui possede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions; chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit ce qui donne plus de plaisir. Il n'y a donc point d'autre moyen de conduire les hommes, que celui dont nous parlons. Vous ne détournez jamais un avare de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'esperance de quelques autres richesses plus grandes; un voluptueux de ses sales plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'esperance d'un plus grand plaisir. Pendant que nous sommes sans passions, nous sommes sans action, & rien ne nous fait sortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire, que les passions sont le ressort de l'ame: quand une fois l'Orateur s'est pû saisir de ce ressort, & qu'il le sait manier, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne puisse persuader.

Les Chrétiens savent que tant d'illustres Martyrs n'ont triomphé que par un secours du Ciel; que tant de saintes Vierges n'ont soûtenu dans leur corps foible une vie austere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la Grace. Il est pareillement constant que les plus méchans sont capables d'entreprendre les mêmes actions; & de faire tout ce que les Martyrs & les

les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la passion qui les domine, qu'en supportant ces peines. Catilina a été un très-méchant homme : cependant on remarque dans sa vie des exemples d'une austerité & d'une patience extraordinaires. Je sai que ses vertus apparentes n'étoient que les servantes de son ambition, comme parle un grand Docteur. Aussi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pû lui inspirer les passions propres pour cela, & que par consequent le défenseur de la Verité ne doit pas négliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pecheur: Faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la justice. *Fac timore pœnæ, quod nondum potes amore justitiæ.* Je ne ferois point de difficulté, pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le fard, de lui faire connoître qu'il n'y a rien qui gâte davantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans pêché, mais enfin les Peres ont approuvé ce saint artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne se guérissent que par des blessures: pour faire crever un apostume, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans peine; mais ce n'est point ici le lieu de le faire.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.

LE moyen géneral pour remuer le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émus. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la vûë du bien présent. Pour allumer donc cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut lui presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas separer l'Art de persuader de l'Art de bien dire, car l'un ne sert pas de grand chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame, il ne suffit pas de lui représenter d'une maniere seche l'objet de la passion dont on veut l'animer : il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence, pour lui en faire une peinture sensible & étenduë, qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas, dis-je, pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est aimable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les représenter par toutes leurs faces, afin que si elles ne gagnent pas, étant vûës d'un certain côté, elles le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soi-même; il faut, si je l'ose dire, que notre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente,

d'où nos paroles sortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je serois obligé de parler au long de la nature des passions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels sont leurs objets, quelles choses les excitent & les calment. Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Physique & la Morale, ce qui ne se peut faire sans confusion; néanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces passions: savoir, de l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ris, qui sont de très-grand usage dans l'Art de persuader.

L'admiration est un mouvement dans l'ame, qui la tourne vers l'objet qui se presente à elle extraordinairement, & qui l'applique à considerer si cet objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le suive, ou qu'elle l'évite. Il est important à un Orateur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses Auditeurs. La Verité persuade, mais il faut pour cela qu'elle soit connuë. Or, afin qu'elle soit connuë, il faut que celui à qui on la déclare, s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raisonnemens n'ont point été goûtez, qui sont approuvez dans la suite, lorsqu'on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions, qui après avoir été négligées pendant plusieurs siecles, se réveillent, & font du bruit, parce qu'on les étudie, & que par l'étude on en reconnoît la verité ou la fausseté. Ainsi ce n'est donc pas assez de trouver de bonnes raisons, de les exposer avec clarté: il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui surprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde.

Saint Jean Chrysostome remarque que saint

Matthieu commence l'Hiſtoire du Fils de Dieu par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire ſon Hiſtoire avec plus d'attention; car les Juifs attendoient le Meſſie de la Famille de David; ainſi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs, que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui ſont lus, tous les Orateurs qui ſont écoutez, ont tous quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour la matiere qu'ils traitent, ſoit pour la maniere de la traiter, ſoit pour quelques circonſtances de temps & de lieu.

L'admiration eſt ſuivie d'eſtime ou de mépris. Lorſqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a enviſagé avec application, on l'eſtime, on le recherche, on l'aime. C'eſt pourquoi, comme vous le voiez, on n'eſtime proprement que ce qui eſt veritable, que ce qui eſt grand, que ce qui eſt bien fait, lorſqu'on fait eſtime des choſes mauvaiſes, c'eſt en ſe trompant dans ſon jugement, ou en conſiderant ces choſes ſous une face qui n'eſt pas mauvaiſe. Ainſi un Orateur trompeur ne perſuade que pour quelque temps, & ſes Auditeurs changent leur eſtime & leur amour en haine & en mépris, auſſi-tôt qu'ils reconnoiſſent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la baſſeſſe & l'erreur; c'eſt-à-dire, que cette paſſion eſt excitée lorſque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle conſidere, que de la baſſeſſe & de l'erreur. On ſe laiſſe aller volontiers à cette paſſion. Elle eſt agreable: elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la ſuperiorité & pour l'élevation. On ne mépriſe veritablement que ce qu'on regarde au deſſous de ſoi. Ce regard donne du plaiſir, au lieu que ce n'eſt qu'avec chagrin qu'on leve les

les yeux pour considerer ce qui est au dessus de nous, parce que nous nous appercevons de ce que nous ne sommes pas. Les autres passions épuisent, & interessent la santé; mais celle-là lui est utile, & on peut dire qu'elle est plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame, qui se delasse dans cette passion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'est pas agréable: car si le mal qui en est l'objet, est redoutable, pour lors on ressent de la crainte, qui est une veritable douleur; mais si ce mal ne nous touche pas de fort près, & qu'on n'y prenne pas grand interêt, le mépris qu'on en fait donne du plaisir, & est suivi du ris, qui accompagne ordinairement les excès de joye imprévûs & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être méprisé, & d'être exposé à la risée de tout le monde. Aussi une raillerie faite à propos, fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raisonnement.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

Quand on combat avec de fortes raisons, la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la suite d'un raisonnement sérieux, le rebute. Lorsqu'on lui propose quelque chose de grand, cette grandeur l'éblouït, & lui est un sujet d'humiliation; mais lorsqu'il n'est question que de rire & de se divertir, cet Auditeur s'applique volontiers, cette application lui tenant lieu de divertissement. Outre cela, le mépris qu'il fait de la chose qui lui paroît ridicule, & qu'il regarde de haut en bas

flatte sa vanité. C'est pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris, que toutes les autres passions, puisque les hommes aiment mieux mépriser qu'estimer, se divertir que de travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut ainsi mépriser, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant sérieusement. *Multa sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur.*

CHAPITRE XVI.

Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de risée.

PUisqu'il est permis de se servir du mouvement des passions pour faire agir les hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons, de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que l'on instruit. Mais il faut avoüer que les si railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poëtes prétendent dans leurs Comedies combattre le vice en le rendant ridicule: leurs pretentions sont bien vaines, l'experience ne faisant que trop connoître, que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune veritable conversion. La cause en est bien évidente. On méprise & on ne se rit que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens. Si les libertins se raillent d'un adultere, & de crimes semblables, qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Or

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inspirer l'aversion qu'on doit avoir du vice; ils tâchent seulement de le rendre ridicule; ainsi ils accoutument leurs Lecteurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de consequence. On n'y conçoit point cette horreur necessaire pour resister à la concupiscence. La crainte d'être raillé, ne peut point dompter l'amour des plaisirs; aussi voyons-nous que les débauchez sont les premiers à se railler de leurs désordres. Il y a des vices qui ne se surmontent que par le silence & l'oubli, & dont la bienséance ne permet jamais de parler. Les descriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chastes ceux qui les ont entenduës: cependant ces sortes de crimes sont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bienséance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choses que l'honnêteté oblige de passer sous silence. Puisqu'il est sage & homme de bien, il n'est pas necessaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules qui se font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal est pernicieux & considerable, il ne doit pas se contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande consequence, lorsque c'est une necessité de rendre ses Auditeurs attentifs par le plaisir: ce qui est l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choses qui le méritent.

Puisque le ris est un mouvement qui est excité dans l'ame, lorsqu'après voir été frappée de la vuë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il est extrêmement petit: pour rendre une chose ridicu-

le, il faut trouver une maniere rare & extraordinaire de représenter sa bassesse. L'on ne peut donner des preceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Ciceron, enseigner le moyen de railler les autres, se sont fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les manieres extraordinaires sont propres pour faire une raillerie, c'est-à-dire pour faire appercevoir la bassesse de l'objet que l'on veut faire mépriser. C'est pourquoi l'Ironie est de grand usage dans ces occasions, parce que disant le contraire de ce que l'on pense, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la chose dont on parle, cette disposition fait que l'on remarque ce qu'elle est affectivement. Quand on donne à un frippon la qualité d'honnête-homme, cette expression fait ressouvenir de ce qu'il n'est pas. L'on ne peut faire connoître plus sensiblement la lâcheté d'un homme sans cœur, qu'en lui mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardiesse de se servir. Ainsi quand le Prophete Elie disoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire descendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le sacrifice qu'ils lui offroient : *Criez encore plus haut ; car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à d'autres personnes, ou qu'il est dans une hôtellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit*; cette maniere de parler de cet Idole, qui étoit extraordinaire, faisoit faire attention à son impuissance & à sa bassesse.

Les allusions sont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a de les entendre, fait qu'on s'applique à en pénétrer le sens, & cette application est cause qu'on le découvre avec beau-

coup

coup plus de clarté. Lorſqu'auſſi aprés avoir loüé la choſe qu'on veut faire mépriſer, & l'avoir relevée par des expreſſions magnifiques, qui font attendre quelque choſe de grand, on vient tout d'un coup à marquer ſa baſſeſſe, cette ſurpriſe fait qu'on s'applique : ainſi l'on rend très-ſenſible ce que l'on dit, comme dans cette Epitaphe de la façon de Scarron.

Ci gît qui fut de belle taille,
Qui ſavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers, vaille que vaille,
Et les ſavoit bien reciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Heros comter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du Globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes :
Etoit-il honnête homme ? Oh non !

Quand on expoſe toute nuë la baſſeſſe d'une choſe, en lui ôtant toutes les qualitez dignes d'eſtime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les adorateurs des uns, & les admirateurs des autres publient dans les louanges qu'ils leur donnent. Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroiſſent ridicules, parce qu'il détache la baſſeſſe des Divinitez de la Gentilité, & des Sages de la Grece, de ces qualitez imaginaires que les Anciens admiroient dans leurs Dieux & dans leurs Sages ; ainſi on ne peut lire ſes ouvrages ſans concevoir du mépris de la Religion & de la vaine ſageſſe des

Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, est très-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joüer, car les faisant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent; on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas; de sorte qu'il n'est pas possible d'en douter.

CHAPITRE XVII.

Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la Disposition. Elle a quatre parties. De la premiere, qui est l'Exorde.

POur persuader, il faut disposer les Auditeurs à écouter favorablement les choses dont on doit les entretenir. En second lieu il faut leur donner quelque connoissance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils sachent de quoi il s'agit. On ne doit pas se contenter d'établir ses propres preuves, il faut renverser celles des adversaires; & lorsqu'un discours est grand, & qu'il y a sujet de craindre qu'une partie des choses qu'on a dites avec étenduë, ne se soient échappées de la mémoire des Auditeurs, il est bon sur la fin de dire en peu de mots ce qu'on a dit plus au long. Ainsi un Discours doit avoir cinq parties; l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Proposition de la chose sur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Réfutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou la recapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du Discours. Je parlerai de ces cinq parties separément.

L'Orateur doit se proposer trois choses dans l'Exor-

l'Exorde ou l'entrée de ſon Diſcours, qui ſont la faveur, l'attention & la dolicité des Auditeurs. Il gagne ceux à qui il parle, & acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques ſenſibles qu'il ne parle que par un zele ſincere de la Verité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs, en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, de plus éclattant dans le ſujet qu'il traite, & qui par conſequent peut exciter le deſir d'entendre la ſuite du Diſcours.

Un Auditeur eſt docile lorſqu'il aime, & qu'il eſt attentif. L'amour lui ouvre l'eſprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec leſquelles on écoute un ennemi, elle le diſpoſe à recevoir la Verité. L'attention lui fait percer dans les choſes les plus obſcures. Il n'y a rien de caché qui ne ſe découvre à une perſonne qui s'applique, & qui s'attache aux choſes qu'elle veut connoître.

J'ai dit qu'il étoit bon de ſurprendre d'abord ſes Auditeurs, en plaçant quelque choſe de noble à l'entrée de ſon Diſcours; mais il faut auſſi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, & qu'après s'être élevé dans les nuës, on ne ſoit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'eſprit de ſes Auditeurs une certaine jalouſie, qui fait qu'ils ſe preparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le deſſein de ne le pas épargner, en cas qu'il ne ſoûtienne pas ce ton. La modeſtie ſied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire. Outre cela c'eſt aller contre la Raiſon que de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait ſujet. Un Auditeur ſage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter ſans raiſon. Auſſi les Maîtres donnent cette

regle, qu'il faut commencer fimplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniere élevée qui ne fe peut point foutenir, qui promettent beaucoup, & donnent peu ; de qui on peut dire :

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturiunt montes; naſcetur ridiculus mus.

Ce n'eſt pas que le commencement d'un Diſcours doive être ſans art, puiſque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'eſprit de ſes Auditeurs, c'eſt en vain qu'il parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curioſité. Il eſt donc obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'eſt point touché de ce qui eſt commun. Mais la principale choſe que doit faire un Orateur, c'eſt de prévenir d'abord ſes Auditeurs de quelque maxime claire, évidente, qui les frappe, d'où il puiſſe conclure dans la ſuite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque ſentiment contraire aux ſentimens qu'il leur veut inſpirer, c'eſt pour lors qu'il doit employer l'adreſſe; car s'il ne peut pas leur ôter ces ſentimens, il faut au moins qu'il les détourne, afin qu'ils ne lui ſoient point oppoſez. Cela ne ſe peut point enſeigner. C'eſt en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver des Exordes; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes ſortes de matieres, ne ſervent de rien. Ils ſont inutiles & ennuyeux, puiſqu'on les peut retrancher.

Tout ce que l'on peut dire de raiſonnable touchant la maniere de commencer un diſcours, c'eſt que lorſqu'on a un ſujet à traiter, il faut examiner les diſpoſitions de ceux à qui l'on va parler, & voir ce qui leur peut être agréable, ce qui leur déplaît,

ce

ce qui les gagne. Il n'y a point de sujet qui n'ait plusieurs faces, & qu'on ne puisse tourner en differentes manieres. Quand on a du jugement (or comme nous l'avons démontré en tant d'occasions, c'est le jugement qui fait les grands Orateurs;) quand, dis-je, on a du jugement, on sait comment il faut prendre un Exorde par rapport à la fin qu'on doit envisager, c'est-à-dire pour ouvrir le cœur aussi bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'est par consequent du sujet même, *ex visceribus causæ*, qu'il faut tirer un Exorde; ce qu'on ne peut faire qu'après qu'on a médité ce sujet, & qu'on a trouvé l'endroit par lequel il le faut faire paroître. C'est pourquoi l'Exorde devroit être la derniere chose dans le projet, quoique la premiere dans le Discours; car il faut qu'on y voye en quelque maniere tout le sujet. C'est une disposition, une entrée dans tout ce qui se dira. *Principium aut rei totius quæ agitur significationem habeat.. aut aditum ad causam.* Les exemples sont plus utiles que les preceptes; mais quand il est question de faire remarquer l'adresse dont un Orateur s'est servi, il ne faut pas se contenter de proposer le commencement de son Discours, il faut rapporter l'état de toute l'affaire sur laquelle il a parlé, afin de faire remarquer avec quelle adresse il traite son sujet, comment il le fait d'abord paroître par la plus belle de toutes ses faces, qui est propre pour rendre ses Auditeurs attentifs, & les prévenir de sentimens qui lui soient favorables.

CHAPITRE XVIII.

De la seconde partie de la Disposition, qui est la Proposition.

QUelquefois on commence son Discours par en proposer le sujet, sans se servir d'Exorde: ce qu'il faut faire de telle maniere que la justice de la cause qu'on défend, paroisse dans cette Proposition, qui ne consistant que dans une déclaration de ce qu'on a à dire, elle n'a point de regle pour sa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles. Si c'est une action qui soit la matiere du discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances, en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils jugent aussi exactement que s'ils avoient été présens lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule, pour faire paroître une action telle qu'ils souhaitent, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croient le pouvoir faire, parce que, comme ils le disent, ce n'est que pour faire valoir la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion; car il est manifeste qu'emploier le Mensonge contre la Verité, c'est une chose mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui ne nous a été donnée que pour exprimer la verité de nos sentimens: si c'est pour la défendre, cet office qu'on lui rend lui est desagreable: elle n'a pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On doit donc dire les choſes ſimplement comme elles ſont, & prendre garde de ne rien inferer qui puiſſe porter les Juges à rendre un jugement injuſte. Mais auſſi une affaire a pluſieurs faces dont les unes ſont plus agréables, les autres ont quelque choſe de choquant : & qui peut rebuter les Auditeurs. Il eſt de l'adreſſe d'un ſage Orateur de ne pas propoſer une affaire par une face choquante, & qui puiſſe donner une opinion deſavantagenſe de ce qui doit ſuivre.

L'Orateur doit faire choix des circonſtances de l'action qu'il propoſe. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut paſſer ſous ſilence, ou ne dire qu'en paſſant. Quand on eſt obligé de rapporter quelque circonſtance odieuſe, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas paſſer outre ſans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laiſſer l'Auditeur dans la mauvaiſe opinion qu'il aura pû concevoir. Il faut apporter quelque raiſon, ou quelqu'autre circonſtance qui change la face de la premiere, & lui en faſſe prendre une moins odieuſe. Vous êtes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez : comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les juſtes cauſes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué, ne l'a fait que par malheur, que par hazard, & ſans deſſein. On doit auſſi prévenir l'eſprit des Juges, & faire preceder toutes les raiſons, toutes les occaſions, toutes les circonſtances qui peuvent juſtifier cette action, afin que lorſqu'ils en entendront la propoſition, ils ſoient diſpoſez à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle eſt juſte, puiſqu'elle a été accompagnée de toutes les circonſtances qui rendent in-

innocentes de femblables actions. Non feulement cet artifice n'eft pas défendu, mais ce feroit une faute de ne s'en pas fervir. L'on doit craindre de rendre la Verité odieufe par fon imprudence. C'en feroit une bien grande que de dire les chofes d'une maniere dure, & de donner occafion à ceux qui écoutent, de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord, & fuivent après leurs premiers jugemens; ainfi il eft important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois chofes dans une narration, qu'elle foit courte, qu'elle foit claire, qu'elle foit probable. Elle eft courte lorfqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la briéveté d'une narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui eft neceffaire. La clarté eft une fuite de cette exactitude, le nombre des chofes inutiles étouffe une hiftoire, & empêche qu'elle ne repréfente exactement à l'efprit l'action qu'on raconte. Il n'eft pas difficile à notre Orateur de rendre vrai-femblable ce qu'il dira, puifqu'il n'y a rien de fi femblable à la verité qu'il défend, que la Verité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adreffe, & il eft évident qu'il y a de certaines circonftances qui toutes feules feroient fufpectes, & ne pourroient être cruës fi elles n'étoient foutenuës par d'autres circonftances. Pour faire donc paroître une narration vraye comme elle l'eft en effet, il ne faut pas oublier ces circonftances.

CHAPITRE XIX.

De la troisieme partie de la Disposition, qui est la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la Refutation des raisons des adversaires.

SAvoir établir par des raisonnemens solides la verité, renverser le mensonge qui lui est opposé : c'est ce que la Logique enseigne. C'est d'elle qu'il faut apprendre à raisonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques regles, qui avec ce que nous avons enseigné dans le Chapitre second, pourront suppléer en quelque maniere à la Logique, que ceux qui lisent cet Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée.

Premierement, il faut étudier son sujet, faire attention à toutes ses parties, les envisageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la Verité, ou pour découvrir le Mensonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étenduë d'esprit, qui se sont exercez à resoudre des questions difficiles, à percer les choses les plus cachées, qui sont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propose une difficulté, quoiqu'embarrassée, en trouvent aussi-tôt le dénouëment, & ayant l'esprit plein de vûës & de veritez, apperçoivent sans peine des principes incontestables pour prouver les choses dont la verité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde regle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuie son raisonnement. La four-

ſource de tous les faux raiſonnemens que font les hommes, eſt cette facilité de ſuppoſer témérairement pour vraies les choſes les plus douteuſes. Ils ſe laiſſent éblouïr par un faux éclat, dont ils ne s'apperçoivent que lorſqu'ils ſe trouvent précipitez dans de grandes abſurditez, & obligez de conſentir à des propoſitions évidemment fauſſes, s'ils ne ſe retractent.

La troiſieme regle regarde la liaiſon des principes, avec leurs conſequences. Dans un raiſonnement exact les principes & les conſequences ſont ſi étroitement liez, qu'on eſt obligé d'accorder la conſequence, ayant conſenti aux principes; puiſque les principes & la conſequence ne ſont qu'une même choſe; ainſi vous ne pouvez pas raiſonnablement nier ce que vous avez une fois accordé. Si vous avez accordé qu'il ſoit permis de repouſſer la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi, lorſqu'il n'y a point d'autre moien de conſerver la ſienne; après qu'on aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repouſſer la force par la force, vous êtes obligez d'avoüer que Milon eſt innocent; parce qu'effectivement en conſentant à cette propoſition, qu'il eſt permis de repouſſer la force par la force, vous conſentez que Milon n'eſt point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie; la liaiſon de ce principe & de cette conſequence étant manifeſte.

Il y a bien de la difference entre la maniere de raiſonner des Géometres, & celle des Orateurs. Les veritez de Géometrie dépendent d'un petit nombre de principes: celles que les Orateurs entreprennent de prouver, ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonſtances qui ſe fortifient, & qui ne feroient pas capables de convaincre, étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus ſolides, il y a toûjours des dif-

fi-

ficultez qui fourniſſent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, qu'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclairciſſement de toutes leurs difficultez & de toutes leurs chicanes. Les Orateurs doivent imiter un ſoldat qui combat ſon ennemi. Il ne ſe contente pas de lui faire voir ſes armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par ſon défaut, par où il lui fait jour, il évite les coups que cet ennemi tâche de lui porter. En un mot, il prend toutes les poſtures que la nature & l'exercice enſeigne pour attaquer & pour ſe défendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Géometres ſe contentent de propoſer leurs preuves, & cela leur ſuffit.

Il y a de certains tours & de certaines manieres de propoſer un raiſonnement, qui font autant que le raiſonnement même, qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir la force d'une raiſon, qui augmentent cette force, qui diſpoſent ſon eſprit, le préparent à recevoir la verité, le dégagent de ſes premieres paſſions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui ſavent le ſecret de l'éloquence, ne s'amuſent jamais à rapporter un tas & une foule de raiſons: ils en choiſiſſent une bonne, & la traitent bien. Ils établiſſent ſolidement le principe de leur raiſonnement, ils en font voir la clarté avec étenduë. Ils montrent la liaiſon de ce principe avec la conſequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient demontrer. Ils éloignent tous les obſtacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne ſe laiſſât perſuader. Ils repetent cette raiſon tant de fois, qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître ſous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font entrer avec tant d'adreſſe dans les eſprits, qu'enfin elle en devient la maîtreſſe.

Les preceptes que l'on trouve dans les Rhetori-
ques

ques communes touchant les preuves & la Refutation, ne sont point considerables. Les Rheteurs conseillent de placer d'abord les plus fortes raisons, & de les mettre à la tête du discours, les plus foibles au milieu, & de reserver quelqu'une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la disposition des argumens, c'est de les placer de sorte qu'ils servent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la Verité, & qu'ils fassent entr'eux comme une chaine qui arrête celui que l'on veut assujettir à la Verité.

La refutation ne demande point de regles particulieres. Qui sait démontrer une verité, peut bien découvrir l'erreur opposée, & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du soin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ses principes, & leur liaison avec les consequences qu'il en tire, s'entend pareillement du soin qu'il doit avoir de faire remarquer la fausseté des principes des adversaires, ou si leurs principes sont vrais, que leurs consequences sont très mal tirées.

CHAPITRE XX.

De l'Epilogue, derniere partie de la Disposition.

UN Orateur qui apprehende que les choses qu'il a dites ne s'échapent de la mémoire de son Auditeur, doit lui renouveller ces choses avant que de finir son discours. Il se peut faire que ceux à qui il parle ont été distraits pendant quelque temps, & que la quantité des choses qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans son esprit; ainsi il est à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il fasse comme une espece d'abregé qui

qui ne charge point la mémoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne sont que pour expliquer davantage la Verité, & la mettre dans son jour. C'est pourquoi après avoir convaincu les Auditeurs, après leur avoir fait comprendre nettement toutes choses, afin que cette conviction dure toûjours, il faut faire en sorte qu'ils ne perdent pas facilement le souvenir de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il faut faire ce petit abregé, & cette petite repetition dont je viens de parler, d'une maniere animée, & qui ne soit pas ennuyeuse, réveillant les mouvemens qu'on a excitez, & r'ouvrant, pour ainsi dire, les playes qu'on a faites. Mais la lecture des Orateurs; sur tout de Ciceron qui excelle particulierement dans ses Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, cette adresse & cet art de ramasser dans l'Epilogue, ce qui est répandu dans le discours.

CHAPITRE XXI.

Des trois autres parties de l'Art de persuader, qui sont l'Elocution, la Memoire, & la Prononciation.

Restent trois parties à expliquer, l'Elocution, ou la maniere d'exprimer les choses que l'on a trouvées, & disposées, la Memoire, & la Prononciation. J'ai donné quatre Livres à la premiere de ces trois parties. Pour la seconde, qui est la Memoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle est un don de la Nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne demande point de preceptes. La prononciation est trop avantageuse à un Ora-

Orateur pour être dite en peu de paroles. Il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que les raisons. Dès qu'un Orateur qui a cet air commence à parler on lui donne les mains. Telles Predications sont bien reçuës, étant bien prononcées, qui sont méprisées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes se contentent de l'apparence des choses. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agréable, sont assurez de remporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur Raison. On ne se sert ordinairement que des Sens: On n'examine pas les choses que dit un Orateur: On en juge avec les yeux & avec les oreilles. S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il sera maître du cœur de ses Auditeurs.

La necessité de prendre les hommes par leur foible, oblige donc notre Orateur zelé pour la Verité, à ne pas négliger la prononciation. Il y a sans doute de certains défauts, des postures indécentes, ridicules, affectées, basses, qui ne se peuvent souffrir, & des tons de voix qui blessent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'est pas necessaire que je les specifie, elles se remarquent assez. Les sentimens, les affections de l'ame ont un ton de voix, un geste & une mine qui leur sont propres. Ce rapport des choses & de la maniere de prononcer, fait les bons Declamateurs. Ils étudient le ton de voix qu'ils doivent prendre, leurs gestes. Ils savent quand ils doivent s'animer, & parler avec vehemence. Un Predicateur qui crie toûjours, est importun. Il doit élever ou rabbaisser sa voix, selon les impressions que ses paroles doivent faire. Tout doit être étudié dans un homme qui parle en public, son geste, son visage; & ce qui rend cette étu-

étude difficile, c'eſt que ſi elle paroiſſoit, elle ne feroit plus ſon effet. Il faut employer l'art, & il n'y a que la nature qui doive paroître ; auſſi c'eſt elle qu'il faut étudier. Quand elle agit, qu'elle nous fait parler, le ſeul air avec lequel nous parlons, le ton de la voix, font autant & plus que nos paroles. Ceux qui nous voyent & entendent, ſavent, pour ainſi dire, ce que nous voulons dire avant que de nous avoir entendus. Jamais Déclamateur ne réüſſit que quand il a acquis d'être naturel, parlant néanmoins avec art, c'eſt-à-dire, qu'il peut dire ce qu'il a appris par cœur, comme ſi la nature ſeule ſans art & ſans préparation le faiſoit parler.

Dieu ayant fait les hommes pour vivre enſemble dans une grande union, il les a tellement diſpoſez, qu'ils prennent les ſentimens de ceux avec qui ils vivent, lorſqu'ils paroiſſent naturellement. On s'afflige avec une perſonne qui paroît affligée : On a de la joie avec ceux qui rient. Les ſignes naturels des paſſions font impreſſion ſur ceux qui les voyent, & à moins qu'ils ne faſſent de la reſiſtance, ils s'y laiſſent aller. Ainſi tout homme qui parle naturellement, ſelon les ſentimens qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher ſans qu'il y penſe : ceux qui l'écoutent, prennent ſes mêmes ſentimens. Comme les hommes n'agiſſent preſque point par Raiſon, que c'eſt l'imagination ou les ſens qui les gouvernent, on voit que ceux qui ſavent repréſenter au dehors les ſentimens qu'ils veulent inſpirer, ne manquent point de réüſſir. Les Déclamateurs ordinaires n'affectent qu'une prononciation éclatante, qui effectivement donne de l'admiration ; & en cela ils réüſſiſſent : car comme naturellement on parle avec un ton élevé, & avec des geſtes extraordinaires de ce qui eſt extraordi-

nai-

naire, & dont on eſt ſurpris, quand un Déclamateur ouvre la bouche fort grande, qu'il fait de grands geſtes, le peuple ne manque pas de croire qu'il dit de grandes choſes, il l'admire, mais cette admiration n'a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Déclamateur; il eſt trop occupé de ſes manieres extraordinaires.

Il faut déclamer naturellement comme parlent ceux qui ſont veritablement perſuadez des mêmes ſentimens qu'il veulent inſpirer. Alors, comme on vient d'en donner la raiſon, les Auditeurs ſont portez par la nature à prendre ces ſentimens. Il y a peu de gens qui déclament naturellement: On s'imagine que pour bien faire il faut faire quelque choſe d'extraordinaire. Au contraire on fait toûjours mal quand on ne ſuit point la nature. Il eſt rare que ceux qui recitent des pieces appriſes par mémoire, ayent un grand talent pour la prononciation, parce qu'ils diſent les choſes comme la mémoire les leur rend. Cependant l'ame ne prend pas de ſuite les mouvemens ſelon l'ordre qu'ils ont été couchez ſur le papier, & qu'ils ſont dans la mémoire. Il eſt difficile ſans un grand art de feindre des mouvemens qu'on n'a pas. Comme le Déclamateur ne peut donc faire paroître dans ſes yeux, dans ſon air, les mouvemens que ces paroles marquent, les Auditeurs ne reſſentent point les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait prendre les mouvemens de ceux qui en paroiſſent touchez.

CHAPITRE XXII.

De la disposition qui est particuliere aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons.

ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Predication. Ce n'est pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhetorique. Tout ce qui se dit de cet Art dans les écoles, est tiré des anciens Rheteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faisoient point d'assemblées pour l'instruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Discours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat: quelquefois ils donnoient des loüanges en public à ceux qui avoient servi la Republique. La Rhetorique, comme ils l'enseignoient, & comme on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les préceptes qu'elle donne, ne sont que pour ces sortes de pieces. La coûtume n'excuse pas, ainsi si c'étoit pour moi une obligation de donner des preceptes pour les Discours qui se font pour l'instruction des peuples, je serois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler & de persuader, ne pût suffire, & c'est ce que je prétends. Car je crois avoir enseigné toute la Rhetorique qui est necessaire aux Prédicateurs, & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il est vrai qu'il n'y en a point assez pour prêcher; mais c'est qu'outre la maniere de dire les choses, ce que l'Art de parler enseigne, il faut avoir de quoi parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui souhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matiere de quoi compo-

ſer leurs plaidoyez, j'en donnaſſe aux Predicateurs pour prêcher, ſans qu'ils fuſſent obligez d'étudier; mais ceux qui auront fait attention aux reflexions que j'ai faites ſur ces lieux communs, jugeront bien qu'ils leur ſeroient inutiles. Ils ne ſont capables que de faire de méchans Orateurs, comme nous l'avons fait voir. Il faut ſavoir, pour inſtruire, *diſce quod doceas.* C'eſt en vain qu'on veut ſuppléer à l'ignorance de ceux qui ont l'ambition de prêcher avant que d'avoir rien appris. Un Eccleſiaſtique qui a de la pieté & de l'humilité, ſe contente de faire des inſtructions familieres, qui ne demandent point d'art, & peu d'étude. Il n'y a qu'à méditer les premieres veritez de notre Religion, pour les accommoder à l'intelligence du petit peuple. Ceux qui par le devoir de leur Charge ſont obligez de faire des Diſcours plus forts, en trouvent des modeles ſur leſquels ils peuvent ſe regler, même les debiter comme ils ſont, ce qui leur acquerra plus de gloire, quand même on connoîtroit les ſources où ils puiſent, que ceux qu'ils feroient par le moyen de certains lieux communs.

Je n'ai donc rien oublié que je duſſe traiter, ſi ce n'eſt que je n'ai point parlé de cette diſpoſition qui eſt particuliere aux Sermons, comme j'ai parlé de la diſpoſition & des parties d'une Harangue telle que ſont les Harangues de Demoſthene & de Ciceron. Il ſera facile d'y ſuppléer, & de le faire en peu de mots. Il y a deux manieres d'inſtruire le peuple, ſans parler de celle où l'on catechiſe ſeulement les enfans. La premiere, preſque la ſeule uſitée dans les premierss ſiecles de l'Egliſe, ne conſiſtoit que dans une explication de l'Ecriture. Celui qui faiſoit la fonction de Lecteur, en liſoit un ou pluſieurs verſets, dont l'Evêque donnoit

l'ex-

l'explication, s'appliquant à combattre les Herefies qui troubloient l'Eglife, ou prenant occafion de reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appelloit, *Homelie*, *Sermon*; c'eft-à-dire, entretien, converfation, parce que ces Difcours fe faifoient d'une maniere familiere qui ne demande point d'art. Ceux qui voudront bien faire une Homelie, n'ont qu'à lire Saint Chryfoftome, & les autres Peres. On profitera plus en confiderant ces modeles animez, qu'en lifant des preceptes fecs, qui font peu d'impreffion.

Aujourd'hui on a une autre maniere qui a plus d'art. On ne chofit qu'un verfet de l'Ecriture, qu'on applique à fon fujet. On propofe d'abord ce fujet: & pour le traiter comme il le doit être, on demande les lumieres du Saint Efprit par l'interceffion de la Vierge, qu'on faluë en recitant l'*Ave Maria*. Enfuite on partage fon Difcours en deux ou trois points, aufquels on rapporte tout ce que l'on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant l'*Ave Maria*, aprés lequel ils commencent à expliquer leur premier point.

Cette difpofition eft arbitraire, & n'eft fondée que fur la coûtume. L'*Ave Maria* eft affez nouveau. On remarque que cette priere commença de fe faire à la naiffance des dernieres Herefies, pour diftinguer les Predications des Catholiques d'avec les Prêches des Heretiques. La divifion en trois points vient de la Scholaftique, qui explique les Sciences par divifions & fubdivifions. Les anciens Sermonaires ne fe contentoient pas de trois points. Voyons ce qu'on peut dire d'utile touchant cette difpofition reçûë & autorifée dans l'Eglife.

Un Predicateur doit choifir pour matiere de fes inftructions, ce qui convient au lieu & au temps

qu'il prêche, & à la condition de ceux à qui il parle. Pour satisfaire à la coûtume, il doit prendre un Texte, ou passage de l'Ecriture, dont le sens litteral, s'il est possible, ne soit pas éloigné de ce qu'il va dire: car ceux qui ont quelque connoissance de l'Ecriture, sont choquez lorsque dès l'entrée d'un Discours où l'on fait profession d'expliquer l'Ecriture, on la prend à contre-sens.

A l'entrée de son Discours il faut donner une idée generale de son sujet, préparer l'esprit des Auditeurs, leur faire voir l'importance de ce qu'on va traitter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes, est d'usage ici pour se faire écouter. Un Exorde doit avoir quelque trait extraordinaire, qui puisse procurer l'attention. La pieté, & la connoissance que nous avons de la necessité de la Grace, nous oblige aussi de ne pas continuer un discours sans l'interrompre, pour attirer l'esprit de Dieu par nos prieres.

Puisque c'est l'usage, il faut reduire ce que l'on veut enseigner à deux ou trois chefs, qui ayent du rapport à une principale chose, & que le Predicateur doit avoir en vûe; car comme il s'agit de persuader & de toucher, il faut tenir en haleine son Auditeur, le tenant toûjours attentif à cette principale verité, qui est le sujet de son Discours. Nous l'avons dit, l'Orateur doit donner une grande idée de ce qu'il va dire; enflammer ses Auditeurs du desir de le savoir à fond; entretenir ce desir, éclairant toujours de plus en plus ce qu'il a entrepris d'éclaircir, mais jusqu'à la fin, à chaque pas, pour ainsi dire, faisant entrevoir qu'il y a de plus grands éclaircissemens à attendre; ce qui fait que la curiosité est toûjours ardente tout le temps qu'il continue de parler. Pour cela il faut qu'il y ait de l'unité dans son dessein, c'est-à-dire qu'il
ait

ait en vûë une grande verité dont il veüille convaincre, & qu'il veuille faire aimer. Il peut dire plusieurs choses, mais c'est à cette verité que tout doit se rapporter. Or, c'est cette liaison qui est rare dans une Predication. C'est souvent un ramas de differentes choses, de differens genres, un pot pourri. Quand l'Auditeur se sent poussé d'un côté, presque aussi-tôt on le rappelle ailleurs, & il ne sait ce qu'on veut faire de lui. C'est pour cela qu'il est rare qu'un homme d'esprit ne s'ennuye pas au Sermon, & qu'il y puisse être attentif. Je parle de ces Sermons où le Predicateur veut plaire. Car ces Predicateurs qui n'ont point d'autre vûe que d'instruire, selon l'obligation de leur Charge, sont toûjours écoutez avec édification.

Revenons à un Predicateur qui employe toute sa Rhetorique pour bien faire. Puisque c'est l'usage, il peut diviser sa matiere en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne fassent qu'un tout; qu'elles ne composent qu'un corps proportionné qui ait une seule forme, & qui ne soit pas monstrueux, composé de parties differentes qni ne se réünissent point sous un chef, *ut nec pes, nec caput uni reddatur formæ.* Un Prédicateur ne reüssit point, à moins qu'il n'y ait pas un seul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a dessein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande justesse d'esprit.

Je n'ai rien à dire de particulier sur la maniere dont un Predicateur doit traiter sa matiere. Pour persuader, il faut proposer la verité: il faut établir les principes d'où elle se tire, & les mettre dans un grand jour. Les principes sur lesquels s'appuyent les Predicateurs, c'est l'Ecriture, c'est la Tradition, ce sont les passages des Conciles & des Peres

qui nous ont conservé cette Tradition. Ainsi le raisonnement d'un Prédicateur consiste dans l'exposition des passages de l'Ecriture & des Peres. Il suffit ordinairement de rapporter le sens des passages, sans alleguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure desagréable. On s'en fie au Predicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importans, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'est pas necessaire que je repete ici ce que j'ai dit de la maniere d'éclaircir la Verité, & de la faire comprendre aux esprits les plus simples & les plus abstraits, comme aussi ce qui a été proposé touchant l'exactitude avec laquelle on doit poursuivre le fil d'un raisonnement. On a vû combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la verité dans un beau jour, & pour toucher. Il faut rappeller tout cela ici.

Ce qui fait la principale difference des Predicateurs qui instruisent les peuples, & des Avocats, c'est que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juges qui ne se laissent persuader que par la force d'un raisonnement exact, & des adversaires qui examinent leurs raisonnemens. Tout l'Auditoire est convaincu de ce que dit le Predicateur: on ne le va entendre que pour être touché de quelque sentiment de dévotion. Il n'est donc pas necessaire qu'il entre dans des controverses, comme s'il avoit à disputer dans une Conference contre des Heretiques, ou dans une école contre des adversaires qui impugnent ses sentimens. Il ne doit pas faire une leçon de Theologie: il faut qu'il évite tout ce qui est abstrait, les raisonnemens trop subtils; choisissant ceux que les peuples entendront le mieux, les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impression sur leur

leur esprit, ne supposant rien, expliquant tout, développant la verité. En un mot, il ne doit rien laisser à deviner, se souvenant qu'il parle au peuple peu instruit, à qui tout est nouveau, tout est obscur. Comme son but est de porter à Dieu ses Auditeurs, de les détacher du monde, de leur faire embrasser la Penitence, haïr le peché, aimer la vertu, il doit menager tous les avantages qu'il a pour cela; c'est-à-dire, qu'après qu'il voit que son Auditeur est convaincu d'une verité, il doit en déduire toutes les consequences favorables à la fin qu'il a en vûë, faisant de vives descriptions de la beauté des choses qu'il veut faire aimer, de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des regles pour cela.

Pour dire beaucoup en peu de mots, disons que c'est le jugement qui fait les grands Predicateurs, aussi-bien que tous les autres grands Orateurs. Je parle d'une grandeur réelle, qui n'est pas fondée sur une vaine reputation, sur le peu de jugement d'une populace qui se laisse surprendre par l'apparence, & émouvoir sans raison. Outre que parmi la foule il se trouve des gens d'esprit, tout ce que l'on dit doit être raisonnable. Les mouvemens qu'on veut inspirer doivent naître de la connoissance de la verité qu'on a exposée, autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui se retire sans savoir ce qui l'a ému, reprend ses premieres inclinations aussi-tôt qu'il n'entend plus le Predicateur; au lieu que lorsqu'on l'a convaincu d'une verité, cette conviction entretient les bons mouvemens qu'on lui a donnez. Je crois avoir dit ce qui se peut dire d'utile pour cela, & generalement pour tout ce qui regarde l'éloquence de la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteroient n'en deviendroient pas meilleurs Predicateurs.

En finiſſant cet Ouvrage il faut que je faſſe cet aveu ſincere, qu'il ne peut être utile qu'à celui qui lira avec ſoin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l'Art que nous avons enſeigné. Comme en ſe promenant au ſoleil on prend un teint baſané ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi on prend les manieres des Auteurs en les liſant. Cela ne ſe fait qu'à la longue, & inſenſiblement; car il ne faut pas s'imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Ciceron d'un bout à l'autre, on prenne ſon ſtile. Il faut s'attacher à un petit nombre d'Auteurs excellens qu'on liſe aſſidument. Cet Ouvrage ne doit ſervir qu'à faire remarquer les beautez qu'on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite plus facilement ce qu'on connoit; ainſi les ſpeculations qu'on fait ſur la Rhetorique, ne ſont pas inutiles. Elles ſervent à former le goût, qui n'eſt autre choſe qu'une habitude de bien juger ſur les idées qu'on a priſes en liſant les excellens ouvrages, comme on ſe forme le goût de la peinture en voyant d'excellens Tableaux. Tout eſt beau à ceux qui n'ont rien vû. Qui n'auroit jamais lu ni Virgile ni Horace, ne ſeroit pas ſi difficile à ſe contenter en liſant des vers Latins. Accoûtumé aux bonnes choſes, on ſe dégoûte des communes. Le goût eſt donc une habitude de bien juger ſur les idées juſtes qui viennent de la lecture de ceux qui au jugement de tout le monde, ont parfaitement réüſſi. *Le goût*, dit un Auteur celebre., *eſt un ſentiment naturel qui tient à l'ame, & qui eſt indépendant de toutes les Sciences qu'on peut acquerir; le goût n'eſt autre choſe qu'un certain rapport qui ſe trouve entre l'eſprit & les objets qu'on lui preſente; enfin le bon goût eſt le premier mouvement, ou pour ainſi dire, une eſpece d'inſtinct de la droite Raiſon qui l'entraine avec rapidité, & qui la*

la conduit plus ſurement que tous les raiſonnemens qu'elle pourroit faire. Je n'en demeure pas d'accord, & pour exprimer plus ſimplement ce que c'eſt que le goût; je dis que ſi un Peintre qui ſait à fond les principes de ſon Art, remarque mieux les beautez d'un Tableau, & eſt plus en état d'en profiter, & de ſe former une plus excellente idée de la Peinture; auſſi celui qui ſait ſur quels fondemens les regles de l'Art de parler ſont appuyées, ſe met lui-même au deſſus de l'Art, il en peut juger, & ſe former une plus parfaite idée de ce qu'on doit appeller beau en matiere d'éloquence.

F I N.



AVIS
DE
L'IMPRIMEUR.

IL y a plus de trente ans que l'Auteur communiqua à ses amis les premiers essais de l'Ouvrage qu'on vient de lire. Le R. P. Mascaron, alors Prêtre de l'Oratoire, aujourd'hui Evêque d'Agen, dont il avoit eu le bonheur d'être le Disciple, lui fit faire un reproche obligeant de ce qu'on ne lui avoit point fait voir cet essai. L'Auteur le lui fit presenter, avec une Lettre où il marquoit sa joie d'apprendre qu'il avoit été nommé à l'Evêché de Tulles. Ce Prelat fit la réponse qu'on va lire avec plaisir; car les matieres les plus seches fleurissent sous la plume de ce grand Orateur. Aussi cette Lettre peut s'ajoûter aux exemples d'éloquence qu'on a proposez dans cet Ouvrage. Elle fut à l'Auteur un presage que son travail pourroit être bien reçû. Il tâcha donc de le finir, & il le publia pour la premiere fois l'an 1670. Il l'a retouché dans toutes les Editions qui s'en sont faites à Paris. Après celle-ci il n'y a pas d'apparence qu'il y fasse desormais de changement.

LET-

LETTRE

Du Reverend Pere Mascaron, Prêtre de l'Oratoire, nommé à l'Evêché de Tulles, aujourdhui Evêque d'Agen, au P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire.

IL y a trop long-temps que je connois le caractere de votre esprit & de votre cœur, mon Reverend Pere, pour pouvoir douter de la beauté de l'un, & de la bonté de l'autre. J'ai toujours crû que vous feriez un progrès si considerable dans toutes les Sciences ausquelles vous vous appliqueriez, que vous vous trouveriez à la fin en état de vous mettre à la tête de ceux que vous auriez suivis quelque temps. Ce temps est venu aussi vite que je le souhaitois; & par ce que le Pere Malebranche m'a fait voir de votre part, je suis tout convaincu que vous êtes arrivé où les autres ne se trouvent d'ordinaire qu'à la fin de leur vie. Vous m'avez fait connoître la Théorie de cent choses, dont je ne savois que la pratique, & ce que je ne croyois que de la jurisdiction de mes oreilles, vous l'avez porté jusques au tribunal de ma Raison. Vous êtes à l'égard des éloquens de pratique, ce que sont ceux qui étant éveillez, voyent marcher des hommes endormis. Ils leur voient faire avec une Raison distincte, ce que les autres ne font que par le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir. Nous n'allons que par les sentimens où l'instinct d'une éloquence naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon Pere, jusques à la source de cet instinct. Nous jouïssons de la nature telle qu'elle est: vous auriez été capable de la faire si elle n'étoit pas. Enfin votre connoissance est celle du matin, & nous n'avons pour partage que celle du soir. Tout de

bon, on ne peut pas démêler avec plus de penetration & de netteté les causes Physiques de l'Art de bien dire; & si je crois n'en avoir lû que la moindre partie, qui est l'élocution: & je pense que vous allez bien plus loin dans le Traité des Figures du discours, qui ne s'arrêtant pas à chatouiller l'ame, la remuent jusques au fond. Votre stile est très-net, très-poli, & très-exact: & il me semble que pour le stile dogmatique, on ne sauroit en choisir un qui soit plus propre. Vos Comparaisons sont belles & justes; je ne les voudrois pas tout à fait si longues que sont celles du Parterre, & d'autres. Tout ce que j'aurois pu remarquer sur cet écrit que j'ai renvoié au Pere Malebranche, est si peu de chose, que je le regarde comme de petites taches qu'une petite application de votre esprit dissipera avec autant de facilité, que le Soleil dissipe celles qui le couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous abandonnez pas tellement à la speculation, que vous en ruiniez votre santé. La Philosophie doit être la meditation de la mort; mais il ne faut pas qu'elle en devienne l'instrument. Faites-moi la grace de m'aimer toûjours, & d'être persuadé que je suis très-veritablement, mon R. P. Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

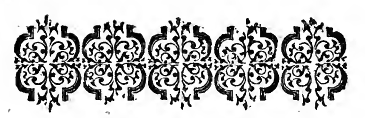
MASCARON.

NOU-

NOUVELLES
REFLEXIONS
SUR
L'ART POETIQUE.

Dans lesquelles en expliquant quelles sont les causes du plaisir que donne la Poësie, & quels sont les fondemens de toutes les Regles de cet Art, on fait connoître en même tems le danger qu'il y a dans la lecture des Poëtes.

Sur la Copie imprimée à Paris en 1678.



AVERTISSEMENT.

ON ne se propose pas dans ces Reflexions sur l'Art Poetique, de parler des Regles de la versification, on l'a fait suffisamment dans l'Art de parler; on prétend seulement examiner celles du Poëme, & particulierement du Poeme Epique & des Pieces de Theatre: lesquelles sont aussi communes à ces Histoires Poetiques, qu'on appelle Romans. Comme on a diverses raisons par lesquelles on juge que cet Art n'est pas fort utile, on n'a pas dessein d'en faire ici l'Apologie; mais seulement de donner quelques moyens pour faire que la jeunesse lise avec utilité des Poetes, qui peuvent servir à son instruction, & pour lui donner du dégoût des Ouvrages qu'elle ne peut voir sans danger: Cependant ce petit Traité donnera peut-être plus de connoissance de l'Art Poetique, que ces gros Volumes composez sur cette matiere par de fameux Auteurs. Les commencemens de la Poesie, comme de toutes les autres choses, ont été fort grossiers. Les Poetes s'étudierent peu à peu à composer leurs ouvrages selon le goût de leurs Auditeurs, dont le plaisir fut la seule regle qu'ils suivirent dans la conduite de leurs Ouvrages.

Aristote l'aiant remarqué, fit des regles de ce que les Poetes, qui plaisoient, avoient coûtume d'observer, & reduisit par ce moien la Poesie en Art. Ce Philosophe raisonne fort peu sur les regles qu'il propose: il ne dit point quels en sont les fondemens

demens, & ceux qui ont écrit depuis lui, semblent presque tous n'avoir point eu d'autre but, que de nous instruire de ses sentimens.

Ces nouvelles Reflexions ont cela de particulier, qu'il n'y a point de regles dans la Poesie dont elles ne découvrent les principes, c'est à dire, les causes du plaisir que donnent les Poesies, où ces regles sont gardées. Pour faire ces découvertes, l'on s'applique à connoître la nature de l'homme: l'on entre dans son esprit & dans son cœur, & l'on recherche quel est le ressort de tous ces mouvemens. Ce sont des vûes très-importantes, & dont la connoissance doit plaire à tout le monde.

Quoi que les personnes de pieté n'ayent pas besoin de savoir l'Art Poëtique, ne s'amusant point à composer de ces sortes d'Ouvrages, & en lisant encore aussi peu, elles pourront néanmoins prendre plaisir à lire ces Reflexions, parce qu'elles peuvent beaucoup servir à faire connoitre l'homme, & le neant des creatures ausquelles il s'attache; ce qui a été la principale raison qui a porté l'Auteur à les donner au public.

NOU-



NOUVELLES REFLEXIONS SUR L'ART POETIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La Poësie est une peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dans les Creatures; elle fait oublier Dieu, dont ces Creatures sont l'image.

DIRE que *la Poësie est une peinture parlante, &c.* n'est pas une nouvelle remarque. Les peintures ordinaires ne s'exprimant que par des couleurs grossieres & materielles, ne font que de foibles impressions : au lieu que la Poësie par l'harmonie & la cadence de ses Vers, en fait dans l'Ame de si vives & de si agreables, que l'on ne se doit pas étonner si un des Maîtres de l'Art a pû dire que les Poëtes renfer-

fermant leurs pensées dans les bornes d'un Vers, & donnant une prison étroite à leurs mots, savent par là enchaîner la Raison avec la Rime. Les Peuples les plus sauvages ont été sensibles à la douceur des Vers : c'est pourquoi lorsque les hommes étoient encore dispersez par les Forêts comme des bêtes farouches, ceux qui les voulurent rassembler & les faire vivre sous des Loix dans une Republique, se servirent de l'harmonie pour les persuader. C'est ce qui a donné lieu à la Fable, qui nous raconte qu'Orphée, un des Grecs, apprivoisa les lions, & adoucit les tigres par les Vers qu'il chantoit snr le Luth; & que le Poëte Amphion obligea les rochers & les bois de se mouvoir, & de se ranger avec ordre pour former une nouvelle Ville. Personne ne conteste que la maniere de parler des Poëtes ne soit merveilleuse : que leur langage ne soit divin. Ils donnent un tour à ce qu'ils disent qui n'est point ordinaire, & qui nous enchante de telle maniere, que ne nous sentant plus nous-mêmes, nous entrons avec plaisir dans tous les sentimens & dans toutes les Passions qu'ils veulent exciter dans notre Ame.

La matiere de leurs Vers est ordinairement grande, & ils n'emploient de si riches couleurs que pour peindre ce qu'il y a de plus excellent. Les yeux ne voient rien de beau ni dans le ciel ni sur la terre, & l'imagination ne se peut rien représenter de grand, dont l'on ne trouve chez eux des descriptions exactes. Tout ce que l'on peut dire de l'excellence de la Poësie a été dit, & n'est ignoré de personne: mais tout le monde ne remarque pas quelles sont les choses que nous fait oublier cette peinture si vive que les Poëtes font ordinairement des grandeurs d'ici-bas ; ceux qui les lisent ne s'apperçoivent pas que ces grandeurs qu'on leur représente, ne sont que des images

mages de celles qui sont en Dieu, auquel ils ne pensent jamais; & ils ne voient pas lorsqu'ils s'attachent à ces images, qu'ils ne sont pas moins insensez que le seroit un homme que la mort de sa femme auroit rendu si extravagant, qu'il prendroit pour elle-même un Portrait bien fait. Cependant c'est une verité; mais comme elle est surprenante, & que les admirateurs des Poëtes prophanes que j'attaque ici, ne se persuadent pas facilement que leur erreur soit grande & si dangereuse, il faut faire quelques reflexions pour les en convaincre.

Les Creatures sont sans doute une image de Dieu, & chacun de leurs traits porte le caractere de quelqu'une des perfections de la Divinité. Cette vaste étenduë de l'Univers, dont les bornes nous sont inconnuës, représente l'immensité de celui qui leur a donné l'Etre: Cette varieté admirable, qui paroît dans les ouvrages de la Nature, fait connoître quelle est la fécondité de son Auteur: Le cours reglé & constant des Astres publie l'immortalité de celui qui l'a une fois ordonné, & ce plaisir que donne la vûë de tant de belles choses que le Monde renferme, est comme un échantillon du plaisir souverain, dont jouïssent ceux qui possedent Dieu.

Les hommes charnels ne peuvent comprendre ces veritez: ils ne portent leur vûë que sur les Creatures; & ils ne s'élevent jamais au dessus d'elles, pour contempler cet Etre, de la beauté duquel elles ne sont qu'une peinture très-imparfaite. Ainsi, comme un homme, qui auroit été attaché toute sa vie dans le recoin d'une caverne, en sorte qu'il n'eut pû voir que les ombres de plusieurs belles statuës éclairées par un flambeau qn'il ne voioit point, ne pourroit prendre ces ombres que pour des réalitez: Aussi pen-

pendant que ces esprits terrestres se renferment eux-mêmes dans le Monde, & qu'ils ne considerent que les corps, ils ne peuvent pas penser que les beautez passageres d'ici-bas ne sont que les ombres d'une beauté éternelle.

Les hommes ne voient pas non plus, que Dieu est le principe & le terme de ce mouvement ou de cette inclination de leur cœur, qui leur fait aimer la grandeur, & rechercher la beatitude dans l'état où ils sont. Il ne sentent cette inclination qu'à l'occasion des grandeurs de la terre, & des plaisirs qu'ils trouvent dans les choses sensibles. Lors qu'une pierre nous a frappé par reflexion, nous ne pouvons savoir d'où elle est venue, ainsi le mouvement de cette inclination, qui vient de Dieu, comme nous l'allons voir, ne les frappant, pour ainsi dire, qu'en reflêchissant des creatures, ils croient qu'elles en sont le principe, & ils les regardent comme le terme où doit retourner ce mouvement.

CHAPITRE II.

Dieu ayant fait toutes choses pour sa gloire, tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Creatures tendent vers lui: c'est pourquoi les hommes ne peuvent trouver du repos qu'en Dieu.

DIEU comme un sage ouvrier, a rapporté ses ouvrages à la plus excellente fin qu'on puisse penser, qui n'est autre que lui-même. De là vient que tous les mouvemens qu'il a imprimez dans le cœur de ses Creatures, tendent vers lui, & que toutes nos inclinations naturelles se portent vers un Etre excellent que nous desirons de connoître & d'aimer. On connoit que la terre est le centre

des

des corps pesans, par la pente qui les y porte toûjours, & par cette violence qu'il leur faut faire pour les en éloigner. Cet amour naturel que nous avons pour tout ce qui est grand, pour ce qui est bien fait; cet ardent desir avec lequel nous cherchons un souverain bonheur, qui soit immuable, infini, éternel, sont pareillemenr des preuves invincibles que nous sommes faits par un Etre grand, parfait, souverain, immuable, infini, éternel, & que les Creatures, dont la nature est finie, ne peuvent être notre centre.

Ceux que le peché a aveuglez, corrompent toutes ces bonnes inclinations: ils cherchent à la verité la grandeur, l'immutabilité, l'infinité, l'éternité qui est Dieu même; puis qu'ils souhaiteroient que leurs débauches fussent hounêtes: que les plaisirs, qu'ils y prennent, ne pussent être troublez par aucun changement fâcheux, qu'ils y souffrent à peine des bornes, qn'ils s'étudient à ce qu'il n'y manque rien, & qu'ils desirent que ces plaisirs ne finissent jamais: ainsi les mouvemens de leur cœur, c'est a dire, leurs desirs, les portent vers Dieu, mais ils détournent ce mouvement, & ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent chercher; ils sont continuellement appliquez à la poursuite d'un objet, dans la possession duquel tous ces desirs d'une felicité achevée se puisse reposer. Car qu'on examine quelle est la fin que tous les hommes se proposent dans leurs travaux, ils veulent trouver un parfait repos. *Cherchez*, leur dit S. Augustin, *ce que vous cherchez, mais il n'est pas où vous le cherchez.* NON *est requies ubi quæritis eam: quærite quod quæritis; sed ibi non est ubi quæritis.*

Ils reconnoîtroient bien-tôt leur erreur, s'ils savoient profiter de tant d'experiences, qui les auroient dû convaincre, que c'est en vain qu'ils cherchent

chent ailleurs qu'en Dieu même, ce qu'ils désirent avec tant d'ardeur, & que ce n'est qu'en lui seul que se rencontre cette souveraine grandeur & cette parfaite beatitude qu'ils souhaitent. Mais après qu'ils sont degoutés d'une créature, leur passion ne fait que changer d'objet : & comme si tous les Etres de ce monde n'étoient pas d'une même nature finie & bornée, ils esperent toujours que celui dont ils n'ont point encore découvert les bornes & les défauts, sera celui qui remplira parfaitement la capacité infinie de leur cœur ; ainsi loin de quitter l'amour qu'ils ont pour le monde, ils s'enfoncent toûjours davantage dans l'erreur & dans l'aveuglement.

CHAPITRES III.

Les Poëtes entretiennent cette illusion des hommes : ils dérobent à leur connoissance les imperfections des creatures, & les amusent par une vaine apparence de grandeur.

LEs Poëtes entretiennent les hommes dans ces illusions, dont nous venons de parler, en leur cachant la bassesse des creatures, leurs bornes & leurs imperfections. Cette peinture qu'ils font de leur beauté, est beaucoup plus engageante & plus capable d'arrêter les yeux, que les creatures ne le font elles mêmes. Dans tous les plaisirs de la terre il y a toûjours quelque amertume qui en corrompt toute la douceur: les plus belles choses du monde ne sont point sans quelque défaut; mais cela ne se trouve point dans les images que la Poësie en fait: c'est pourquoi tout ce qu'elle en dit, attache, & rien ne degoûte.

Je me suis quelquefois étonné, que je regret-

toi is

tois de certains lieux & de certains emplois, dans lesquels je me souvenois fort bien, que je n'avois pas été fort content; mais je revenois bientôt de cet étonnément, & j'appercevois facilement que mon imagination me joüoit; me representant l'agrément de ces lieux, & la douceur de ces emplois sans leur amertume: & que c'étoit ce qui faisoit, que sans quelque chagrin je ne pouvois penser que je les avois quittez. C'est ainsi que les poëtes faisant paroitre les creatures sous une face parfaitement agréable, ils en augmentent l'amour, & font ainsi oublier entierement Dieu: au lieu que le portrait, qui est en elles de la Divinité, devroit en entretenir le souvenir.

Les hommes prennent plaisir à se laisser tromper par ces peintures flattées de la beauté du monde: ils ne pensent à aucune autre felicité qu'à celle qu'ils trouvent dans la joüissance des creatures: ils ne regardent jamais la terre comme un lieu d'exil, qui est ce que font les Saints; ainsi ils s'appliquent à rendre cette demeure aussi agréable qu'ils le peuvent: ils l'ornent; ils y bâtissent comme si c'étoit leur patrie, & qu'ils n'en dûssent jamais être chassez par la mort.

Cependant toutes les imaginations des Poëtes n'ajoûtent rien à la beauté du monde, ils ne rendent pas les creatures capables de nous faire heureux, & neanmoins augmentant par leurs fictions les grandeurs & les plaisirs de la terre, il nous semble qu'ils augmentent la felicité que nous y cherchons. Nous sommes à peu près comme un amant passionné, qui se cache les défauts de la personne qu'il aime, & qui s'attache aux ornemens qu'elle emprunte de l'art pour la trouver plus aimable.

La liberté que les Poëtes prennent, leur donne le moien de tromper & d'abuser cette forte inclination que nous avons pour la grandeur, nous

en presentant une vaine apparence. Etant maîtres de leur sujet, ils choisissent pour matiere de leurs discours tout ce qu'il y a de grand & de considerable dans le monde, & ne s'assujettissant ni aux loix de l'Histoire, ni à celles de la Verité, ils changent, ils ajoûtent, ils retranchent comme bon leur semble, & si le fonds de ce qu'ils racontent est veritable, ils donnent un certain tour aux choses, qui fait que tout ce qu'ils disent paroît prodigieux. *Omnia vera in miraculum corrumpunt.* Ils étudient tout ce que l'on peut dire de plus surprenant, de plus merveilleux, de plus rare. Si par exemple ils entreprennent de faire la description d'un riche Temple, ils rempliront leur imagination de tout ce que l'Art & la Nature peuvent fournir pour la construction d'un superbe édifice. Les materiaux ne leur coûtent rien, ils en font venir de tous les coins de la terre; ils épuisent toutes les carrieres de leur marbre, de leur jaspe; toutes les mines de leur or, & de leur argent. Les ouvriers, à qui ils confient la conduite de ce bâtiment, sont tous experts & consommez dans leur Art; ainsi l'esprit ne peut rien concevoir de plus magnifique & de plus grand que cet ouvrage. Il en est de même de toutes les autres choses. S'ils décrivent un combat, l'Histoire ne fournit point d'aussi rares exemples de valeur, d'adresse, & de l'inconstance du sort des armes, que ceux qu'ils rapportent.

S'ils parlent d'une tempête, on ne peut rien s'imaginer d'affreux, dont on n'apperçoive l'image dans ce qu'ils disent. En un mot les Poëtes étourdissent tellement leurs Lecteurs par leurs exaggerations & par leurs grandes paroles, qu'ils ne peuvent écouter la voix de la nature, qui crie sans cesse, que quand toutes ces grandes choses ne seroient pas imaginaires, elles ne sont rien au re-

gard

gard de Dieu, qui est lui seul la veritable grandeur.

CHAPITRE IV.

Les Poëtes ne proposent que des choses rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections.

LEs Creatures participant toutes de l'Etre souverain qui est la source de tous les plaisirs, elles sont necessairement agréables ; mais comme ce plaisir qu'elles donnent, est proportionné à leur Etre, elles ne sont pas capables de contenter pleinement ce desir que nous avons d'un bon-heur souverain. Elles ne peuvent plaire entierement que tant que dure le tems de l'erreur, c'est-à-dire, tant que l'on n'a pas encore reconnu ce qu'elles sont. C'est pour cette raison que les choses rares & extraordinaires plaisent & sont souhaitées, parce qu'on n'est point encore convaincu qu'elles ne sont pas ce que l'on cherche. Elles ne sont belles que dans l'Esperance, & elles ne semblent précieuses, que parce que l'on n'a pas encore senti leur peu de valeur.

C'est aussi pour cette même raison, que la varieté est si agréable, & que sans elle on est chagrin au milieu de plus grands divertissemens; car on s'ennuye de toutes les choses finies, parce qu'elles ne suffisent pas à nos desirs, & l'on tombe dans la tristesse, si, avant que l'on s'apperçoive, que ce que nous posedions d'abord avec joie, ne nous peut pas rendre heureux, l'on ne change de divertissement. Il n'y a qu'une vicissitude de differens plaisirs, qui puisse charmer nos ennuis, & nous cacher ce grand vuide de notre Ame, qui est privée de Dieu.

Aussi, comme dit saint Augustin, & comme on le remarque sensiblement dans la Musique, la beauté des Creatures consiste particulierement dans le mouvement de leurs parties, qui se succedent les unes aux autres: *Rerum transitu fit intima pulchritudo.* Cette succession de plusieurs choses differentes prévient les dégoûts qui rendent amers les plaisirs finis, parce qu'elle empêche en quelque maniere que ces plaisirs ne paroissent finis, l'Ame trouvant dans la multitude des choses, selon la remarque de saint Gregoire le Grand, ce que leur qualité ne donne point: *Per multa ducitur, ut quia qualitate rerum non potest, saltem varietate satietur.*

On ne voit rien de si diversifié que les Ouvrages des Poëtes: ils changent continuellement de faits, de paroles, d'expressions & de mesures. Tout ce que comprennent de grand le Ciel & la Terre, sert de matiere à leurs Vers; le cours des Planetes, le mouvement des Astres, les pluies, les grêles, les éclairs, les tonneres, les montagnes, les plaines, les forêts, les moissons, les fontaines, entrent dans toutes leurs descriptions: ils ouvrent les entrailles de la terre pour nous découvrir ce qui s'y passe: ils nous entretiennent de la vie des hommes, des Guerres des Princes, des Combats, des Sieges de Villes, des Coûtumes & des inclinations des Peuples differens, d'une maniere extraordinaire & nouvelle. Ils ne se contentent pas d'exercer leur veine sur tout ce que l'Univers renferme dans son vaste sein, ils donnent l'essor à leur imagination pour se former des chimeres, des centaures, & d'autres monstres qui ne se trouvent point dans la Nature, pour surprendre davantage les hommes par ces figures extraordinaires.

Ils ajoûtent à cette diversité des choses presque in-

infinie, la diverſité de leurs expreſſions toutes ſurprenantes. Tantôt le Poëte s'éleve, & tantôt il s'abaiſſe : il reveille ſans ceſſe l'attention par quelque trait ſurprenant, & court de merveilles en merveilles ; de ſorte qu'il aſſiege, pour ainſi dire, l'eſprit de ſes Lecteurs par une multitude de differentes choſes, qui paſſent ſi vîte devant eux, qu'il n'y en a aucune dont ils puiſſent s'ennuyer. C'eſt la ſuite des plaiſirs, qui fait les grands divertiſſemens que l'on prend dans les Palais des Rois, où la journée eſt comme partagée entre differens jeux qui ſe ſuivent de près. Cela ſe rencontre dans la Poëſie, où depuis le commencement juſques à la fin, toutes les parties d'un Poëme ſont ſi bien liées, que le Lecteur paſſe de l'une à l'autre ſans s'en appercevoir. De peur qu'il ne s'ennuye après avoir entendu un recit ſerieux, & le dénoüement d'une intrigue, qui demandoit quelque application, on voit ſucceder une fête dans laquelle le Poëte fait celebrer des jeux avec toute la magnificence poſſible : & avant que cette fête puiſſe devenir ennuyeuſe, on la fait ſuivre de quelque autre divertiſſement.

CHAPITRE V.

Les Poëtes couvrent toutes les creatures d'un faux éclat : ils occupent tellement l'eſprit de leurs Lecteurs, qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion ſur eux-mêmes, & ſur le neant des creatures.

CE que nous venons de dire fait comprendre l'artifice, dont les Poëtes ſe ſervent pour augmenter la beauté des creatures : comment ils les maſquent toutes ; comme ils les couvrent d'un faux éclat, ne les propoſant jamais ſans quel-

quelque ornement, & sans faire suivre leurs noms d'un appareil d'épithetes, qui en donnent une grande idée. Les choses dont ils parlent, sont toutes *nompareilles, fecondes en miracles, & des chefs-d'œuvre des Cieux.*

Nous avons vû de quelle maniere ils les dérobent à notre vûë, aussi-tôt que nous pourrions découvrir ce qui leur manque. Ceux qui savent combien l'attache qu'on a pour les creatures, est criminelle devant Dieu, connoissent aussi combien cet artifice des Poëtes est dangereux. Car enfin pour éteindre l'amour des creatures, il faut les oublier, & n'y penser jamais, si ce n'est pour en connoître le néant: il faut rentrer dans soi-même, & considerer qu'elles ne nous peuvent donner cette beatitude que nous desirons; & les Poëtes emploient tout leur Art, pour nous detourner de ce devoir indispensable, & de la Raison, & de la Religion. Ils proposent tant de choses à la fois, qu'ils enyvrent en quelque façon leurs Lecteurs; ils préviennent leurs desirs: ils n'oublient rien de ce qu'ils pourroient souhaitter pour faire une grandeur achevée; ils savent frapper vivement l'imagination par des évenemens rares, des morts funestes, des guerres sanglantes, des stratagêmes extraordinaires, des sieges de Villes, des combats, des renversemens d'Etat ou des établissemens de quelque nouvel Empire: En un mot, toutes les choses que rapportent les Poëtes, sont capables d'arrêter l'esprit, & de le tourner vers elles par leur nouveauté, par leur rareté, & par leur grandeur.

Aussi les Lecteurs des Romans avoüent, que le plus grand plaisir qu'ils prennent dans ces sortes d'ouvrages, vient de ce qu'ils ne se peuvent ennuyer dans ces lectures; & que leur esprit en est tellement occupé qu'ils oublient tout

leur chagrin. Nous perdons, disent ils, le tems agréablement: étrange langage! qui est la marque d'une extravagance prodigieuse. Ils sentent que les Créatures telles qu'elles sont ne peuvent pas les contenter: qu'elles laissent de grands vuides dans leurs ames; que plusieurs inquietudes s'en saisissent, qui sont comme la voix de la nature, qui les avertit de chercher ailleurs cette grandeur & cette béatitude qu'ils desirent. Cependant bien loin d'écouter cette voix, ils lui ferment les oreilles; ils s'estiment heureux, & croient avoir bien passé leurs tems; lors qu'ils se sont laissez étourdir par le recit d'une bagatelle.

Les Ouvrages des Poëtes ne dissipent pas seulement l'esprit lors qu'on les lit actuellement; mais encore après qu'on les a quittez. Toutes ces excellentes veritez, dont la connoissance nous est si necessaire pour acquerir les vertus & les Sciences, ne trouvent plus de place dans la tête de ceux qui sont pleins de tous ces grands & rares évenemens, lesquels sont la matiere ordinaire de la Poësie. Dieu a écrit dans le cœur de l'Homme ces veritez, qui sont comme le flambeau de notre ame: ce sont celles, qui l'éclairent, qui l'instruisent de ce qu'elle doit faire. C'est en les consultant, que nous jugeons facilement de toutes choses, que nous reglons sagement nos actions: Nous voyons dans leur lumiere ce que nous sommes, & ce que sont les Créatures, qui changeant à tous momens, & cessant d'être ce qu'elles étoient, nous avertissent elles-mêmes qu'elles sont peu éloignées du néant, & que par conséquent c'est une folie de s'appuyer sur elles, & de quitter Dieu qui les retient, & les empêche de retomber dans le néant, dont elles sont sorties: Mais comme c'est au dedans de nous-mêmes que luit ce flambeau de la Verité; il ne

peut être apperçu de ceux dont les yeux font entierement tournez vers les choses exterieures.

L'ame s'unit en quelque maniere avec l'objet de sa connoissance; ainsi, lors qu'elle n'est occupée que des corps qui lui sont étrangers, elle sort d'elle-même, & ne peut par consequent connoître ce qui s'y passe. C'est ce qui arrive à tous ceux qui lisent avec ardeur les Poëtes, dont la principale fin, comme nous avons dit, & comme nous le dirons encore dans les Chapitres suivans, est de remplir l'imagination de leurs Lecteurs d'une peinture vive des choses sensibles, qui les tienne toûjours hors d'eux-mêmes, & qui les empêche d'y r'entrer. Nous allons voir pour quelle raison les Poëtes se sont proposez cette fin.

CHAPITRE VI.

Le chagrin qui trouble tous les plaisirs de la terre, nous avertit que l'on ne peut trouver du repos qu'en Dieu. Les Poëtes pour les rendre heureux travaillent à dissiper ce chagrin.

IL n'y auroit rien de plus utile aux gens du monde, que les chagrins qui troublent leurs plus grands divertissemens, s'ils en savoient profiter, en apprenant que leur cœur demande quelque chose de plus grand que les Creatures; que de quelque côté qu'ils se tournent, toutes choses leur seront dures, & qu'ils ne pourront trouver de repos, que dans l'amour de Dieu. Une ame, dont Dieu fait les chastes délices, jouït d'une profonde paix, & trouve dans cet unique objet de son amour dequoi rassasier cette avidité qu'elle a pour le bien:

Ceux

Ceux au contraire qui se separent de l'unité de Dieu, & se jettent dans la multitude differente des beautez temporelles, sont déchirez nuit & jour de soins differents. Leur vie est une chaine de desirs & de solicitudes: Aussi-tôt qu'ils ont acquis ce qu'ils souhaitent, cette acquisition ne les contentant pas, ils sont encore brûlez de plusieurs desirs pour les autres choses qu'ils croyent manquer à leur felicité. Ce qui fait dire à S. Augustin, que l'amour du monde donne bien de la peine à ceux qui s'y abandonnent. *Laboriosus mundi amor.*

En effet ne peut-on pas dire qu'ils sont semblables à ces miserables esclaves, qui sont obligez d'obeïr à cent maîtres: car l'ambition, l'orgueil, l'avarice, l'impudicité, & les autres passions dereglées sont toutes, comme autant de tyrans qui partagent leur cœur, & qu'ils ne peuvent servir sans d'étranges fatigues, dont ils seroient délivrez, s'ils étoient assujettis à Dieu, dans lequel comme dans leur centre naturel, tous leurs desirs se reposeroient.

Le plus grand mal de l'homme pecheur est, qu'il ne travaille point à sortir des miseres, où il connoît qu'il est engagé. Il est convaincu de la vanité des creatures, & qu'elles ne lui peuvent procurer cette felicité qu'il souhaitte: il sait aussi qu'il ne peut acquerir cette felicité par les forces qu'il trouve en lui-même: Il voit sa foiblesse, mais il ne cherche point le secours qui lui est necessaire, il se sent enveloppé d'épaisses tenebres, mais il ne demande point de flambeau pour les dissiper: pourvû qu'il ne pense pas à ses miseres, il est satisfait & il s'estime heureux: il ne sait ce que c'est que de se servir du temps que Dieu nous donne pour travailler à notre salut. Ce tems qui est une chose si précieuse, lui paroît méprisable & ennuyeux, & parce qu'il n'est point content de l'é-

tat où il se trouve à chaque moment, quand il considere cet état attentivement, il est bien aise qu'il passe vîte, & qu'il s'écoule sans qu'il s'en apperçoive, c'est pourquoi il ne cherche rien tant que l'occasion de le perdre.

C'est ce que Monsieur Paschal représente d'une maniere très-éloquente dans le Discours qu'il a fait de la misere de l'homme. *L'ame est rejettée*, dit-il, *dans le corps pour y faire un sejour de peu de durée, elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de tems que donne la vie pour s'y preparer : les necessitez de la Nature lui en ravissent une très-grande partie : il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer ; mais ce peu qui lui reste, l'incommode si fort, & l'embarasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre : ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi : ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce tems si court & si precieux sans reflexions, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser. C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-tems, dans lesquels on n'a en effet pour but, que d'y laisser passer le tems sans le sentir, ou plûtôt sans se sentir soi-même, ou d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume ou le dégoût interieur qui accompagneroit necessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là. L'Ame ne trouve rien en elle qui la contente : elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense : c'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choses exterieures, à perdre le souvenir de son état veritable, sa joye consiste dans cet oubli, & il suffit, pour la rendre miserable, de l'obliger de se voir & d'être avec soi.*

Un Poëte habile détourne toutes les pensées que les

les hommes peuvent avoir de leurs miseres, empêchant qu'ils ne les considerent: & pour cela occupant leur esprit ailleurs, il attache si fortement ses Lecteurs à ce qu'il leur propose, qu'ils ne peuvent pas porter la vûe d'un autre côté, & voir autre chose. Nous avons déja parlé de l'artifice dont il se sert: Nous verrons encore plus clairement dans la suite de ces Reflexions, comment il produit dans l'esprit de ceux qui lisent ses Ouvrages, ce plaisir que les hommes trouvent à oublier ce qu'ils sont.

CHAPITRE VII.

Un des moyens dont les Poëtes se servent pour attacher les hommes à la lecture de leurs Ouvrages, est de leur proposer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompuës.

LEs Poetes ne choisissent pas seulement pour matiere de leurs Ouvrages, les choses dans lesquelles on voit paroître quelque ombre de la veritable grandeur, & qui pour cette raison sont agreables : ils y donnent place à toutes celles qui ne plaisent que parce qu'elles flattent la concupiscence. Les hommes n'ont du goût & de l'amour que pour les plaisirs sensibles; c'est pourquoi, comme les richesses fournissent les moyens de se les procurer, ils les regardent comme capables de leur procurer une felicité veritable, & de les rendre parfaitement heureux: ils ont cette idée des richesses, qu'elles sont la veritable felicité, ou qu'elles donnent le moyen de l'acquerir.

C'est pour cette même raison qu'ils estiment particulierement les grandes dignitez, pensant que ceux qui y sont élevez, peuvent tout sacrifier à

leurs plaiſirs, que rien ne peut preſcrire des bornes à leurs voluptez, & qu'ils ſont les diſpenſateurs de celles dont le reſte des hommes peuvent joüir ſur la terre. Il n'eſt pas difficile aux Poëtes, comme nous avons vû, de tirer des entrailles de la terre tout l'or qu'elle cache, de rendre ce métal commun comme le fer. On peut penſer & dire tout ce que l'on veut. Cependant ces threſors imaginaires plaiſent, & un avare qui en entend parler, ſe repaît agréablement de ces imaginations. Dans les Hiſtoires Poëtiques on ne parle que de Sceptres & de Couronnes: Toutes les perſonnes que les Poëtes introduiſent dans ces ouvrages, ſont ordinairement illuſtres, ou par l'éclat de leur naiſſance, ou par les faveurs conſiderables qu'ils ont reçuës de la Fortune. Ce ſont des Rois, des Reines, de grands Capitaines, qui paroiſſent ſur le Théatre. Il y a bien des gens qui en liſant ces Hiſtoires, s'imaginent en quelque maniere être à la Cour, & converſer avec ces Rois & ces Reines, & qui ſe plaiſent dans ces repréſentations, comme faiſoit ce valet hypocondriaque, qui s'entretenoit une partie de la journée avec un tableau, où étoit repréſenté le ſacré College des Cardinaux, croiant converſer effectivement avec ces Princes de l'Egliſe.

Les ambitieux trouvent dans ces ouvrages des images de leur ambition, & les vindicatifs une peinture des effets de la vengeance. On trouve un plaiſir exquis à voir & à entendre parler de ce qu'on aime, & même on ne peut ſouffrir ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, & on les regarde comme des Cenſeurs. Auſſi les Poëtes prennent bien garde que tout ce qu'ils diſent, ou ce qu'ils font dire, ſoit conforme aux inclinations de ceux qu'ils veulent avoir pour Lecteurs: & comme ils ſavent fort bien que les perſonnes Chré-

tiennes ne s'amuseront pas à lire leurs ouvrages, & qu'ainsi ils n'écrivent que pour ceux dont la vie est toute payenne, ils ne parlent jamais des vertus Chrétiennes, de la Pauvreté, de la Penitence, de l'Humilité: la représentation de ces Vertus n'étant pas propre pour divertir le gens du monde.

S'ils proposent de grands exemples de Chasteté & de Justice, ils les corrompent: C'est le desir de la Gloire qui en est le principe, & ils ne les font paroître que par cet endroit en ceux qui en sont ornez. Chez eux l'on ne fait rien par un pur amour de Dieu, & l'on n'y sacrifie qu'à l'idole de la vanité & de l'amour propre: parce que c'est l'amour propre, & le desir de la gloire, qui sont les ressorts cachez de tous le mouvemens des hommes. L'on n'estime & l'on n'aime dans le monde les vertus, que parce qu'elles font considérer ceux qui les possedent, & qu'elles servent à l'établissement de leur fortune.

Les Heros des Poëtes, c'est à dire, ceux dont ils entreprennent de celebrer les belles actions, sont tous genereux & grands Capitaines: ils sont intrepides dans les dangers, & forts dans les combats. Ces vertus sont sans doute très-considerables en elles-mêmes, & elles meritent des loüanges quand elles se trouvent dans un cœur Chrétien, mais elles sont criminelles & plutôt des vices que des vertus, par le côté par lequel les hommes corrompus les regardent & les admirent. Pour le comprendre, considerez que lorsque nous suivons les inclinations de notre nature corrompuë; il n'y a rien que nous souhaitions avec plus de passion que de commander, & de nous assujettir ceux avec qui nous vivons; d'en être respecté & redouté. Or comme chacun a cette même ambition, l'on ne peut acquerir cette domination au

préjudice des autres, que par la violence : ainsi il arrive qu'il n'y a que ceux qui ont de la hardiesse & de la force, qui puissent secoüer le joug qu'on leur impose, & en charger les autres. C'est pourquoi comme on desire cette hardiesse & cette force, l'on en conçoit une grande estime : & lors qu'on lit dans un Poëte les combats & les victoires d'un Heros, chacun qui voudroit être ce qu'il lit, prend plaisir dans cette lecture, & donne avec joie toute son attention à un recit qui lui est si agréable.

CHAPITRE VIII.

L'Amour est l'ame de la Poësie : les Poëtes par la représentation de cette passion arrêtent les esprits sensuels. Il est d'autant plus dangereux, que ces Poëtes tâchent de cacher les dereglemens de cette passion.

LEs Poëtes donnent quelque partie de leurs ouvrages à l'ambition ; mais ils les consacrent tout entiers à l'amour ; & c'est toûjours sur quelque intrigue amoureuse que roule toute la piece, particulierement dans les Poësies du tems. Il n'y a pas un esprit sensuel, qui ne soit brûlé de quelque flamme impudique ; & qui par consequent ne lise avec plaisir les représentations que les Poëres font de ces sales affections, comme S. Augustin l'avoit experimenté avant sa conversion. J'avois, dit-il, une passion violente pour les spectacles du théatre, qui étoient pleins des images de mes miseres, & des flammes amoureuses, qui entretenoient le feu qui me devoroit : *Rapiebant me in spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum & fomitibus ignis mei.* Il est certain que plus

plus on a le cœur corrompu, plus on trouve de plaisir dans ces choses; car on ne se divertit pas à voir ce qui choque notre humeur, ni ce qui repugne à notre inclination.

Un Chrétien qui sait que Dieu est jaloux, & qu'il ne veut point que notre cœur soit partagé entre son amour & celui du monde, ne peut voir sans gemir une personne dont toutes les affections sont tournées vers les créatures. Aussi ce n'est pas pour lui, comme nous avons dit, que se joüent les Comedies: c'est pour ceux qui ne conçoivent point de plus grands plaisirs que d'aimer & d'être aimé, & qui desirent qu'on excite le feu de leurs passions, qui sont comme des playes de leurs ames, lesquelles ils sont bien aises qu'on égratigne, pour en augmenter l'ardeur, parce que cela leur donne du plaisir.

Ainsi l'Amour est l'ame de la Poësie: elle languit, quand elle ne fait pas une agreable peinture de cette passion, & elle ne peut plaire aux esprits corrompus qui en sont les Lecteurs ordinaires.

Qu'on ne me dise point que l'amour est bien la Passion dont les Poëtes font de plus vives & de plus frequentes peintures; mais que celui qu'ils représentent est toûjours honnête, & qu'ils prennent soin d'en bannir toutes les ordures: ce soin ne rend pas la Poësie innocente, mais seulement plus dangereuse. Les Poëtes ne tâchent que de déguiser les Passions, & de cacher leur difformité. Les remors de conscience, les peines, les douleurs qui tourmentent ceux qui suivent les affections dereglées de leur cœur, sont des barrieres qui retiennent les hommes. Un ambitieux quitte son ambition, considerant que tout le monde s'élevera contre lui. Un vindicatif ne se vange pas, craignant que l'on ne se vange aussi du mal qu'il voudroit bien faire. Un avare se dégoûte de ses ri-

chesses, dont la possession lui donne tant d'inquiétudes. Enfin les impudiques trouvent dans leurs dereglemens mêmes la punition de leurs dereglemens.

Mais les Poëtes separent toutes ces amertumes de la douceur des passions, ils en coupent toutes les épines : ainsi dans les représentations qu'ils en font il ne paroît rien qui puisse donner la crainte de s'y laisser surprendre : de sorte que leurs Lecteurs trouvent des peintures très-achevées de ce qu'ils voudroient être. Les ambitieux y voyent qu'on suit l'ambition sans perils : les vindicatifs la vengeance exercée impunément : les avares y trouvent les richesses possedées sans inquiétudes : & les impudiques y voyent des amans qui brûlent continuellement l'un pour l'autre, sans qu'ils s'engageut dans aucune chose qui puisse faire critiquer leurs amours, & leur donner des remords de conscience.

Les plus infames débauchez souhaiteroient parmi leurs ordures, passer pour honnêtes gens, ainsi que saint Augustin le dit de lui-même, lors qu'il se rouloit encore dans la boüe de ses desordres : Cependant, dit-il, j'étois si difforme & si infame, que je ne travaillois, par mon excessive vanité, qu'à paroître honnête homme & agréable : *Et tamen fœdus atque inhonestus, elegans & urbanus esse gestiebam abundanti vanitati.* Le Poëte est maître de ses Vers ; il peut feindre des amours chastes entre une fille & un jeune homme qui s'aiment passionnément, qui se trouvent souvent seuls, qui font de longs voyages ensemble, comme Theagene & Cariclée dans l'Histoire Ethiopique d'Heliodore, qui vont toûjours sur le bord du precipice sans y tomber. Le Poëte est, dis je, maître de ses Vers, mais il ne l'est pas du cœur de l'homme. Il peut regler & les actions & les paroles de ceux qu'il fait agir & parler ; mais ce n'est pas à dire qu'il se puisse faire que deux personnes s'ex-

s'exposent à de si grands perils sans y succomber, & qu'ils s'approchent si près du feu sans se bruler. Il ne peut pas non plus regler les pensées & les affections de ceux qui lisent ses Ouvrages, & prevenir tous le mauvais effets que causent infailliblement les funestes images dont il remplit leur esprit.

C'est donc une mauvaise raison pour excuser les Poëtes, que de dire que dans ces images qu'ils exposent des effets de l'Amour, ils ne font rien paroître que de chaste & d'honnête; car en effet ils ne font que cacher le poison sous un voile d'autant plus dangereux qu'il est plus artificieux.

Par exemple dans l'Histoire Ethiopique d'Heliodore, Cariclée qui s'étoit fait enlever par Theagene, avant que de commencer seule avec lui un grand voyage, exige un serment de lui qu'il vivra chastement avec elle, & il lui en donne sa foi. L'auteur leur fait renouveller cette promesse dans les plus grands transports de l'amour, parmi les caresses tendres qu'ils se font. Il fait voir que cette promesse n'a point été violée, en exposant Cariclée à l'épreuve du bucher ardent sur lequel elle monte, & dont, parce qu'elle est Vierge, elle ne reçoit pas la moindre offense. Peut-on penser avec quelque raison, que cette Histoire, à cause des circonstances d'une honnêteté apparente, en soit moins dangereuse? Peut-on croire que la peinture de la Passion ardente qu'ont l'un pour l'autre Theagene & Cariclée, tous deux jeunes, ne produise point de mauvais effets dans l'esprit de ceux qui lisent ce Roman? Sa lecture remplit-elle moins l'esprit d'images licentieuses, qui corrompent & qui échauffent l'imagination des Lecteurs? Au contraire cet artifice d'Heliodore, qu'on appelle le Pere des Romans & des Histoires Poëtiques, ne tend qu'à autoriser le déreglement du cœur, &

à

à persuader aux jeunes gens qu'ils peuvent sans rien craindre s'engager dans les plus grands perils.

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut vivre sans amour : Son desordre vient de ce qu'il le tourne vers les Créatures au lieu de le tourner vers Dieu. La Poësie entretient ce desordre.

CE desir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puissent aimer & en être aimez, naît de la corruption de leur cœur, & de l'état miserable, où ils sont par le peché du premier homme. Nous sommes faits pour aimer une beauté parfaite, qui est Dieu, & pour joüir des chastes delices qui accompagnent cet amour.

Nous avons en nous comme un poids qui nous porte toûjours vers ce côté. C'est ce qui fait que ceux qui vivent dans l'oubli & dans la privation de Dieu, ne pouvant être sans amour, ils tournent cette inclination vers les Créatures, & en cherchent quelqu'une à laquelle ils s'attachent. Ils veulent aussi être aimez; car toutes les affections qui partent du cœur des méchans, y retournent par un cercle necessaire.

Il n'y a donc rien qui leur plaise davantage que d'aimer & d'être aimez, & par consequent il n'y a point de peinture qui leur soit plus agreable que celle de ces amours fideles, où l'on ne voit rien de fâcheux, car le Poëte cache toutes les suites funestes de ces amours. L'on trouve toûjours dans leurs Ouvrages deux personnes qui brûlent l'une pour l'autre : ils forment entre elles une si parfaite & si douce union, que les travaux, les guerres, les mauvaises fortunes ne sont point capables de

de la rompre, ni de troubler par conſequent leurs plaiſirs que ces Poëtes rendent ainſi comme immuables & infinis : de ſorte qu'ils perſuadent facilement leurs Lecteurs, qu'ils ne trouvent que trop diſpoſez à les croire, que c'eſt dans ces amours que conſiſte le bonheur que cherche la Nature. Ils font naître mille incidens propres à faire paroître les forces de l'amour : ils repréſentent l'un des deux amans dans quelque diſgrace de la Fortune : dans cet état ils reçoivent tant de conſolation de la fidelité de la perſonne qui les aime, que ces diſgraces leur ſont douces. C'eſt ce qui fait naître cette fauſſe opinion, que de veritables amans ne peuvent jamais être malheureux.

Il eſt certain cependant que l'on ne peut conſerver ſon cœur dans la pureté de l'amour de Dieu, qu'en le tenant fermé à toutes les penſées & à toutes les images qui nous repréſentent les douceurs de ces folles amours du monde, & aux plus legers ſentimens de ſenſualité qui gagnent l'ame & la corrompent ; *Omni cuſtodiâ ſerva cor tuum.*

Il faut s'appliquer à conſiderer ſouvent les malheurs où ſe precipitent ceux qui lâchent tant ſoit peu la bride à leurs Paſſions, la perte qu'ils font de leur tems, de leurs biens, de leur honneur, de leur ſanté, de leur vie ; il faut être perſuadé que les amours entre des perſonnes de differens ſexes, qu'on appelle honnêtes, ne demeurent pas long-tems captives ſous les Loix de l'Honneur ; que ſi l'on n'évite tout ce qui peut faire naître & entretenir un feu ſemblable, on en eſt enfin conſumé. Ce ſont-là les conſiderations dont on doit s'occuper toûjours, pour ſe défendre contre les attaques de la cupidité, qui ne nous laiſſe jamais en repos.

Les Poëtes travaillent à détourner l'eſprit de ces reflexions ; ils le rempliſſent d'une grande eſtime pour les Créatures ; ils en relevent la beauté ; & ils

ils employent tout leur art pour les faire paroître aimables à ceux qui les croyent; au lieu que ceux qui apperçoivent ce qu'elles sont, c'est à dire leur neant, les jugent indignes de notre amour, & regardent comme des extravagans ceux qui s'attachent à elles, imparfaites comme elles sont & sujetes à mille accidens qui les éloignent de nous, ou nous separent d'elles.

Ce n'est pas seulement du côté de notre interêt, par la perte de l'honneur, des biens & de la santé, que l'on doit juger que rien n'est plus funeste à l'homme que la passion de l'amour, mais principalement du côté de la Religion.

Quand ces amours ardentes entre deux personnes seroient honnêtes aux yeux des hommes, elles ne sont pas chrétiennes. Notre cœur est un autel où Dieu ne souffre point qu'on sacrifie impunément à d'autre qu'à lui, & qu'on y allume un feu étranger: il ne veut pas être adoré dans un Temple où une Idole est révérée. Aussi-tôt que les Philistins eurent placé son Arche dans le Temple de Dagon, la statuë de cette fausse Divinité fut renversée par terre; & il ne permit pas que les Romains, qui dressoient des Autels aux Dieux de toutes les differentes Nations du monde, l'honorassent, qu'après qu'ils eurent renversé leurs Idoles.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas un petit mal de penser jour & nuit à une Creature, de tourner toutes ses affections vers elle, quoi qu'en apparence on s'imagine ne vouloir pas commettre une action défenduë par la Loi de Dieu: cependant on ne pense presque point à lui, on ne pousse pas un soupir, il ne se forme pas un desir pour lui dans notre cœur, pendant qu'il se repand tout entier dans ces folles amours. Nous devons neanmoins aimer Dieu de tout notre cœur, & par consequent

il

il faut que tous ses mouvemens tendent vers lui car il le commande & le veut ainsi.

Dans toutes les descriptions que les Poëtes font du transport de la passion de deux amans, ils leur font commettre des idolatries épouventables, comme l'a remarqué une personne d'une très-illustre naissance, dans un Traité contre la Comedie. *La Creature y chasse Dieu du cœur de l'homme pour y dominer à sa place, y recevoir des sacrifices & des adorations, y regler ses mouvemens, sa conduite, & ses interêts, & y faire toutes les fonctions de Souverain, qui n'appartiennent qu'à Dieu, qui veut y regner par la charité, qui est la fin & l'accomplissement de toute la Loi Chrêtienne. Ne voyez-vous pas*, continuë cet Auteur, *l'Amour traité de cette maniere si impie dans les plus belles Tragedies & Tragi-comedies de notre tems ? N'est-ce pas par ce sentiment qu'Alcioneé mourant de sa propre main, dit à Lydie ?*

Vous m'avez commandé de vaincre & j'ai vaincu,
Vous m'avez commandé de vivre & j'ai vêcu,
Aujourd'hui vos rigueurs vous demandent ma vie,
Mon bras aveuglément l'accorde à votre envie,
Heureux & satisfait dans mes adversitez.
D'avoir jusqu'au tombeau suivi vos volontez.

CHA-

CHAPITRE X.

Les Poëtes ne prennent pas toûjours le ſoin de purger de toutes ſaletez les amours qu'ils repréſentent; ils autoriſent les plus ſales amours, comme toutes les autres paſſions déreglées.

LEs Poëtes ne ſe donnent pas le ſoin de purger de toutes ſaletez ces amours qu'ils repréſentent. Une amour ſi honnête qu'elle ne ſe croiroit rien permis, ne plairoit pas à ces eſprits corrompus qui liſent les Romans : c'eſt pourquoi les Auteurs de ces Ouvrages laiſſent aller quelquefois les amours dont ils font la peinture, auſſi loin qu'elles vont en ſuivant leur cours ordinaire. Il ſe commet des actions criminelles dans les Romans, mais la difformité de ces actions n'y paroît pas: on les déguiſe, & on les enchaſſe, pour ainſi dire, dans de l'or, de ſorte que ceux qui prennent plaiſir dans la repréſentation de ces actions, n'en ont point de ſcrupule; car enfin ceux qui les commettent ſont des Dieux & des Déeſſes, dont il n'y a point de honte d'imiter les actions.

C'eſt comme dans Terence ce jeune débauché, qui avoit remarqué dans un Tableau, que Jupiter avoit fait deſcendre une pluye d'or dans le ſein de Danaé, & avoit ainſi trompé cette femme. *Un Dieu a bien voulu faire cette action, mais quel Dieu? Celui qui fait trembler les voûtes du ciel par le bruit de ſon tonnerre; & moi qui ne ſuis qu'un des moindres d'entre les mortels, j'aurois honte d'imiter le plus grand des Dieux?*

Le vice ſe trouve dans les Heros des Poëtes, & dans tous leurs grands hommes. Quoi que vindicatifs, ambitieux, ſuperbes, ils ne paroiſſent pas

pas moins confiderables parmi les hommes, & moins cheris des Dieux; ainsi en consacrant leurs personnes, ils consacrent leurs vices, & rendent par ce moien la vengeance, l'ambition, l'orgueil & l'adultere honorables. Les hommes ne desirent rien davantage que d'allier la vertu avec le vice, afin de jouïr en même tems des douceurs de la volupté, & du repos de la bonne conscience.

Les Poëtes sont d'intelligence avec eux là-dessus, & pour autoriser leurs desordres, & les délivrer de la honte qu'ils ont en les commettant, ils feignent que les Dieux mêmes sont sujets à l'amour & à la vengeance; ils les font querelleux, adulteres; en un mot ils s'efforcent autant qu'ils le peuvent, de faire les hommes Dieux, & au contraire des Dieux mêmes ils en font des hommes, leur attribuant des actions humaines & criminelles, afin qu'elles ne passent plus pour telles, comme saint Augustin le leur reproche dans le Liv. I. Chap. 16. de ses Conf. & que ceux qui les commettent semblent imiter plûtôt les Dieux celestes & tout-puissans, que des hommes perdus & scelerats. C'est ce que les Payens mêmes ont eu en horreur.

Les Poëtes, s'écrie Ciceron, feroient bien mieux de rendre les hommes semblables aux Dieux, que de rendre ainsi les Dieux semblables aux hommes. *Humana ad Deos transferunt, divina mallem ad nos.*

Si le respect que les Poëtes doivent avoir pour leurs Dieux, n'a pas empêché qu'ils n'en aient été les calomniateurs publics, comme les appelle Tertullien au Traité des Spectacles, *criminatores & detractores Deorum*; il ne faut pas s'étonner s'ils attribuent tant de vices à leurs Heros. Ils leur donnent à la verité toutes les vertus éclatantes qui font du bruit dans le monde: ils les font pieux exterieurement envers les Dieux, mais avec toute cette

pieté

pieté ces Heros font des hommes coleres, violens, ambitieux, vindicatifs, qui sont brûlez de feux impudiques: & cependant il faut supposer que ce sont de grands hommes qui meritent l'estime & l'amour de tout le monde. Et en effet le dessein des Poëtes en les chargeant de tant de defauts, n'est pas de leur ôter rien de cette gloire qu'ils se sont acquise par leurs travaux.

Ce seroit mal entendre la Poëtique, que de pretendre que les Poëtes pechent contre leur Art, lequel demande que tout ce qu'ils disent contribuë à établir l'estime du Heros de leur Piece; car ils répondent fort bien qu'ils sont obligez de faire paroître leurs Heros vertueux, mais de ces vertus qui sont estimées dans le monde, & de les exemter des défauts que les hommes condamnent: or l'amour, l'ambition & la vengeance même, quand elles sont exercées avec certaines Loix, passent pour des vertus.

Mais à parler proprement, il n'y a point de vertus parmi ceux qui suivent la corruption du siecle: on s'y sert de son apparence pour cacher la laideur du vice. L'impureté est une galanterie quand on évite le bruit & les scandales. Les voleries sont des adresses, quand on trouve le moien d'enlever le bien de son voisin sans qu'il s'en apperçoive & qu'il crie au voleur: L'ambition, qui ne se sert point de moyens bas pour arriver à ses fins, passe pour une grandeur de courage. En un mot toute la vertu des gens du monde consiste seulement dans l'observation de certaines bienséances, ausquelles on a attaché une idée d'honnêteté.

C'est donc une necessité aux Poëtes de former leurs Heros sur cette idée que les hommes à qui ils veulent plaire, ont de la vertu, & lors qu'ils y réussissent, ils satisfont merveilleusement; car les per-

personnes les plus dereglées sont bien aises de voir, pour ainsi dire, l'apologie de leurs passions, c'est à dire de voir d'honnêtes gens, qui sont faits comme eux, & qui vivent comme eux.

Aussi après qu'un Poëte ou l'Auteur d'un Roman a représenté la fermeté austere d'un jeune homme à resister aux desirs impudiques de sa marâtre, il lui fait prendre toutes sortes de libertez criminelles avec une servante, lesquelles sont dépeintes avec des couleurs agréables; & qui couvrent le crime de ses impudicitez, comme on le voit dans l'Histoire Ethiopique. Ce qui fait comprendre combien tous ces ouvrages sont dangereux: car tous ceux qui les lisent, ne le font que parce qu'ils y trouvent du plaisir: ils ne peuvent y prendre plaisir sans estimer & approuver ce qu'ils voient, & ils ne peuvent estimer & approuver ce qu'ils voient sans renoncer à la Morale de Jesus-Christ pour suivre celle du monde, qui est celle des Poëtes, & des faiseurs de Romans.

CHAPITRE XI.

L'homme est fait pour la Vedité; de là le grand desir de savoir, qui degenere en curiosité criminelle, que nourrit la Poësie.

QUAND on connoît que Dieu est le centte du cœur de l'homme, l'on ne peut ignorer la cause de ses inclinations. Les differentes perfections de ce centre l'attirent, pour ainsi dire, par de differentes chaînes: c'est pourquoi comme Dieu est gran , qu'il est parfait, qu'il est la source de toutes les delices, les hommes sont portez naturellement vers tout ce qui leur paroît grand, parfait, & capable de les rendre heureux. Il est aussi la Verité: il faut donc que notre cœur ait une forte

forte inclination pour la connoître. Cette amour de la grandeur & du plaisir, lors qu'on le détourne de sa fin naturelle qui est le Créateur, que l'on quitte la grandeur veritable & que l'on n'en poursuit que l'apparence, se nomme *cupidité* ; & le desir de savoir, lors que nous ne l'appliquons qu'à apprendre des fables & des bagatelles, & que nous negligeons la Verité, ne recherchant que des Sciences criminelles ou inutiles, est appellé *curiosité*.

Comme les Poëtes flatent la cupidité des hommes, leur présentant les viandes qu'ils souhaitent & qui leur sont défenduës, ainsi que nous venons de le voir, ils entretiennent aussi leur curiosité, en ne leur proposant pour matiere de leur étude & de leur application, que des choses qu'ils sont bien-aises de connoître, mais dont la connoissance est ou inutile ou dangereuse.

Notre curiosité est ardente pour connoître les choses qui paroissent grandes & extraordinaires; ce qui vient de ce que Dieu, qui est la souveraine grandeur, est l'objet de ce desir que nous avons de savoir: c'est pourquoi les Poëtes ne choisissent que ce qui est rare & grand pour matiere de leurs Vers; & pour irriter le feu de cette curiosité, ils se servent d'un artifice à peu près semblable à celui dont usent les chasseurs, qui jettent devant la bête qu'ils veulent attirer dans leurs filets, la viande qu'elle aime, mais en petite quantité, afin qu'elle ne s'arrête pas dans le lieu qu'ils lui veulent faire quitter.

Les Poëtes font d'abord la proposition de leur sujet d'une maniere fort generale, qui donne une grande idée de ce qu'ils ont à dire, & qui excite le desir de savoir, mais qui ne le contente pas, n'expliquant point encore ce qu'ils proposent. S'ils le faisoient, on se dégoûteroit bien-tôt de leurs

Ou-

Ouvrages. Car comme il n'y a que la veritable grandeur qui puiſſe contenter pleinement notre cœur, auſſi il n'y a que la premiere verité qui puiſſe ſatisfaire entierement notre eſprit, & nous mépriſons les connoiſſances des autres choſes, preſque au même moment que nous les avons acquiſes. Ainſi les Poëtes ſe donnent bien de garde de faire connoître tout ce qu'ils ont à dire, ils ſervent toûjours quelque choſe qui irrite & entretient l'ardeur de la curioſité.

Si par exemple le ſujet de leur Poëme ſont les loüanges de quelque grand homme, après avoir dit en cinq ou ſix lignes quel eſt leur deſſein, ſans faire connoître quel eſt cet homme, quel eſt ſon païs, ils commencent par le milieu de ſa vie, par quelqu'une de ſes actions qui ſoit conſiderable, & dont auſſi-tôt on deſire de connoitre le commencement & la fin. Ils ne ſuivent jamais l'ordre naturel; s'ils le ſuivoient comme font les Hiſtoriens & qu'ils donnaſſent d'abord la connoiſſance de ce qu'ils propoſent, l'on ne ſentiroit point ces ardeurs que l'on a de pourſuivre la lecture qu'on a une fois commencée de leur Ouvrage. Mais parce qu'ils ne diſent les choſes qu'obſcurément dans leurs premiers Vers, on en recherche la connoiſſance ſans ſe dégouter, que l'on n'acquiert toute entiere qu'à la fin de tout l'Ouvrage, & lors que le Poëte ne craint plus le dégout de ſes Lecteurs.

Le Poëte a ſoin de nourrir le feu qu'il allume. A proportion qu'on avance dans la lecture de ſon Ouvrage, on apperçoit que ces tenebres dont il avoit couvert ſes premieres paroles, ſe diſſipent; & quoi que l'on ne connoiſſe point pleinement ce que l'on deſire de ſavoir, qu'à la fin, cependant on acquiert continuellement de nouvelles connoiſſances qui ſe perfectionnent de plus en plus. On s'inſtruit de la vie du Heros de la Piece: on dé-

 cou-

couvre quelle est sa naissance, quels sont ses travaux; ce qui engage à en continuer la lecture. Mais l'Auteur rejette toûjours fort loin le dénoüement des intrigues qu'il a brouillées, & sur le point que le Lecteur espere voir ce dénoüement, il est jetté dans d'autres embarras par des accidens qui le surprennent: de sorte qu'il ne peut pas faire reflexion sur les choses qu'il a apprises, & s'en dégoûter, & qu'il est toûjours dans un perpetuel desir d'apprendre la suite.

C'est ainsi que les Poëtes amusent & trompent ce desir que nous avons de savoir. L'on n'a pas de honte d'avoir écouté attentivement les contes ridicules de sa nourrice, parce que l'on étoit dans un âge foible. Mais de quel voile peuvent couvrir leur foiblesse, ceux qui étant dans un âge avancé, passent les jours & les nuits à lire les avantures d'un Heros imaginaire, & qui n'emploient pas un moment à une lecture utile? qui ont une curiosité ardente pour aprendre quelle a été sa naissance, quelle a été sa vie & sa mort, & qui négligent de savoir quel est leur propre devoir, & ce qu'ils doivent devenir: Peut-on avoir une preuve plus sensible de la foiblesse & de la sottise de notre esprit?

Les hommes n'ayant accoutumé de se laisser toucher qu'aux choses sensibles, les choses spirituelles sont insipides pour eux, & ils ne peuvent y penser, qu'aussi-tôt le dégoût ne les prenne. Ce n'est pas aussi de ces sortes des choses que les entretiennent les Poëtes; la matiere qu'ils traitent, n'a aucunes épines; elle ne demande point une application d'esprit penible: tout ce qu'ils disent se conçoit par l'imagination; & leurs Vers y réveillent les images de toutes les choses dont la vûë est touchante & agréable.

C'est pourquoi outre que les descriptions des choses

choses qui sont l'objet de la cupidité, fortifient cette même cupidité, c'est à dire l'amour que nous avons pour les biens sensibles, elles sont encore dangereuses, en ce qu'après de telles lectures, l'esprit de ceux qui s'y sont divertis, n'est plus capable d'aucune lecture serieuse.

Ils ne trouvent point dans ces Livres pleins de sagesse & d'instructions très-utiles pour la conduite de la vie, ce sel & cet agrément qui irrite leur curiosité: & ne s'étant fait aucune habitude d'user de leur esprit tout pur sans le ministere des sens, il ne leur faut point parler d'étudier la Religion, qui est élevée au dessus des choses sensibles, dont les mysteres ne se voyent point par les yeux du corps, & qui ne propose rien qui soit agréable à la concupiscence.

C'est pourquoi ceux qui après la lecture des Romans, prennent les Livres saints, entrent dans cette lecture comme dans une terre étrangere qui n'a rien que d'affreux pour eux, qui leur semble ne porter que des épines, où luit un Soleil dont la lumiere les incommode: comme ils sont accoutumez à l'éloquence des Poetes fardez & pleins d'affectation, le stile simple & naturel de l'Ecriture, bien que plein de majesté & de force, ne touche point un cœur qui ne s'est jamais nourri que de bagatelles.

CHAPITRES XII.

Comme l'esprit ne se porte à connoître que la Verité, ou ce qui en a l'aparence ; les Poëtes aussi tâchent de rendre vrai-semblable tout ce qu'ils proposent.

LA volonté ne peut aimer que le bien ou ce qui en a l'apparence, l'esprit aussi ne peut se porter à connoître que ce qui lui paroît veritable. C'est pourquoi toutes les fables dont la fausseté est évidente, loin de plaire paroissent ridicules : elles ne plaisent que lors que l'artifice du Poëte est tel qu'il enchante en quelque façon, & que l'on s'imagine quasi qu'elles sont veritables.

C'est pourquoi une des premieres regles de la Poësie est de ne rien dire que de vrai-semblable. Pour cela quand les Poëtes proposent des choses surprenantes, ils y disposent leurs Lecteurs; ils ne noüent rien qu'ils ne puissent dénoüer d'une maniere naturelle, par quelque accident qui ne soit point impossible, ou bien en faisant descendre quelque Divinité du ciel: ce qu'ils ne font que rarement, parce qu'il ne paroît pas beaucoup d'esprit & d'invention dans un dénoüement qui n'arrive que de cette seconde maniere : ils n'y ont donc recours que lors que les choses sont si embrouillées & si desesperées, qu'elles ne peuvent avoir le succès que l'on souhaite sans le secours du ciel.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

Toutes les parties d'une Histoire Poëtique sont tel-

tellement liées, qu'un évenement en engendre un autre, & tout ce qui arrive à la fin du Poëme est une suite de ce qui s'est fait dans les commencemens, les choses ne pouvant avoir d'autre issuë que celle qui naît de la disposition qu'on leur a donnée.

Chacun de ceux que le Poëte fait agir & parler tient un langage conforme à son âge & à son état. Il peint ses mœurs & ses inclinations dans ses paroles; & il ne dit & ne fait rien qui soit contraire aux coûtumes de son païs : de sorte qu'aucune circonstance soit de tems, soit du lieu, ne peut faire appercevoir la fausseté des fictions du Poëte. On voit par tout dans son Ouvrage une image si naïve de la Verité, qu'on la prend facilement pour la Verité même.

Ceux qui entendent bien l'art de la fable ou de l'action, veulent même que les Poëtes observent que le fonds de leur piece soit vrai, & qu'ils n'étendent la permission qu'on leur accorde de feindre, que sur les ornemens & les circonstances de l'action qu'ils proposent.

Ceux qui pensent qu'un Poete peut inventer tout ce qu'il dit, ne savent pas, dit Lactance, les bornes que doit avoir la liberté de la Poesie : Elle peut enrichir & donner un tour figuré & agreable aux choses qui se sont effectivement faites : mais ne rien dire que de fabuleux, c'est être un impertinent menteur, & non pas un habile Poete; *Nesciunt qui sit Poëticæ licentiæ modus, quousque progredi fingendo liceat, cùm officium Poetæ sit in eo, ut ea quæ gesta sunt, verè in aliquas species obliquis figurationibus cum decore aliquo conversa traducat. Totum autem quod referas fingere, id est ineptum esse, & mendacem potiùs quàm Poetam.*

Ce soin que les Poëtes prennent de couvrir leurs mensonges de l'apparence de la Verité, afin qu'ils

puissent être agréables, c'est une preuve invincible que notre esprit est fait pour la Verité; & par conséquent que cette attache qu'il a à lire des fables, est une marque évidente de sa corruption & de la vanité où il est tombé, qui lui font preferer l'image de la Verité à la Verité même, comme nous avons vû qu'il quittoit la veritable grandeur pour courir après son ombre. Aussi ceux qui sont exemts de cette corruption & de cette vanité, ne peuvent s'arrêter aux imaginations des Poëtes, & y chercher du divertissement; la Pieté ne le permet pas.

Une des raisons pour lesquelles on défend aux Chrétiens de se trouver aux Spectacles, est, selon saint Augustin, qu'ils ne sont que des images de la verité, & qu'il est dangereux à l'homme susceptible d'erreur, comme il est, qu'il n'y prenne l'habitude de quitter les choses réelles pour suivre leur ombre : *Et * hæc enim quædam imitatio veritatis est, nec ob aliud à talibus prohibemur spectaculis, nisi ne umbris rerum decepti ab ipsis rebus, quarum umbra sunt, aberremus.* Platon † allegue cette même raison, pour justifier la défense qu'il fait aux Poëtes d'entrer dans sa Republique.

L'auteur de la Verité, dit Tertulien, n'aime point la fausseté, & tout ce qui tient de la fiction, passe devant lui pour une espece d'adultere : *Non amat falsum auctor Veritatis, adulterium est apud illum omne quod fingitur.*

L'on peut dire de ceux qui ne repaissent cette inclination que nous avons pour la Verité, que de ces images fausses de la Verité que forment les Poetes, qu'ils sont aussi insensez qu'un hypocondriaque qui quitte les alimens naturels pour repaître ses yeux de la figure d'un festin. La veritable Beati-

* *De la Relig. chap. 22.*
† *De la Rep. Dialogue 2.*

Beatitude, selon saint Augustin, consiste dans la connoissance de la Verité: *Beata quippe vita est gaudium de veritate.* Peut-on dire qu'un homme est heureux qui met son honneur à composer ou à lire des Romans, puis qu'il ne fait consister toute sa joie que dans le mensonge & qu'elle n'est, pour ainsi dire, qu'un mensonge perpetuel?

CHAPITRE XIII.

D'où vient que l'imitation est si agréable, que l'on prend par exemple plus de plaisir à voir l'image d'une chose que cette chose même.

CEt Art avec lequel les Poëtes imitent la Verité, & le soin qu'ils prennent de faire tenir à ceux qu'ils introduisent, un langage tout conforme aux personnages qu'ils leur font joüer, sont sans doute les choses qui contribuent le plus à rendre la lecture de leurs Ouvrages agréable.

Par exemple, la représentation d'un pere qui reprend son fils, enchante tellement qu'on ne croit pas avoir une image, mais un pere veritable. Ce spectacle n'est pas fort divertissant en lui-même; on auroit du chagrin si l'on se trouvoit effectivemens dans la compagnie de ce pere dans le tems qu'il gourmande son fils: mais cependant la peinture qu'en font les Poëtes n'a rien que de charmant.

C'est pourquoi Aristote, qui avoit fort bien remarqué tout ce qui plaisoit dans les Poëtes, & qui en a pris les regles qu'il propose dans sa Poëtique, donne celle-ci: que le Poëte doit peu parler, & ne paroître presque jamais dans ses Ouvrages, même dans ceux qui ne consistent qu'en récits. Il faut que par la voie de l'imita-

tation, il reduise en action toutes les choses: c'est-à dire, qu'il trouve le moien que les personnes dont il veut faire connoître les actions, rapportent elles-mêmes ces actions, & qu'ils le fassent de telle maniere que les Lecteurs ne s'apperçoivent pas que ce soit le Poëte qui les instruit, mais qu'ils s'imaginent en quelque façon être en la compagnie de ces personnes, & dans les mêmes lieux où le Poëte les represente, afin qu'ils reçoivent cette satisfaction douce que donne une imitation parfaite.

C'est un sujet d'étonnement assez grand, que les hommes prennent moins de plaisir à considerer les choses, que leurs images: que la Vraisemblance leur plaise plus que la Verité. C'est ce qui leur arrive, quand ils aiment mieux lire des Histoires feintes qu'un Poëte habile a couvertes de l'image de la Verité & de vrai-semblance, que des Histoires veritables. Personne cependant ne veut être trompé, & si l'on prend plaisir à voir des enchantemens, ce n'est pas l'erreur qui plaît, dit saint Augustin, mais l'adresse avec laquelle l'enchanteur nous a trompez. Si on nous demande, ajoute ce Pere, quelle est la plus excellente chose, de la Verité ou du Mensonge, nous répondons tous que la Verité est sans doute plus excellente que les jeux & les contes. Cependant nous nous y laissons aller avec plus de joie qu'à la Verité, & nous prononçons ainsi contre nous-mêmes l'arrêt de notre condamnation, lors que pour suivre les mouvemens de la vanité, nous quittons ce que la Raison nous fait justement approuver: *Interrogati quid sit melius, verum an falsum, ore uno respondemus verum esse melius jocis & ludis; tamen ubi nos utique non vera, sed falsa delectant, multo propensius; quàm præceptis ipsius Veritatis hæreamus, ita nostro,*

nostro judicio & ore punimur, aliud ratione approbantes, aliud vanitate sectantes.

Aristote dans sa Poëtique, dit que la raison pour laquelle les imitations sont agreables, c'est que ceux qui considerent une image, prennent plaisir à apprendre & a découvrir par raisonnement quelle chose elle represente; par exemple, que c'est l'image d'un tel, χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν, καὶ συλλογίζεσθαι τί ἕκαστον.

Mais outre cette raison; ce plaisir vient aparamment de ce que les hommes, quoi que très-attachez à leur sens, ont un certain sentiment naturel qui leur fait préferer ce qui est spirituel aux choses materielles, & qui les oblige par exemple d'estimer davantage que les corps mêmes, l'art avec lequel une personne ingenieuse les represente: d'où vient que toutes ces imitations & ces peintures des Poëtes leur sont plus agréables que les choses mêmes.

Ainsi dans le tems que les hommes corrompent les bonnes inclinations de leur nature, en les détournant de leur fin principale & veritable; on doit remarquer la bonté de ces mêmes inclinations. Mais si l'on considere ce vuide que l'on sent dans l'ame après la lecture d'un Roman, & cette espece de chagrin avec lequel on en quitte la lecture, on sera persuadé que ce sont comme les châtimens & les peines de l'illusion où l'on a été pendant cette lecture. Et c'est ce qui devroit convaincre les hommes qu'ils ne peuvent trouver de divertissement solide que dans la contemplation de la Verité, & non point dans les fables, qui n'en sont qu'une image, ainsi qu'on les définit ordinairement, λόγος ψευδὴς εἰκονίζων ἀλήθειαν.

CHAPITRE XIV.

Non seulement les Poëtes gâtent l'esprit de l'homme ; mais ils corrompent son cœur ; ils en détournent tous les mouvemens de sa fin principale qui est Dieu ; & qui est la cause du plaisir que l'on reçoit de ces émotions avec lesquelles l'on lit les Poëtes.

LEs Poetes ne se contentent pas d'amuser l'esprit de leurs Lecteurs par une apparence trompeuse de la grandeur & de la verité, telle qu'on vient de le dire : ils se jouent encore de tous les mouvemens de leur volonté, & ils les détournent de leur veritable fin qui est Dieu.

Les affections & les mouvemens sont à l'ame ce que les pieds sont au corps : *Movetur*, dit saint Augustin, *affectibus, ut corpus pedibus* : Elle s'en sert pour s'approcher de la Beatitude, & pour s'éloigner de la misere.

Or comme par un mouvement naturel qui n'est jamais interrompu, nous sommes portez vers le Souverain bien, nous ne sommes jamais sans affections. On aime toûjours quelque chose, & on met son bonheur dans ce qu'on aime : on le desire par consequent, on l'admire, on l'estime, on en craint la perte, & on s'irrite contre tous ceux qui veulent nous la ravir ou en troubler la possession, l'on souffre avec peine les liens qui nous empêchent d'agir pour y arriver.

Quand le cœur n'est agité d'aucune passion sensible, & que ses mouvemens sont comme retenus & liez, c'est un état de langueur & de contrainte ; car les affections par lesquelles l'ame agit & marche, pour ainsi dire, vers sa beatitude, sont accompagnées de plaisir aussi bien que toutes les ac-

tions

tions du corps necessaires à la conservation. On voit, on entend, on mange & on boit avec plaisir : ainsi les émotions de l'amour, ses desirs, ses esperances, lui causent du plaisir.

Il n'y a rien qui soit si insupportable à l'homme, & qui lui donne plus de tristesse, que lors qu'il ne se presente point d'objet parmi les creatures qui excite & qui entretienne le feu de ses affections, & vers lequel il puisse se porter par estime & par amour; c'est comme une faim de l'ame, qu'il veut satisfaire à quelque prix que ce soit.

Cependant il n'y a que Dieu qui puisse nous rendre heureux, & nous procurer la beatitude que nous cherchons avec avidité; il est l'objet legitime de toutes nos affections. Mais parce que l'homme ne peut pas la posseder ici d'une maniere accommodée aux sens, & qu'il veut être heureux par les choses sensibles; il quitte le Createur pour les Creatures; & en cherche quelqu'une dont la possession puisse faire son bonheur.

C'est en vain qu'il fait cette recherche, c'est en vain que son cœur en est émû; quelque effort qu'il fasse il ne trouve point le repos qu'il se propose: il sent malgré qu'il en ait la bassesse & le neant de la Creature où il s'attache: son esprit & son cœur s'apperçoivent bien-tôt qu'elle ne merite pas d'être aimée comme il le voudroit, pour arriver au bonheur où il tend. De là naissent les chagrins si terribles, & les inquiétudes si continuelles des hommes.

Les Poetes se proposent de divertir & de charmer ces ennuis: ils croyent avoir trouvé le remede à leur mal. Pour cela ils amusent toutes les affections du cœur de l'homme: ils les remuent de sorte, qu'il croit joüir sans aucune peine du plaisir que l'Auteur de la Nature a attaché aux mouvemens de la volonté de l'homme. C'est pour cela

qu'ils leur font voir des objets imaginez à plaisir, & s'ils ne remplissent pas la capacité de l'ame, au moins ils contentent l'imagination par un bonheur apparent. Et c'est ce qu'il est bon de voir plus au long.

Tous les hommes souhaitent à la verité d'être heureux, mais ils ne s'accordent pas tous du sujet où ils doivent trouver ce bonheur. L'un établit la felicité dans les richesses, l'autre dans les honneurs; celui-là dans les plaisirs du corps. Chacun tourne les mouvemens de son cœur vers le lieu & l'objet où il croit trouver sa felicité. L'avare aime non seulement les richesses, mais il les estime, & méprise la pauvreté: il les desire, il craint de les perdre lors qu'il les possede, il porte envie à ceux qui sont plus riches que lui; en un mot son cœur est tout entier dans son tresor. Il en est de même des ambitieux; & de ceux qui mettent leur bonheur dans les voluptez.

Les Poëtes ne peuvent pas faire leurs Lecteurs riches, leur donner des dignitez, & leur faire goûter les plaisirs du corps, ils ne peuvent que réveiller mieux ces idées. Mais ils peuvent entretenir les mouvemens de leur cœur en une maniere, qui pareillement a ses charmes. Tous les hommes ont une inclination naturelle d'amour les uns vers les autres, par laquelle ils se portent à aimer ceux en qui ils rencontrent certaines qualitez aimables, & avec qui ils ont comme une simpathie. Les hommes ne souhaitent rien tant que de trouver quelque personne en qui ils puissent ainsi placer leurs affections, & dont leur cœur soit touché si vivement, qu'il soit toûjours ardent pour elle, & exempt de cette froideur qui déplaît si fort. Et voilà ce que trouvent dans les Poëtes ces personnes qui ne savent ce que c'est que de se rendre heureux par la possession du souverain bien, & qui ne mettent

leur bonheur que dans la possession des objets sensibles.

Les Poëtes par les beautez, dont ils font une peinture touchante, irritent l'ardeur qu'ont ces personnes pour tout ce qui peut faire une impression agissante sur leurs sens. Elles veulent que l'on pique de nouveau, comme pour les r'ouvrir, les plaies qu'elles ont tant de fois reçuës des choses sensibles.

C'est cet état où saint Augustin se plaint qu'étoit son ame, *avidâ contactu rerum sensibilium*. C'est pour cela que dans un Poëme, il y a toûjours un Heros & une Heroïne. Le Heros a tous les avantages de corps & d'esprit, pour gagner les bonnes graces d'une Heroïne. Elle est elle-même un chef-d'œuvre des Cieux, plus belle que le Soleil, à qui il ne manque rien de tout ce qui peut rendre aimables celles de son sexe. Car personne ne concevroit de l'estime pour des Heros & pour des Heroïnes de Poëtes, si l'on ne voyoit dans leur conduite des vertus éclatantes, & s'ils ne paroissoient exempts des vices grossiers, & dont on a honte. On fait faire à ces Heros de belles actions: Ils donnent de grands exemples de religion envers les Dieux, de pieté à l'endroit de leur patrie: ils ont une fermeté de courage merveilleuse, une intrepidité incroyable dans les dangers: une patience invincible dans les travaux; ils sont clemens: ils sont modestes, ils sont honnêtes: Et bien que toutes ces vertus ne soient qu'un faux éclat qui orne leurs vices, puis qu'ils ne sont point exempts d'ambition, de vanité, & d'un amour criminel pour les Creatures; cependant ces vertus colorées font leur effet, & allument dans le cœur des Lecteurs une forte passion pour ces Heros. On desire ensuite de savoir leurs avantures, on s'interesse dans tout ce qui les regarde,

& l'on se trouve si étroitement lié avec eux, qu'on entre dans toutes leurs passions. On aime ce qu'ils aiment; on hait ce qu'ils haïssent: on se réjouït, & l'on s'afflige avec eux.

Lors que le Lecteur s'est une fois interessé de cette maniere dans ce qui arrive au Heros de son Roman, son cœur n'est point froid, il ressent avec plaisir toutes les émotions des passions diverses, qu'excitent en lui les differens états, par lesquels le Poëte fait passer ce Heros. Ce qui augmente le plaisir que donnent ces passions, est qu'elles paroissent innocentes, & qu'elles ne sont accompagnées d'aucune fâcheuse circonstance.

Ceux qui lisant un Poëme, croyent être au milieu du combat, & suivre leur Heros dans tous les dangers qu'il court, ne craignent point les coups ni la mort. Les coleres, les jalousies, les haines dont on est agité dans les affaires du monde, étant évidemment honteuses & criminelles, les remors de conscience & les douleurs qui s'y trouvent jointes, ou qui les suivent, ne permettent pas d'y prendre plaisir: mais dans ces émotions que donne la lecture d'un Poëme, on y voit une vertu apparente, qui fait qu'on ouvre volontiers son cœur à des sentimens qu'on croit innocens.

On s'imagine qu'il y a de la generosité, à pleurer les malheurs d'un illustre persecuté, haïr ses ennemis, que le Poëte ne manque pas de noircir de toutes sortes de crimes. On ressent une certaine satisfaction de ce qu'on aime la Vertu, & que l'on a un cœur qui n'est pas insensible: On ne condamne point les mouvemens de tendresse, que l'on ressent pour l'Heroïne: car il paroît toûjours que la fin de l'amitié que le Heros a pour elle, est un mariage honnête.

La peine que l'on souffre en voyant les maux d'une

d'une personne que l'on juge digne d'une meilleure fortune, est liée par une union merveilleuse avec des sentimens contraires de joye & de douceur: On pleure avec plaisir des miseres que l'on ne souffre point. *Casus * alienos sine ulle dolore intuentibus etiam ipsa misericordia jucunda.* Ce n'est pas que la peine des autres donne de la satisfaction, mais on est bien aise de s'en voir à couvert, comme dit Lucrece,

Non quod vexari quemquam jucunda voluptas;
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.

Comme dans l'institution de la nature ces mouvemens sont necessaires pour garentir l'ame de quelque chose qui lui seroit nuisible, l'Auteur de la nature y a joint un certain plaisir, ainsi qu'à toutes les autres actions du corps; même à celles qui se font avec quelque violence, lors qu'elles contribuent à la santé. Le travail d'une promenade, par exemple, parcequ'il est utile à la santé, plaît davantage que l'inaction: de même les émotions que l'on ressent à l'occasion de quelque mal, qui pourtant ne peut nuire, donnent de la satisfaction.

Aussi est-ce pourquoi les Poëtes, afin que leurs Lecteurs ne soient pas privez de plaisirs semblables, font courir mille perils à leurs Heros. Ils mêlent leur vie de differens accidens, de disgraces, & de faveurs de la fortune. Ce Heros sera, si vous voulez, dépouillé de ses Etats, & persecuté; mais ce sera ou par ses amis, ou par ses plus proches parens, par sa femme, par ses enfans.

Le bonheur qui lui arrive sera aussi très-rare, & très-singulier. Il remontera sur le thrône lors qu'on le croioit accablé sous le poids de sa mauvaise

* Ciceron. *Ep. lib.* 5. *Ep.* 12.

vaiſe fortune. Par exemple, un Prince qui eſt le Heros de la piece, après avoir été long-tems fugitif & vagabond; tombe enfin entre les mains de ſon pere, qui ſans le connoître le fait priſonnier; il le ſoupçonne de quelque grand crime. Ce pere prononce une Sentence de mort contre lui, mais au moment que l'épée eſt levée & prête à lui trancher la tête, le pere par un accident qui ſurvient, connoît que c'eſt ſon propre fils. Cette bonne, & cette mauvaiſe fortune tire les larmes des yeux, & cette douleur, comme le remarque ſaint Auguſtin, eſt un grand plaiſir; *dolor eſt voluptas.*

Quand on ſent toutes ces differentes émotions que le Poëte excite avec adreſſe par la repreſentation de ces accidens, l'on ne s'ennuie point. Les affections, dont le Lecteur ſe ſent animé, le tranſportent hors de lui-même. Tantôt il ſent ſon cœur plein d'un feu martial, & il s'imagine combattre: tantôt agité de mouvemens plus doux, il ſe mêle dans les intrigues du Heros de la piece: il eſt ſoldat & amoureux avec lui: & en un mot, il eſt dans ſon imagination ce qu'eſt ce Heros, & ce qu'il voudroit être lui-même; ainſi il n'y a aucun mouvement de ſon cœur qui ne ſoit rendu agiſſant; il eſtime, il deſire, il craint. Il n'y a point de Paſſion dont il ne reſſente les agreables émotions; & elles le tirent de lui-même où il ne trouvoit que des motifs d'inquiétude. Son eſprit & ſon cœur occupez de ce qu'il lit, ſont dans l'état le plus agreable où puiſſe être une perſonne qui ignore l'uſage qu'il devroit en faire pour aller à Dieu, & il ſe contente de joüir d'une felicité paſſagere & imaginare.

CHA-

CHAPITRE XV.

La Poësie est une Ecole de toutes les Passions que condamne la Religion.

L'ON peut dire que la Poësie donne de continuelles leçons de ce qu'on appelle dans le monde, les belles Passions; c'est à dire, de l'ambition, du desir de la gloire, & de l'amour, qui sont directement opposées à la charité.

Un homme qui se met souvent en colere, prend feu bien plûtôt que celui qui s'applique à resister aux premiers mouvemens de cette Passion. Ceux qui passent leur tems à lire des Romans, qui entrent dans tous les sentimens de ceux qne les Poëtes y font agir, font par consequent, pour ainsi dire, un exercice continuel d'ambition; de vanité & d'amour, qui sont les Passions ordinaires des Heros des Poëtes: & ces gens ont sans doute bien plus de penchant pour ces Passions. Ils n'y étoient que trop portez par leur nature corrompuë; mais ils y sont étrangement fortifiez par ces lectures.

Lorsque l'on souhaite avec passion que celui à qui on a donné toutes ses affections, acquiere la gloire qu'il desire; n'est-ce pas une marque évidente que l'on aime aussi la gloire? Si l'on s'afflige de la perte qu'il fait de ses richesses, ne voit-on pas par là l'attache qu'on a aux biens de la terre? On pleure dans la vie d'un Heros ce que l'on regarde comme un mal, & ce que l'on ne voudroit pas souffrir. L'on est bien-aise que les choses lui succedent, parce qu'on desire pour soi même dans une semblable occasion, un pareil succès.

Ceux qui ont de l'amour, s'affligent lors que le Heros est malheureux dans ses amours: & comme

me plus on est engagé dans le monde, plus on aime les grandeurs de la terre ; aussi plus on est rempli d'ambition, plus on est sensible à l'amour & aux autres Passions. On se trouve dans la lecture de ces avantures Poëtiques, d'autant plus touché de ces Passions qui y regnent par tout : *Eò * magis eis movetur quisque, quo minus à talibus affectibus sanus est.*

Il ne faut donc pas s'étonner si les personnes qui lisent les Romans, reçoivent l'impression de tous les sentimens de ceux que le Poëte y fait agir & parler, puis qu'ils y ont un rapport si naturel. *Les paroles des personnes passionnées nous troublent & nous agitent, quand elles nous trouvent pleins de la passion & de la foiblesse de cœur dont elles procedent.*

On imite toûjours avec joye ce qu'on a vû representer avec plaisir : ainsi quand une femme qui a coûtume de lire les Romans, se voit adorée, elle croit être une de ces beautez pour lesquelles les Heros se sont exposez à tant de dangers. En lisant ces Livres, elle a conçu qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer & d'être aimée : elle se rend facilement à l'occasion qui lui presente cette douceur : & c'est-là le poison qui donne la mort à la plus grande partie des personnes de son sexe.

Dieu, comme on l'a dit, veut regner seul dans le cœur de l'homme qu'il a fait : personne ne peut donc l'offrir à une Creature, ou s'en emparer, sans commettre un larcin, qui ne demeurera point impuni. C'est cependant ce que font les Heros & les Heroïnes. Les Poëtes forment entre eux une si belle union, que les uns & les autres n'offrent des sacrifices & de l'encens à leurs Dieux, qu'afin de les porter à faire reüs-

* *S. Aug.*

réussir leurs amours. L'Heroïne est le Dieu du Heros, & le Heros est celui de l'Heroïne ; & c'est cet amour détestable que les Lecteurs de Romans tâchent d'imiter, quand ils se mettent l'amour dans la tête.

La lecture de ces Livres pernicieux ne fait pas seulement naître les Passions, mais elle leur donne des armes. Un ambitieux y trouve des leçons pour s'élever & pour contenter son ambition. Mais sur tout les Poëtes sont ingenieux à trouver des intrigues pour executer les desseins amoureux qu'ils font prendre à leurs Heros, pour gagner ceux qui s'y opposent, ou pour le leur cacher. Ils apprennent aussi l'art de s'expliquer & de declarer d'une maniere ingenieuse, l'amour qu'on a dans le cœur.

Après une étude si pernicieuse, ceux qui s'y sont rendus maîtres, non-seulement ont l'esprit & le cœur corrompu, mais il savent encore les moiens de faire réussir leurs mauvais desirs. Ainsi on peut dire que les Poëtes & les faiseurs de Romans, enseignent l'art d'aimer, & comme dit Lactance, par de feints adulteres ils apprennent à en commettre de veritables : *Docent adulteria dum fingunt, & simulatis erudiunt ad vera.*

Aussi Socrate dans son Histoire Ecclesiastique, en parlant d'Heliodore Evêque de Tricala, qui est une ville de Thessalie, appelle Livres d'amour l'Histoire Ethiopique que cet Evêque composa étant jeune, ἐρωτικὰ βιβλία. Et Nicephore ajoûte qu'on l'obligea dans un Concile, ou de les brûler ou de quitter son Evêché ; ce qui fait connoître que l'on a toûjours crû dans l'Eglise que ces sortes d'Ouvrages étoient très-dangereux.

CHAPITRE XVI.

Quand la Poësie n'inspireroit point de mauvaises Passions ; elle seroit toûjours criminelle, parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvemens de notre cœur.

QUAND la Poësie n'inspireroit aucune Passion criminelle, elle ne seroit pas innocente ; car notre esprit n'est pas fait pour s'occuper de fables. N'est-ce pas une veritable extravagance que de s'interesser dans la fortune d'un Heros, qui est moins qu'un fantôme, de pleurer des maux qui ne sont point, & ne pas verser une seule larme pour pleurer ses propres maux, qui sont si réels ?

Est c'est de quoi saint Augustin s'accuse devant Dieu : *J'étois obligé*, dit-il en parlant de ses premieres Etudes, *d'étudier les vaines & les fabuleuses avantures d'un Prince errant tel qu'étoit Enée, au lieu de penser à mes égaremens & à mes erreurs ; & l'on m'enseignoit à pleurer la mort de Didon, à cause qu'elle s'étoit tuée par un transport violent de son amour, pendant que j'étois si miserable que de regarder d'un œil sec la mort que je me donnois à moi-même ; en m'attachant à ces fictions, & m'éloignant de vous, ô mon Dieu ! qui êtes ma vie. Car y a-t il une plus grande misere que d'être miserable sans reconnoître & sans plaindre soi-même sa propre misere ; que de pleurer la mort de Didon, laquelle est venuë de l'excès de son amour pour Enée, & de ne pleurer pas sa propre mort, qui vient du défaut d'amour pour vous ?*

TENERE *cogebar nescio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam, quia*

quia se occidit ob amorem, cùm intereà me ipsum in his à te morientem, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus. Quid enim miserius misero non miserante seipsum, & flente Didonis mortem, quæ fiebat amando Æneam, non flente autem mortem suam, quæ fiebat non amando te?

Est-ce pour des phantômes que Dieu a imprimé dans notre cœur toutes ces differentes affections d'estime & d'amour; ou pour nous attirer à lui, qui est notre centre, comme nous avons dit, & nous separer des creatures, ausquelles nous ne nous pouvons attacher sans nous priver de notre felicité? Il a fait notre cœur capable d'estimer & de haïr, d'esperer & de craindre, afin que nous estimassions ses divines perfections, & que nous méprisassions le neant des Creatures, que nous nous élevassions vers lui par notre amour, en nous éloignant par un mouvement de haine de tout ce qui nous peut separer de lui, que par notre esperance nous nous unissions à lui, nous détachant par la crainte de tout ce qui empêche cette union.

Quand je jette les yeux sur ceux qui se laissent émouvoir par ce qu'ils lisent dans un Roman, & qu'ils sont froids dans l'affaire de leur salut, il me semble voir des personnes, qui étant poursuivies par des ennemis, au lien de fuïr & de chercher une asile, s'amuseroient à considerer un parterre semé de fleurss.

La Poësie amuse ainsi toutes les saintes affections de notre cœur, en les détournant vers des choses criminelles ou des bagatelles, de sorte que par là ces bonnes affections sont absolument inutiles. Une femme, par exemple, qui est accoûtumée à ces mariages de Roman, ne trouvant point toutes ces qualitez feintes & imaginaires des Heros dans son mari, elle n'est pas fort disposée à l'aimer.

Ceux

Ceux qui ressentent plus vivement des sentimens de compassion en lisant ces accidens funestes qui arrivent dans les Tragedies, sont peu touchez des miseres ordinaires des hommes, parce qu'ils n'y trouvent rien qui arrête leurs yeux, & qu'ils ne sont pas accoûtumez d'être émus par des accidens communs.

S'ils sont riches & d'une condition relevée, ils veulent executer toutes les folles entreprises dont ils ont lû les descriptions, & devenir eux-mêmes des Heros.

S'ils sont miserables & qu'ils soient persecutez, au plus profond de leur bassesse, ils s'enflent d'orgueil; & comme ils ont autrefois admiré les travaux de leurs Heros, la grandeur de leur courage dans leurs maux, dont toute la terre s'est entretenuë, ils s'imaginent que la persecution qu'ils souffrent les expose aux yeux de tout le monde, & que l'on plaint partout leur misere; ainsi bien loin de recueillir aucun fruit des peines que la misericorde de Dieu leur avoit envoyées, comme des moyens pour se garantir de celles de l'Eternité, qui sont dûës à leurs crimes, ils ne les souffrent que pour se rendre plus coupables, & pour exciter davantage sa colere.

On ne fait donc autre chose par la lecture des Romans & des Poëtes, que contracter un certain esprit, qui ne se repaît que de vaines idées & de chimeres, & qui nous éloigne de plus en plus de la fin où nous devons tendre.

Fin de la premiere Partie.

NOU-



NOUVELLES REFLEXIONS SUR L'ART POETIQUE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La fin de l'Art Poëtique est de plaire ; ses regles générales se reduisent à quatre principales. On propose les deux premieres, savoir le choix de la matiere, & l'imitation.

LES regles que l'Art Poëtique prescrit, ne tendent qu'à engager les hommes dans la lecture les Poëtes par le plaisir qu'ils y trouvent. Pour examiner cette proposition, par laquelle nous commençons la seconde Partie de nos Reflexions, nous devons considerer que toutes les choses qui plaisent dans les Poëtes, se peuvent reduire à quatre chefs.

Pre-

Premierement, la Poësie est agréable, en ce qu'elle ne choisit pour sa matiere que des choses rares, dans lesquelles on voit une certaine image de grandeur, ce que nous aimons, parce qu'étant faits pour un Etre souverainement grand, notre nature nous porte à aimer tout ce qui a quelques traits de cet Etre.

Les Poëtes plaisent en second lieu, parce qu'ils imitent la verité, & que toute imitation divertit.

En troisieme lieu, ils flatent nos inclinations, & ne disent rien que de conforme à nos sentimens, & c'est ce que nous recherchons.

Enfin ils remuent nos passions: Or toutes leurs émotions sont douces, quand elles ne sont point accompagneés ni suivies d'aucun fâcheux accident: Ainsi c'est par ces quatre voies que les Poëtes parviennent à leur fin principale de plaire.

Pour donner donc quelque connoissance de l'Art Poëtique, nous ferons voir comment les Poëtes suivent leurs regles, pour éblouïr leurs Lecteurs par la grandeur des choses qu'ils proposent, pour les enchanter par une image de la Verité, pour les gagner en ne disant rien qui soit opposé à leurs inclinations, & pour exciter dans leur cœur toutes les Passions qu'ils sont bien-aises d'y sentir.

Les Maîtres de l'Art ne peuvent prescrire de regles pour la premiere chose, qui est le choix d'une riche matiere. Ce n'est point l'Art ni l'Etude qui donnent aux Poëtes cette fecondité d'imagination, par laquelle ils voyent par toutes leurs faces les choses qu'ils traitent, & qui leur donne moyen dans une si grande abondance, de faire choix de ce que l'on en peut dire de rare & de grand, & qui par sa vivacité fait qu'ils tournent ce qu'ils s'imaginent en mille manieres inconnües à ceux qui ont une imaginarion grossiere & pesante.

Il

Il eſt auſſi neceſſaire ſur toutes choſes, que la Nature ait donné à un Poëte beaucoup de jugement, pour faire un bon uſage des richeſſes de ſon imagination, & pour en regler le feu; autrement ſes inventions & ſes manieres de dire les choſes, ſont extravagantes; ce qui arrive particulierement à ceux qui n'ont point d'autre Science que celle de rimer, & qui n'ont point cultivé leur eſprit par une étude plus ſerieuſe que celle de la Poëſie.

Homere & Virgile étoient excellens Philoſophes, c'eſt pourquoi ils ne s'égarent preſque jamais; la Raiſon les guide par tout, ils ne s'abandonnent point à ces ſaillies, qui ſont une eſpece de fievre chaude & de délire, qui font dire cent choſes impertinentes à ceux qui s'y laiſſent aller.

La plûpart des Poëtes perdent le tems dans des deſcriptions ennuyeuſes & hors de propos. Ils s'arrêtent où ils devroient courir: Ils paſſent ſous ſilence ce qu'ils devroient expliquer avec étenduë. Il eſt bon que les Maîtres faſſent remarquer ces endroits aux jeunes gens, pour les accoûtumer à bien juger de ce qu'ils liſent, & qu'ils leur inculquent ces belles maximes, que les choſes qui ſont hors de propos, qui ſont contre la bienſeance & contre la Verité & la Raiſon, ne doivent pas être eſtimées, quoi que l'Auteur qui les a trouvées & qui les a dites, paroiſſe avoir de l'eſprit: autrement les Poëtes qui peuvent ſervir à éveiller l'imagination de la jeuneſſe, corrompront ſa Raiſon.

Car on ne peut nier que pluſieurs ne pouſſent trop loin la liberté dont la Poëſie leur donne droit d'uſer. Souvent il n'y a pas plus de rapport entre ce qu'ils diſent, qu'entre les ſonges d'un malade. Ils ne ſavent ce que c'eſt que de peindre les cho-

ſes dans un état naturel & dans la proportion & la grandeur, qu'elles doivent avoir : ils les font toutes monſtrueuſes, quelque petites & ordinaires qu'elles ſoient, ils parlent d'elles comme ſi elles étoient extraordinaires & prodigieuſes. Il eſt vrai qu'on voit du feu & de la hardieſſe dans leurs Ouvrages: c'eſt pourquoi pour leur donner le ſuffrage qu'ils meritent, il faut dire que leurs Poeſies ſont ſemblables à ces groteſques agréables que font les Peintres, lorſque ne s'aſſujettiſſant à aucun deſſein, ils ſuivent ſeulement leur caprice.

La Poeſie eſt une imitation des actions des hommes, de leurs paroles & de leurs mœurs. Afin que cette imitation ſoit exacte, il faut que les Poetes, comme ils ont coûtume de le faire, faſſent agir & parler ceux qu'ils introduiſent dans leurs Ouvrages, conformément à leurs mœurs. Pour cela les Maîtres ont ſoin de rapporter avec étendue les mœurs des hommes : ils parcourent toutes les conditions & les divers âges de la vie, & font remarquer quelle eſt la maniere d'agir de ceux qui ſont d'une telle condition, d'un tel âge ; ce que font les jeunes gens, comment agiſſent les vieillards.

Quoi qu'il n'y ait point d'homme qui ſoit toûjours le même, & que ceux d'un même état ne ſoient pas tous ſemblables, il y a néanmoins un certain caractere qui diſtingue chaque âge & chaque condition, & qui en fait connoître l'humeur & la maniere ordinaire d'agir.

C'eſt dans l'expreſſion de ce caractere que les Poëtes font paroître cet art d'imiter qui eſt ſi charmant, lors qu'il eſt bien obſervé. Je ne m'arrêterai pas à parler de ces caracteres ; car outre qu'Ariſtote l'a déja fait dans ſa Rhetorique, & Horace dans ſon Art Poetique, je ne croi pas que les Livres ſoient neceſſaires pour acquerir ces connoiſſances ; on les trouve en ſoi-même, & le monde eſt

eft un excellent Livre pour cela, il ne faut qu'étudier fes actions & fes paroles.

Les Maîtres rapportent au Chapitre des Mœurs, ce qu'il eft neceffaire d'obferver pour faire qu'une invention poëtique foit vrai-femblable; ils avertiffent qu'il ne faut rien dire qui foit contraire à ce que l'on a une fois avancé, à une verité connue, & à ce que la Raifon nous enfeigne manifeftement.

Il faut prendre garde fur tout de ne pas propofer des chofes comme veritables, dont l'erreur peut être apperçue par les Sens. Le Menfonge, comme nous avons vû, ne peut être agréable, s'il n'a l'apparence de la Verité; c'eft-à-dire, fi l'on ne croit en quelque maniere que ce que le Poete dit eft veritable. C,eft pourquoi, felon Ariftote, il faut avoir plus d'égard à la vrai-femblance qu'à la verité même; car il y a des chofes qui font très-veritables, que les hommes ne peuvent croire, parce qu'ils mefurent toutes chofes à leurs opinions : ainfi pour leur plaire & obtenir d'eux qu'ils croient ce qu'on leur dit, l'on ne doit expofer à leurs yeux que ce que leurs préjugez leur perfuaderont être poffible & vraifemblable.

CHAPITRE II.

Regles que fuivent les Poëtes pour flatter les inclinations des hommes, & pour remuer leurs paffions.

LEs Poetes doivent faire paroître fi clairement quelles font les inclinatious de leurs perfonnages, que les Lecteurs apperçoivent dès le commencement de la Piece ce qu'ils feront dans la-

suite: & c'est ce qui contribuë à leur rende vraisemblable ce qu'on leur propose, & leur donne une secrette satisfaction de ce que les choses ont eu le succès qu'ils avoient prévû.

Aussi si ces personnages agissent en quelque chose autrement qu'ils n'ont accoûtumé, il faut que le Poëte fasse connoître la cause de ce changement. Nous approuvons toûjours ce qui convient à nos inclinations; nous aimons ceux qui sont de notre humeur. Ainsi les Poëtes, qui regardent comme leur principale fin, la satisfaction de leurs Lecteurs, donnent de bonnes inclinations à leurs premiers personnages, qu'effectivement nous avons tous naturellement de l'amour pour la Vertu, & de l'horreur pour le Vice. L'on ne pleureroit point la mort de Didon, si Virgile dans les premiers Livres de son Eneïde ne l'avoit fait paroître très-vertueuse, & ne lui avoit donné toutes ces excellentes qualitez qui gagnent les cœurs, & qui font qu'on est affligé de voir une grande Princesse reduite au desespoir par une Passion qui semble innocente, puisque sa fin étoit un mariage honnête.

Seneque * rapporte qu'Euripide dans une de ses Tragedies, ayant donné des loüanges à l'Avarice, tout le peuple d'Athenes se leva, & auroit chassé l'Acteur qui les recitoit, si Euripide n'eût paru sur le Théatre, & ne les eût priez d'écouter la suite de la Piece, pour apprendre quelle fin feroit cet admirateur des richesses.

Les Poëtes qui entreprennent de flater nos inclinations, comme nous avons vu, en même tems qu'ils ornent leurs Heros de tant de bonnes qualitez, ne les exemtent pas neanmoins des défauts ausquels ceux qu'on appelle honnêtes gens dans le monde, sont sujets. C'est pourquoi quand les Maîtres de l'Art Poëtique traitent cette question, si le Heros de la Piece doit être honnête homme, ils

* Ep. I 15.

ils repondent qu'il le doit être ; mais comme nous l'avons déja remarqué, ils prennent pour honnêteté une certaine alliance monstrueuse de la Vertu & du Vice que nous aimons, parce que nous sommes bien-aises de joüir en effet des plaisirs, & d'avoir pourtaut les apparences de la Vertu, sans tomber dans les infamies & les remords de conscience. Suivant cette idée de l'honnêteté que ces Maîtres se proposent, ils font un détail des mœurs que doivent avoir les Heros, & que nous ne rapporterons pas ici: Car outre qu'on ne sait que trop en quoi consiste l'honnêteté du monde, s'il étoit question de proposer une modele parfait d'un veritable Heros, je consulterois JESUS CHRIST, & je ferois voir par des raisonnemens que je crois être des démonstrations, qu'il n'y a que ceux qui suivent ses maximes qui soient grands : mais cela demanderoit un long discours, que la matiere qu'on traite ne permet pas d'entreprendre ici.

Ceux qui veulent enseigner les Lettres Humaines d'une maniere Chrétienne, y pourront suppléer, & ils ne doivent pas manquer de le faire, afin que leurs Disciples ne se remplissent pas des fausses maximes de la Morale corrompue des Poëtes.

Toute l'étude des Poëtes tend particulierement à faire leurs Heros tels que nous voudrions être: c'est pourquoi comme il n'y a point de vertu qui contente davantage l'ambition que nous avons de commander & de paroitre grands, que l'intrepidité & la force, ils n'oublient point cette vertu dans l'idée qu'ils forment d'un Grand-homme, conformément à l'opinion & aux desirs des gens du monde à qui ils veulent plaire.

Ils font aussi leurs Heros fort pieux, ce qui n'est point opposé au dessein qu'ils ont de flatter nos mauvaises inclinations: ils y sont obligez, parce

que ces grands Hommes ne pourroient être estimez, s'ils n'avoient du respect pour les Dieux.

On craint Dieu, & on l'estime naturellement: ce qui fait qu'on a une haute idée de ceux qui en sont cheris & protegez, de sorte qu'au sentiment des hommes, il nous est plus glorieux de surmonter un peril par un miracle que le ciel fait en notre faveur, que par notre adresse.

C'est pourquoi ce n'est pas une faute à un Poëte, après avoir fait paroître son Heros dans un grand danger, de l'en tirer par un miracle, puisque cela contribue à établir la reputation du Heros dans l'esprit du Lecteur, ce qu'il regarde comme sa principale fin.

Mais ce n'est pas cette seule raison qui porte les Poetes à faire les Heros si religieux, & à feindre que les Dieux les accompagnent dans tous leurs dangers, qu'ils leur fournissent des armes, & qu'ils combattent pour leur défense: Ils font ces fictions pour plaire aux hommes, qui sont troublez dans leurs desordres par la crainte d'un Dieu vangeur des pechez qu'ils commettent: de laquelle crainte ils les délivrent en leur représentant que de grands hommes aimez des Dieux, ont fait ce qu'ils font, & outre cela le peuple se plaît à tous ces miracles.

L'on ne conçoit rien de plus grand que Dieu; ni de plus admirable que ces effets. Ainsi comme l'on aime ce qui est grand & ce qui n'est pas ordinaire; on prend plaisir à entendre parler de la Divinité, lorsque ce que l'on en dit est sublime: C'est pour cela que le Poëme où l'on ne voit point les Dieux mêlez avec les hommes ne divertit pas; selon le jugement de la plûpart du monde.

Les hommes ne veulent pas neanmoins que l'on les entretienne d'une Divinité spirituelle, dans laquelle l'on n'apperçoive rien que de grand & de majestueux, & qui n'ait aucun rapport sensible

avec leurs mœurs & leurs inclinations. C'est pourquoi les saintes Ecritures ne leur plaisent pas; car ils n'y voient qu'un Dieu saint, & qui étant exemt de toutes les taches du peché, est ennemi des pecheurs: ils s'accommodent bien mieux des Dieux du Paganisme, d'un Jupiter adultere, d'un Mars cruel, d'un Bacchus yvrogne, & d'un Mercure voleur.

Ces Divinitez ne les éblouïssent point; & c'est pour cette raison que les Poëtes, qui ne regardent que la satisfaction de leurs Lecteurs, comme la fin de leur art, se font une loi de faire entrer dans leurs Vers les Dieux de la Gentilité, & considerent les Fables comme le plus bel ornement de la Poësie, parce qu'elles parlent des Dieux & que ce qu'elles en disent flatte notre cupidité.

Pour enseigner méthodiquement comment l'on peut remuer les Passions, il en faudroit faire le dénombrement, & marquer en particulier quel est l'objet de chacune, & par quelle cause elle est excitée; mais cela demanderoit un Traité entier, qui appartient à la Philosophie.

On remarquera donc seulement que c'est en vain qu'un Poëte pretend émouvoir ses Lecteurs, s'il ne les dispose auparavant à recevoir les Passions qu'il veut faire naître dans leurs ames.

L'on n'entre point tout d'un coup dans des transports d'admiration & d'estime, pour des choses qu'on ne connoît point. C'est pourquoi, outre qu'un Poëte peche contre la modestie, lors qu'il commence un Ouvrage avec des termes élevez, qui marquent la trop grande estime qu'il en fait, il est certain qu'il ne peut que refroidir ses Lecteurs, qui sont surpris de voir un homme entrer d'abord dans des transports, sans leur faire connoître qu'il en a sujet.

Notre cœur est fait de telle maniere, qu'il prend des

des Passions opposées à celles que nous n'approuvons pas: au contraire nous entrons naturellement dans les sentimens de ceux avec qui nous vivons, lorsque nous les croions raisonnables, & nous ressentons tous les mouvemens dont ils paroissent touchez: ainsi on voit bien ce qu'un Poëte doit faire pour exciter les Passions.

Nous avons remarqué dans l'Art de parler, que comme elles se peignent sur le visage, elles ont aussi des figures dans le discours; c'est à l'Art de parler de traiter de ces figures.

Les Poëtes n'expriment pas toûjours heureusement les Passions, parce qu'ils n'en étudient pas toûjours la nature. Ils font faire par exemple à une personne qu'ils représentent dans le transport de la colere, des raisonnemens & des reflexions morales, comme feroit un Philosophe qui médite tranquillement dans son cabinet, & qui s'applique avec soin à trouver des sentences.

Nos Passions ne nous permettent pas de nous arrêter long-tems à une même pensée; elles nous transportent & nous agitent, & nous interrompant à chaque parole, elles nous font dire presqu'en un moment cent choses toutes opposées: ainsi, puisqu'on ne peut exciter dans le cœur des autres, que les Passions dont on paroît animé, un personnage qui fait le Philosophe, & qui par consequent paroît tranquille, n'échauffera jamais ceux qui le voient.

Tout ce qui n'augmente pas le mouvement d'une Passion, la ralentit; c'est pourquoi lors qu'on veut que le Lecteur joüisse long-tems de la douceur de l'émotion qu'on lui a causée, il faut éviter toutes les digressions qui lui feroient perdre de vûë l'objet qui l'a fait naitre; il faut encherir pardessus ce que l'on en a dit, & si la necessité oblige de parler de quelque autre

tre chose, il faut le faire si vîte, que son feu n'ait pas le tems de se rallentir.

Ainsi c'est une grande faute lors qu'on décrit un combat, & que le Lecteur commence à s'échauffer, d'éteindre son ardeur, & de l'ennuyer par une description longue & inutile des roües du chariot sur lequel est monté le Heros. Depuis que les armées sont une fois aux mains, il ne se faut pas aviser de faire tenir des conferences entre les Capitaines ennemis: car outre que la vrai-semblable est choquée en cela, ces discours hors de propos ôtent infailliblement au Lecteur toute cette ardeur qui l'avoit fait entrer avec plaisir dans la description de ce combat.

CHAPITRE III.

La Poësie est plus dangereuse, lorsque les regles de l'Art sont mieux observées. Regles particulieres de l'unité d'action.

L'ON ne peut comprendre facilement pourquoi les Poësies prophanes sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus travaillées & composées selon les Regles de l'Art. Quand les inventions d'un Poëte sont rares, elles nous font bien plûtôt oublier la veritable grandeur, dont elles nous presentent une vaine image.

Dans un Poëme où la vrai-semblance est gardée, & où tout est aussi exactement observé, rien ne nous détrompe & ne nous fait remarquer que le Poëte se joüe de notre curiosité. Quand il nous a unis avec ses personnages par les liens d'une étroite sympathie, en leur donnant les qualitez que nous aimons, nous en-

trons plus aisément dans tous leurs sentimens ; & nous épousons toutes leurs Passions ; cependant la Religion nous ordonne de les bannir de notre ame, & de fermer avec soin toutes les avenuës par où elles peuvent y entrer.

Un Poëte habile donne tant de feu à ceux dont il peint les mouvemens, qu'il est impossible qu'en même tems que nous sommes liez à eux par le plaisir, nous ne soions aussi brûlez des mêmes flammes.

Ajoûtons, que plus un Poëte a d'éloquence, plus ses vers sont harmonieux, & plus il fait des impressions vives & profondes sur les esprits.

Que personne ne s'y abuse, & ne dise qu'il n'y a que les esprits foibles sur qui la Poësie puisse faire de si fortes impressions; la maniere dont les Poëtes trompent, ne touche point ceux qui sont grossiers, mais elle cause des émotions vives, délicates & imperceptibles en toutes les personnes qui ont l'imagination agissante & facile ; d'où vient que le Poëte Simonide disoit autrefois, qu'il ne pouvoit tromper les Thessaliens, parce qu'ils étoient trop ignorans & trop stupides.

Toutes les regles particulieres de la Poetique sont tirées des regles generales, qui ont été proposées dans les deux Chapitres precedens, comme on le verra dans les Reflexions que nous allons faire sur ces regles particulieres.

La premiere demande qu'on choisisse une action grande & extraordinaire. Dans les Comedies à la verité le sujet est bas, mais on trouve dans l'action que l'on choisit pour être ce sujet, quelque chose de grand dans sa bassesse ; On sait la faire voir par quelque circonstance, qui la rend surprenante & nouvelle.

Je dis que les Poetes choisissent *une action*, car quoi qu'ils parlent de plusieurs actions particulieres,

res, il y en a une principale à laquelle toutes les autres se rapportent.

Homere ne chante que la colere d'Achille. Stace pensant faire quelque chose de plus achevé dans le Poëme qu'il avoit entrepris sur le même Achille, promet à l'entrée de cet Ouvrage, qu'il embrassera toutes les actions de ce Heros. Homere, dit-il, en a laissé à dire beaucoup plus qu'il n'en a dit; & moi je ne veux rien omettre: C'est ce Heros tout entier que je chante.

Magnanimum Æacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam succedere cœlo,
Diva refer. Quamquam acta viri multum inclita cantu
Mæonio, sed plura vacant. Nos ire per omnem
Sic amor est, Heroa, velis, &c.

Stace fait assez connoître par ces Vers, qu'il avoit peu de connoissance de l'Art Poëtique, dont les regles sont établies sur le bon sens. Homere & les Poëtes habiles gardent exactement cette unité d'action, afin qu'ils puissent toucher vivement leurs Lecteurs, & les interesser dans cette action. Lorsque l'esprit est partagé entre plusieurs affaires, il ne s'applique à chacune en particulier que lâchement. C'est pourquoi le principal dessein des Poëtes étant d'engager dans la lecture de leurs contes, ils font comme les Chasseurs qui empêchent que leurs chiens ne prennent le change.

L'action qui est le sujet de l'Eneïde de Virgile, est l'établissemeut de l'Empire Romain par Enée Prince Troien.

Toutes les autres choses dont parle ce Poëte, se rapportent à cette action, & il paroît que ce n'est que par occasion qu'il les propose, pour faire connoître les circonstances de l'Histoire de son Heros, & pour faire concevoir combien le Ciel s'in-

s'interessoit à l'établissement de cet Empire, & à l'élevation de la maison d'Auguste. Ainsi après avoir donné à ses Lecteurs le desir d'apprendre le succès de cette grande entreprise, il ne laisse point ralentir cette ardeur, en la partageant entre plusieurs autres desirs.

C'est pour cette même raison, que tout ce qu'il dit, contribuë à établir une grande estime de ce Prince, qu'il en occupe son Lecteur tout entier. Il lui donne d'illustres Compagnons de ses travaux ; mais il ne peint leur vertu qu'avec des traits & des couleurs qui n'obscurcissent point la gloire de leur Chef. C'est pour le seul Enée, qu'il ménage la faveur de ses Lecteurs, qui par ce moyen s'attachent entierement à lui : Ils entrent dans toutes ses passions : Ils en apprehendent le retardement : Ils aiment ceux qui le favorisent : Ils haïssent ceux qui s'opposent à ses desseins : & ce zèle est ardent, parce qu'il est tout entier pour une seule chose.

Ce qui oblige encore les Poëtes d'observer cette unité, est que s'ils s'attachoient à décrire plusieurs actions, le Lecteur, comme remarque Aristote, ne pourroit appercevoir le sujet de leur Piece aussi nettement qu'il est necessaire, pour être fortement touché du desir de la lire.

Homere, dit ce Philosophe dans sa Poëtique *, n'a pas voulu décrire toute la guerre de Troie, cela auroit été trop long, & l'on n'auroit pû appercevoir d'une seule vûë ce qu'il avoit à dire : λίαν-γὰρ ἂν μέγας ϗ ἐυκ εὐσύνοπτος ἔμελλεν ἔσεσθαι.

* Chap. 23.

CHA-

CHAPITRE IV.

Les Poëtes ne commencent pas l'Histoire de leur Heros par les premieres actions de sa vie, mais par le secours des Episodes ils font connoître aux Lecteurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre.

LEs Poëtes, comme il a été remarqué dans la premiere Partie, ne commencent pas l'Histoire de leur Heros par sa naissance. Ils proposent d'abord l'action principale de sa vie, laquelle action est le sujet de leur ouvrage; & ils le font d'une maniere pleine d'artifice.

Je parle, dit Virgile en commençant son Eneïde, d'un excellent houme, que le Destin conduisit de la Ville de Troie dans l'Italie, ponr y jetter les fondemens d'un grand Empire.

Il fait paroître ensuite cet Homme au milieu d'une grande tempête, qu'une Deesse avoit excitée contre lui; il représente les Dieux divisez les uns contre les autres; & qui prennent different parti sur son sort. Rien n'est plus capable de donner de la curiosité; car il paroît que cet homme est extraordinaire, que son entreprise est grande, & que ses avantures ne sont pas communes.

Les Poëtes commençant ainsi la vie de leur Heros par le milieu, ils en ramassent toutes les parties qu'ils renferment dans une principale action, & dans un petit espace de tems, comme nous le verrons dans la suite. De sorte qu'exposant tant de choses en même tems toutes éclatantes, ils éblouïssent les yeux du Lecteur. Car, comme remarque saint Augustin, lors qu'un tout est composé de plusieurs parties, & que ces parties ne subsistent pas toutes en même tems pour le com-

poser, elles plaisent beaucoup davantage quand on peut les considerer toutes ensemble, que lors qu'on en considere seulement quelqu'une en particulier: * *Omnia quibus unum aliquid constat, & non simul sunt omnia ea quibus constat ; plùs delectant omnia quàm singula, si possint sentiri omnia.*

Quoi que les Poëtes observent l'unité d'action, cela n'empêche pas qu'ils ne comprennent dans leurs Poëmes toute la vie de leur Heros. Ils trouvent le moien de n'oublier aucune de ses actions qui soit glorieuse: & ils le doivent faire, puisque lors qu'on a conçu une grande estime d'une personne, l'on desire savoir toutes les particularitez de sa vie. C'est par le moien des Episodes que cela se fait. Les Episodes, ἐπεισόδια sont des narrations que l'on insere dans un Ouvrage, de quelque chose qui n'est point de l'essence du sujet, mais qui lui peut appartenir.

Ce recit qu'Enée fait à Didon de tout ce qui se passa au Siege de Troie, est une Episode, par laquelle Virgile fait connoître la famille, la naissance, & la fortune de ce Prince. Ainsi les Episodes contribuent beaucoup à l'éclaircissement & à l'embellissement d'une Piece.

L'on doit retrancher avec severité tous les vains ornemens, & ne rien dire que d'utile & de necessaire; mais aussi il ne faut pas negliger les occasions d'instruire les Lecteurs de toutes les choses qu'ils desirent aprendre : ce qui n'est pas difficile. On peut faire connoître quelque accident particulier de la vie d'un Capitaine, en rapportant ce qu'un excellent Ouvrier aura gravé sur ses armes. En faisant la description d'un Palais magnifique, on peut en orner les Galeries de Tableaux, les Salles de riches Tapisseries, qui contiennent plusieurs Histoires, qui donnent la connoissance des choses qu'on est bien aise

*Confess. ch. 11. l. 4.

aise de savoir. Et cela se fait d'une maniere agreable, parce qu'il semble toûjours que c'est par quelque rencontre favorable qu'on apprend ces choses, & que les Poëtes ne font point naître l'occasion de s'en instruire, qu'ils n'ayent premierement fait naître le desir de les connoître.

Dans les anciennes Tragedies les Chœurs qui étoient composez d'une troupe d'hommes ou de femmes, qui paroissoient sur le Theatre de tems en tems, instruisoient dans leurs recits, & dans leurs Chants les Auditeurs de ce qu'ils n'avoient pas appris des Acteurs. Ainsi ces Chœurs étoient comme des Episodes, mais moins ingenieuses que celles dont nous venons de parler.

Il n'y a pas grand art à faire paroître sur un Theatre un homme qui vient de lui-même, sans qu'aucun accident l'y appelle, & lui faire rapporter, comme le feroit un Messager, ce qui s'est passé hors de la presence des Spectateurs. Aussi nos Poetes, qui entendent le Theatre mieux que les Anciens, en ont banni les Chœurs.

CHAPITRE V.

Des principales Parties d'une Piece.

L'ON distingue trois principales parties dans le recit d'une action. La proposition, le nœud, & le dénoüement. La proposition * de l'action se fait, comme nous avons vû, d'une maniere claire & obscure; de sorte que le Lecteur comprend clairement que le Poete va parler d'une chose extraordinaire, & qu'il apperçoit en même-tems des choses qu'il ne sait point, & qui lui donnent de la curiosité.

Le

* Στάσις.

Le nœud d'une Piece consiste dans quelque grande difficulé imprevûe, qui se presente tout d'un coup, & qui met un puissant obstacle à ce que le Heros vienne à bout de ses desseins. Ces difficultez & ces retardemens de l'accomplissement de l'action principale, dont on desire voir la fin; ou plutôt ce delai de conclure les avantures de son Heros que prend le Poëte, sont comme un sel qui irrite la curiosité. Le Poetes mêlent par tout ce sel, & font toûjours acheter les connoissances qu'ils donnent. Le principal nœud de l'Eneïde est la guerre qui s'éleve entre Enée & Turnus, lors que le Lecteur espere que ce Heros étant arrivé dans l'Italie, va finir son entreprise & trouver le terme de ses travaux.

Le dénoüement * d'une Piece se fait vers la fin, lors que les choses réüssissent comme le Lecteur le souhaite, dans le tems qu'il y pensoit le moins, & que toutes les choses étant desesperées, il étoit le plus touché des maux du Heros de la Piece.

Comme on a naturellement une joie extrême, lors qu'il arrive quelque bien à ceux que nous aimons; les Poëtes n'ont garde de priver leurs Lecteurs de ce contentement, & ce n'est que pour le rendre plus grand & plus parfait, que dans le nœud de la Piece ils avoient brouillé toutes choses, & avoient rempli leur esprits de crainte, afin de les en délivrer avec plaisir, & de leur faire joüir avec d'autant plus de joie de la bonne fortune du Heros, qu'ils avoient été plus sensiblement affligez de sa disgrace.

Il faut qu'une Piece se dénoüe d'elle-même, c'est à dire qu'il faut que tout ce qui se fait à la fin de la Piece, arrive naturellement, & qu'il ne paroisse pas que tous ces succès ne sont que des inventions du Poëte, parce que l'on ne peut

être

* λύσις.

être touché, comme nous avons dit, de ce que l'on croit n'être qu'une fable.

Il faut que les fictions soient vraisemblables, afin qu'elles puissent produire leur effet. Pour cela les Poëtes preparent toutes choses dès le commencement, & font entrevoir au Lecteur, que tous ces malheurs dont sont accablez ceux pour qui il a de l'affection, ne dureront pas toûjours. Ils lui donnent ainsi de bonnes esperances, qui entretiennent la curiosité, & lui font poursuivre avec ardeur sa lecture, pour aprendre ce qu'il attend de la fortune de son Heros.

Le dénoüement se fait ordinairement par la Peripetie, ou par la reconnoissance. La peripetie, comme ce nom qui est grec * le marque, est un changement de fortune, qui se fait lors qu'une personne de malheureuse qu'elle étoit devient heureuse, ou que de la prosperité elle tombe dans la misere.

On est assez accoûtumé dans le monde à voir de tels changemens, qui peuvent être causez par quelque accident qui survient. Ainsi il n'est pas difficile de trouver le moien de dénoüer une Piece de cette premiere maniere, faisant naitre un tel accident qui change l'état present des affaires comme on le desire; je n'en rapporte point d'exemple, on en peut voir dans les Poetes.

Le second moien, qui est la reconnoissance, est encore plus facile & fort ordinaire dans les anciennes Pieces. Elle se fait en plusieurs façons, c'est à dire qu'il y a plusieurs choses qui peuvent faire que deux personnes ignorant la proximité qui est entre elles, se reconnoissent, ou par des marques naturelles avec lesquelles tous ceux d'une famille naissent, telles que celles des Seleucides, qui avoient la marque d'une ancre imprimée sur la cuisse;

* περιπέτεια.

se; ou par des marques artificielles, comme sont une bague, un portrait, un billet. On en trouve une infinité d'exemples, non seulement dans les Poëtes, mais encore dans les Historiens.

Lorsque les travaux d'un Heros ont été couronnez par une glorieuse fin, & qu'il a achevé l'action principale qui étoit le sujet de la Piece, l'on ne doit plus rien ajoûter. Tout ce plaisir que l'on trouve dans la Poësie, n'est fondé que sur cette illusion, qu'on arrivera, pour ainsi dire, au comble de la felicité, si on peut arriver à la fin de l'Ouvrage. C'est cette vaine esperance qui cause l'ardeur avec laquelle on lit.

Quand enfin on a poussé sa lecture à bout, que l'on sait ce que l'on vouloit savoir; on se sent pleinement rassasié, ou plûtôt vuide, & on tombe en même tems dans le dégoût, qui suit necessairement les illusions & les faux plaisirs. Aussi les Poëtes habiles préviennent leurs Lecteurs, & pour les laisser avec quelque appetit, ils ne concluent pas entierement leur Piece: ils mettent seulement les choses en tel état, que le Lecteur devine facilement le reste.

C'est ce que fait Virgile, après qu'il a fait triompher Enée de Turnus, & qu'il ne lui reste plus d'ennemis à combatre, ni aucune difficulté qui s'oppose à l'execution de ses desseins. Il ne parle point de l'établissement de l'Empire Romain, ni de son mariage avec Lavinie, parce qu'il a assez contenté la curiosité de son Lecteur, qui peut appercevoir sans peine les heureuses suites de la victoire. Et celui qui a été assez hardi pour ajoûter quelques Livres aux douze Livres de l'Eneïde, pour donner à ce grand Ouvrage la perfection qui lui manquoit, a fait voir qu'il ignoroit la fin de cet Art.

Comme un Poëte ne doit rien ajoûter, après

avoir

avoir rapporté comment l'Action est achevée; aussi ne doit-il rien oublier de ce que le Lecteur pouvoit desirer, soit pour satisfaire sa curiosité, ou pour contenter la passion qu'il a que les choses réussissent d'une certaine maniere. C'est pourquoi, puisque l'on ne manque jamais de souhaiter du bien à ceux que l'on aime, les Poëtes doivent disposer toutes choses de sorte que ceux qui sont les amis du Heros, & qui se sont interessez dans tous ses malheurs, participent aussi autant qu'il est possible à sa bonne fortune.

Lorsque le Lecteur apprend l'heureuse destinée de quelque personnage, à qui il souhaitoit une meilleure fortune, & qu'il le voit delivré de ses maux, il en ressent une extrême joie.

Il avoit eu de la peine, par exemple, de voir qu'on eût ravi à un bon vieillard une fille qui lui étoit chere, & qu'il avoit retirée des dangers, où ses propres parens avoient éte contraints de l'exposer: Quand cette fille vient à être reconnue par ses parens, le Lecteur a une merveilleuse satisfaction: & si le Poëte a soin de faire trouver ce bon vieillard à cette reconnoissance, il le doit aussi faire participer aux avantages qui naissent de ce changement imprévu. De là vient qu'il se fait toûjours plusieurs mariages à la fin des Comedies, & les choses se débrouillent de telle maniere que tout le monde est content, & que les spectateurs se retirent pleinement satisfaits.

CHAPITRES VI.

De l'unité de tems & de lieu ; de la durée de chaque Piece.

LEs Poetes s'appliquent particulierement à ne point dire de choses qui se combatent. Les circonstances qu'ils proposent, sont liées les unes avec les autres : elles se soûtiennent de sorte que l'esprit n'y peut rien appercevoir qui lui fasse distinguer la Verité d'avec le Mensonge.

Entre ces circonstances, les plus considerables sont celles qui regardent le tems & le lieu d'une action. Aussi les Maitres donnent pour regle que l'unité de tems & de lieu soit gardée ; c'est à dire, qu'aiant choisi un tems pendant lequel l'action se doit faire, & un lieu où elle se doit passer, l'on ne dise pas des choses qui ne se puissent faire que dans un autre tems & dans un autre lieu.

Par exemple, si on a une fois supposé qu'une action se passe dans un jour, & qu'on ait pris pour le lieu de cette action la ville de Rome, l'on ne doit pas pour l'accomplissement de cette action faire faire des Sieges de Villes de six mois, & faire aller des Messagers de Rome à Constantinople, & les faire retourner dans l'espace de ce tems. Quelque plaisir que le Lecteur prenne à se laisser tromper, il est impossible qu'il ne s'apperçoive trop sensiblement que ce qu'on lui dit est une fable, & que par consequent il ne s'en dégoûte.

Les Poëtes habiles donnent toute l'étendue de tems necessaire aux actions qu'ils rapportent ; ils ne les precipitent point, chaque chose se fait en son tems. Les changemens de lieu se font d'une maniere naturelle : s'ils se font vîte, toutes les choses

se

se trouvent tellement diſpoſées, les vents ſont ſi favorables, qu'un grand voiage par mer ſe fait en très-peu de tems. S'il eſt neceſſaire de recevoir des nouvelles de ce qui s'eſt paſſé dans un autre lieu fort éloigné, l'on avoit auparavant placé ſur toutes les Montagnes des perſonnes avec des flambeaux, qui en un moment de l'un à l'autre ſe donnent avis de tout ce qui ſe fait. Ainſi dans une heure l'on apprend ce qui eſt arrivé à cinquante lieües de là, ſans que cela puiſſe paroître incroyable.

Puiſque le plaiſir que l'on trouve dans la Poëſie, vient de ce qu'elle occupe ſi fortement l'eſprit, que l'on y oublie tous les chagrins de la vie par les douces & agreables émotions qu'elle cauſe, l'action principale d'un Poëme ne doit pas paſſer dans un moment. Il faut donner de la curioſité à un Lecteur, le diſpoſer à entendre la ſuite, faire naître les Paſſions dans ſon cœur, les entretenir, & les ſatisfaire. Cela demande differens temps. L'on ne peut pas être émû par une action qui paſſe vite comme un éclair.

Si au contraire une action avoit une trop grande étendue, elle diſſiperoit l'eſprit qui s'égareroit dans une multitude d'années. Il ne pourroit concevoir les choſes nettement, & en être frappé auſſi vivement qu'il eſt neceſſaire pour reſſentir ces émotions, qui font le plaiſir de la lecture d'un Poëme. Or une action demande plus ou moins d'étendue ſelon la nature du Poëme. Entre les Poëmes les uns ſont Dramatiques ou actifs, les autres narratifs. Dans les premiers, comme ſont les Comedies, les Tragedies, & les Tragi-comedies, les Poëtes ne parlent point : ils font paroître des perſonnages ſur un Theatre qui repréſentent une action, non en la racontant, mais en agiſſant eux-mêmes ; μιμοῦνται δρῶντες comme di-

Ariſto-

Ariſtote dans ſa Poëtique Ch. 3. Dans les Poëſies narratives ce ſont les Poëtes qui parlent.

Comme l'on n'a pas coûtume de demeurer ſans interruption plus d'un jour dans les Spectacles, & qu'il faut garder en toutes choſes la vrai-ſemblance, l'action qui s'y repreſente doit paroître ſe pouvoir faire ſans violence dans l'eſpace de 24. heures pour le plus. Les Poetes diſpoſent pour cela les choſes comme ils veulent: ils font naître des incidens qui font que tout ce qui eſt neceſſaire ſe trouve prêt pour une prompte execution. Auſſi il ne leur eſt pas difficile de renfermer dans un ſi petit eſpace de tems toutes les choſes qu'ils expoſent aux yeux de leurs Spectateurs.

Par exemple, dans l'Andrienne de Terence, dont le ſujet ſont les amours & le mariage de Pamphile avec Glycerie, qui paſſoit pour une Courtiſane; le même jour que cette Glycerie eſt accouchée, Simon pere de Pamphile, pour rompre ces amours, le veut marier avec Philumene fille de Chremes. Ce qui s'alloit faire malgré Pamphile, ſans un certain vieillard qui ſurvint, ami de Chremes, qui lui fit connoître que cette Glycerie étoit ſa fille; de ſorte qu'il la donne à Pamphile en mariage à l'heure même. Tout cela ſe paſſe naturellement en moins de 24. heures: ce vieillard ſurvient d'une maniere qui n'eſt point forcée. Dans le commencement de la Piece, il paroît que Chryſis qui avoit élévé Glycerie, étoit morte depuis peu. Ce vieillard, qui étoit ſon parent, vient pour recueillir ſa ſucceſſion: il eſt auſſi fort bien inſtruit de la famille de Glycerie, puiſque Chremes ſon pere l'avoit miſe entre les mains de cette Chryſis, pour des raiſons que le Poëte fait expliquer.

Quoi que les Comedies & les Tragedies ſe joüent en moins de trois heures de temps, les Spec-

Spectateurs, qui reçoivent du plaisir de leur illusion, ne chicanent point, & se persuadent facilement, que tout le tems qui est necessaire au delà des trois heures, s'est écoulé entre les Actes qui partagent ces Pieces. Outre cela dans ces intervalles l'on amuse le Peuple avec des violons, ou quelqu'autre divertissement.

Pour le Poëme narratif, particulierement pour l'Epique, qui est le plus considerable de tous ceux qni sont narratifs, comme il n'est pas necessaire, ou plûtot comme il est impossible qu'on le lise tout d'une haleine, à cause de son étendüe, on donne un plus long espace de tems à son action : neanmoins ce tems ne doit pas être de plus d'une année, selon les Maîtres, dont la raison est évidente.

Toutes ces grandes Guerres, ces longs voyages, ces Sieges de Villes qui sont la matiere ordinaire des Poëmes Epiques, ne se peuvent faire dans l'espace d'un jour, mais aussi pour surprendre, il faut que le tems auquel se sont passées toutes ces choses, soit court en comparaison de ces choses, afiu que tous ces accidens se suivant de près, & étant, pour ainsi dire, ramassez, ils fassent plus facilement leur effet.

Toute l'action qui fait le sujet de l'Eneïde, qui est un Poëme Epique, ne demande pas plús d'une année. Depuis le jour auquel Virgile fait paroître Enée dans cette tempête qu'il décrit au commencement de son Poëme, jusques à la mort de Turnus, il ne paroît pas qu'il se soit écoulé un plus long espace de tems. Enée demeura peu de tems à Carthage, où il fut jetté par cette tempête : il ne fit pas un long sejour ni dans l'Epire ni dans la Sicile, ce ne fut qu'en chemin faisant qu'il visita ces lieux. Aussi-tôt qu'il fut arrivé en Italie, il fut obligé de faire la Guerre, laquelle fut ter-

terminée en peu de mois la par mort de Turnus.

On peut encore rendre une autre raison, pourquoi le tems qui renferme l'action qui fait le sujet du Poeme Epique, doit être plus long que celui du Poeme Dramatique, c'est que celui-ci ne nous représente que les actions des hommes, & l'autre nous en représente les mœurs & les habitudes. Les Passions naissent tout d'un coup, & leur violence est de peu de durée : mais les habitudes, comme elles se forment peu à peu, elles subsistent assez long-tems. Ainsi tout se doit faire dans le Poeme Dramatique avec rapidité; & il ne se doit rien faire dans l'Epique qu'avec conseil & maturité.

CHAPITRE VII.

Du Pöëme Dramatique.

L'ON ne choisit pour sujet des Poemes Dramatiques, que des actions qui peuvent être imitées sur un Theatre, ainsi l'établissement d'un grand Empire, ou quelqu'autre évenement d'une longue haleine, ne peut pas être le sujet d'une Comedie ni d'une Tragedie. Ces Poemes se partagent ordinairement en cinq Actes, entre lesqnels le Theatre est vuide. Les Poetes imterrompent de la sorte la suite d'une Piece, pour ne pas tenir dans une application trop longue, ceux qui les écoutent. Ils savent que l'esprit des hommes est trop inconstant pour demeurer long-tems dans une même situation; & qu'il demande pour se délasser, des changemens qu'il trouve dans les intervalles des Actes, où il est diverti, comme nous l'avons dit ci-dessus, par la symphonie ou

par

par quelqu'autre divertissement.

Chaque Acte est distingué par Scenes. Une Scene commence lors qu'un Acteur entre sur le Theatre, ou qu'il se retire. L'on ne fait parler dans une Scene que deux ou trois Acteurs. Ce n'est pas qu'il ne puisse y en avoir un plus grand nombre, mais la conversation ne doit être qu'entre deux ou trois, parce que lorsque plusieurs personnes parlent ensemble, il y a toûjours de la confusion : l'on ne peut bien démêler quels sont les sentimens de chaque Acteur, ce qu'il pense & ce qu'il veut dire. Il ne faut point que les Auditeurs soient obligez de deviner les choses, ni qu'ils soient en peine de les débrouiller, tout doit sauter aux yeux, & se comprendre facilement.

Le nombre des Scenes n'est point déterminé. Celui des Actes ne dépend que de la coûtume. Il faut que tout Poëme ait sa juste longueur, mais il n'y a point de raisons essentielles pour le distinguer en cinq Actes, comme l'on le fait ordinairement, plûtôt qu'en trois ou en quatre.

On étudie avec beaucoup plus de soin la vraisemblance dans les Pieces de Theatre, que dans les Poëmes narratifs : aussi est-il necessaire qu'on le fasse, puisque ce que l'on voit par les yeux frappe davantage, & se remarque plus facilement. Le Poëme Dramatique fait voir les choses comme presentes, que le Poëme narratif nous raconte comme passées. C'est pourquoi les Poëtes Comiques & Tragiques ne font rien dire à leurs Acteurs qui ne soit conforme à leur personnage. Leur entrée sur le Theatre & leur sortie, leurs postures, leurs regards, enfin toutes leurs démarches, ont un juste rapport à la Piece.

Ceux qui observent scrupuleusement les Regles de l'Art, ne souffrent point ce qu'on appelle les *à parte*, quoi qu'ils soient communs dans les an-

ciens Comiques. Ces *a parte*, se font lors qu'un des Acteurs à l'écart sur un des coins du Theatre, parle assez haut pour que tous les Spectateurs l'entendent: cependant il faut supposer que ceux qui sont sur le Theatre ne l'entendent point; ce qui est absurde. Ils n'introduisent point aussi un Acteur seul, que pour représenter quelque action violente, dans laquelle l'on a de coûtume de parler & de s'entretenir avec soi-même. En un mot les Poëtes adroits dérobent à la vûe de leurs Spectateurs tout ce qui pourroit les obliger de se détromper; comme seroient les Metamorphoses d'un homme en serpent ou en oiseau, qui sont des choses qui choquent & que l'on ne peut croire: *Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi.*

Les Maîtres de l'Art ne veulent pas aussi qu'on fasse paroître sur la Scene ce qui pourroit faire peine, comme seroit la vûe d'un meurtre. Il y a peu de personnes qui puissent voir avec plaisir du sang répandu; ainsi c'est un crime dans la Poësie d'ensanglanter le Théatre; *Nec pueros coram populo Medea trucidet.* Ils veulent pareillement que l'on cache & que l'on ne représente pas de certaines actions odieuses qui blessent les yeux, parce qu'elles sont contre la bienseance & l'honnêteté, & que l'on ne pourroit les considerer sans sentir en même tems sa modestie offensée, & sa conscience blessée; car, comme nous avons dit., les hommes veulent autant qu'ils peuvent, que leurs plaisirs soient loüables & honnêtes.

CHAPITRE VIII.

De l'Origine du Poëme Dramatique & de ses especes.

IL ne faut pas s'imaginer que le Poëme Dramatique dans les commencemens fût ce qu'il est aujourd'hui : que l'on y gardât des regles severes: qu'il eût une seule action pour sujet, dont l'exposition fût partagée en Actes & en des Scenes reglées, comme le sont nos Tragedies & nos Comedies.

Il ne sera pas hors de propos de faire reflexion sur ce que ce Poeme a été dans sa naissance. Il me semble que les hommes ont pris plaisir de tout tems dans les imitations, & qu'il s'est trouvé des personnes qui se sont diverties à imiter les actions des autres & à les contrefaire, soit pour les rendre recommandables, ou pour les rendre ridicules.

Le caractere d'esprit boufon n'a jamais plû aux honnêtes gens, puisque, comme le dit un Sage Payen, ce n'est pas la marque d'un esprit bien fait, que d'aimer à faire rire en imitant les défauts des autres: *Ille non dabit mihi spem bonæ indolis, qui imitando pravos affectus, quæret ut rideatur.* L'on a toûjours eu du mépris pour ceux qui font rire par profession. Cependant il y a eu en tous les tems des boufons; & cette sorte d'imitation qui se fait par des actions, a toûjours été agreable, parce qu'elle frappe les yeux; & qu'elle est par consequent plus vive que celle qui ne consiste que dans des paroles. Ainsi les Drames qui sont des imitations qui se font en agissant, sont aussi anciens que les hommes: mais on ne

compte leur origine que du tems que les imitations commencerent à se faire hors d'une conversation familiere, dans des lieux remarquables, & avec ceremonie, comme nous l'allons voir.

L'experience fait connoître que le peuple a une passion très-ardente pour ce qui s'appelle Spectacle, c'est à dire, pour les choses extraordinaires, qui font de grandes impressions sur les sens, & qu'indifferemment il regarde avec curiosité ce qui lui semble nouveau. Qu'un homme aille par les rües vêtu d'un habit moitié jaune & moitié vert, il fera sortir tous les Artisans de leur Boutiques, qui le considereront avec une attention merveilleuse. Cela vient d'une folle curiosité, qui fait rechercher la connoissance de tout ce qui se présente sous une figure nouvelle, avant que d'examiner s'il y a quelque utilité ou necessité de le connoître.

C'est cet amour que le Peuple a pour les Spectacles, qui fait qu'un homme sur un Theatre lui paroît bien plus digne de ses regards que lors qu'il est à terre. Si ce Theatre a des décorations: si celui qui est dessus est vêtu d'habits extraordinaires, soit pour la façon, soit pour le prix; s'il fait des postures qui ne sont pas communes: s'il dit des plaisanteries avec une mine niaise: s'il imite naïvement quelque action magnifique ou ridicule, & qu'il accompagne ses gestes de paroles, alors l'on ne peut exprimer la joie de la populace.

C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il s'est trouvé des personnes qui pour se gagner l'estime du peuple, ayent bien voulu faire les boufons en public. Il est vrai que l'honnêteté & la pudeur ont retenu long-tems les hommes, & les ont empêchez de faire ce métier. Ce furent de jeunes débauchez à qui le vin avoit ôté la honte que la nature a attachée aux actions mal-honnêtes, qui ose-

oserent paroître les premiers sur des Theatres. Ce ne fut pas même sans quelque reste de cette honte, qui les obligea de se barbouiller le visage avec de la lie, ou de prendre des masques pour n'être pas connus.

Ces divertissemens commencerent parmi les Payens les jours de Fêtes, ausquels ils avoient coûtume de s'assembler, & d'honorer leurs Dieux par des Sacrifices, qui étoient suivis de débauches; de sorte que toutes les choses propres pour faire naître ces divertissemens, se rencontroient ensemble. Le vin ôtoit la pudeur aux jeunes gens, & la Fête donnoit le loisir au Peuple de les regarder. De là vient que les anciens Spectacles sont dediez à quelque Divinité, dont on mêloit les loüanges avec ces divertissemens. Les hommes accommodent, autant qu'ils le peuvent, la Religion avec leurs plaisirs, pour se donner par là une fausse confiance que ces plaisirs sont innocens. Ainsi pour rendre comme licites & saints des Spectacles criminels dans leur origine & dans leur maniere, ils les dédierent aux Dieux. Ces jeunes libertins auteurs de ces jeux, ne pouvoient suivre aucune regle parmi le desordre avec lequel ils les celebroient : ils n'en avoient point d'autre que leur caprice ; ainsi chaque Piece étoit une espece particuliere de Drame : neanmoins comme ils gardoient quelque uniformité, soit dans la maniere de s'habiller, soit pour les lieux, soit pour le tems, on les distingua, & l'on leur donna des noms differens.

Les Grecs, par exemple, appellent Satyres, les Drames, dont les Acteurs étoient habillez en Satyres. Parmi les Romains leurs premieres Comedies étoient appellées, *Prætextæ*, *Togatæ*, *Palliatæ*, selon que les Acteurs étoient vêtus à la Grecque ou à la Romaine, comme les Nobles,

ou comme le Peuple. Ces Pieces reçurent aussi leur nom des lieux où elles avoient été joüées les premieres fois. *Atella*, ville entre Naples & Capoüe, donna le nom à celles qu'on appelle *Atellanæ Fabulæ*: & *Fescenninum*, ville de Toscane, aux Pieces de ce nom. Pour celles qui s'appelloient *Mimi*, elles furent ainsi nommées, parce que les Acteurs ne faisoient autre chose que d'imiter par leurs postures les actions deshonnêtes.

Les Drames commencerent de cette maniere-là. Ils ne consistoient pour lors, ou qu'en des railleries contre des particuliers que l'on marquoit par leur nom, ou en Musiques & en loüanges des Dieux. On y joignit avec le tems des Discours moraux & des Histoires; mais les Magistrats furent obligez d'emploier la severité des Loix pour arrêter la licence de ces railleries : de sorte que ceux qui voulurent divertir le Peuple, furent contraints de feindre des avantures agréables telles qu'il en arrive assez souvent dans les mariages, qui pour cette raison furent les sujets ordinaires de ces Pieces, où personne ne se trouve choqué, parce que tout s'y passe entre des personnages qui ont des noms étrangers.

C'est de là que la Comedie est venuë, qui est, ainsi nommée de κῶμοι Bourgade, & de ᾠδὴ Chant, parce que les jeunes gens la joüerent d'abord, & chanterent leurs Vers dans les Bourgades en faisant la débauche, *Comessantes*.

Tous ces Drames ayant commencé dans le vin, l'on n'y oublia pas le Dieu Bacchus, l'on y chanta ses louanges, & l'on composa une espece de Drame pour lui, qui fut nommée Tragedie, parce que le prix de celui qui avoit le mieux chanté étoit un Bouc τράγος, ou parce qu'on y sacrifioit cet animal en l'honneur de Bacchus; ou enfin parce que ceux qui jouoient la Tragedie, se bar-

barbouilloient le visage de lie, qui se dit en Grec τρυγία.

Les Tragedies & les Comedies étoient pour lors fort grossieres. Celles-ci n'étoient que des railleries, comme peuvent être les Farces de ce tems. Les Tragedies étoient plus serieuses. C'étoient des Chants que chantoient des Chœurs de Musique, entre lesquels on inseroit des Récits, ce qui s'appelle ἐπεισόδια, ou entrechants. L'ancienne Comedie a eu aussi des Chœurs, comme le dit Horace. Je n'entreprens pas de faire une Histoire exacte de l'origine de ces Poësies, qui est assez cachée. Je crois en dire autant qu'il est utile d'en savoir. Mais si l'on desire connoître ces choses plus exactement, on peut lire la Poëtique de Jules Scaliger, celle de Vossius, & le Traité que Casaubon a fait de la Satyre.

Pour comprendre comment les Tragedies & les Comedies se sont perfectionnées, il faut remarquer que les hommes ayant changé la nature de toutes choses, de leurs divertissemens ils ont fait des affaires, & s'y sont appliquez serieusement. D'abord l'on ne rechercha autre chose dans les Spectacles, qu'un relâchement d'esprit; mais ensuite on a étudié ce qui pouvoit rendre ces Spectacles plus agréables, & on en a fait des regles.

Horace rapporte que d'abord Thespis promena par les Bourgades dans un tombereau les Acteurs de la Tragedie, barbouillez de lie: qu'Eschile ensuite joignit quelques personnages au Chœur qui composoit presque seul la Tragedie, & fit élever un Theatre, & prendre des masques & des habits honnêtes aux Acteurs. Sophocle en adoucit les Vers. Menandre travailla pareillement à polir la Comedie, de sorte que l'on négligea les autres Drames, & les gens d'esprit ne s'appliquerent qu'à la Tragedie & à la Comedie, qui devinrent ainsi

les principales & les seules especes du Poëme Dramatique.

Ce n'est pas que l'on n'y ait toûjours joué des Pieces irregulieres propres pour divertir le Peuple, qui ne put plus prendre le même plaisir qu'il trouvoit autrefois dans les Tragedies & dans les Comedies, après qu'on les eût spiritualisées, pour ainsi dire, & réglées comme elles le sont à present. Saint Chrysostome dans l'Homelie sixieme sur le second Chapitre de saint Matthieu, dit que c'est le Demon qui a fait un Art de ces divertissemens & de ces jeux: *Hic ille est Diabolus, qui etiam in artem jocos, ludosque digessit.*

CHAPITRE IX.

De la Comedie & de la Tragedie. Quelle est leur difference & quel est le dessein que les Poetes se proposent dans ces Poemes.

APRE'S avoir parlé du Poëme Dramatique en general, il faut considerer ses especes, & voir ce qui les distingue. Nous avons remarqué que quoi qu'il y eût differentes sortes de Drames dans l'Antiquité, l'on ne parle que de la Comedie & de la Tragedie, parce qu'il n'y a que ces deux Poëmes, qui ayent des regles. L'on y pourroit ajoûter une troisieme espece, savoir la Tragi-comedie, mais il n'est pas necessaire de le faire, elle est seulement distinguée de l'une & de l'autre, parce qu'elle participe de toutes deux. Ainsi quand on connoît celles-ci, l'on sait quelle est la nature de la Tragi-comedie.

La Comedie & la Tragedie different entr'elles par la qualité de leur sujet, & par les fins differentes, que les Poëtes s'y proposent. L'action qui est
le

le sujet d'une Comedie, est une action commune, & c'est un de ces accidens plaisans qui arrivent ordinairement, mais qui a quelque circonstance plus rare & plus agreable que les autres. Les Poëtes y font une peinture divertissante de la vie civile de ce qui se passe dans le monde & dans les familles. La fin est de faire rire; ainsi dans toutes les parties il y a des intrigues agréables. Ils ne pretendent pas à l'estime du petit peuple, ou même ils la méprisent : c'est pourquoi ils ne traitent pas des sujets qui soient entierement sales & ridicules; & parce que les plaisirs qui ont été précedez de quelque douleur, sont bien plus doux, les Comedies commencent toûjours par quelque chose de triste. C'est pourquoi le Poëte, après avoir donné de l'amour aux Spectateurs pour le principal personnage de la Piece, il le fait paroître malheureux & traversé dans tous ses desseins, qui regardent ordinairement un mariage, afin que lorsque les intrigues viennent à se dénoüer, & que ce mariage réüssit, les Spectateurs reçoivent un contentement plus entier.

Le sujet d'une Tragedie contient ordinairement quelque action sanglante. C'est un Heros qui tombe en quelque grand malheur par la malice de ses ennemis: mais qui s'en releve par quelque coup d'une valeur extraordinaire, & qui fait servir à sa vengeance les armes qu'on avoit préparées contre lui. La Comedie comprend la joie & les surprises agreables. La Tragedie renferme la terreur & la compassion. La fin de l'une & de l'autre est d'épouvanter & d'instruire le Peuple, ἐκπλῆξαι par des changemens de fortune, & par la punition du crime; c'est pourquoi les commencemens de la Tragedie sont gais, afin que les Spectateurs soient frappez plus fortement par les accidens sanglants qui surviennent à la fin de la Piece. Ce change-

ment est appellé Catastrophe. Il contient des renversemens d'Etats, des morts funestes, des Princes malheureux, des Tyrans chassez. Ce sont des choses que le Peuple écoute avec attention : *Reges* * *& exactos Tyrannos densum humeris bibit ore vulgus.*

Les Maîtres de l'Art ne manquent jamais de faire éclater la vengeance du ciel sur ceux qui ont persecuté leurs Heros; & de leur faire souffrir quelque peine extraordinaire. Ils ne laissent point aller leurs Spectateurs, qu'ils ne leur ayent donné cette consolation; car sans cela ils se retireroient mécontens, parce que, comme nous avons vû, ils s'interessent dans tout ce qui le regarde. Cette regle n'est pas particuliere à la Tragedie, elle est generale pour tous les Poëmes.

Le vice ne doit jamais être impuni sur le Theatre. Lors qu'on remontroit à Euripide, qu'Ixion qu'il faisoit paroître sur le Theatre, étoit extraordinairement vicieux, il répondoit; Mais aussi je ne le laisse jamais sortir du Theatre que puni & roüé.

Après que les Poëtes ont fait concevoir de l'estime & de l'amour pour une personne, il faut qu'ils accomplissent les vœux que les Spectateurs ont fait pour elle, & qu'enfin il lui arrive le bien qu'ils lui souhaittent. Aussi dans l'Eneïde on voit qu'Enée devient enfin le maître de l'Italie, après avoir tué Turnus son ennemi. Dans les Comedies de Terence, les mariages entre les personnes pour lesquelles le Poëte a donné de l'amour, se font toûjours selon leurs desirs.

Outre que les sujets de la Comedie, qui sont ordinairement des mariages, reveillent des idées qui plaisent aux personnes sensuelles, la représentation de ce Poëme, qui fait remarquer les defauts des hommes, est agreable; & l'on y prend plaisir, soit

* *Horace.*

ſoit parce que l'on eſt bien-aiſe dans le deſordre où on eſt, d'avoir des compagnons avec qui on partage la honte du peché, ſoit parce qu'on a une ſecrette ſatisfaction de ſe voir exemt des defauts dans leſquels on voit tomber les autres. On s'éleve au deſſus d'eux, & on les mépriſe. Outre cela, on attribue facilement les fautes qui ſont expoſées à la riſée de tout le monde, à quelqu'un ſur lequel on ſeroit bien-aiſe qu'en tombât l'infamie; ainſi on apperçoit aiſément pourquoi les Comedies ſont ſi divertiſſantes: mais il n'eſt pas ſi facile de connoître la cauſe du plaiſir que l'on prend dans la Cataſtrophe ſanglante d'une Tragedie. Je crois qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'homme, qui étant rongé de chagrin & de triſteſſe, lors qu'il eſt un moment attentif à ce qui ſe paſſe dans lui-même, trouve très-agreable les choſes qui font diverſion, & qui le deſoccupent des penſées de la miſere de ſon état preſent. Or les accidens tragiques ſont plus capables de frapper fortement ſon eſprit, & de le faire ſortir par conſequent de lui-même, où il ne trouve que des ſujets de triſteſſe & de peine. Ajoûtez qu'on eſt bien-aiſe de voir des miſeres dont on eſt exemt, comme nous l'avons déja remarqué.

Pour comprendre en peu de paroles ce qui regarde la Tragi-comedie, je ferai ſeulement remarquer que toute la difference qu'elle a avec la Comedie & la Tragedie, ne conſiſte, cnmme je l'ai déja dit, qu'en ce qu'elle participe de toutes deux. La Comedie eſt une repréſentation d'une avanture agreable entre des perſonnes du commun; la concluſion en eſt toujours gaie. La Tragedie au contraire, eſt une repréſentation ſerieuſe d'une action ſanglante, ou d'un accident funeſte de quelque perſonne de grance qualité, ou de grand merite: & la fin de cette piece eſt toûjours triſte. La Tragi-

Tragi-comedie eſt comme au milieu de ces deux Poëſies. C'eſt une repréſentation d'une avanture aſſez ſerieuſe, dans laquelle les principales perſonnes, qui ſont de qualité, ſont menacées de quelques grands malheurs, dont ils ſont garentis à la fin par quelque évenement ineſperé.

Les Poëtes nous veulent faire croire, que la principale fin qu'ils ſe propoſent dans leurs Poëmes, eſt la reforme des mœurs. Que pour cela ils combattent le vice en le rendant ridicule dans les Comedies, & horrible dans les Tragedies. Examinons ſi on doit ſe fier à ce qu'ils en diſent, & ſi effectivement leurs Ouvrages ſervent à détruire le vice. Il eſt bien certain qu'il y a des defauts dont on corrige plus facilement les hommes, en leur en inſpirant du mépris & de la honte, qu'en les combattant ſerieuſement. Or comme il a été remarqué dans la Rhetorique, au diſcours où on donne une idée de l'art de perſuader, pour rendre une choſe ridicule, il ne faut que ſeparer ce qu'elle a de bas & de mauvais, d'avec ce qu'elle a de bon, & faire une peinture naïve de cette baſſeſſe.

Il ſe peut faire qu'un vieillard avare ait de bonnes qualitez, dont il couvre ſon avarice. Ce qui fait qu'elle paroît plûtôt être une vertu qu'un vice: mais lors qu'un Poëte lui ôte ce maſque, qu'il la repréſente avec des couleurs naturelles, & telle quelle eſt, on en conçoit un grand mépris; l'on auroit honte de tomber dans une faute ſi mépriſable, & on l'évite avec plus de ſoin; car la honte eſt un fort rempart contre le débordement de la concupiſcence.

La crainte des peines eſt auſſi très-utile pour détourner les hommes du vice. Or dans les Tragedies l'on y voit des accidens funeſtes accabler ceux qui n'aiment pas la vertu, & qui ſuivent leurs

passions dereglées. C'est donc à tort, me dira quelqu'un, que jusqu'à present nous avons condamné la Poësie comme dangereuse. Pour satisfaire à cette objection, examinons encore le dessein que les Poëtes nous veulent faire croire qu'ils ont en composant leurs Ouvrages, & quel succès ils ont eu.

CHAPITRE X.

Les Comedies & les Tragedies corrompent les mœurs, bien loin de les reformer.

L'EXPERIENCE a toûjours fait connoître que le Theatre est une tres-méchante école de la Vertu ; & que les moiens que les Poëtes semblent emploier pour corriger les hommes de leurs vices, sont plus propres à les y entretenir, qu'à les en délivrer * *Assuefactio morbi, non liberatio.* Pour ce qui est de la Comedie, les Paiens mêmes ont reconnû combien elle étoit dangereuse, & que les jeunes gens ne devoient pas lire ces sortes d'Ouvrages, qu'après que leurs mœurs seroient tellement affermies, qu'elles ne pourroient plus en être blessées. § *Cùm res fuerint in tuto.* Il est bien vrai que l'on y rend l'avarice ridicule, & que l'on y condamne les débauches des jeunes gens & leurs folles amours ; mais ce n'est point par des railleries que l'on détruit le vice, particulierement celui de l'impureté ; ce mal est trop grand pour être gueri par un remede si foible, & même souvent on prend plaisir à s'en voir railler.

La Raison & la Religion ne nous permettent pas de regarder simplement l'impureté comme une chose ridicule ; elles veulent que nous en aions horreur, &

* *Senec.* § *Quintilien.*

& elles demandent que nous en aions tant d'éloignement, que nous n'y pensions jamais. Ce n'est que par la fuite que l'on défait ce monstre; quelque mépris qu'on conçoive pour une action impure dont on voit la représentation, cette vûë est seule capable de porter à la commettre. *Discitur adulterium, dum videtur.* La pente que nous avons vers les plaisirs est trop forte pour être retenuë par la seule honte, & on espere toûjours la pouvoir éviter par le secret, dont on tâche de couvrir ses desordres aux yeux des hommes.

Outre cela, quoi qu'en disent les Poëtes, leur dessein est plûtôt de rendre le vice aimable que honteux. Ils ne condamnent effectivement & ne rendent ridicules que certains defauts moins considerables, comme l'humeur difficile des vieillards, leur avarice, leur severité envers la jeunesse, leur facilité à se laisser tromper. Mais l'impudicité regne dans leurs Ouvrages, quoi qu'elle y paroisse sous les habits de la Vertu. Car enfin l'Idole de la Comedie est toujours un jeune homme qui est brûlé d'un feu criminel.

Par exemple, dans l'Andrieune de Terence, Pamphile entretient un très-méchant commerce avec Glycerie, qui accouche avant le mariage. Cependant le Poëte qui veut interesser ses auditeurs dans la fortune de Pamphile & de Glycerie, fait paroître ces deux jeunes gens aimables; il en fait à la fois un monstre de vertu & de vice, ou plûtôt un composé de vices affectifs sous des vertus apparentes, pour le rendre aimable; de sorte que bien loin que des jeunes gens conçoivent de la honte de ces sortes d'amours, ils souhaiteroient ressembler à ces deux amans, dont les amours réüssissent.

Pour en donner de l'horreur, le Poëte auroit dû, non pas feindre ces succès imaginaires qui n'arrivent jamais; mais rapporter simplement les mal-

malheurs où s'engage infailliblement un jeune homme, qui se marie à l'insû ou contre la volonté de ses parens. Ajoûtons que l'on apprend dans les Comedies mille mauvaises intrigues pour faire réüssir ces mariages qui sont contre les Loix, soit pour gagner, ou pour tromper un pere; & que l'on y tourne toûjours en ridicules ceux qui veulent corriger la jeunesse, & arrêter le cours de ses desordres.

La Tragedie n'est point si dangereuse que la Comedie; mais elle l'est neanmoins beaucoup. Les vices dont elle donne de l'horreur, paroissent horribles d'eux-mêmes sans artifice. C'est un Oedipe qui tuë son pere, qui épouse sa mere. La seule crainte des supplices rigoureux ordonnez par les Loix retient assez de ce côté-là. Mais tous les autres vices, comme la haine, la vengeance, l'ambition, l'amour, y sont peints avec des couleurs qui les rendent aimables, comme nous avons remarqué.

Il est vrai que les Poëtes ne loüent pas ces vices, mais en loüant les personnes en qui ils se trouvent, & les couvrant de tant d'excellentes qualitez, ils font que non seulement on n'a pas de honte de leur ressembler, mais qu'on fait gloire d'avoir leurs defauts. C'est ainsi que faisoient les Disciples de Platon, qui contrefaisoient ses hautes épaules; & ceux d'Aristote, qui affectoient de bégaier comme lui. Nous nous imaginons facilement que ceux qui remarqueront en nous ces mêmes defauts qui sont dans les grands hommes, jugeront que nous leur sommes semblables en tout le reste.

Ciceron reprend les Grecs de ce qu'ils avoient consacré les amours impudiques des Dieux, en faisant une Divinité de Cupidon: & il dit qu'ils ne devoient rendre ce culte qu'à leurs vertus. Lactance remarque fort bien que ce n'est point assez, & qu'ils de-
voient

voient entierement quitter des Dieux vicieux qui nuisoient plus par l'exemple de leurs desordres, qu'ils ne pouvoient être utiles par l'exemple de leur vertu. Le mal a plus de force que le bien sur l'esprit de l'homme, & s'il se trouve une personne qui imite quelqu'une des vertus des Heros des Poëtes, il y en mille qui sont les imitateurs de leurs vices.

CHAPITRE XI.

La représentation qu'on fait des Comedies & des Tragedies sur les Theatres publics, en augmente le danger. L'on ne peut assister aux spectacles sans peril.

LEs Poëmes Dramatiques sont plus dangereux que tous les autres Ouvrages de Poësie; parce qu'on les représente sur les Theatres publics. Ce que l'on voit faire touche bien davantage que ce que l'on ne fait qu'entendre. Un Comedien lascif émeut les passions des autres, en feignant d'en avoir lui-même; *Enervis * histrio, amorem dum fingit, infligit.* Lors que ceux avec qui nous conversons, expriment vivement leurs affections, ils nous les communiquent; l'image de leurs actions, que nous voyons, le son des paroles qu'ils prononcent d'un ton élevé, excitent en notre ame des idées qui sont suivies des mêmes mouvemens dont ils sont agitez.

Comme la Nature nous a faits les uns pour les autres, elle nous a liez par cette sympathie ou communication reciproque de nos passions; de sorte qu'une personne vicieuse qui nous parle fortement, ne manque point de nous tourner l'esprit & le cœur comme le sien, & par consequent de nous infecter de son venin, à moins que nous nous te-

nions

* *Minucius Felix.*

nions attachez à la verité pour n'être pas ébranlez par ses paroles, & que nous n'excitions en nous-mêmes des passions opposées à celles qu'elle nous inspire. C'est pourquoi, comme Seneque l'a fort bien remarqué dans l'une de ses * Epîtres, il faut imiter ce que l'on voit faire sur le Theatre, ou en avoir de l'aversion. Il n'y a point de milieu, *necesse est aut imiteris, aut oderis.*

Or on ne va pas à la Comedie pour la censurer, & quand on y est, il est difficile que l'on ne s'y laisse surprendre par le plaisir que l'on y trouve, sous lequel les vices se glissent dans notre cœur. *Tunc enim per voluptatem faciliùs vitia surrepunt.* Ce qui fait dire à ce Philosophe, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les bonnes mœurs, que les Spectacles. *Nihil vero est tam damnosum bonis moribus, quam in aliquo spectaculo desidere.* Et quoi qu'il n'ait pas coûtume de parler à son desavantage, il avoue que les Spectacles faisoient de si grands changemens dans son cœur, qu'il en retournoit non seulement plus avare, plus ambitieux, plus amateur des plaisirs & du luxe: mais encore plus cruel & moins homme; parce, dit-il, que j'ai été avec des hommes; *Avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior, imo vero crudelior & inhumanior, quia inter homines fui.*

Que l'on prouve si on le veut, que les Comedies qui se jouent aujourd'hui ne peuvent causer que des passions innocentes, & des sentimens raisonnables, qu'on en concluë qu'il n'y a aucun danger, que ceux qui les représentent, nous communiquent les mouvemens qu'ils expriment; cela ne s'accorde point du tout avec l'experience; & s'il étoit ainsi, les gens du siecle pour qui elles sont faites, ne s'y divertiroient nullement. Mais enfin, quand elles seroient bonnes en elles-mémes, c'est à dire que sur le papier & dans la bouche des Acteurs.

* *Epist.* 7.

teurs elles n'auroient aucun venin ; on ne sauroit dire que leur représentation avec toutes ces circonstantes soit entierement innocente.

Les Spectacles sont criminels par leur origine. Le vin, l'insolence, la violence, & le desir de médire les ont fait naître, ainsi que nous l'avons vû, & que l'a remarqué Tertullien. * *Facit enim hoc ad originis maculam, ne bonum existimes, quod initium à malo accepit, ab impudentia, à violentia, ab odio.* L'on sait quelle est la vie des Comédiens : on sait avec quelle severité les Loix civiles & Ecclesiastiques candamnent leur profession. Les unes ne les admettent point à la participation des Sacremens, & les autres les declarent infames. On ne peut donc point sans pecher les entendre, & leur donner dequoi subsister, puisqu'on ne peut le faire sans les attacher à leur profession.

On ne va à la Comedie, dit-on ordinairement, que pour y prendre un plaisir honnête. Tertullien * ne peut souffrir cette recherche des plaisirs. Il prouve invinciblement par ces belles paroles de JESUS-CHRIST à ses Disciples, *Pendant que le monde se réjouira, vous serez dans la tristesse*, que l'on ne peut être heureux ici sur la terre & ensuite dans le Ciel, que chacun est heureux & malheureux à son tour. *Vicibus disposita res est.*

Pleurons donc, dit ce Pere, pendant que les gens du monde se réjouïssent ; afin que lors qu'ils commenceront à tomber dans l'état épouventable des douleurs que la Justice de Dieu leur reserve, nous puissions entrer dans la joie que notre Seigneur prépare à ses Elûs. Car si nous voulons être dans la joie avec eux dans ce monde, nous serons affligez avec eux éternellement. *Lugeamus ergo, dum Ethnici gaudent, ut cum lugere cœperint, gaudeamus; ne pariter nunc gaudentes, tunc quoque pariter lugeamus.* Cette Morale est un peu forte pour les Chré-

tiens

* *Des Spectacles, ch. 5.*

tiens de ce siecle. Accordons à la coûtume qu'on peut aimer les divertissemens & les rechercher ; mais aussi ne sauroit-on dénier que les plaisirs criminels ou dangereux, tels qu'on a prouvé qu'est celui de la Comedie, ne soient défendus. Outre les raisons que nous en avons apportées, l'on peut encore considerer que ce plaisir est contre la nature des divertissemens licites, qui est de fortifier l'esprit en le relâchant, & de le rendre propre à exercer avec plus de vigueur ses fonctions ordinaires, & particulierement celles où la Religion l'engage. Après la Comedie l'on n'est nullement disposé à la Priere, qui est la principale fonction des Chrétiens.

Il arrive la même chose à l'esprit qu'aux corps qui ont été mûs avec violence. Le branle de ce mouvement dure long-tems après l'action qui l'a causé. L'esprit se trouve encore à la Comedie après que l'on en est sorti, & comme il s'est accoûtumé à des passions violentes, à voir des choses qui le remuent fortement, il devient insensible aux mouvemens du S. Esprit qui sont moderez. Les douceurs que prennent les bonnes ames dans la priere, lui semblent fades, ou plûtôt il ne les goûte point. Cette raison ne paroîtra pas forte aux gens du monde ; cependant les Peres de l'Eglise qui connoissoient par la Foi la necessité de la priere, l'ont fort pesée & s'en sont servis pour autoriser la défense qu'ils faisoient aux Chrétiens d'aller aux spectacles.

Il n'est pas possible de marquer ici tous les dangers que l'on court dans les spectacles. La cupidité y dresse par tout des embuches. Non seulement les Comediens & les Comediennes, mais toutes les personnes qui vont à la Comedie, y paroissent avec tous leurs ornemens : ce qui cause de plus dangereuses chutes, comme dit Tertullien : *In omni spectaculo nullum magis scandalum occurrit, quam*

quàm ille virorum & mulierum accuratior cultus. La premiere pensée qu'on a en ces lieux, qui sont l'Eglise du Diable, comme le même Pere les appelle; *Ecclesia Diaboli*, c'est de voir & d'être vû. *Nemo in spectaculo ineundo priùs cogitat, nisi videre & videri.* Ajoûtons à ces raisons la défense que l'Eglise à toûjours faite de se trouver aux spectacles.

C'étoit autrefois la marque, à laquelle les Payens connoissoient qu'un homme s'étoit fait Chrétien, lors qu'il ne se trouvoit point dans ces lieux, & qu'il en avoit aversion. *De repudio spectaculorum intelligunt factum Christianum.* Et l'Eglise n'admettoit personne au Bâteme, comme elle fait encore aujourd'hui, qu'après avoir exigé cette promesse, que l'on renonceroit aux pompes du Diable, qui étoit le nom qu'on donnoit aux spectacles, selon Tertullien. *Hæc est pompa diaboli, adversus quam in signaculo fidei juramus.* Cette seule défense, quand elle ne seroit soûtenuë d'aucune raison, ne devroit-elle pas suffire à des Chrétiens pour les détourner de la Comedie, puisque nous devons une obeïssance aveugle à l'autorité de l'Eglise, & que nous avons renoncé à ces divertissemens dans le Batême?

Des personnes de pieté & d'érudition ont fait voir clairement en differens Traitez qu'ils ont publiez sur cette matiere, que la défense de l'Eglise, & ces promesses du Batême, regardent aussi bien les Comedies de ce tems, que les spectacles des anciens. Ce qui doit être évident à ceux qui auront lû avec quelque attention les Reflexions que nous avons faites jusqu'à present, puisque les Pieces de Theatre étant composées aujourd'hui avec plus d'art, elles sont par consequent plus dangereuses, selon les Reflexions du Chapitre troisieme ci-dessus.

CHA-

CHAPITRES XII.

Du Poëme narratif. Quelles sont ses especes.

LE Poëme narratif est un simple Discours sans action, & c'est une de ses principales differences d'avec le Poëme Dramatique. Il y a autant de sortes de Discours, qu'il y a de differentes matieres sur lesquelles on peut parler. Ainsi le Poëme narratif comprend sous lui une infinité de differentes especes, qu'on peut neanmoins reduire à un petit nombre, en considerant que toutes les Poësies sont faites, ou pour être chantées, ou pour être seulement lûës. Les Odes, les Hymnes, les Chansons appartiennent au premier chef. Tout ce que nous pouvons dire de ces Poësies, est que leur prix consiste dans l'harmonie de leurs Vers, dont la cadence doit exprimer la qualité de la matiere. J'ai traité avec assez de soin de l'harmonie dans l'Art de parler, je n'ai rien à y ajoûter ici.

Les Poësies que l'on fait pour être lûës seulement, comme les Discours en prose, se peuvent distinguer en Didactiques, en Historiques, & en Oratoires. Les Poësies Didactiques seront celles qui expliquent quelques Disciplines, comme la Physique, la Morale, l'Astronomie, la Medecine, la Peinture, l'Agriculture & les autres Arts. Ainsi le Poëme de Lucrece est une Physique; celui de Manile est un Traité d'Astronomie: les Georgiques de Virgile expliquent l'Agriculture : la Pharsale de Lucain est proprement l'Histoire des Guerres civiles, dont Cesar & Pompée étoient les Chefs: l'Ouvrage de *Silius Italicus*, est aussi une Histoire.

Pour traiter les Disciplines & l'Histoire en Vers, il

il ne faut point d'autres regles que celles que l'on doit observer écrivant en prose: si ce n'est que la versification demande une maniere d'écrire moins seche & plus gaie. Comme l'on est gêné par la mesure qu'il faut donner aux paroles, on peut prendre un peu plus de liberté dans la maniere de traiter les choses.

Les Rheteurs distinguent trois genres de Discours oratoires. Le premier est le genre déliberatif, où il s'agit de déliberer sur quelque proposition: le second est le judiciaire, dans lequel il est question d'accuser ou de défendre quelqu'un en Justice: le troisieme est le genre demonstratif, que l'on emploie pour faire paroître les vertus d'un homme ou ses vices. On peut composer des Poësies en ces trois genres. Autrefois celles qui étoient dans le genre démonstratif, & dont on se servoit pour blâmer, étoient écrites en vers ïambes. On sait que cette sorte de vers a été inventée pour les invectives par Archilochus.

Archilochum proprio rabies armavit ïambo.*

Les Pieces qui sont dans le genre demonstratif, se nomment ordinairement *Panegyriques*, lors qu'elles ne contiennent que des loüanges. Les Panegyriques en vers reçoivent differens noms selon les occasions pour lesquelles on les fait. Ils s'apellent *Epithalame*, lorsque l'on loue des personnes au jour de leur mariage: *Epicedie*, si c'est après leur mort, & *Apotheose*, si l'on pousse si loin leurs louanges, qu'on les place parmi les Dieux de la Gentilité.

Les Satyres Latines & Françoises, sont des déclamations contre le vice; elles appartiennent au genre démonstratif. Je dis les Satyres Latines, parce que les Grecques, comme nous avons vû, étoient des Drames. L'on combat le vice en deux manieres, ou par de fortes raisons, comme Juvenal, ou par

* *Horace.*

par des railleries fines, comme fait Horace. On a tâché de renfermer dans l'Art de parler, tous les préceptes qui regardent toutes ces Pieces oratoires.

Il n'y a point de Discours en prose, que l'on ne puisse mettre en vers; ainsi l'on fait des Epîtres en vers. Les Stances, les Quatrains, les Sonnets, les Epigrammes, sont de petits Discours, à qui l'on donne differens noms, selon le nombre ou le genre des vers; ou selon le sujet. Les Distiques sont des Ouvrages de deux vers. Les Quatrains sont de quatre. Les Epigrammes sont des inscriptions. Lorsque ces Inscriptions se mettent sur des Tombeaux, on les appelle *Epitaphes*.

Il seroit très-dificile de donner des regles generales, qui fussent utiles pour compôser ces sortes d'Ouvrages. Celles que nous ont données les Maîtres, ne regardent que la versification: ainsi c'est des Grammairiens qu'il faut les apprendre. Maintenant l'on n'appelle pas seulement Epigrammes, les inscriptions mises en vers, mais tous les petits discours dont le sens est renfermé d'une maniere ingenieuse en peu de vers. La conclusion de l'Epigramme doit contentir quelque grand sens qui surprenne. L'expression en doit être rare & fort courte: ce qui fait que l'on donne le nom de pointe à cette conclusion.

Toute cette multitude de preceptes que l'on a voulu donner jusques à present pour faire de bonnes Epigrammes, n'a produit ancun fruit. Les personnes d'esprit ne trouvent point moien d'instruire la jeunesse sur cette matiere, que de leur proposer les plus excellentes Pieces des Poëtes qui ont réussi en ces Ouvrages. Ce que je dis des Epigrammes, se doit entendre des Sonnets, & en general de toute autre Piece, soit en vers, soit en prose.

Il y a des Poëmes qu'on ne peut appeller Dra-

matiques, puis qu'ils ne sont pas faits pour le Theatre; mais aussi ils ne sont point purement narratifs, étant composez de telle maniere que le Poëte n'y paroît point, & que l'on croit voir non l'Auteur, mais des personnes qui parlent & qui agissent devant nous, comme à la Comedie. Les *Elegies* sont de ce nombre: il ne semble pas, par exemple, dans les Elegies d'Ovide que ce soit le discours de ce Poëte: il fait une peinture si vive de la personne qu'il fait parler, que l'on en est presque autant frappé, que si elle faisoit réellement ses plaintes en notre presence.

L'on peut aussi rapporter à ce genre les *Dialogues*, tels que sont les Bucoliques ou Eclogues de Virgile, qui sont des Dialogues entre des Bergers. CesOuvrages ne demandent rien autre chose qu'une observation exacte de la vrai-semblance; c'est à dire qu'il n'y faut rien faire dire aux personnes que l'on fait converser les unes avec les autres, que ce qu'elles disent ordinairement. Neanmoins, comme les Peintres choisissent dans la Nature les objets dont la peinture est la plus agreable, il faut aussi que ceux qui composent ces Dialogues, choisissent tout ce que les personnes qu'ils introduisent peuvent dire de beau. Sans ce choix les Dialogues seroient aussi ennuyeux que les longues conversations de ces gens qui ne disent rien. Il n'y a point de maniere plus propre pour instruire, que celle qui se fait par Dialogues. Elle tient du Drame & de l'action, qui touche beaucoup plus qu'un discours mort; mais il faut qu'ils soient cours. *Quidquid præcipies, esto brevis.* Les Ouvrages qui sont composez de differentes sortes de petits Ouvrages faus beaucoup d'étude, se nomment *Sylves*. C'est le nom que Stace a donné à un Recueil de plusieurs petits Poëmes qu'il avoit composez sur le champ, *ex tempore.*

L'Epi-

L'Epique renferme presque toutes les Pieces de Poësie dont nous avons parlé. Il n'est pas fait pour être chanté comme les Odes; cependant tous les vers à cause de leur harmonie, ont été considerez comme des chants: d'où vient que les Poëtes ne disent pas qu'ils racontent, mais qu'ils chantent.

L'Epique est oratoire; car premierement c'est le Panegyrique d'un Heros. Il y a des Harangues dans tous les genres, des déliberations, des accusations, des défenses, des loüanges, des invectives. Il est historique, l'on y lit non seulement l'Histoire du Heros de la Piece, mais presque celle de tout le monde, comme nous l'allons voir dans le Chapitre suivant. Il est Didactique, puis qu'il instruit, qu'on y trouve de la Morale, de la Physique, qu'on y peut apprendre la maniere de combattre, d'attaquer & de défendre une Ville. L'on y rencontre des Epigrammes, des Lettres: les Dialogues y sont frequents, & le Poëte se dérobe autant qu'il le peut de la vûe de ses Lecteurs, afin qu'ils ne s'apperçoivent pas que c'est un Livre qu'ils ont entre les mains; & qu'ils se puissent en quelque façon imaginer qu'ils voient les choses qu'ils lisent. Ce Poëme est ainsi le plus considerable de tous le Poëmes narratifs & c'est dans celui-là seul qu'on garde ces regles que l'on donne dans la Poëtique, sur lesquelles nous avons fait nos Reflexions.

Les Romans, à proprement parler, sont des Poëmes Epiques en prose: on y prend plus de liberté que dans les autres; mais leur principale difference est, que les Auteurs de ces Pieces n'occupent presque l'esprit de leurs Lecteurs que d'intrigues amoureuses. Ce qui fait qu'on peut appeller ces Ouvrages des Livres d'amour, comme nous l'avons remarqué. L'Epique est un Ouvrage serieux.

CHAPITRE XIII.

Du Poëme Epique.

LA matiere du Poëme Epique est une action éclatante & d'importance, comme est une Guerre & l'établissement d'un Empire. C'est pourquoi le stile en doit être élevé, afin que les paroles répondent à la grandeur des choses qu'on y traite; & c'est de là que ce Poëme est nommé *Epique* par excellence, ce mot venant du nom Grec ἔπος, qui signifie parole.

Le stile des Comedies & des Tragedies doit être assez simple & approchant du discours familier. Car puisque tout y doit être vrai-semblable, il ne faut pas que les Auditeurs s'apperçoivent trop sensiblement que les Acteurs parlent un langage qui ne leur est pas naturel. C'est pourquoi parmi les Grecs & chez les Latins, les Pieces de Theatre sont composées en vers ïambes, qui approchent de la prose, & qui sont propres pour l'entretien, comme dit Horace: *Alternis aptum sermonibus*, & selon Aristote, μάλιστα λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖόν ἐστι. Poëf. Ch. 4.

Ce Philosophe remarque qu'en parlant, sans y penser, l'on fait des vers ïambes. Ciceron fait la même remarque des vers ïambes Latins. Le stile des Comedies doit être simple; celui des Tragedies peut être un peu plus élevé, mais il ne doit avoir rien de trop éclatant, particulierement dans les endroits où l'on exprime quelque passion vive, & quelques grands sentimens, qui ne peuvent paroître lors qu'ils sont couverts de paroles trop riches, comme le dit Aristote *. Melanthius au rapport

* Chap. 24 de la Poëf.

port de Plutarque, disoit de la Tragedie du Poëte Denys, qu'il ne l'avoit pû voir, tant elle étoit offusquée de langage. ἀποκρύπτεται γὰρ πάλιν ἡ λίαν λαμπρὰ λέξις τὰ ἤθη; καὶ τὰς διανοίας.

La fin du Poëme Epique est de faire un tableau de ce qui se passe de plus éclatant dans le monde comme sont les grands voyages, les grands Edifices d'un superbe Palais, ou d'une grande Ville, des Guerres, des Combats, des Sieges, & autres actions semblables. Les Poëtes prétendent y former des Rois, des Capitaines, & donner des Leçons pour se bien conduire dans les grand emplois, au milieu de la guerre ou en tems de paix. Ce qui se remarque dans l'Eneïde, qui est l'Ouvrage en ce genre le plus accompli qui se soit jamais fait, & où il paroît plus d'esprit & de science. Virgile avoit entrepris ce dessein pour flater la Maison des Cesars, en persuadant les Romains, qui souffroient avec impatience le joug que cette Maison leur avoit imposé, que les Dieux avoient destiné de tout tems l'Empire du monde à cette famille, qui prenoit son origine des Troyens.

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cesar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

On trouve dans l'Eneïde toute l'Histoire Romaine. L'on y apprend les antiquitez de l'Italie, & presque de tout le monde, les origines des Villes & des Peuples. Il n'y a presque point de fable qui n'y soit rapportée. L'on y voit la maniere de combattre & d'assieger des Villes: les ceremonies y sont expliquées dans tous leurs termes propres, comme Macrobe le fait voir. Il y a de la Philosophie, de l'Astronomie, de la Geographie: de sorte qu'un jeune Romain qui étudioit ce Poëte avec soin, y apprenoit d'une maniere agreable tout

ce qu'un jeune homme de qualité étoit obligé de savoir en ce tems-là : ce qui est un sujet de confusion à la plûpart de nos Poëtes, dont les Vers n'ont que de belles paroles, qui ne signifient rien.

Leurs Ouvrages ne sont bons que pour faire perdre le tems agréablement. Leur maniere d'écrire est toute païenne, pleine de fables : ils s'en excusent mal à propos sur l'exemple des anciens Poëtes. Car, comme ces fables faisoient une partie de la croyance des Païens & de leur Religion ; c'étoit une necessité, par exemple, à Virgile de trouver les occasions dans ses Ouvrages d'en instruire la jeunesse. L'on ne voit point qu'il les invente ; il parle selon la commune opinion ; & c'est toûjours pour instruire son Lecteur de tout ce qu'il peut apprendre de la matiere qui se traite : c'est pour faire connoître l'antiquité d'une Ville, l'origine d'une Fête, d'un Sacrifice, selon qu'on le croyoit pour lors, & que les Historiens le rapportent.

Ce Poëte est aussi admirable en ses expressions, que dans les choses qu'il expose. Aucun Auteur n'a mieux parlé Latin, ni plus savamment ; il ne se sert que des termes les plus propres : il est naturel, il est clair, & cependant il est fort, & dit en peu de mots une infinité de choses.

Par exemple, quand il dit, *Et seges est ubi Troja fuit* ; & les bleds croissent où étoit la Ville de Troie, n'exprime-t il pas le renversement de cette Ville de maniere, qu'il semble que par ce peu de paroles il l'a engloutie toute entiere, sans en laisser aucun reste, comme le dit Macrobe : *Paucissimis verbis maximam civitatem hausit & absorpsit, non reliquit illi nec ruinam.*

Il n'est pas necessaire que je parle ici de l'œconomie d'un Poëme Epique, je l'ai fait lorsque j'ai proposé les regles que l'on doit observer dans la conduite d'un Poëme. Nous avons vû comme il

faut

faut choisir une action considerable, qui ait un commencement, un milieu & une fin; comment il faut commencer l'Ouvrage, & avec qu'elle modestie l'Auteur d'un Poëme Epique doit faire la proposition de son dessein: Nous n'avons rien à ajoûter à ce que nous avons remarqué touchant le nœud & le dénoüement d'une Piece.

Les Poëmes Epiques se partagent en divers Livres, comme les Drames en plusieurs Actes. Cette distinction est necessaire pour délasser l'esprit du Lecteur. Quelque plaisir qu'il reçoive de la lecture, elle lui deviendroit ennuyeuse, s'il n'y trouvoit quelque lieu où se reposer. Or il semble que l'on trouve du repos quand on est à la fin d'un Livre. Le seul titre du second, du troisieme Livre divertit, comme ces marques que l'on rencontre en faisant voyage, qui font connoître combien on a fait de chemin.

—— Intervalla viæ fessis præstare videtur
Qui notat inscriptus millia crebra lapis.

La fin d'un Livre, comme dit saint Augustin, soulage les Lecteurs, comme les Hôteleries soulagent les Voyageurs. *Nescio quo enim modo ita libri termino reficitur Lectoris intentio, sicut labor viatoris, hospitio.* Le reste de ce que l'on pourroit dire des Poëmes Epiques, doit s'apprendre par la lecture des Auteurs. Un Maître fera plus facilement, & en moins de tems comprendre à ses Disciples ce que c'est que ce Poëme, en leur proposant un excellent exemple, comme est l'Eneïde de Virgile; que s'il les occupoit pendant une année à la lecture d'une Poëtique qui expliquât ces choses avec étenduë.* *Longum iter per præcepta, breve & efficax per exempla.* Je n'ai pas tant entrepris de faire connoître dans ces Reflexions les regles de la Poëtique, que de découvrir les principes, d'où ces regles sont tirées, ce que j'ai crû devoir suffire.

* Senec. Ep. 6.

CHAPITRE XIV.

Les Poëtes peuvent être utiles. Avec quelle précaution il faut les faire lire aux jeunes gens.

LE grand saint Basile enseignant dans une de ses Homelies la maniere de lire les Livres des Gentils, reconnoît que la lecture de leurs Ouvrages est très-utile, & que comme avant que de teindre les étoffes en écarlate, on les prépare par quelqu'autre couleur moins précieuse, l'on doit ainsi se servir de cette étude, pour disposer les jeunes gens à une doctrine plus solide.

Il ajoûte que ce que sont les feüilles à l'arbre, la connoissance que l'on acquiert dans les Livres des Païens, l'est à l'ame; & si on la considere comme un arbre, l'on doit dire que la verité qui en est comme le fruit, est bien plus agreable, lorsque l'arbre qui les porte n'est pas dépouillé de ses feuilles, qui sont ses ornemens: c'est pourquoi l'on ne doit point retirer entierement d'entre les mains de la jeunesse Chrêtienne les anciens Poëtes. Tout le mal même que nous avons montré être caché dans la Poesie, ne se rencontre pas dans leurs Ouvrages; ils sont moins dangereux que ceux qui écrivent aujourd'hui, parce qu'ils ne font pas tant d'impression sur les esprits.

Les Poëtes Modernes connoissent mieux le ressort des passions des hommes de leur tems: ils savent ce qui est conforme à leurs inclinations corrompuës, & ce qui est capable de les toucher. Ainsi reglant leurs Ouvrages sur ces connoissances, ils attaquent les hommes par où ils sont le plus sensibles: de sorte qu'ils peuvent beaucoup nuire, & qu'ils ne servent de rien, puisque, comme nous avons

vû,

vû, ils ne disent que des bagatelles. Je parle ici de ceux qui n'ont autre but que de flater la cupidité. Nous avons vû plusieurs Poësies très-saintes, où les esprits reglez peuvent trouver du plaisir & de l'utilité.

Quand je blâme la Poësie, on voit bien que je ne condamne que l'usage qu'on en fait, pour augmenter & autoriser en nous le desordre de la concupiscence. L'on trouve dans les anciens Poëtes de fort belles reflexions morales, des sentences très-judicieuses: l'on y apprend l'antiquité, dont la connoissance est necessaire. Outre cela il faut attirer la jeunesse par le plaisir. La cadence des Vers a quelque chose de charmant, comme on a vû dans l'Art de parler, & ce qu'un Poëte enseigne, entre sans doute plus agréablement, & par consequent plus facilement dans l'esprit.

Aussi quand l'Empereur Julien l'Apostat fit défense aux Chrétiens d'étudier les Lettres humaines, & de lire les anciens Poëtes; Saint Gregoire de Nazianze, & les deux Apollinaires le pere & le fils, composerent des Vers pour servir à l'instruction de la jeunesse.

Mais il faut prendre garde, que sous ce pretexte qu'il y a quelque necessité de faire lire aux jeunes gens les anciens Poëtes qui sont celebres, l'on ne permette indifferemment la lecture de toute sorte de vers. L'on ne doit rechercher principalement dans les Livres des Païens, que la fecondité des expressions, & les belles manieres de parler, tâchant de leur ôter comme à des ennemis, ces armes, pour s'en servir contr'eux-mêmes, ainsi que le dit saint Paulin *: *Satis sit ab illis lingua copiam & oris ornatum quasi quædam de hostilibus armis spolia cepisse.*

Puis qu'il est donc plus important de redresser le cœur de la jeunesse, que de former sa langue; quelque élegant que soit un Poëte, l'on n'en doit point permettre la lecture, s'il est du nombre

* Ep. 38.

bre de ceux qui croyent que les vers chastes ne peuvent plaire. Il ne faut pas même faire lire aux jeunes gens les Ouvrages qui sont assez honnêtes, sans accompagner les instructions qu'on leur donne de quelques Reflexions serieuses. Car il n'y en a point qui n'ait quelque maxime fausse ou dangereuse ; ce qui a obligé Platon de ne point recevoir dans sa Republique les Poëtes, & d'en bannir ceux qui y seroient entrez.

Ce Philosophe montre combien il est important que les jeunes gens ne se forment point sur d'aussi mauvais modelles que ceux que représentent les Poëtes, qui ont des sentimens bas & extravagans de la Divinité, & qui font faire à leurs Heros tant de choses indignes: cependant il avoit une grande estime de leur maniere de s'exprimer, & il leur donne sur cela de grandes loüanges ; c'est pourquoi il dit que si quelqu'un de ces Poëtes venoit dans la ville qu'il formoit dans son esprit, il le conduiroit dans une autre ; après avoir versé sur sa tête des parfums, & après l'avoir couronné de fleurs.

La republique de JESUS-CHRIST est bien plus sainte comme plus riche, que celle de Platon ; mais sans en chasser tous les Poëtes, l'on y peut conserver la sainteté, en se servant même de l'étude que l'on fera faire de leurs Ouvrages, pour donner de l'estime de la verité & de la sainteté de notre Religion. Il ne faut que faire considerer les opinions extravagantes que les Poëtes Payens avoient de leurs Dieux, lesquelles étoient conformes à celles du Peuple, comme saint Justin, Lactance, Eusebe, & plusieurs autres le prouvent, montrant fort bien qu'il ne faut point chercher ni d'allegories, ni de mysteres, ni de Philosophie dans les vers des Poëtes, mais les considerer comme des Histoires simples, qui proposent ce qui s'étoit dit & fait : aussi c'est par le témoignage des Poëtes, que les premiers Apologistes

des

des Chrétiens ont combattu le Paganisme.

Il faut faire remarquer quelles sont les plaies de l'homme, & que tout ce plaisir que donne la lecture des Poëtes, ne vient que de notre corruption, qui nous fait trouver du plaisir, lorsque l'on renouvelle, comme nous avons dit, les plaies que le peché nous a faites.

Il ne faut pas que ceux qui instruisent la jeunesse, fassent trop d'estime de certains endroits des Poetes, dont les expressions sont admirables, mais dont les choses sont très-dangereuses, sans faire connoître ce qu'ils y loüent, & distinguer ce qui y est blâmable. S'ils loüoient, par exemple, la peinture que Virgile fait dans son quatriéme Livre des transports de Didon, ils doivent faire remarquer que ce n'est pas cette Reine qu'ils estiment : qu'au contraire ils en ont du mépris, & que jamais une Dame sage & honnête ne tombe dans de semblables malheurs, parce qu'elle a soin de tenir son cœur fermé à tous les sentimens & à tous les mouvemens qui ont des suites funestes.

Il est bon de leur dire qu'on louë Didon, comme l'on fait un Serpent affreux qui est bien peint ; & qu'on ne les applique à considerer ce portrait que le Poëte fait de ses égaremens, qu'afin qu'ils apprennent l'art de peindre avec la parole les choses qu'ils seront obligez de représenter. Il faut accompagner toutes les Leçons qu'on fait à la jeunesse, de semblables reflexions dont ils sont très-capables, pourvû qu'on les proportione & qu'on les accommode à leur capacité.

Si Platon éloignoit de sa Republique avec tant de soin tout ce qui en pouvoit corrompre les mœurs, qu'il marque même quelle espéce de Musique on y doit chanter, & qu'il n'y souffre que celle qui inspire des mouvemens reglez : il me semble que l'on doit aporter bien plus de précaution dans une Republi-

que Chrétienne, pour en bannir tout ce qui n'est pas saint, & pour empêcher que la lecture des Poëtes, qui fait sur l'ame beaucoup plus d'impression que la Musique, ne puisse donner de mauvaises mœurs aux jeunes gens.

CHAPITRE XV.

Plusieurs personnes qui ne lisent ni les Poëtes ni les Romans, commettent la même faute que ceux qui les lisent; ils occupent leur esprit à de vaines pensées aussi dangereuses que celles que les Auteurs de ces Livres expriment sur le papier.

QUOI qu'il y ait peu de personnes qui se plaisent aujourd'hui à lire les Romans, ce que nous avons dit ne sera pas inutile; car tel qui ne le croit pas, est très-coupable devant Dieu, du peché que commettent ceux qui s'y amusent. Il y a des Romans imprimez, mais il n'y en a pas moins dans la tête, je ne dis pas de ceux qui sont faiseurs de Romans, mais de presque tous les hommes. Il n'y a point de vuide dans l'ame non plus que dans la Nature; ainsi quand notre esprit n'est point occupé de pensées solides & raisonnables, il est plein de vaines imaginations, de vaines idées qu'il forme & qu'il orne comme il lui plaît. Il feint des avantures, des intrigues qu'il considere avec autant d'attention que s'il les voyoit exprimées dans un discours naturel, & couchées sur le papier.

Ces Romans ont un commencement, un milieu, & une fin. Ce n'est d'abord qu'une pensée ordinaire qui entre dans l'esprit: elle en enfante plusieurs autres, qui donnent occasion à mille imaginations. On fait naitre des incidens: on considere quelles en sont les suites: on se fait une af-

faire de dénoüer tous les nœuds que l'on a faits, avec la même application que si on avoit dessein d'en composer un Livre: & l'on ne se peut appliquer à d'autres choses, qu'après qu'on a enfin trouvé la conclusion de toutes ces réveries. Ce que je dis ici pourra paroître surprenant, mais que chacun fasse reflexion sur lui-même, il s'en trouvera peu d'entierement exemts de cette maladie.

Comme les songes que les hommes font pendant la nuit, répondent assez souvent à leurs desirs: qu'ils voyent en dormant ce qu'ils ont souhaité pendant le jour; chacun se représente dans son imagination ce qui est conforme à son inclination. L'un prend plaisir dans une vengeance imaginaire qu'il exerce sur ses ennemis: un autre dresse des banquets magnifiques dans son imagination; celui-là se forme de sales images des plaisirs honteux dont il voudroit joüir: les uns & les autres retranchent quelquefois des idées dont ils se repaissent, les circonstances qui pourroient troubler leur satisfaction par des remors de conscience, & ils y ajoûtent tout ce qui peut rendre agreables les choses dont ils considerent les images.

Ces Romans ne sont pas moins dangereux que ceux qui sont imprimez: ils peuvent produire des effets encore plus funestes, en ce que l'on ne lit qu'une fois un Roman imprimé, & que ceux-là ne sortent point de l'esprit. L'on y perd le tems, & comme ceux dont la lecture ordinaire n'a été que des Poëtes & des Romans, ne sont plus capables d'aucune lecture solide: aussi lors qu'on a donné libre entrée à toutes les pensées mauvaises & inutiles qui se présentent, & qu'on s'est accoûtumé à s'en entretenir avec autant d'application que si elles étoient bonnes & necessaires, l'esprit devient si libertin & si dereglé, que ni dans la Priere, ni dans l'étude, ni dans les affaires, il ne se

peut assujettir à considerer les choses qui lui sont proposées : il faut qu'il coure çà & là, & qu'il poursuive toutes les chimeres qui se rencontrent dans son chemin, & qui le détournent de son occupation.

Toutes ces imaginations ont toûjours pour objet les creatures, les grandeurs du monde, les vanitez, les plaisirs : ainsi ceux qui s'y abandonnent, nourrissent les mauvaises affections de leur cœur, de la même maniere que le font ceux qui lisent ces méchans Livres dont nous avons parlé.

Il est vrai que ces imaginations ne nous rendent pas toûjours criminels, parce qu'elles ne sont pas volontaires. L'on ne s'en défait pas aussi facilement que d'un Livre. C'est une des grandes miseres de notre état, que cet assujettissement de notre ame, qui est contrainte de voir ce qu'elle ne voudroit pas voir. Les Démons, selon S. Augustin, peuvent remuer notre cerveau, & y tracer plusieurs figures, à l'occasion desquelles des idées fâcheuses se presentent à l'ame. Elle peut en avoir horreur, mais non pas les chasser sans un secours particulier du Ciel, que les Saints demandent à Dieu dans les Prieres de l'Eglise, lors qu'ils le prient de purger leur esprit de toutes souillures. *Absterge mentes sordium.*

Nous sommes obligez de combattre continuellement, pour ainsi dire, contre ces monstres qui se joüent de notre ame, & de nous tenir sur nos gardes, pour n'être point surpris par ces images trompeuses des grandeurs & des plaisirs du monde, que les Demons ou nous mêmes nous formons dans notre imagination.

CHAPITRE XVI.

La vanité & les amusemens de la Poesie sont comme une image de la vanité, & des amusemens de quelques hommes dans ce qu'ils appellent leurs affaires.

IL y a bien des gens, qui ne se contentent pas d'aller à la Comedie, de lire des Romans, ou d'en composer dans leur tête de la maniere que nous venons de le dire; ils jouent eux-mêmes la Comedie, & toute leur vie est un Roman. Ils forment des entreprises vaines, soit pour acquerir des richesses ou de grandes dignitez; ils tournent de ce côté là toutes leurs inclinations, & ils en sont occupez, comme on nous represente les Heros des Romans, occupez de leurs chimeres.

Jason, par exemple, étoit occupé de la conquête de la Toison d'Or, & Enée de l'établissement d'un nouvel Empire. Les hommes conçoivent une haute estime de la chose qu'ils souhaitent, & ils lui donnent toutes les beautez & les perfections imaginables, ainsi qu'Homere à son Helene: ils sont ingenieux à se tromper par leurs propres fictions: ils n'envisagent jamais dans les richesses, dans les dignitez, que ce qu'il y a d'éclatant; & ils cachent adroitement à leurs propres yeux les amertumes de plaisirs du monde: ils ne considerent point dans la creature qu'ils aiment, qu'elle est mortelle, sujette à mille maladies. Si elle a des défauts, ils les déguisent, & ils y conçoivent même des perfections qui n'y sont pas. Ils se trompent de cette maniere, & ils aiment leur erreur, parce que plus l'estime des choses qui sont l'objet de leurs passions est grande, plus ils se sentent émûs dans la poursuite qu'il en font, & plus ils en augmentent

leur felicité imaginaire. Comme dans les Romans, lors qu'on en estime le Heros, on s'interesse davantage dans ses avantures, & l'on ressent plus vivement ces plaisirs qui accompagnent les émotions de notre cœur.

Ces personnes se fatiguent, elles courent çà & là, & se font sans cesse des affaires pour joüir du plaisir d'être occupées, & se sauver du chagrin mortel que leur feroit infailliblement sentir le poids de leurs miseres, si leur cœur cessoit un moment d'être agité par leurs passions; & c'est ce que les hommes qui ne peuvent vivre sans passion, recherchent ardemment.

Les Regles du Roman sont assez bien observées dans la vie de ces personnes, dont nous parlons. On peut même considerer toute leur vie comme une seule piece de Theatre reguliere. L'unité de tems & de lieu y est bien gardée; car enfin quelque longue que soit leur vie, quand elle seroit de cent années, ce n'est pas 24. heures à l'égard de l'éternité, & la plus longue vie n'est veritablement que comme un songe, qui commence & qui finit dans une heure de la nuit. Ce n'est qu'un point & encore quelque chose de plus petit qu'un point, comme le dit Seneque: *Punctum est quod vivimus, & adhuc punctum minus.* Ce n'est qu'un éclair dans la nuit de l'éternité.

Quand ils seroient Rois ou Princes, le Theatre où se joüe leur Comedie, & où se passe tout ce qu'ils font sans en sortir, est très-borné. Puisque c'est la terre qui n'est qu'un point; c'est pour diviser ce point & en posseder une plus grande partie que toutes les Nations disputent entr'elles, & qu'elles emploient le fer & les flames pour s'armer les unes contre les autres. *Hoc est illud punctum quod inter tot gentes ferro & igni dividitur.*

Le Philosophe que je viens de citer fait concevoir

voir la fatuité des hommes par une supposition très-agreable. Si les fourmis avoient de l'esprit, ne feroient-elles pas, dit-il, comme les hommes? Ne partageroient-elles pas un grain de sable en plusieurs Provinces? Pourquoi donc lors qu'on voit aller les hommes à l'armée, & marcher en ordre sous leurs étendarts, que la Cavallerie tantôt prend le devant pour découvrir l'ennemi, & tantot couvre les flancs de l'armée, & que tous s'empressent comme s'il s'agissoit de quelque chose de grande importance, pourquoi ne les considere-t-on pas comme une troupe de fourmis, & qu'on ne dit pas d'eux par mépris.

It nigrum campis agmen?

Toutes ces courses, continue ce Philosophe, font semblables à celles des fourmis, qui travaillent dans un petit sentier. *Formicarum iste discursus est in angusto laborantium.* Quelle difference y a-t-il entr'elles & nous, si ce n'est que notre corps qui est petit, est plus grand que le leur? Ce lieu où l'on fait flotter des Vaisseaux, où l'on range des Armées en bataille, où l'on assigne differentes Provinces, n'est qu'un point dont l'Ocean occupe la plus grande partie: *Quid illis & nobis interest, nisi exigui mensura corpusculi? Punctum est istud in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna disponitis: minima etiam cum illis utrinque Oceanus occurit.*

Il semble que l'unité d'action n'y soit pas gardée, parce qu'ils changent de dessein à tout moment, & que chaque jour ils font de nouvelles entreprises. Mais si on considere avec attention ce qu'ils font, on verra que c'est toûjours après cette même grandeur imaginaire qu'ils courent: qu'ils recherchent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre,

Comme dans une Comedie il y a des Auteurs qui disparoissent après les premiers Actes, qu'il y en

a

a qui meurent dans la Catastrophe, & que les autres triomphent; aussi entre ces personnes dont nous parlons, les uns ne paroissent que quelque tems, ils perdent la vie sans venir à bout de leurs entreprises, & achevent la Comedie; mais enfin après la Piece qui ne dure que quelques heures, & que la mort interrompt souvent, ils disparoissent tous comme les Acteurs des Comedies ordinaires.

Leur vie est aussi vaine que celle des Heros des Romans, elle passe aussi vîte, & il semble que ce ne soit que comme une image qui paroît & disparoît presque en même tems. *In imagine pertransit homo.* Mais il y a cette difference entr'eux & ces Heros, que ceux-ci ne seront pas punis pour ces actions feintes qu'ils n'ont point faites, & que ces personnes seront punies pour ces vanitez, dans lesquelles elles ont consumé toute leur vie.

Le malheur dans lequel elles tomberont, comme saint Augustin le dit fort éloquemment, est bien different de ce bonheur dans lequel elles fleurissent. Car ce bonheur n'est que pour quelque tems; & elles seront malheureuses éternellement. Ce bonheur n'est qu'imaginaire, & leurs miseres sont très-réelles. *Non enim quomodo florent sic pereunt, florent enim ad tempus, pereunt in æternum; florent falsis bonis, pereunt veris tormentis.*

Tous les hommes savent ces veritez que nous venons de proposer. Ils n'ignorent point que toute notre vie n'est qu'un songe, que la mort ôtera ces masques qui distinguent les hommes; qu'elle les dépouillera de ces habits sous lesques les uns paroissent Princes, les autres valets; & que les reduisant au tombeau également nuds, ils n'emporteront que les vêtemens de leur ame; c'est à dire les vertus. Mais ils prennent plaisir à se tromper. Ils ne croient pas pouvoir passer la vie agréablement d'une autre maniere.

Ils

Ils ne veulent pas chercher Dieu, il faut dont qu'ils cherchent quelque amusement qui serve de matiere aux mouvemens de leur cœur, puis qu'il faut qu'il agisse & qu'il ne peut être en repos un moment. Ils se font des affaires, ils prennent de grands emplois où ils n'ont pas un moment pour penser à l'éternité; & bien loin de se croire malheureux, ils considerent ces grandes & continuelles occupations, comme des marques de leur felicité. * *Argumentum esse felicitatis occupationem putant.*

Recevant donc tant de plaisir de leur maniere de vivre, qui les exemte de plusieurs chagrins; ils aiment leur erreur, & ne voudroient pas en être délivrez; semblables à cet Athenien qui se fâcha contre ses amis qui l'avoient gueri de sa folie. Toutes les fois qu'il alloit dans le lieu où se joüoient les Comedies, il y croyoit voir des Acteurs, & il y passoit le tems agréablement dans un divertissement imaginaire. C'est pourquoi vous ne m'avez pas redonné la vie, disoit-il à ses amis; mais vous m'avez tué, m'ayant ôté avec violence mes plaisirs & une erreur qui m'étoit si agréable.

† Pol me occidistis, amici;
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas;
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

C'est se déclarer ennemi des hommes que de leur vouloir ouvrir les yeux sur cette extravagance; ils s'irritent même contre ceux qui leur font quitter cette fausse opinion qu'ils ont de leur bonheur, qui n'est qu'une misere veritable; comme le Cordonnier Mycille dans Lucien, se fâcha contre son coq, & lui jetta une forme à la tête, parce que l'ayant éveillé il lui avoit fait quitter les richesses dont il jouissoit dans un agreable songe.

Toutes les felicitez de la terre sont semblables à cel-

* *Seneque, Ep. 106.* † *Horace.*

celles de cet homme qui révoit ; *Felicitates sæculi somnia dormientium.* Les joies que donnent les biens du monde ne sont pas plus solides que celles que l'on trouve dans une réverie agréable. *Gaudium de somno.* Les hommes aiment ce sommeil ; & le bonheur de la vie, selon l'idée qu'ils en ont, consiste à vivre dans une perpetuelle lethargie ; pendant laquelle ils n'ont ni embarras ni inquietude de ce qui doit arriver après ce sommeil.

Il y a peu de personnes qui soient exemtes de ce mal, & dont on puisse dire que la maniere de vivre soit serieuse & raisonnable ; car enfin tous ces empressemens des hommes qui travaillent à acquerir des richesses, des honneurs, des plaisirs, ne sont-ils pas aussi vains que les travaux des Heros des Poëtes? Toutes leurs Passions & toutes leurs actions sont aussi inutiles que celles des Comediens, qui s'affligent, qui se fâchent, qui parlent & agissent avec tant d'ardeur sur les Theatres : ou que les peines que se donnent les enfans dans leurs jeux.

Il est vrai que les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes: *Majorum nugæ negotia vocantur.* Mais enfin puisque l'on ne doute point de la briéveté de cette vie, qui sera suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, ne doit-il pas être constant que tout ce que l'on fait qui ne sert de rien pour l'éternité, n'est que folie ; & que les hommes qui se remplissent la tête de grands desseins, qui cherchent des établissemens sur la terre sans penser au ciel, sont insensez : que toute cette sagesse avec laquelle ils ménagent ces desseins, n'est que folie ; & que tout leur esprit n'est pas moins corrompu que le seroit celui d'un homme, qui étant plein de ce qu'il auroit lû dans les Romans, s'imagineroit être un Heros lui-même, & s'occuperoit toute sa vie dans des intrigues, dans des entreprises, & dans des conquêtes imaginaires, comme le Dom Quichot des Espagnols.

Fin de la Seconde Partie.



TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
dans les Reflexions sur l'Art Poëtique.

SECONDE PARTIE.

FIN.



